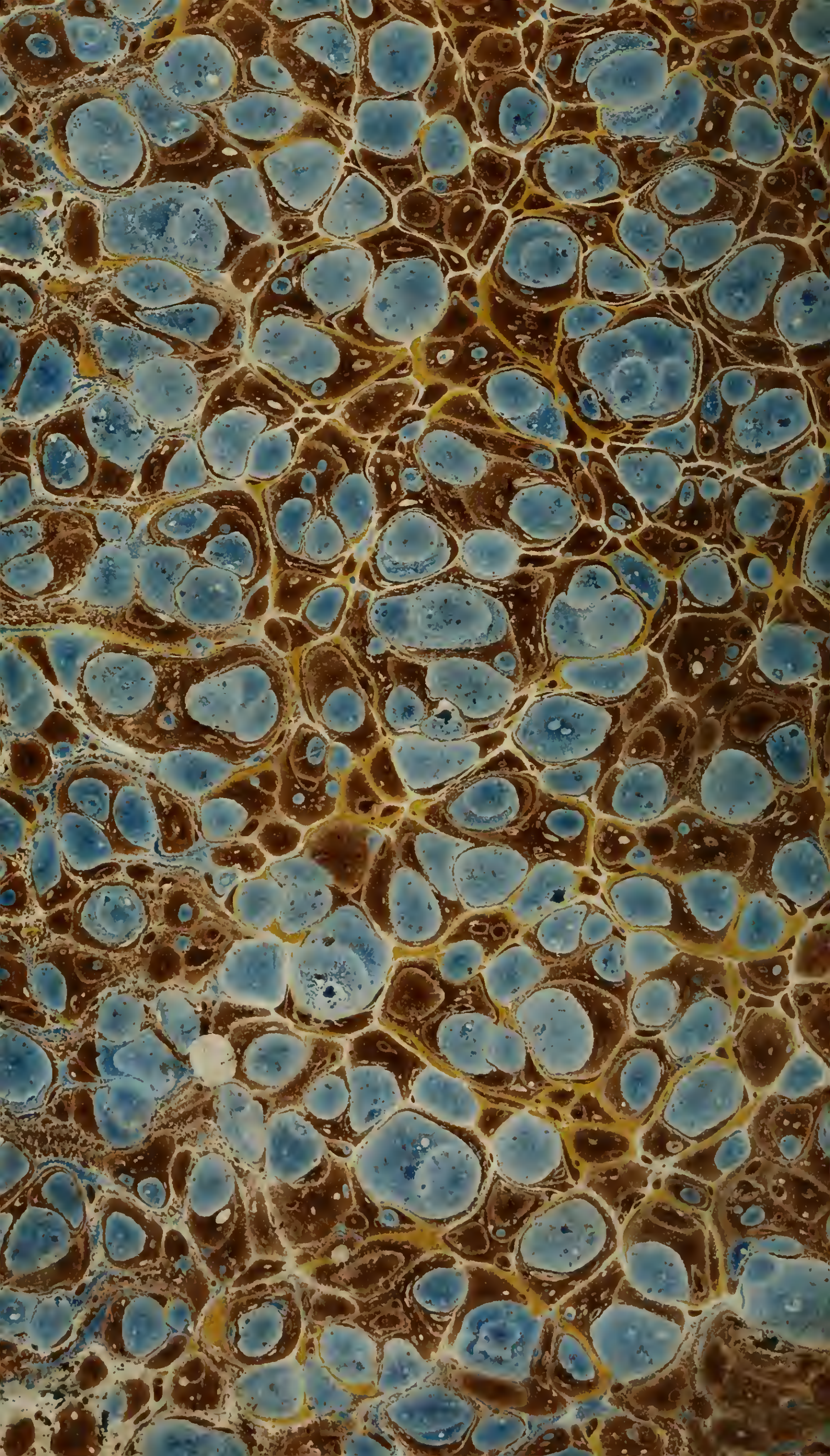
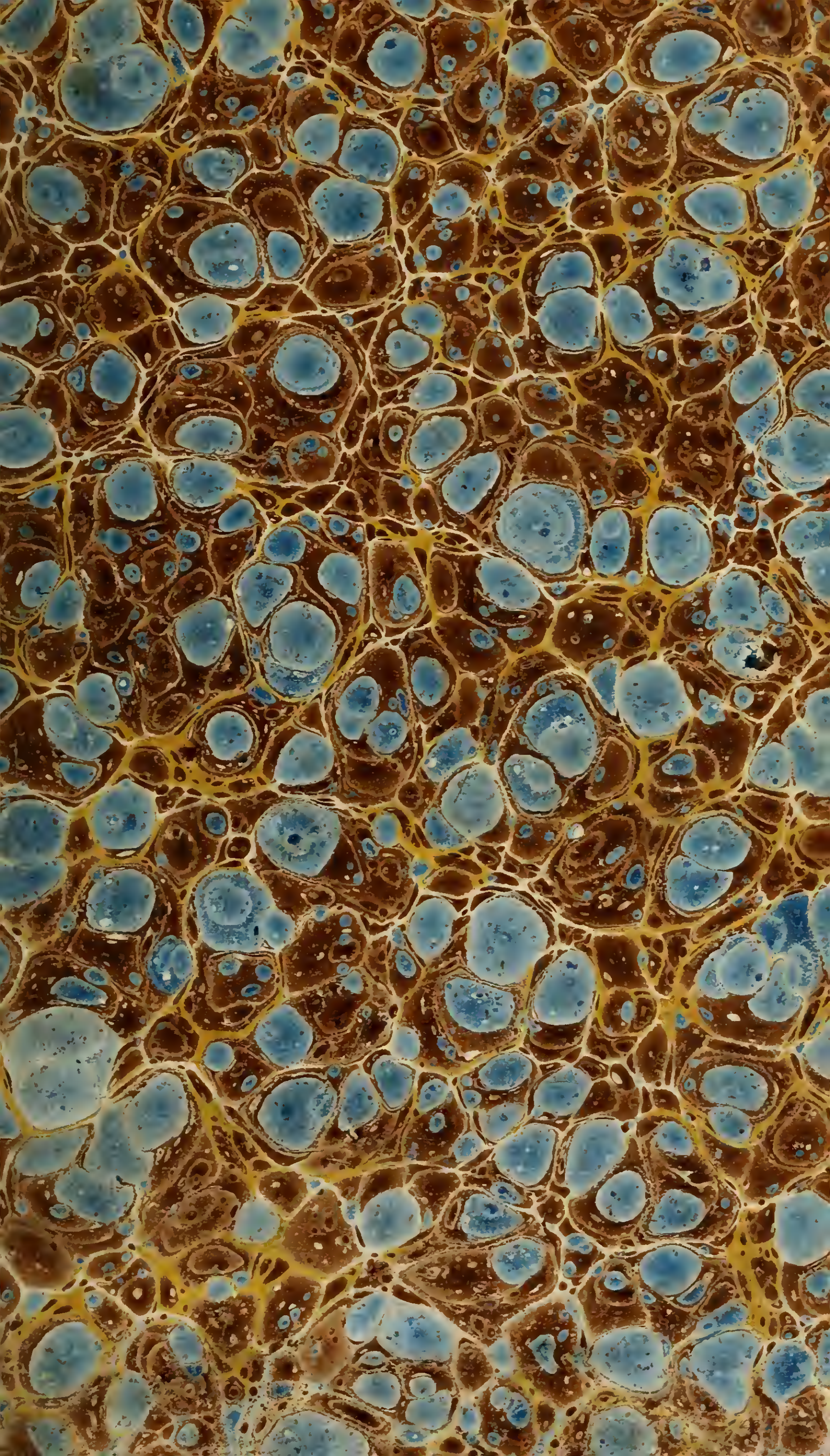






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Second.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1833.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ

REVUE

BRITANNIQUE.

DE LA

CENTRALISATION ADMINISTRATIVE

EN FRANCE.

J'ENTREPRENDS de défendre une cause désespérée. A chaque session s'écroulent des pans tout entiers de notre édifice administratif; et ce qui en reste encore semble tous les jours plus menacé. N'importe, si on ne livrait que les batailles que l'on doit gagner à coup sûr, beaucoup de luttes généreuses, et quelquefois utiles, n'auraient pas eu lieu. Je dois au gouvernement qui m'emploie, comme à mes concitoyens, le tribut de l'expérience quotidienne que j'acquiers dans les fonctions qui me sont confiées. J'avouerai que j'ai partagé, à plusieurs égards, les erreurs que je vais combattre; car ce sont les faits qui m'ont servi de leçon. Nous avions vu tous les dangers d'un gouvernement sans contre-poids, alors même qu'il est soumis aux impulsions du génie d'un grand homme. A sa chute, des clameurs s'élevèrent de toutes parts contre le système administratif qu'il avait fondé et dont on confondait, dans une réprobation commune, les avantages et l'emploi indi-

scret que l'on en avait fait. Les uns, dans leurs attaques, ne se laissaient conduire que par des idées confuses de liberté ; les autres, avec des vues plus personnelles, cherchaient à reconstituer à leur profit des prépondérances provinciales. Si l'on eût demandé à beaucoup d'entre eux ce que c'est que la centralisation, ils auraient sans doute été fort embarrassés de répondre. Peut-être trouverait-on même parmi ceux qui l'attaquent aujourd'hui, des hommes disposés, par la plus étrange des contradictions, à adopter plus ou moins complétement les idées de l'école de Saint-Simon, qui ne veut pas seulement centraliser les diverses parties de la puissance gouvernementale, mais qui voudrait aussi centraliser les familles et les faire vivre d'une vie commune, comme les citoyens de la république imaginaire de Platon.

On a fait de la centralisation une histoire assez étrange. Richelieu, dit-on, en avait fini avec la féodalité. Mazarin, qui lui succéda, continua son ouvrage, en abolissant les franchises des communes. Il faut s'entendre. D'abord Richelieu, avec l'énergie de ses résolutions, avec ses hautes paroles qui étaient aussi une force, avait terrassé, mais n'avait pas détruit la puissance des grands, car elle se redressa avec une énergie nouvelle, pendant la minorité de Louis XIV. Quant à Mazarin, quelques grandes communes lui avaient suscité beaucoup d'embarras. Plusieurs, et surtout celles dont l'émancipation était la plus ancienne, se trouvaient constituées comme des seigneuries féodales ; elles jouissaient de priviléges régaliens ; celui, par exemple, de se garder elles-mêmes. A l'époque où ils avaient été concédés, ces priviléges étaient nécessaires. Les rois du moyen-âge, en créant des communes, n'avaient pas la puissance de les protéger contre leurs voisins ; il fallait bien alors leur laisser le droit de se protéger elles-mêmes. Mais dès le moment

où une époque plus paisible rendait ces prérogatives inutiles, elles étaient évidemment un principe de troubles dans l'état, et certes le pouvoir royal ne devait pas hésiter à les abolir. Du reste, je doute fort que Mazarin ait livré au régime municipal de son tems une guerre systématique. Il n'était pas assez honnête homme pour se dévouer à une idée, au développement d'un système. Il y a toujours chez ceux qui sont susceptibles de ces dévoûmens, un fond de probité, alors même que cette probité n'est pas complète, et qu'à d'autres égards elle compose avec le devoir. Mazarin était un homme avisé, mais médiocre; il ne détruisait pas la guerre civile, mais il savait vivre avec elle; ce n'était point par des mesures générales et stables qu'il gouvernait sa fortune, mais par des tempéramens et des ruses.

Il faut le dire toutefois; en mourant, il fit un beau legs à la France. Je ne parle pas des vingt-deux millions qu'il avait pris au peuple, et qu'il laissa à Louis XIV par un testament qui ne fut pas accepté; mais du legs bien autrement précieux de l'homme qui avait administré cette grande fortune, et qui devint l'habile administrateur de celle de la France. Certes Colbert avait un sentiment d'ordre trop profond pour consentir à laisser aux communes des droits politiques. Il est évident qu'il était dans la tendance de son génie de tout ramener à l'unité. A quelques égards même, il allait beaucoup trop loin; il était sans doute fort en avant de son époque, mais il ne pouvait pas être aussi avancé que l'avenir. Or, il semble qu'il voulut l'enchaîner à ses institutions. C'est ainsi que, dans ses édits sur l'industrie, il fixait tout, jusqu'au nombre de fils dont un tissu devait se composer. C'était sans contredit pousser un peu loin la manie réglementaire. Quoiqu'en s'occupant des affaires publiques, il n'eût pas certes négligé

sa fortune privée, il avait cependant ce genre de probité qui ne manque guère aux esprits supérieurs. A ses audiences, les courtisans se plaignaient de ce « front négatif » avec lequel il les recevait, et qui était l'avant-coureur des refus qu'il allait leur faire. Il s'opposait même, autant qu'il était en lui, aux profusions de Louis XIV. Il le faisait, j'en conviens, dans un fort plat langage et avec de pitoyables flagorneries, comme on peut le voir dans sa correspondance ; mais cette intention persévérante n'en était pas moins digne de toute estime. Du reste, rien n'indique que, sous son ministère, les communes aient été dépouillées de leurs franchises. A sa mort, et même bien plus tard, tout, en France, était encore anomalie, exception, privilége, dans l'administration de ses provinces, comme dans celle de leurs subdivisions. On y voyait des pays d'état et qui jouissaient par conséquent des garanties du régime représentatif, entourés de provinces livrées au plus complet arbitraire; des villes gouvernées suivant des formes républicaines près de villes privées de toute espèce d'institution municipale; Avignon formait un état dans l'état, et des princes allemands exerçaient des droits souverains en Alsace, tandis que la Franche-Comté conservait ses coutumes espagnoles, et que la Bourgogne et la Bretagne rappelaient avec orgueil leur ancienne indépendance. Ailleurs, des circonscriptions territoriales plus ou moins grandes étaient régies par des évêques ; ailleurs encore, par leurs délégués héréditaires, qui administraient leur temporel avec le titre de vidames. Quant aux fiefs qui occupaient une si grande partie du territoire, ils étaient constitués à des conditions aussi diverses qu'elles étaient souvent bizarres. A cette époque, la France ne présentait guère plus d'uniformité que l'Espagne elle-même n'en présente aujourd'hui.

Un siècle plus tard, cet état de choses n'avait éprouvé que des modifications très-légères. Aussi que de peines n'eut point M. Turgot pour faire prévaloir ses vues administratives ! Ce n'est point sans admiration que l'on voit, dans le recueil de ses Mémoires et de sa Correspondance, la constance de ses efforts pour vaincre les obstacles que lui opposaient de toutes parts les priviléges et les préventions des communes, des corporations, des provinces. Mais chez lui les grandes pensées venaient du cœur ; et cette pure source de nobles inspirations lui donnait le courage et la force, si ce n'est pour vaincre, au moins pour combattre tout ce qui s'opposait à ses vues de bien public. C'était en quelque sorte un apostolat administratif auquel il se dévouait. Il a mis de l'onction dans des Mémoires et des Rapports qui ne paraîtraient devoir présenter que de l'aridité et de la sécheresse, mais qu'animent cet amour de l'humanité, cette philantropie, passion du dernier siècle, et qui semble devoir racheter ses erreurs et ses fautes. En lisant les œuvres économiques de M. Turgot, on sent qu'il y a un cœur qui vibre sous ses chiffres. Alors, il ne fallait pas moins de courage pour faire le bien. Combien, en comparaison, notre tâche n'est-elle pas plus facile ! Concevons-nous quelque projet ? qu'avons-nous à faire? A le soumettre à un conseil-général. Ces conseils formés avec cet instinct conservateur qui ne manque guère au pouvoir, se composent en général d'hommes de mœurs douces et polies. Ils n'adoptent pas nos plans en aveugles, mais ils les discutent avec urbanité ; et comme ils n'ont pas d'intérêt de caste ou de corporation à défendre, comme nous n'avons pas d'opposition systématique à vaincre, presque toujours, quand ces projets sont utiles, ils sont accueillis.

L'administration de M. Necker n'introduisit dans le

régime intérieur de la France que des modifications partielles. L'ère de notre nouvelle administration ne commence, pour ainsi dire, qu'à l'Assemblée Constituante. C'est elle qui porta son niveau sur le pays, et en fit disparaître les divisions des provinces et l'ancien régime municipal. Ce régime était-il regrettable ? Pour répondre à cette question, il suffira, ce me semble, de voir quel était l'état de la plupart de nos villes à l'époque où il a cessé. Presque toutes étaient mal bâties, mal percées, d'une malpropreté révoltante; et surtout les quartiers qui servaient de demeure au pauvre, et qui étaient des foyers de fièvres pestilentielles ou épidémiques. Le pavé était détestable et mal entretenu; les marchés immondes, et presque toujours placés dans les positions les plus incommodes et les plus insalubres. Les abattoirs y étaient inconnus; les bouchers tuaient chez eux, dans de petites rues étroites, où le sang ruisselait avec la boue. Il semble qu'un aussi déplorable régime ne devait pas être dispendieux; et cependant presque toutes les grandes communes avaient des dettes plus ou moins lourdes. On dira peut-être que les arts qui concourent à l'assainissement de nos villes n'étaient pas encore connus, ou du moins qu'on n'avait pas tenté de les appliquer. Cette réponse n'est que plausible. Dans un tems plus reculé de deux siècles, l'Espagne a fait bâtir, dans l'Amérique du Sud, des villes superbes, bien percées, et construites sur les plans les plus réguliers. Ainsi donc, la mauvaise administration des communes tenait surtout aux imperfections de leur système municipal. Par malheur, l'Assemblée Constituante, en détruisant ces institutions vicieuses, ne sut rien élever à leur place, ou du moins elle se borna à construire d'une main hâtive quelques bâtisses légères, incapables de résister aux tempêtes qui se formaient de toutes parts à l'horizon.

Qui croirait qu'après ce grand pas vers l'unité administrative ou la centralisation, la France fut sur le point de voir son territoire se scinder encore, mais par des divisions plus tranchantes que celles qui avaient existé avant les états-généraux ? Cette singulière révolution fut tentée par des hommes dont l'esprit était un peu vague, mais dont la parole avait de la force et de la séduction. Habitués à des succès de province, les Girondins voulaient constituer celles où ils avaient pris naissance en états isolés, unis par un lien fédéral, afin de prolonger ces succès si chers à leur vanité, et de les prolonger sur des théâtres qui eussent plus d'éclat et d'élévation que précédemment. Ce plan leur plaisait d'autant plus, qu'en général ils étaient nés dans le midi, qui diffère à tant d'égards du centre et du nord de la France, par la nature de son sol, le génie de ses habitans et même par son langage, car la langue française n'y est en quelque sorte qu'une importation de la conquête. On a vu la même prétention se reproduire, sous un autre drapeau, en 1815, lorsque, dans l'ivresse des banquets royalistes, on proclamait le duc d'Angoulême roi du Midi ou de l'Occitanie.

Les essais qui avaient été faits jusqu'à eux du gouvernement fédéral avaient cependant presque toujours été fort peu satisfaisans. Les Amphictyons, qui étaient à-la-fois un corps politique et une espèce de concile religieux, à nulle époque de l'histoire de la Grèce, ne lui avaient été d'aucun profit. Lors de l'invasion persane, ce fut un danger commun qui la rallia, et non pas le faible lien fédéral jeté sur ses diverses parties. Quand un roi de la Thrace, qui réclamait avec elle une filiation douteuse, voulut en faire une dépendance de la Macédoine, les Amphictyons servirent plutôt ses desseins qu'ils ne les contrarièrent. A sa mort, Alexandre, à qui ils ne portaient aucun

ombrage, les laissa subsister, ainsi que les formes politiques des républiques municipales qui divisaient la Grèce ; et il exerça sur elles un pouvoir plus étendu que ne l'exercera probablement le roi Othon avec sa petite armée bavaroise.

Dans les tems modernes, l'union germanique, mieux définie dans ses droits et ses prérogatives, n'avait pas toutefois été une institution plus efficace. Jusqu'aux guerres que souleva la révolution française, dans la plupart de celles qui divisèrent l'Europe continentale, les membres de la confédération se partagèrent entre les deux camps. C'est vainement que son chef suprême plaçait au ban de l'empire ceux qui n'épousaient pas sa querelle. Il fallut la crainte de la propagande révolutionnaire, ou les dangers communs que Napoléon leur faisait courir, pour mettre entre eux une harmonie qu'une institution sans force n'avait jamais pu établir. Si, dans le cours du dix-septième siècle, les Provinces-Unies exercèrent une grande influence sur les destinées de l'Europe, c'est plutôt à l'importance commerciale et à la grande richesse de leurs villes maritimes, qu'au système politique qui les régissait, qu'il faut attribuer ce phénomène.

L'impuissance du lien fédéral de la Grèce, comme celui du corps germanique, venait surtout de ce que leurs pactes généraux n'avaient pas centralisé leurs forces militaires et leurs pouvoirs politiques, de manière que leur action isolée venait troubler sans cesse leur action collective. Le bon sens américain, dont l'instinct est si sûr, sut éviter ce danger, en posant les bases de la fédération des États-Unis. Les divers états réglèrent leurs affaires intérieures avec une entière indépendance et dans toute la plénitude des droits de souveraineté. Mais le gouvernement central put seul entretenir une armée permanente,

avoir une marine militaire, et accréditer ou recevoir des agens diplomatiques. C'est en partie à cette sage précaution qu'ils doivent l'harmonie qui s'est si heureusement maintenue entre eux, pendant plus de cinquante ans.

Toutefois la diversité des législatures des différens états, de même que celle de leur sol et de leur position géographique, devaient finir par y créer des intérêts opposés, et ces oppositions commencent aujourd'hui à compromettre le maintien de l'union américaine. De même qu'elle n'a qu'une seule armée, une seule marine, elle n'a aussi qu'un seul impôt, celui des douanes, pour couvrir les dépenses de son gouvernement central. Comme les états du nord sont industriels, et qu'attendu le haut prix de la main d'œuvre, il leur faut de fort gros droits pour soutenir la concurrence des produits manufacturés de l'Europe; dans le congrès, où leur influence est prépondérante, ils ont porté les tarifs des douanes à une élévation contre laquelle réclament avec violence les états agricoles qui cultivent le sucre, le café, le coton, et qui voudraient avoir au plus bas prix possible les produits industriels. Leurs ressentimens pourront être favorisés par l'état militaire de l'Union. Il n'y a sans doute que le gouvernement fédéral qui puisse y entretenir une armée; mais, aux États-Unis, cette armée, composée surtout de corps spéciaux, ne constitue qu'une faible partie des moyens d'agression ou de défense des divers états. La force principale se trouve dans les milices, formées de tous les citoyens valides; et ces milices sont sous les ordres du pouvoir exécutif de chacune des vingt-quatre républiques qui constituent l'Union Américaine. Cet état de choses doit diminuer beaucoup son principe de cohésion. Même parmi nous, avec notre organisation actuelle, si l'armée était réduite aux corps spéciaux, et que la garde nationale devînt la

base de notre force militaire, on verrait les liens qui unissent au centre les diverses sections de la France départementale s'affaiblir et se détendre.

Était-ce le système américain ou les formes des anciennes fédérations que les Girondins voulaient faire prévaloir ? c'est ce qu'il est impossible de reconnaître dans les écrits que nous ont laissés ces rêveurs généreux, mais remplis de vaine gloire. Peut-être ne le savaient-ils pas bien eux-mêmes. Il est douteux, au reste, que personne aujourd'hui porte aussi loin l'antipathie contre la centralisation. De leur tems même, leurs vues n'avaient qu'un bien petit nombre de partisans. En général, on ne se ralliait à eux que parce qu'ils étaient les adversaires des Jacobins. Après une lutte prolongée, dont leur éloquence recula la catastrophe, la Convention les fit passer sous la hache de ses licteurs ; et inscrivit partout cette devise, qui semblait écrite avec leur sang : UNITÉ, INDIVISIBILITÉ, LIBERTÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT.

Sous le Directoire, cette régence de la république, un gouvernement corrompu et sans force se substitua à un régime sombre et sanglant. Pendant la dictature de la Convention, les terreurs de l'échafaud avaient, en général, empêché les dilapidations ; elles furent sans frein et sans pudeur sous le règne des pentarques. Le plus grand trouble s'était introduit dans tous les services. Au 18 brumaire, dans la plupart des communes, les budgets municipaux étaient restés sans réglement depuis plusieurs années. Mais, par une étrange anomalie, tandis que l'ordre ne se trouvait dans aucun service de l'administration intérieure, il semblait, en quelque sorte, s'être réfugié dans les camps. Bonaparte, qui s'essayait à l'empire, en gouvernant ses conquêtes, s'y montrait sévère, et même impitoyable envers les spoliateurs. On sait qu'il était dans son génie de ne pas

s'opiniâtrer à lutter contre la mauvaise fortune : quand elle lui était contraire sur un point, il allait ailleurs en tenter une nouvelle. Aussi, après les revers de la campagne de Syrie, se hâta-t-il de quitter l'Égypte pour venir en Europe. Un besoin impérieux d'ordre et de repos qui se faisait alors sentir partout, précipita la France à ses pieds, sitôt qu'il y aborda.

Sous ce rapport, l'attente de la France ne fut pas trompée. Si elle avait besoin d'ordre, il était aussi dans la volonté du premier consul de le rétablir. C'était, en quelque sorte, sa vocation et une espèce de mandat qu'il avait reçu de sa nature. Il voulait des chiffres partout : il avait même, à cet égard, une sorte de superstition ; car il accordait aux tableaux une confiance plus absolue peut-être qu'ils n'en méritent. D'habiles mesures réparèrent promptement une partie du dommage causé par des administrations ineptes ou corrompues. Mais le premier consul fit mieux encore : pour empêcher ces désordres à l'avenir, il fonda ce beau système de centralisation qui régit encore, en partie, l'administration française ; système savamment élaboré au sein de ce Conseil-d'État rempli des plus hautes et des plus pures lumières ; car ses membres avaient reçu une forte et double éducation. Pendant leur jeunesse, l'éducation de la philosophie spéculative du dix-huitième siècle ; dans leur âge mûr, l'éducation expérimentale de la révolution française qui avait rectifié ce que la première avait d'erroné. Il faut le dire, le sol, nivelé par l'Assemblée Constituante, entièrement dégagé des entraves qui s'y trouvaient, et qui, sous l'ancienne monarchie, s'opposaient à toute réforme conçue sur une échelle un peu large, était alors parfaitement disposé pour recevoir la nouvelle organisation administrative. C'est cette organisation dont il nous reste à faire l'examen : nous allons commencer par en faire l'exposé.

Dans ce système, l'administration départementale est divisée en trois sections, mais rattachées ensemble par un lien commun, savoir : le département, l'arrondissement, la commune. A la tête du département, est placé le préfet, qui l'administre sous la direction du gouvernement. Près de lui est un conseil général, qui, dans sa session annuelle, arrête, sur ses propositions, le projet du budget départemental, soumis ensuite à la sanction ministérielle. L'arrondissement est administré, sous les ordres du préfet, par un sous-préfet. A côté de ce fonctionnaire se trouve un conseil d'arrondissement, qui, à vrai dire, est purement consultatif; car l'arrondissement n'a pas de budget spécial, et ce conseil n'a guère d'autre attribution positive que de répartir, entre les diverses communes de la division administrative qu'il représente, leur contingent dans les contributions directes. Enfin, la commune est régie par un maire, conjointement avec un conseil municipal. Celui-ci règle, sur la proposition du maire, le projet de budget municipal, soumis ensuite, pour les communes qui ont moins de 100,000 fr. à dépenser, à la sanction du préfet ; et pour celles qui en ont davantage, à celle du gouvernement. Ce conseil a d'ailleurs, relativement à l'administration communale, des attributions beaucoup plus étendues que celles du conseil-général à l'égard de l'administration du département. Cette extension de pouvoir a été déterminée sans doute par la facilité qu'on a de le réunir, attendu que tous ses membres résident dans les limites de la même commune; tandis que ceux du conseil-général sont dispersés sur toute la surface du département.

Nous ne parlerons pas des arrondissemens, dont l'existence est, pour ainsi dire, nominale. Toute la question que nous avons à examiner est de savoir si, dans l'intérêt des administrés, il serait utile de rompre le lien qui at-

tache la commune à l'administration départementale, et toutes les deux au gouvernement de l'état. Nous considérerons en premier lieu l'administration de la commune, car l'administration collective du département n'est, à côté, qu'une question secondaire. Le budget d'une ville de 40 à 50,000 ames est souvent, à lui seul, plus considérable que celui de tout un département.

Et d'abord, si la commune était entièrement émancipée, le choix de son maire serait nécessairement laissé à sa population. De cette double modification dans notre organisation municipale résulteraient les effets les plus inattendus et les plus divers. La France offrirait le spectacle des plus étranges anomalies. Dans l'Ouest, par exemple, les influences qui dominaient dans le moyen-âge sont celles qui dominent encore parmi les populations rurales de cette partie de la France. Les auteurs de cette révolution administrative, en la faisant, auraient eu sans doute la pensée de couvrir le pays d'une multitude de municipalités républicaines, et, par le fait, ils auraient institué une série de petites théocraties dans la plus grande partie de la Bretagne, du Maine, de l'Anjou, et dans une portion du Poitou et de la Normandie. En effet, dans l'Ouest, le curé, le recteur, comme on dit en Bretagne, est le guide ou plutôt le maître de chaque paroisse, et le conseil du grand propriétaire, suzerain dépossédé de ses prérogatives féodales. Alors même que ce propriétaire serait disposé, par ses sentimens particuliers, à se soustraire à son influence, elle lui serait imposée par son entourage, par sa famille. Les femmes exercent un grand empire dans les châteaux de ces provinces. On y retrouverait plus d'une analogue de cette Diana Vernon, l'une des héroïnes les plus attachantes des romans écossais; de cette belle jacobite, usant de toutes

ses séductions et de tous ses arts pour pousser ceux qui se trouvent dans sa sphère d'action, à des folies héroïques. Tandis que les hommes, le plus souvent en plein air, mènent une vie demi-chasseresse et demi-agricole, les femmes, dans les loisirs de la vie de château, cultivent leur esprit et deviennent bientôt supérieures à ceux à qui elles sont associées. On s'étonne souvent de voir des gentilshommes de l'Ouest, qui se faisaient remarquer par cette physionomie angevine, d'un caractère paisible et doux, et dont celle de Cathelineau peut être considérée comme le type, se jeter tout-à-coup dans des entreprises désespérées. C'est que ce n'est point à leurs inspirations propres qu'ils ont cédé, mais à celles de femmes d'une humeur passionnée et aventureuse. On retrouve au surplus des dispositions à-peu-près semblables dans tous les états de société analogues. Dans cette Pologne, tradition vivante des mœurs chevaleresques, ce sont, à proprement parler, les femmes qui dirigent tout, par suite de la supériorité qu'elles ont presque toujours sur leurs époux, livrés exclusivement aux arts de la guerre ou à ceux qui s'en rapprochent. On voit par les épopées d'Homère, que, dans les tems héroïques, les femmes prenaient la part la plus active à la vie civile et même à la vie publique. Ce ne fut que lorsque les formes républicaines vinrent se substituer aux formes monarchiques des tems antérieurs; lorsque l'agora (1) fut ouvert à l'activité des hommes, que les portes des gynécées se refermèrent sur les femmes. Par un contraste singulier, elles perdirent leur liberté quand la Grèce renversa ses tyrans.

(1) L'*Agora* était le Forum des Grecs, la place publique où se débattaient les intérêts de la cité. Les *gynécées* étaient les appartemens où les femmes de la Grèce vivaient dans une demi-réclusion.

On conçoit que, dans l'Ouest, l'empire qu'elles exercent a dû encore être favorable à l'ascendant d'un clergé qui a à-la-fois des promesses pour l'avenir et des menaces ; qui anathématise et qui pardonne ; et qui, à ce double titre, doit exercer une grande action sur un sexe excitable et faible.

Maintenant, voyons quel usage ferait le prêtre de son influence. D'abord, le maire, le conseil municipal, seraient nommés sur son indication ; et plus on abaisserait le cens, plus ce résultat serait infaillible. Il arriverait, en un mot, ce qui est arrivé en Belgique, où, sous un roi protestant, les curés sont cependant les maîtres suprêmes de leurs paroisses, qui n'envoient aux chambres que les hommes dévoués au parti catholique. Mais, dites-vous, les progrès de l'enseignement élémentaire ne tarderaient pas à réduire l'ascendant du clergé de l'Ouest. Plus loin je ferai voir que cet enseignement ne peut faire de véritables progrès que par la centralisation, et qu'autrement on n'obtiendra jamais que des succès partiels et isolés. En second lieu, quand les résultats obtenus pourraient-ils se faire sentir ? dans vingt ans, dans vingt-cinq ; portion considérable de la vie humaine, comme dit Tacite, avenir éloigné, que la plupart d'entre nous ne sommes pas destinés à voir. Observons, en passant, une singularité de notre époque. Il en est peu où l'on poursuive les biens matériels avec un désir plus impatient de les obtenir ; l'âpreté de nos formes qui a succédé à cette douceur, à cette élégance de manières et de langage, l'un des plus beaux luxes de notre ancienne société, semble accuser la sécheresse des ames ; et cependant nous parlons d'un avenir éloigné, comme si, par une abnégation sublime, exclusivement préoccupés du bien-être de notre postérité, nous n'avions aucun soin de nos intérêts actuels. D'ailleurs, peut-on supposer un instant

que le curé, maître du conseil municipal qu'il aurait fait élire par une population soumise; disposant également du maire qui serait aussi de son choix, irait favoriser, dans sa petite communauté théocratique, l'introduction d'une méthode que l'on voudrait y répandre, avec l'intention avouée d'y détruire son ascendant? Non; il s'y opposerait de toute sa puissance, et nous avons vu que, par le fait, cette puissance serait irrésistible. En même tems qu'il entraverait, par des obstacles que vous ne pourriez pas vaincre, les progrès d'une instruction que vous voulez propager, il ferait construire aux frais de la commune un presbytère d'une élégance relative; il élèverait un temple trop dispendieux pour les villageois qui devraient en payer les frais; il parerait son autel avec une somptuosité inutile; et la main de l'autorité supérieure ne serait plus là pour réprimer ces écarts, et ménager les deniers du contribuable, puisqu'on l'aurait désarmée.

Sous le rapport politique, cette double mesure aurait encore des inconvéniens bien plus graves. Alors même que la commune serait entièrement libre en ce qui concerne ses intérêts de localité, il faudrait que le maire restât le subordonné du pouvoir supérieur, pour tout ce qui se rattacherait aux intérêts gouvernementaux : pour la levée de l'impôt, pour les opérations préparatoires du recrutement, autrement la France ne serait pas même une fédération; ce ne serait plus qu'une agrégation confuse de petites communautés sans cohésion, sans sutures; ce que les adversaires les plus décidément hostiles de la centralisation ne voudraient pas sans doute, car ce serait demander à la société de se dissoudre.

Quand des mains imprudentes auraient brisé tous les liens qui rattachent encore les extrémités au centre, il ne faudrait plus penser à recruter l'armée dans les campagnes

de cette portion de la France. Le paysan n'y est pas moins attaché aux genets de ses bruyères, aux clairières du Bocage, que le Suisse à ses montagnes et à ses cascades ; ou plutôt il l'est bien davantage, car, malgré son intrépidité naturelle, lorsque, comme Antée, il touche la terrre sur laquelle il a pris naissance, non-seulement il ne voudrait pas vendre son sang à des gouvernemens étrangers, mais il refuse même de le répandre pour la patrie. Quand une fois ces malheureux ont été arrachés au clocher de leur village, centre de toutes leurs affections, on sait avec quelle rapidité la nostalgie (1) les dévore. Ce serait incontestablement à la condition de s'opposer, au moins par la force d'inertie, au recrutement de l'armée, que le maire de chaque commune serait élu. Les chefs spirituels de ces petites communautés leur en feraient une obligation impérieuse ; car ils craindraient par-dessus tout que leurs jeunes ouailles, si on les laissait partir, ne rapportassent ensuite dans leur troupeau les impiétés et la licence de la caserne. Sans doute la loi investirait le chef de l'état du droit de contraindre les maires insoumis. Mais comme il faudrait les poursuivre tous ou à-peu-près, ces poursuites deviendraient impraticables. Les populations s'armeraient pour défendre ceux qui ne se seraient compromis qu'afin de les affranchir d'un service qu'elles détestent. Dans cette lutte, il serait assurément impossible de compter sur les gardes nationaux, car ce ne seraient au fond que des chouans portés sur un contrôle. Avec ce qui reste encore de ces institutions puissantes empreintes de la vigueur du génie qui les a conçues, on a besoin, dans l'Ouest, d'une armée d'occu-

(1) Le mal du pays. On a remarqué au Val-de-Grâce que lorsque la garnison de Paris reçoit des recrues de la Bretagne, le nombre des nostalgiques est très-considérable.

pation de 50,000 hommes; mais du moins on parvient à y faire des recrues qui compensent le chiffre des soldats qu'on y cantonne; ce qui fait une situation à-peu-près négative. Lorsqu'une fois les institutions de l'empire seraient abolies, il faudrait plus de 100,000 hommes pour maintenir l'Ouest et tenter de le soumettre à la loi commune; même avec ces forces, je doute qu'on parvînt à y lever des recrues. Il y aurait donc, en cas de guerre, relativement à ce qui existe aujourd'hui, une différence de 100,000 hommes dans la force disponible de notre armée; savoir : 50,000 hommes dont la levée serait devenue impossible dans ces départemens, et 50,000 hommes de plus qu'il faudrait y entretenir. En résumé, la décentralisation y serait une contre-révolution tout entière. D'après cela il est facile de s'expliquer pourquoi les partisans du gouvernement déchu désirent si vivement l'obtenir.

Les mêmes principes détermineraient des résultats semblables dans une partie des campagnes et même dans quelques villes du Midi, mais cependant avec des modifications plus ou moins fortes; car le Midi donne à tout l'empreinte de ses passions. Mais dans l'Est de la France, les suites de la décentralisation seront bien différentes : là, le clergé n'exercerait pas d'influence prépondérante; privé de l'appui du gouvernement, il pourrait même, dans beaucoup de communes, être livré à d'ignobles persécutions. Au lieu d'employer, comme dans l'Ouest, les deniers communaux à augmenter outre mesure la solennité du culte, on les emploierait, probablement avec aussi peu de réserve, à rehausser l'éclat des pompes militaires de la garde nationale; à acheter des tambours, des uniformes, des armes. Les dernières élections ont exclu des conseils municipaux des campagnes de l'Est, non-seulement la grande propriété, mais la moyenne et la bourgeoisie

des villes. Dans beaucoup de conseils émancipés, un sentiment hostile se manifesterait contre le pouvoir suprême ; non certes par attachement pour le pouvoir déchu ; mais par une affection haineuse contre toutes les supériorités.

Comment un gouvernement, affaibli par des lois si imprévoyantes, parviendrait-il à imprimer une direction uniforme à des élémens si peu homogènes? Il est évident que la France serait divisée en trois ou quatre parties, et peut-être en un bien plus grand nombre, ayant chacune une allure propre, et opposant une résistance invincible aux efforts que l'on tenterait pour la faire changer. On aurait voulu seulement faire une réforme administrative ; et, par le fait, on aurait consommé une grande révolution politique ; révolution plus importante par l'étendue de ses conséquences nécessaires que ne le serait un changement de dynastie. L'union fait la force, dit-on ; aussi la France perdrait la sienne dès qu'on aurait brisé le faisceau national. Sous l'empire, elle défiait l'Europe, à-peu-près tous les deux ans, et, jusqu'à la dernière catastrophe, elle sortit victorieuse de ces luttes. Faut-il attribuer exclusivement ces succès au courage de ses soldats et au génie de ses capitaines? Non, certes; sa puissante administration y avait aussi une grande part. La rapidité de ses mouvemens surprenait toujours l'ennemi, pris au dépourvu, alors même qu'il avait préparé l'agression. Cette pesante Autriche, si lente dans tous ses actes, ne pouvait comprendre la facilité avec laquelle la France réparait ses échecs, remplissait les vides que le canon avait faits dans ses cadres, levait les impôts nécessaires pour payer d'innombrables soldats. Vous avez vu, dans les usines, de grands leviers se soulever tout-à-coup ; des soufflets monstrueux se gonfler et dégager tour-à-tour l'oxigène dont ils sont remplis ; des ressorts divers s'agiter dans tous les sens. Un peu de feu

placé sous une chaudière, sur un point de l'édifice, suffit pour déterminer tous ces mouvemens. Il en était de même de l'administration française. Une impulsion, partie du centre, ébranlait sur-le-champ d'innombrables ressorts; et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que tout s'exécutait sans efforts, sans frottemens, presque sans qu'on s'en aperçût, tant était grande la perfection de ce mécanisme administratif. Lorsque Napoléon arrivait à son armée, il tenait déjà dans sa main tous les élémens de la victoire; c'était la centralisation qui les lui avait remis. Un sentiment confus avertissait l'ennemi de son péril; l'incertitude, l'hésitation remplaçaient la jactance. Le tigre d'argent du cimier de Clorinde ne jetait pas plus d'épouvante sur les champs de bataille, que le bruit de la présence de l'empereur. Ses adversaires se sentaient vaincus, avant même d'être attaqués.

La vieille Europe n'a accepté la révolution de juillet que parce qu'elle n'a pas cru pouvoir la réprimer, de même qu'elle n'avait pas su la prévenir. Elle craignait le dangereux auxiliaire que la France eût trouvé dans la propagande; et la sagesse du gouvernement du roi devait reculer aussi devant le péril d'allumer à-la-fois tant de volcans, de faire gronder tant d'orages, d'ébranler le sol européen par tant de secousses dont nous eussions ressenti les contre-coups. Il est probable qu'à l'aide de ces expédiens, le territoire de la France eût été sauvé; mais la société aurait peut-être été perdue. Que si, en détruisant la centralisation, nous brisions le principe de notre force, les gouvernemens continentaux, avec leurs rancunes, leurs terreurs pour l'avenir, ne manqueraient pas sans doute de tâcher de profiter de notre faute. Certes l'occasion serait belle. Que ferions-nous, dans cette crise, avec une administration dont nous aurions détruit l'admirable unité,

pour la scinder en d'innombrables divisions. Les plus simples opérations deviendraient compliquées, difficiles. Jamais la promptitude des mesures n'aurait été plus nécessaire, et tout serait lenteurs, tiraillemens. Les préfets, misérables podestats italiens, sans force, sans appui, se trouveraient à-la-fois aux prises, dans leurs départemens respectifs, avec trois ou quatre cents républiques municipales. Au lieu d'agir, ils porteraient leurs plaintes, exposeraient leurs embarras au gouvernement, qui ne pourrait rien faire pour les terminer. Pendant ce tems, l'Europe viendrait surprendre la France avec onze ou douze cent mille hommes; croisade dispendieuse sans doute, mais dont elle se réserverait de nous faire payer les frais. Revenons maintenant à des considérations purement administratives.

Sous ce rapport, les disparates, les contradictions de tout genre, seraient encore plus multipliés que sous le rapport politique. L'administration perdrait entièrement ce caractère d'uniformité, non moins utile à l'administré qu'à l'administrateur. Les mêmes questions, les mêmes affaires seraient jugées de cent manières différentes, dans les diverses localités. Quand ces questions se reproduiraient dans les mêmes communes, il est probable aussi qu'elles y recevraient très-souvent une solution nouvelle. Plus ces communes seraient petites, plus il serait difficile d'y établir une jurisprudence administrative. Pour s'en convaincre, il suffit de voir comment, dans un grand nombre de cantons ruraux, les juris de révision décident les questions qui leur sont soumises, sans tenir aucun compte de la loi de 1831, qu'ils sont chargés d'appliquer; d'où résultent les décisions les plus contradictoires dans les mêmes espèces. Les questions de choses, dans ces municipalités souveraines, ne seraient le plus souvent que des questions de personnes, que l'esprit de coterie tran-

cherait arbitrairement. Qu'on se représente combien l'incertitude de cette jurisprudence aurait d'inconvéniens pour les intérêts privés, par exemple, en matière de petite voirie, pour la police des alignemens, pour celle des établissemens incommodes ou insalubres et pour beaucoup d'autres encore.

Comme les intérêts du peuple ne peuvent jamais être mieux garantis que par la loi, on en conclut qu'il est nécessairement l'ami de la légalité. C'est une erreur; son éducation n'est pas encore assez avancée pour qu'il en comprenne bien les avantages. C'est une idée complexe, et par conséquent peu accessible à son esprit, que celle d'un double pouvoir, dont l'un supérieur fait la loi, et dont l'autre subordonné l'applique. En général, quand les hommes nés dans les rangs inférieurs et incultes de la société sont investis de fonctions publiques, la loi est pour eux une lettre morte. Ce qu'ils désirent, c'est de faire du pouvoir, de suivre leur volonté et de l'imposer aux autres. C'est pour eux une espèce de saturnale politique; une compensation qu'ils se donnent pour ce qu'ils trouvent de trop humble dans leur condition sociale. Aussi les économistes du dernier siècle prétendaient-ils qu'il fallait tout faire pour le peuple et rien par lui. Ce serait vainement qu'on tenterait de remettre quelque ordre, quelque ensemble dans ce chaos administratif, par des lois ou des réglemens généraux ; comme il n'existerait pas d'autorité supérieure pour en prescrire l'exécution ou pour la surveiller, ces réglemens, ces lois, resteraient sans exécution dans une grande partie de la France. A beaucoup d'égards, nous vivrions, par le fait, sous un régime extra-légal, et cependant on ne l'aurait fondé que pour arriver à une légalité plus rigoureuse. En vérité, plus on creuse cette question, plus on est épouvanté des conséquences

que pourrait avoir et qu'aurait inévitablement la destruction de notre système administratif.

Mais, dit-on, les électeurs placeront les plus dignes à la tête de la commune. Cela est il bien sûr? est-il constant que les chances électorales soient constamment pour le mérite? Très-souvent le mérite a une fierté timide; il connaît sa valeur; il voudrait que les autres la sentissent également; mais sans pour cela qu'il fût obligé d'employer des arts indignes de lui. Il lui répugne d'abaisser son intelligence, en descendant au niveau d'intelligences vulgaires, en caressant leurs passions ou leurs préjugés. Disons-le aussi; dans un grand nombre de localités, des portions seulement des électeurs institués par la loi se présentent aux colléges, et ce ne sont pas toujours les plus éclairés. Certes, il est très-fâcheux que des hommes honorables en refusant d'exercer un droit qu'ils n'exerceraient que d'une manière utile au pays, laissent le champ libre aux passions turbulentes et irréfléchies. La fierté de nos mœurs bourgeoises croirait se commettre en paraissant dans des colléges dont on a trop réduit le cens. C'est un tort, sans doute, mais c'est aussi un fait qu'il faut prendre en considération sérieuse. Au surplus il serait très-difficile, dans beaucoup de communes, de trouver des hommes capables de gérer souverainement les intérêts dont ils ne s'occupent aujourd'hui qu'en premier ressort. Leurs conseils municipaux sont remplis de cultivateurs à peine au-dessus de l'indigence. Dans ces communes, qui sont les plus nombreuses, les cinq centimes additionnels qui composent exclusivement leur revenu, ne produisent que 100 à 200 fr. La loi suppose toujours la fraude; sa prévoyance a soumis la comptabilité des deniers publics aux formalités les plus sévères et même les plus minutieuses. De plus, quoique les comptables présentent, en général, des garanties par leur

fortune, elle en exige de forts cautionnemens. Serait-il bien prudent de s'écarter de toutes ces règles, pour laisser sans contrôle le maniement des deniers communaux à des hommes qui deviendraient, en quelque sorte, ordonnateurs et comptables, ou plutôt qui n'auraient de comptes à rendre qu'à eux-mêmes, et dont la plupart se trouveraient dans une condition fort au-dessous de la médiocre. On pourrait craindre au moins qu'ils n'eussent trop de penchant à égayer les solennités publiques par des banquets dont tous les contribuables paieraient les frais, et où viendraient seuls s'asseoir les municipaux. De là, deux ou trois fois l'an, une dépense de 30 à 40 fr., somme considérable pour des communes qui ont 100 ou 200 fr. de revenu absorbés par des dépenses nécessaires, et que l'on ne pourrait se procurer qu'en la prélevant en partie sur le pain du pauvre. On observera peut-être qu'un élu du peuple ne saurait faillir; que ses lumières comme son intégrité sont garanties par le fait seul de son élection. Tous ces plats lieux-communs, tout ce patriotisme d'anti-chambre, ne méritent pas qu'on y réponde.

Que si on propose de réduire le nombre des communes, afin d'en étendre la circonscription, et de donner plus de latitude aux choix des électeurs, nous remarquerons d'abord que cette mesure froisserait un très-grand nombre d'habitans, qui se trouveraient ainsi obligés d'aller faire formuler leurs actes civils souvent à deux ou trois lieues de leur domicile. En second lieu, on n'arriverait pas au but que l'on voudrait atteindre, parce que les membres du corps municipal, trop éloignés du siége de la mairie, ne se rendraient que bien rarement au conseil de la commune, qui se trouverait par conséquent livré à une petite oligarchie villageoise fort circonscrite.

Sans doute, dans les villes dont la population est consi-

dérable, il est beaucoup plus aisé de trouver les capacités nécessaires pour former avec succès les conseils municipaux. Toutefois, malgré cette condition plus favorable, je ne pense pas que leurs délibérations puissent se passer davantage de l'examen de l'autorité supérieure. Aujourd'hui celle-ci exerce déjà, à cet égard, une surveillance bien moins active. D'abord, elle se repose sur les lumières de l'autorité municipale; puis elle n'a pas toujours le courage de ses devoirs. En les remplissant dans toute leur étendue, en discutant les dépenses qui ne lui paraissent pas suffisamment motivées, elle craindrait de soulever contre elle la mauvaise humeur d'hommes honorables, justement environnés de la confiance de leurs concitoyens, mais qui peuvent aussi avoir leurs entêtemens et leurs préjugés. Elle serait plus circonspecte encore, si c'était elle qui réglât définitivement les budgets de ces communes. Aussi est-ce dans une prévoyance toute judicieuse que le réglement définitif en a été attribué au ministre. Cependant cette précaution n'a pas suffi encore à des fonctionnaires timides, plus préoccupés du soin de leur repos ou de se conserver une popularité mal acquise, que de satisfaire à leurs obligations. Qu'en est-il résulté? c'est que, tandis que les communes rurales ou les petites villes, sur lesquelles l'administration départementale ne craignait pas d'exercer une tutelle active, satisfaisaient à toutes leurs dépenses, avec les plus modestes revenus, les grandes villes s'obéraient de plus en plus, en contractant, chaque année, de nouveaux emprunts dont elles ne peuvent payer les intérêts qu'en imposant des fardeaux additionnels à la contribution directe ou en élevant encore le tarif des octrois. La condition du pauvre, de l'homme qui ne vit que du labeur de ses bras, devient intolérable dans ces malheureuses communes. S'il s'en éloigne, le poids des subsides communaux

retombe sur un nombre plus circonscrit de contribuables, et devient d'autant plus lourd. S'il y reste, dans la crainte de ne pas trouver ailleurs des moyens d'existence, il se coalise, comme à Lyon, avec tous ses compagnons d'infortune, et tient constamment la propriété en alerte. Pour la défendre de dangers trop réels, le gouvernement est obligé de faire occuper ces villes par des corps d'armée de 10 à 12,000 hommes; conséquences déplorables des prodigalités de l'administration communale, d'une part, et des molesses de l'administration supérieure, de l'autre.

Si au lieu de fortifier un contrôle insuffisant, on le détruit, il est clair que les communes seront entraînées plus rapidement encore à des dépenses irréfléchies. C'est une conséquence inévitable de leur constitution, une pente irrésistible sur laquelle il faudra qu'elles inclinent. Bien peu de départemens ont des dettes. Cela vient surtout de ce qu'à part quelques circonstances exceptionnelles et très-rares, les conseils-généraux qui les représentent, ne font de votes financiers qu'une fois l'an, lorsqu'ils arrêtent en même tems la recette et la dépense du budget départemental. Il n'en est pas de même des conseils municipaux, qui peuvent prendre des délibérations à toutes les époques de l'année, quand ils sont autorisés à se réunir par le préfet; autorisation que celui-ci ne refuse jamais. Des propositions diverses sont faites à ces réunions; propositions qui, en général, déterminent des dépenses plus ou moins fortes. Comme le plus souvent ceux qui en sont les auteurs ne sont pas chargés de la gestion des affaires, ils n'examinent point si déjà les ressources disponibles ne sont pas épuisées. Ces propositions ayant presque toujours un côté plus ou moins utile, il est rare qu'elles ne soient pas accueillies. N'avons-nous pas vu, il y a peu de tems, une ville qui succombait déjà sous le faix de ses dettes, emprunter

encore deux millions pour achever la construction d'un théâtre. Ce n'est que lorsqu'on s'occupe ensuite de la rédaction du budget de l'exercice prochain, que l'on reconnaît tous les inconvéniens de ces votes isolés. Pour les mettre à exécution, il faut ou imposer encore de nouvelles charges aux contribuables, ou bien ajourner des dépenses nécessaires et même indispensables. Tous ces inconvéniens croîtront dans une progression effrayante, quand les communes auront perdu la tutelle qui les modère.

C'est alors que leurs embarras pourront encore réagir sur la situation politique de la France. Supposons qu'elle soit menacée d'une agression ennemie. Pour la repousser, il faudra qu'elle se crée des ressources extraordinaires par l'emprunt ou par l'impôt. Que si elle fait un appel au crédit, il sera peut-être épuisé, en partie, par les emprunts des communes qui dévoreront l'avenir avec une hâte funeste. Si, au contraire, elle tente d'augmenter l'impôt, elle trouvera assurément, dans le plus grand nombre des communes, la cote du contribuable déjà toute surchargée de centimes additionnels prélevés par l'administration locale. Ne serait-il pas possible que le contribuable irrité cherchât à repousser par la force un nouveau fardeau, et, sans le vouloir, ne devînt, de cette manière, un auxiliaire de l'ennemi. Ce qu'il y a d'admirable dans le principe de la centralisation, c'est que le pouvoir, placé au faîte de la hiérarchie administrative, peut à-la-fois prendre en considération les charges nationales, départementales et municipales qui pèsent sur chaque commune, et ajourner les dépenses les moins nécessaires de ces trois catégories, pour satisfaire aux plus urgentes. Détruisez ce principe, et cet arbitrage devient impossible.

Mais parmi les adversaires de la centralisation, il en est qui voudraient la modérer et non pas la détruire. Ils se

bornent à demander, d'une part, qu'on laisse plus de latitude aux communes dans la gestion de leurs intérêts, qu'on ne défère que les plus importans à l'examen de l'autorité départementale; et, de l'autre, que celle-ci puisse juger en dernier ressort des questions qu'elle est aujourd'hui obligée de soumettre aux ministres. En faisant ces demandes, dont nous allons examiner le mérite, le but qu'ils se proposent, c'est surtout d'obtenir une expédition plus prompte des affaires.

En ce qui concerne la commune rurale, je ne vois pas en quoi on pourrait lui donner plus de latitude qu'elle n'en a aujourd'hui, sans les plus graves inconvéniens. Les dispositions qui la régissent lui imposent l'obligation de pourvoir, dans son budget, à un certain nombre de dépenses, sans lesquelles elle n'aurait plus d'existence administrative. Ce sont le loyer ou l'entretien de la mairie, les frais de bureau du maire, etc., etc. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, et presque toujours bien imparfaitement, qu'elle satisfait à ces obligations impérieuses. Or, comment pourra-t-on s'assurer qu'elle les remplit, si son budget n'est pas contrôlé par l'autorité supérieure et soumis à sa sanction? Il est vrai qu'elle ne peut s'imposer extraordinairement ou contracter d'emprunts, non-seulement sans l'autorisation du préfet, mais même sans celle du ministre. Est-ce contre cette précaution que l'on serait tenté de réclamer? Quoi! c'est sérieusement que l'on voudrait qu'une ou deux douzaines de villageois dont la plupart ne sauraient même pas lire, pussent, avec une majorité d'une voix, taxer à merci et à volonté une commune, pour exécuter des projets dont ils auraient seuls reconnu la convenance! En vérité, une pareille opinion n'est pas soutenable; et il suffit de l'exposer pour faire voir tout ce qu'elle a d'absurde. Ce ne sont pas seulement les intérêts collectifs de

la commune qui seraient compromis par cette latitude accordée à l'autorité locale; ce serait la propriété tout entière, qui pourrait ainsi se trouver grevée de centimes extraordinaires, souvent pendant plusieurs années consécutives. De là un nouveau principe d'inégalité dans la valeur de la terre, et qui serait indépendant de la fertilité relative du sol, puisqu'il résulterait exclusivement de la somme plus ou moins forte de contributions municipales dont elle aurait à supporter le poids. Certes il faudrait du courage pour consentir à livrer à d'aussi grands périls la propriété rurale, l'un des premiers intérêts de la France. Les villes dont le budget s'élève à plus de 100,000 fr. ne peuvent contracter de dettes, ou percevoir des centimes extraordinaires, sans que les deux chambres les y autorisent par une loi. Ces communes doivent cependant présenter bien plus de garanties par les lumières de leur corps municipal. Mais, dira-t-on peut-être, quand une grande ville s'impose ou emprunte, c'est presque toujours une somme considérable. Qu'importe! Croit-on que, dans le plus grand nombre des communes qui divisent le territoire de la France, une imposition de 4 à 500 fr. ne soit pas une charge aussi lourde qu'une imposition de 20,000 fr., par exemple, dans une ville de trente ou quarante mille ames? Dans la plupart des cas, elle le sera même bien davantage. En effet, les villes possèdent une richesse mobilière plus ou moins considérable, dont les communes rurales sont presque entièrement dépourvues. Cette richesse, qui échappe à la contribution directe, leur permet cependant de supporter avec bien plus d'aisance le poids des charges imposées à la propriété foncière.

Les intérêts de la production industrielle, et en général ceux des diverses branches de commerce, ne seraient guère

moins compromis par cette latitude donnée aux petites communes. On verrait infailliblement le territoire de la France se couvrir de tous côtés de péages et de barrières, comme on en voit en Espagne et en Angleterre. Aujourd'hui on ne peut établir de bureaux d'octroi qu'aux portes des villes qui ont au moins une population de 4,000 ames, on en établirait à l'entrée des plus misérables villages, qui useraient aussi de cette ressource pour sortir de leurs embarras. Ce ne serait que très-péniblement que les produits industriels ou agricoles circuleraient à travers toutes ces entraves. Quand ils arriveraient au consommateur, grevés de tous les droits qu'ils auraient acquittés en route, ils ne pourraient lui être livrés qu'à 20 ou 25 p. %, et souvent davantage, au-dessus de leur valeur actuelle. De là un double inconvénient pour le pauvre, dont les intérêts sont les plus sacrés de tous, puisque ce sont ceux du plus grand nombre : d'une part, des produits qui ne sont pas maintenant au-dessus de ses moyens, pourraient le devenir; de l'autre, comme, par cette raison, la consommation en serait réduite, on en produirait une moins grande quantité, ce qui ferait baisser le taux des salaires. En un mot, le pauvre laborieux verrait à-la-fois hausser le prix des objets qu'il consomme, et réduire les moyens qu'il aurait de les acquérir.

Des adversaires plus modérés encore que ceux auxquels je viens de répondre, se borneront peut-être à demander qu'afin d'abréger des lenteurs superflues, le droit de juger en dernier ressort la convenance de ces contributions extraordinaires soit attribué à l'autorité départementale. Je ne puis pas partager davantage cette manière de voir. Les préfets sont trop en butte aux influences locales : quand ils sont forts, ils y résistent; mais quand ils sont faibles, ils y cèdent. Au risque de retarder d'un mois ou six se-

maines la décision de ces affaires, il vaut donc mieux qu'elle ait lieu dans une sphère où ces influences ne sauraient atteindre. C'est l'unique moyen d'avoir, pour toute la France, une jurisprudence uniforme; autrement l'administration se modifierait, dans chaque département, avec le caractère personnel de l'administrateur.

Mais quand bien même on attribuerait à l'administration départementale le droit de prononcer en dernier ressort sur les projets d'emprunts ou de contributions extraordinaires des petites communes, il faudrait par les raisons que j'indiquais rapidement tout-à-l'heure, continuer à le lui refuser à l'égard des grandes. En effet, il est clair que, lorsqu'il s'agirait de celles-ci, elle serait encore beaucoup plus exposée à être circonvenue, car les influences qui agiraient sur elle seraient bien plus puissantes. Les concessions qu'elle ferait pourraient même ne pas être toujours des actes de faiblesse; mais des nécessités qu'elle devrait subir. Le préfet n'est pas seulement un administrateur; c'est aussi un chef politique, pour parler le langage de la constitution des cortès. Ce qu'il doit avant tout au gouvernement qui l'a choisi, comme au département qu'il administre, c'est la paix de la cité. Or, dans plusieurs départemens de l'ouest, du midi et même de l'est, il ne parvient à contenir la violence des partis extrêmes, toujours prête à faire explosion, que par des ménagemens habiles. Par le fait, il est aujourd'hui obligé de faire plus de diplomatie qu'un ministre accrédité près d'une cour étrangère. Si, à cause des bornes circonscrites de sa sphère d'action, il a des intérêts moins importans à conduire, il en a de plus compliqués; et il se trouve en contact avec un bien plus grand nombre de personnes. Dès-lors serait-il prudent de sa part de s'aliéner, dans le conseil municipal ou dans la cité, des influences prépondérantes, pour des questions administratives d'un in-

térêt secondaire. Non sans doute ; l'intérêt administratif devrait être sacrifié à l'intérêt politique. Ce qui vaut mieux encore, c'est de faire en sorte qu'ils puissent se concilier, en conservant au ministre l'examen de ces questions, au risque de quelques lenteurs qui, au surplus, sont des garanties additionnelles pour les administrés ; car, pendant ces délais, les affaires déférées à l'autorité supérieure sont examinées de nouveau par les habiles collaborateurs qu'elle s'est choisis.

Il y a aussi justice ; car les entreprises que projette une commune, tout en lui étant fort utiles, peuvent porter préjudice aux communes voisines du même département ou des départemens limitrophes. Il convient donc que ces projets soient soumis à un arbitre suprême qui balance les intérêts de toutes les parties, et qui statue ensuite. Il le fera avec équité, parce qu'il sera placé trop haut pour être partial, et que son jugement se sera formé par des comparaisons nombreuses. Ainsi donc, on le voit, à mesure que nous poursuivons l'examen de cette grande question, le besoin de l'accord, de l'unité se fait toujours plus fortement sentir.

Mais, dira-t-on, quand une fois il est reconnu qu'une entreprise conçue par une commune, ne peut porter aucun préjudice à des tiers, et qu'en même tems son état financier lui permet d'en supporter la dépense, on devrait du moins lui laisser le soin de l'exécution, et ne point apporter de modifications impérieuses aux plans qu'elle a arrêtés. Voyons ce que vaut cette récrimination contre le conseil des bâtimens civils, car c'est surtout contre lui qu'elle est dirigée. Ce conseil est un des grands ressorts du mécanisme de la centralisation administrative ; il est formé des hommes les plus distingués dans les arts de la construction. Tous les plans d'édifices communaux ou départementaux

lui sont soumis, quand la dépense doit s'en élever à plus de 20,000 fr. Il les modifie, s'il y a lieu, sous le rapport de l'art ou sous celui de la construction et des distributions, tout en conservant les dispositions principales des projets. Ces modifications deviennent obligatoires quand elles ont été approuvées par le ministre.

Les services que le conseil des bâtimens civils a rendus sont innombrables. Que d'économies n'a-t-il pas fait faire! que d'aberrations de goût qui auraient déshonoré le sol de la France n'a-t-il pas réprimées! Le plus grand nombre des localités, même de celles qui ont à faire des constructions dont la dépense s'élèverait à plus de 20,000 fr., sont privées d'architectes habiles; mais alors même qu'elles en possèdent, comme les édifices publics dont ils peuvent être chargés de dresser les plans sortent du genre de travaux qui leur sont ordinairement confiés; que d'ailleurs ils ont peu ou point de modèles sous les yeux; ils manquent d'expérience, et en acquerraient aux dépens des communes qui les emploient, sans le conseil des bâtimens qui les redresse quand ils s'égarent. S'agit-il de construire une mairie, un hospice, une prison, une halle, ce conseil a cent modèles sous la main; avec ce secours, et mieux encore avec celui des lumières de ses membres, il reconnaît bien vite ce que les plans qu'on lui soumet ont de défectueux. Grâce à son utile intervention, si les constructions publiques entreprises en France, depuis une vingtaine d'années, ne se font pas toutes remarquer par un très-haut degré d'élégance, du moins elles ne blessent pas le goût par des imperfections trop graves. Mais il n'en est pas de même de celles d'un ordre secondaire, dont, par cette raison, le conseil n'a pas eu lieu de s'occuper, et qui souvent offensent à-la-fois toutes les règles de l'art. Aussi je pense que

les préfets feraient bien d'instituer près d'eux un conseil consultatif, pour examiner les plans de ces constructions subalternes. Dans chaque département, le génie des Ponts-et-Chaussées devrait nécessairement former un des élémens de ce conseil. Cela serait à-la-fois conforme aux intérêts du goût et à ceux de l'économie; car presque toujours le bon goût est moins dispendieux que le mauvais, puisque c'est surtout par la simplicité des lignes qu'il se recommande.

Catherine II, qui a eu plus d'une grande vue administrative, avait prescrit qu'en Russie, tous les édifices publics : les églises, les prisons, les maisons de poste, etc., fussent construits sur les plus beaux modèles de l'architecture antique. Dans les villages, c'est avec du bois qu'ils sont élevés. Cependant, lorsque je traversais quelques-unes de ses provinces, saisi par la beauté des formes, par la grâce et la pureté des lignes, je m'arrêtais involontairement devant ces élégans édifices, sans m'occuper de la grossièreté des matériaux qui avaient servi à les construire. Que si Catherine eût laissé faire les localités, ces édifices auraient tous porté l'empreinte de la barbarie de son peuple.

Mais ce qui est surtout admirable dans le beau système que je défends, c'est que, dans les cas dont je viens de parler, comme dans tous les autres, l'autorité supérieure ne peut jamais imposer à la commune une dépense qui n'a pas été prévue par la loi ou consentie par son conseil municipal. Ses prérogatives sont tout aussi restreintes à l'égard du département. Son droit comme son devoir, c'est de modérer les dépenses et non de les augmenter; de protéger la propriété du contribuable contre les taxes exagérées qu'on voudrait lui imposer et qui en réduiraient

la valeur. Ceux qui attaquent légèrement la centralisation ignorent sans doute cette utile barrière mise à l'intervention du gouvernement dans les affaires de la cité.

Une des attaques les plus souvent reproduites contre elle, ce sont les lenteurs qui en résultent. Mais, en conscience, croit-on que si la plus grande partie des affaires de la France était administrée par le peuple des campagnes, sans surveillance d'aucune espèce, l'expédition en serait beaucoup plus prompte? Il suffit de poser cette question pour la résoudre. Alors même que les intérêts collectifs des communes seraient gérés par des mains habiles, que de lenteurs quand un projet en intéresserait plusieurs à-la-fois; que de difficultés pour mettre d'accord la volonté de leurs mandataires! Le Valais est, comme on sait, un des cantons les plus démocratiques de la Suisse; car les communes qui divisent son territoire n'y sont unies par aucun lien. Chaque année, le Rhône, à l'époque de ses crues, en inonde une partie. Les autres cantons exposés aux mêmes désastres, mais qui sont pourvus de centres administratifs, ont su de bonne heure les prévenir, en construisant des digues qui contiennent le fleuve. Mais dans le Valais, les communes n'ont jamais pu se mettre d'accord, et rien n'a été tenté pour s'opposer à cette calamité presque périodique. Il faut le dire aussi : parmi les communes intéressées, il y en avait de trop pauvres pour participer à des travaux nécessairement dispendieux. Ainsi donc, à tous égards, c'est le défaut de centralisation qui a empêché qu'on ne les entreprît.

Certes, je ne nierai pas que des affaires importantes éprouvent des retards préjudiciables aux intérêts publics ou privés; mais ces retards proviennent souvent de la négligence des autorités locales; ils proviennent également de ce qu'elles ne se sont pas conformées aux instructions

qu'elles reçoivent de l'autorité supérieure; ou bien encore de l'irrégularité des actes déjà accomplis. On ne saurait imaginer combien il est difficile de faire rentrer dans la règle les affaires qui en étaient sorties dès l'origine. Mais, il faut le dire, la cause principale de ces lenteurs, c'est l'encombrement qui croît sans cesse dans les bureaux des préfectures. A cet égard, je me contenterai de reproduire les observations qui m'ont été faites par un homme très-exercé.

« Depuis l'introduction du régime constitutionnel en France, écrivait-il, les travaux de toutes les administrations ont presque doublé, et cependant leurs frais de services sont toujours les mêmes, ou plutôt ils ont été considérablement réduits (1). On se récrie, dans les journaux, à la tribune, contre la bureaucratie, sans voir que ce sont les lois nouvelles votées par les chambres, et les documens qu'elles réclament de l'administration, qui multiplient dans une proportion si forte les travaux et les écritures des bureaux. On n'imagine pas sans doute que le système électoral introduit dans presque toutes les branches du pouvoir et de l'administration ait simplifié les rouages administra-

(1) Les frais d'administration de la préfecture du Loiret se sont élevés, jusqu'en 1815 inclusivement, à.............. 45,000 fr.

A cette somme il faut ajouter celle qui était allouée pour la sous-préfecture du chef-lieu dont le travail est aujourd'hui attribué à la préfecture.................	4,000
TOTAL....................	49,000
De 1816 au mois de juin 1822, ils ont été réduits à. .	40,000
Et depuis cette époque ils ont éprouvé une nouvelle réduction, et ne sont plus que de..................	38,000

Ajoutons que les préfets ne reçoivent plus ni frais de tournée, ni frais de premier établissement; et qu'ils doivent satisfaire à ces dépenses avec leur traitement personnel.

tifs? ce serait une grave erreur. L'organisation de la garde nationale à elle seule a créé un surcroît de travail fort considérable. Les projets de lois présentés dans le cours de cette session par le ministre du commerce et par celui de l'instruction publique, vont aussi augmenter les embarras et les soins de l'administration départementale. En outre, les ministres, pour être en mesure de répondre à une question qui peut leur être faite aux chambres, sont dans la nécessité de demander des travaux de longue haleine, de faire tenir des écritures très-détaillées pour rassembler des matériaux qui, le plus souvent, sont sans objet, lorsque la question à laquelle ils s'étaient préparés à répondre ne leur est point adressée. »

On observera probablement que, tandis que les plus petites préfectures emploient maintenant quinze à vingt commis, les anciennes intendances, qui comprenaient dans leur circonscription trois ou quatre départemens, n'avaient que cinq ou six secrétaires, souvent assez inoccupés. Mais, en premier lieu, il faudrait voir comment le pays était administré à cette époque; car on ne voudrait pas, sans doute, faire de l'administration au rabais. Ce serait, en effet, une manière bien étroite de la considérer, que de s'occuper uniquement de l'économie de ses procédés ou de ses rouages. Ce qu'il convient d'envisager avant tout, ce sont les résultats. Des actes administratifs à fort bon marché, en apparence, pourraient souvent revenir fort cher, dans la réalité. Supposons, par exemple, que, pour avoir des routes économiques, au lieu de donner aux encaissemens les profondeurs voulues par les réglemens des Ponts-et-Chaussées, on ne jetât qu'une épiderme légère de matériaux à la surface du sol, et que l'on en réduisît la largeur, de manière que, lorsque deux voitures y circuleraient de front, les roues extrêmes porteraient sur les accottemens; certes, la

construction de pareilles routes serait, sans doute, fort peu dispendieuse, et cependant elles coûteraient fort cher pour les services qu'on en retirerait; puisqu'après quelques années, elles n'existeraient plus. Pour que les préfets pussent réduire à quatre ou cinq le nombre de leurs commis, il faudrait reconstituer l'ancien régime tout entier; c'est-à-dire dégager la commune de toute espèce de tutèle, et l'on a vu ce qui en résulterait; rétablir les seigneurs hauts et bas justiciers, avec leurs officiers et leurs attributions; donner au clergé une dotation territoriale, et la lui laisser régir comme il l'entendrait; supprimer tous les établissemens de création nouvelle. Mais entendons-nous, ces commis, congédiés des bureaux des préfectures, vous les retrouveriez, et en bien plus grand nombre, dans les mairies rurales, dont on fait aujourd'hui la moitié de la besogne; vous les retrouveriez près du clergé, dans les bailliages des fiefs, etc., etc. Au fond, en économie publique, comme dans l'économie privée, les grands ménages, les grandes gestions sont, toute proportion gardée, les moins dispendieux. Là aucune force n'est perdue; tout est utilement employé. Ce n'est que lorsque l'industrie a quitté la demeure de l'artisan pour venir se fixer dans les ateliers des grandes fabriques, qu'elle a pu réduire ses prix et mettre ses produits à la portée des fortunes les plus médiocres, et souvent même à la portée du pauvre.

D'ailleurs peut-on, de bonne foi, comparer le mouvement de la société, tel qu'il existe aujourd'hui, avec ce qu'il était sous l'ancienne monarchie, et même sous l'empire? Que de soins pour l'administration qu'elle n'avait pas jadis! Examinez ce qui se passe : ce sont des ponts suspendus dont on jette sur des fleuves les arceaux renversés; des canaux que l'on creuse; des routes départementales que l'on ouvre de toutes parts, et dont on pro-

longe le parcours ; des chemins à rainures que l'on projette ou dont on pose les sillons de fer. Et c'est au milieu de ce grand mouvement que, par les plus misérables et les plus inutiles économies, on a réduit les ressources de l'administration ; on la désarme, on la mutile, et on accuse ses lenteurs ; on lui impose chaque jour de nouveaux fardeaux, et on lui retire une part des forces nécessaires pour les porter. Qu'on laisse le traitement des préfets tel qu'il est aujourd'hui, qu'on le diminue encore, soit ; mais que, du moins, uniquement dans l'intérêt du pays, on leur donne les moyens de satisfaire aux devoirs nouveaux qu'on leur impose.

Et cependant, avec ses forces réduites et ses occupations croissantes, voyez ce que l'administration départementale fait encore ! C'est elle qui arrête, chaque année, les budgets de toutes les communes et qui en règle les comptes. Chose admirable et dont on ne retrouverait l'équivalent chez aucune autre nation ! Les comptes des plus petites communes, de celles qu'administrent des paysans qui savent à peine écrire, sont tenus avec la même clarté, avec le même ordre, que ceux des villes qui sont le mieux administrées. L'insuffisance des hommes est compensée par la force de l'institution qui les met en œuvre. Or, c'est là le plus haut degré de perfection que puissent atteindre les institutions d'un gouvernement. C'est ce que Machiavel admire avec raison dans celles de Venise. Aucun état moderne n'a eu une plus longue existence, depuis l'époque où il fut fondé dans de la boue, par les débris du patriciat romain qui fuyaient devant la fortune d'Attila, jusqu'au moment où il expira sous celle de Bonaparte ; et, malgré cette longue existence, nul autre n'a fourni moins de noms propres à l'histoire. L'institution y était tout, et les hommes rien ; c'étaient des ressorts, jamais des moteurs. Les indi-

vidualités, les caractères disparaissent derrière l'être collectif; on n'apercevait que Venise avec sa bizarre et double physionomie; avec ses mœurs légères et son gouvernement terrible. Certes il faut la plaindre de n'avoir su organiser des institutions si puissantes que pour établir l'oppression de toutes les classes, par une classe unique qui leur avait ravi toutes leurs libertés, hors celle des plaisirs; mais heureusement de si grands exemples sont susceptibles d'être imités avec des vues plus légitimes et plus droites. Au fond, des lois politiques ou administratives ne peuvent être considérées comme parfaites que lorsque l'application en est, en quelque sorte, indépendante de la diversité des caractères et même des talens de ceux qui en sont chargés.

Tandis qu'en France, dans le plus misérable de nos villages, on peut suivre la trace du dernier centime communal, voyez au contraire les états qui constituent l'Union Américaine ne présenter que les comptes les plus informes et les plus obscurs de leurs recettes et de leurs dépenses, dans lesquels se trouvent bizarrement entassés des capitaux et des revenus. Et ce sont-là les exemples que l'on nous donne, lorsqu'avec une affection plus éclairée pour les États-Unis, on devrait les presser de se conformer aux nôtres!

Un esprit net et juste, M. Say, mais qui, comme la plupart de ceux qui n'ont rien appliqué, et qui, par cette raison, ont eu peu de frottement avec les hommes, était disposé à les croire meilleurs et plus raisonnables qu'ils ne le sont en général, s'étonne que des fonctionnaires placés à distance imaginent qu'ils peuvent mieux savoir ce qui convient à une localité que ses habitans eux-mêmes. Cette objection, assez plausible contre la centralision, a été souvent reproduite. Observons d'abord que l'initiative est toujours laissée à l'autorité locale. Or, quand elle propose

quelque projet utile, pourquoi l'administration supérieure les repousserait-elle! N'est il pas, au contraire, dans la pensée secrète de l'administrateur, et souvent plus qu'il ne conviendrait, d'encourager des travaux qui peuvent jeter du lustre sur son administration? Est-il bien sûr d'ailleurs que l'autorité locale sache mieux que celle dont elle relève, ce qu'il convient de faire dans sa petite circonscription. Celle-ci se trouve le plus souvent confiée à des hommes qui ne se sont occupés d'affaires publiques qu'occasionellement et dans les loisirs que leur laissaient leurs affaires privées. Ceux, au contraire, qui en ont fait une industrie spéciale, et l'objet constant de leurs études, se sont éclairés par l'expérience et par de nombreuses comparaisons. Ils connaissent la législation administrative, que le plus souvent les autres ignorent; ils voient si les projets qu'on leur présente sont conformes à ses dispositions. Ajoutons qu'il est bien rare qu'une commune en propose qui n'aient pas déjà été essayés ailleurs; et l'autorité supérieure, qui sait si les résultats en ont été satisfaisans, est à même de voir s'il convient, dans l'intérêt des administrés, de les repousser ou de les accueillir. N'oublions jamais, en faisant des lois, combien les autorités locales ont peu de lumières sur beaucoup de points de la France; et en même tems gardons-nous de leur faire un reproche de ce qui n'est qu'un malheur, puisque leur ignorance résulte surtout de l'inefficacité des mesures prises pour les progrès de l'instruction élémentaire.

Sans doute l'on voudra profiter de l'aveu que je viens de faire. On me demandera comment, si le système que je défends réunit tous les avantages que je lui attribue, un intérêt aussi grand que celui de l'instruction élémentaire est resté dans un tel abandon. On pourrait demander également pourquoi la viabilité vicinale, qui importe à un

si haut degré à la prospérité de l'agriculture, est encore si imparfaite; car, il faut le dire, dans la plus grande partie de la France, à certaines époques de l'année, les communications communales avec la trace des chars qui y circulent, ressemblent moins à des chemins qu'à des champs labourés par la charrue; mais ces faits-là même, qui sont incontestables, confirment ma théorie au lieu de la détruire. Je prendrai mes preuves dans le département que j'administre, puisque c'est nécessairement celui qui m'est le plus connu.

Dans ce département, les recettes ordinaires des communes, au nombre de 348, s'élèvent à 803,000 fr.; sur cette somme plus des trois quarts, 662,000 fr. appartiennent à celles dont les noms suivent :

	Fr.	C.
Orléans	550,567	»
Beaugency	15,881	60
Meung	9,484	85
Neuville	8,473	35
Pithiviers	25,289	»
Montargis	52,331	89
Gien	20,213	75
TOTAL	662,241	44

Sur 312 communes dont la population est au-dessous de 1,500 ames, 43 n'ont qu'un revenu ordinaire qui n'excède pas .... 100 fr.
106 un revenu de .... 100 à 200
77 un de .... 200 à 300
33 un de .... 300 à 400
20 un de .... 400 à 500
33 dont le revenu excède 500

Plusieurs communes, parmi celles qui sont le plus imposées, ne peuvent pas même satisfaire à leurs dé-

penses ordinaires avec leur revenu annuel; et chaque année, pour solder ces dépenses, elles sont obligées de s'imposer extraordinairement.

Comment veut-on que des communes, dont les cinq centimes qui composent le revenu ordinaire ne produisent que 100 ou 200 fr., entretiennent un instituteur qui en coûterait 5 ou 600? Il faudrait pour cela que les premières s'imposassent, chaque année, 25 ou 30 cent. extraordinaires, c'est-à-dire près du tiers de la contribution directe, somme qui paraîtrait d'autant plus forte, qu'elle serait prélevée sur la cote des plus pauvres communes. Il est évident que l'on ne pourra y avoir d'écoles que lorsqu'on aura constitué un fond commun, au moins par département. En présentant son dernier projet de loi, M. le Ministre de l'Instruction Publique a fait pour se rapprocher de ce but, qu'il eût été à désirer qu'on atteignît par des voies plus directes et partant plus promptes, tout ce que l'état des esprits et les circonstances permettent de faire. Ainsi donc, si l'éducation des classes inférieures n'a fait, jusqu'à présent, que des progrès partiels et beaucoup trop bornés, ce n'est pas à la centralisation qu'il faut s'en prendre; c'est au contraire parce qu'elle n'était pas assez complète. Voilà sans doute des idées fort opposées aux idées reçues, mais qui reposent sur des faits incontestables qu'on n'avait pas jugé à-propos de prendre en considération.

Les écoles normales élémentaires établies depuis un petit nombre d'années seulement, sont sans contredit une excellente institution ; mais, là où elles existent, elles ont été constituées en grande partie du moins par les fonds départementaux, et non par ceux des communes. C'est donc aussi un bienfait de la centralisation. Ce bienfait peut être très-grand, si on fait de ces écoles l'usage convenable. Leur desti-

nation est, comme on sait, de former des instituteurs ; ainsi, par ce moyen, on peut parvenir à imprimer une direction uniforme à l'éducation de toutes les classes populaires. Il ne suffit pas de donner de l'instruction à la société ; on doit aussi lui apprendre à en faire un sage emploi. Autrement ce don pourrait lui être plus fatal qu'utile. Il faut craindre surtout d'exciter ces ambitions ardentes qui brûlent les ames et qui les dessèchent. Ce sont elles qui encombrent incessamment les professions libérales d'une multitude de sujets qu'elles ne peuvent pas faire vivre ; car il y aura bientôt plus de médecins que de malades, et d'avocats que de procès. De là une classe nombreuse d'individus qui ne sont pas dépourvus de talens, en hostilité habituelle contre la société qu'ils accusent de leur imprudence et dont ils désirent la destruction, pour la reconstituer à leur profit. Quelle misérable vie que celle qui se consume, dans ces efforts, quand ils sont stériles ; et quels dangers, s'ils pouvaient réussir ! L'instruction élémentaire, bien dirigée, au lieu d'encourager ces émulations funestes, d'allumer ces feux qui, comme les corrosifs, brûlent sans éclairer, devrait mettre tous ses soins à les modérer et à les contenir dans l'intérêt des individus, comme dans celui des masses. Son devoir, c'est d'apprendre au pauvre à améliorer sa condition et non pas de le pousser à en sortir.

Mais, dira-t-on, cette marche trop timide n'aurait-elle pas pour résultat de décourager de hautes intelligences, destinées, si on en favorisait le développement, à exercer une influence puissante sur les progrès des sciences ou des arts industriels et par suite de la fortune publique. Je répondrai que le génie a, en général, des vocations trop impérieuses pour se laisser abattre si facilement. Le feu intime qui l'échauffe, le fait surgir à travers tous les obstacles. D'ailleurs, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'ob-

server, les vérités appartiennent encore plus aux époques qui les ont vu découvrir, qu'à ceux qui les ont proclamées les premiers. Newton avait été préparé par Galilée et surtout par Kepler. La plupart des vérités qu'il a reconnues, l'étaient en même tems par Hooke, son contemporain; mais comme Hooke était un calculateur beaucoup moins habile, il ne pouvait pas les établir par des procédés aussi rigoureux, et ses découvertes n'étaient en quelque sorte que les pressentimens d'un homme de génie. Croit-on qu'il n'en fallût pas autant pour achever l'œuvre de Newton que pour la commencer? Non certes, quoique ces travaux eussent moins d'éclat. Si donc les lois du système solaire n'avaient pas été découvertes par ce grand homme, et par Hooke, son émule, elles l'auraient été probablement un siècle plus tard par l'illustre auteur de la *Mécanique Céleste*. Le monde se détraque, avait dit Newton; Dieu sera obligé d'y remettre la main. Laplace prouva que ces irrégularités apparentes n'étaient au contraire que des applications rigoureuses des lois qui le régissent. Veut-on encore une autre preuve de la manière dont se font les grandes découvertes. Young et Champollion retrouvaient presque en même tems, l'un en Angleterre et l'autre en France, la clé des écritures égyptiennes. Ainsi donc, qu'on se rassure; malgré la direction modeste que je voudrais qu'on donnât au premier degré de l'instruction publique, il se trouvera toujours des hommes pour annoncer au monde les vérités qui doivent un jour en être connues. Mais poursuivons.

Je disais tout-à-l'heure que les adversaires de notre régime administratif lui attribuaient aussi le mauvais état des communications vicinales. Dans presque toutes les parties de la France, elles présentent des lacunes, des solutions de continuité qui nuisent essentiellement à la circulation des

produits agricoles, et qui, par conséquent, en font hausser le prix. Ces lacunes s'expliquent, comme la rareté de nos écoles élémentaires, par la pauvreté de la plupart des communes. Elles sont toutes autorisées à s'imposer 5 cent. pour l'entretien de leurs chemins. Mais comment cette imposition pourrait-elle suffire dans les localités qui, comme on l'a vu, sont les plus nombreuses, où 5 c. ne produisent que 100 ou 200 fr.? Celles du voisinage, quand elles sont plus riches, découragées par ces tristes exemples, laissent souvent leurs chemins dans le même état, parce qu'elles calculent que dans le cas où elles les entretiendraient convenablement, ils ne les conduiraient qu'à des amas de boue.

A la vérité, les communes ont aussi, pour l'entretien de leur viabilité vicinale, les ressources de la prestation en nature, en d'autres termes, de la corvée. D'après la loi de 1824, qui règle cette prestation, elle consiste en deux journées de travail de tous les hommes valides de la commune, ainsi que des chevaux et des autres bêtes de somme ou de trait. Au premier aperçu, cette ressource semble devoir être beaucoup plus considérable que celle des 5 centimes. En effet, il n'y a guère de commune, quelque petite qu'elle soit, qui ne puisse au moins fournir 250 travailleurs à la prestation. Or, en n'évaluant le prix moyen de la journée qu'à 1 fr., leur travail, sans compter celui des bêtes de somme ou de trait, représenterait pour deux jours, 500 fr.; mais celui que l'on obtient de cette manière est tellement imparfait, il s'exécute avec tant de répugnance et de mollesse, que quoique les corvéables puissent le racheter en argent, aux conditions les plus modérées, ces conditions sont encore, à tout prendre, favorables à l'administration communale. Par le fait, la prestation est aujourd'hui tout aussi impuissante que l'é-

tait la corvée, quand M. Turgot, il y a plus de soixante ans, l'abolissait dans son intendance de Limoges, et certes elle n'est pas moins injuste. Quelle contribution que celle qui prend deux journées de travail au plus pauvre cultivateur, tandis qu'une femme, qui posséderait la plus grande partie du territoire de la commune, ne serait point soumise à la même obligation! Observons en outre que la prestation est facultative, et que les conseils municipaux peuvent se dispenser de l'imposer.

Que faire pour changer un état de choses aussi peu satisfaisant? Précisément ce que nous avons proposé pour l'instruction élémentaire; prélever tous les ans un certain nombre de centimes départementaux dont on formerait un fonds commun; en d'autres termes, appliquer à ce service le principe puissant de la centralisation. Toute autre marche ne produira jamais que des résultats incomplets, parce qu'elle ne pourra qu'atténuer sans la détruire, la cause première du mauvais état de nos chemins. Quel avantage n'y aurait-il pas aussi à faire exécuter ces travaux, d'après des règles uniformes et stables, sous la direction de voyers intelligens, au lieu de les abandonner à l'inexpérience des maires de campagne, comme ils le sont aujourd'hui. Sans doute parmi eux il s'en trouve quelques-uns de fort éclairés; mais ce sont là d'heureuses exceptions sur lesquelles l'administration ne doit jamais compter. Au fond, un maire n'est pas obligé d'être ingénieur; de savoir calculer des nivellemens et des pentes; c'est là un art difficile qui exige des études particulières et beaucoup d'expérience. Aujourd'hui, la viabilité communale est à-la-fois compromise par l'insuffisance des ressources et par le mauvais emploi qu'on en fait. En remédiant, comme je l'ai indiqué, au premier de ces inconvéniens, on aura aussi remédié au second.

En cessant de nous occuper de la commune, pour reporter notre attention sur le département, il serait facile de faire voir par de nouvelles preuves, que ce que l'on peut reprocher à juste titre à l'administration française, c'est de ne pas être assez centralisée, et non pas de l'être trop. Je citerai, par exemple, la distinction établie entre les routes royales qui sont à la charge de l'état, et les routes départementales à la charge des départemens, comme leur nom l'indique; car c'est le département qui en arrête la construction et qui en paie la dépense, de même que celle des frais d'entretien. Qu'en résulte-t-il? c'est que le plus souvent ces routes n'aboutissent qu'à des impasses, parce que les départemens limitrophes de celui qui les a fait construire n'ont pas jugé à-propos d'en prolonger le parcours sur leur territoire. Si ces routes eussent formé une quatrième et dernière subdivision des routes royales, la direction des Ponts-et-Chaussées, qui en eût alors été chargée, ne les aurait entreprises qu'avec l'intention de les prolonger jusqu'aux points extrêmes où elles doivent naturellement aboutir. Ainsi, c'est uniquement à l'absence d'unité et d'accord qu'il faut aussi attribuer ce qu'il y a d'imparfait dans le système de ces voies secondaires.

A d'autres égards, je crois qu'on laisse encore trop de latitude à l'administration départementale; ici la faute n'est pas dans l'institution, mais dans ceux qui l'appliquent. Je voudrais, par exemple, que, chaque année, le ministre adressât aux préfets des instructions sur la rédaction du budget départemental. Ce sont, comme je l'ai dit plus haut, ces fonctionnaires qui en arrêtent le projet, et qui le soumettent ensuite à l'examen du conseil-général. Lorsque celui-ci l'a approuvé, il est transmis au ministre pour recevoir sa sanction. Dans ces instructions, le mi-

nistre rappellerait les véritables principes de l'administration ; il annoncerait, par exemple, qu'il refuserait son approbation aux travaux neufs que l'on voudrait entreprendre, quand on n'aurait pas pourvu au prompt achèvement de ceux déjà commencés ; qu'il ne la donnerait pas davantage à l'ouverture de nouvelles routes, si le budget n'avait pas une allocation suffisante pour l'entretien des anciennes, etc. De cette manière, l'administration aurait une homogénéité qu'elle n'a pas encore, et dépendrait beaucoup moins des dispositions spéciales des fonctionnaires qui en seraient chargés. De très-grands avantages résulteraient de cette direction uniforme et rationnelle imprimée aux départemens.

Veut-on encore un exemple des résultats utiles que l'on obtient quand on fait des applications nouvelles du même principe? On a institué récemment un inspecteur-général des prisons, près du ministère du Commerce et des Travaux-Publics. Ces belles fonctions ont été confiées à un homme animé d'une philantropie aussi éclairée qu'elle est sincère. Il visite successivement toutes les prisons de la France, qui ne sont pas seulement la demeure du coupable, mais aussi de l'innocence en prévention. Il reconnaît ce qui leur manque pour se rapprocher du régime normal ; il constate les améliorations qui y ont été faites. Il indique ensuite ces améliorations aux hommes honorables placés dans les commissions des prisons où elles n'ont pas encore été introduites. Grâces à l'utile influence qu'il exerce, les maisons de détention seront un jour, en France, soumises à un régime à-peu-près uniforme. A cette époque, les négligences de l'administration n'imposeront plus une aggravation de peine aux malheureux détenus dans des lieux, dont l'insalubrité donne souvent la mort à ceux qui n'étaient condamnés qu'à une simple

réclusion ; abus monstrueux contre lequel l'humanité ne saurait réclamer avec trop de force. Toutefois le philantrope, dont je parle, me disait qu'en dépit de son zèle, ses efforts ne pourraient avoir un succès complet, que lorsqu'on aurait centralisé, pour ce service, un ou plusieurs centimes, dont le produit serait employé à venir au secours des localités trop pauvres pour pouvoir, avec leurs seules ressources, introduire dans leurs maisons de détention les améliorations indispensables.

Si nous cessons de nous occuper des administrations locales, pour nous élever dans une sphère plus haute et diriger notre attention sur l'administration de l'état, nous verrons que, sans la centralisation, il sera à-peu-près impossible d'en répartir également les charges. Quand le gouvernement aurait quelques mesures financières à prendre, il considérerait nécessairement les résistances plus ou moins fortes que pourraient lui opposer certaines localités qu'il chercherait à ménager, afin de ne pas multiplier ses embarras. De là des déterminations administratives qui n'auraient pas l'équité pour base, mais seulement l'intérêt politique. Si la contribution foncière pèse encore assez inégalement sur le sol de la France, c'est son ancien morcellement qui en est cause. L'héritage des comtes de Paris, patrimoine de Hugues-Capet, se trouvait naturellement dans l'Ile-de-France et dans les provinces qui en étaient les plus voisines. Il en résultait que, dans cette partie de la France, les rois de la troisième race étaient à-la-fois investis des droits de la souveraineté et des prérogatives ou priviléges de la suzeraineté féodale. Ils ne pouvaient y rencontrer d'autre opposition que celle de simples gentilshommes, par exemple des Montmorency, qui n'obtinrent une véritable importance politique que dans les troubles du seizième siècle, après la ruine

de la grande féodalité. Il n'en était pas de même de la Normandie, de la Guienne, qui avaient des rois étrangers pour suzerains; de la Bourgogne, de la Champagne, de la Provence, du Languedoc, de la Bretagne, gouvernées par des grands vassaux, qui n'étaient guère moins puissans que des rois. Aussi, dans leurs embarras, les fils de Hugues-Capet cherchaient surtout leurs ressources dans les fiefs de leur patrimoine; et ils ménageaient beaucoup les provinces dont ils craignaient les hostilités. Même lorsqu'ils se furent successivement approprié, par des guerres ou des alliances, le territoire des grands vassaux, ces provinces, qui étaient en partie protégées par des états, continuèrent à être mieux traitées dans la répartition des impôts que le reste de la France. Ces inégalités dans les charges publiques existaient encore au moment de la révolution; elles furent trop négligées par l'Assemblée Constituante. Depuis, sous la restauration, les chambres ont fait d'heureux efforts pour les faire disparaître.

Et c'est le beau système, dont je viens de faire l'exposé, que nous voulons détruire; système qui a doublé tous nos moyens d'agression et de défense, en multipliant la force par la vitesse, et qui, malgré les antécédens qui le gênent, tend sans cesse à l'équitable partage des charges publiques. Sans doute il s'y trouve des ressorts défectueux; il y manque quelques rouages. Il suffirait d'y introduire ces rouages, de redresser ces ressorts; mais non, enfans capricieux, nous aimons mieux tout détruire. Allons, mettons-nous à l'œuvre; hâtons-nous de briser cet admirable mécanisme, sans savoir comment nous le remplacerons. Il a fallu une révolution radicale, une révolution sanglante pour le créer; on n'aurait pu y parvenir par toute autre voie; n'importe, ne tenons aucun compte de nos efforts, de nos sacrifices, de nos malheurs passés. Et pourquoi

cette haine si vive contre la centralisation? parce que quiconque écrit avec quelque habileté dans les journaux, parle avec quelque faconde à la tribune, a le pouvoir de nous passionner pour des mots; et que ces mots nous passionnent d'autant plus que les idées qu'ils rappellent sont vagues ou confuses. Encore si ceux qui écrivent contre notre organisation administrative avaient quelque autorité, mais non; ce sont des hommes presque tous étrangers aux matières dont ils s'occupent, qu'ils n'ont eu ni la volonté ni le loisir d'étudier.

Le plus beau mécanisme de la nature, c'est sans contredit celui du corps humain, avec ses nerfs, ses mille attaches, ses tubes innombrables. Rien de superflu, rien qui y manque; tout y est accord, harmonie, unité. Assurément, c'était une grande pensée que de vouloir aussi faire converger toutes les forces du corps politique vers un centre commun; d'en combiner toutes les parties; de faire en sorte qu'elles secondassent réciproquement leur action; d'imprimer à tout un état la vie d'un seul homme. Cette pensée ne pouvait venir que dans un siècle éminemment éclairé; car la barbarie divise : c'est la civilisation qui rapproche et qui combine. On a vu que, dans mon opinion, la centralisation loin d'être exagérée en France, n'y était pas assez complète; et c'est, je crois, ce que j'ai établi plus haut, par des preuves sans réplique. Si, cependant, on pouvait transiger avec ses adversaires; si en sacrifiant une partie de ce système, on parvenait à sauver le reste, il ne faudrait pas certes hésiter à le faire dans l'intérêt du pays.

Remarquons toutefois ce qu'il y aurait de bizarre et d'inopportun dans ces transactions. Quoi! nous consentirions à modifier ce que l'Europe envie et ce qu'elle cherche à imiter! Le royaume de Wurtemberg, qui prend

presque toujours l'initiative, en Allemagne, pour toutes les mesures utiles, se l'est approprié presque entièrement; car l'édit de 1822 n'est guère que la codification de nos lois, de nos décrets, de nos ordonnances sur l'administration départementale et communale. La Prusse l'a conservé avec notre législation civile, dans ses provinces rhénanes; et leurs habitans considèrent le maintien du régime français comme une sorte de compensation des charges dont elle les accable. En Angleterre, les têtes puissantes qui se trouvent dans les rangs des radicaux, ne cessent de préconiser ce beau système, et de demander qu'on substitue nos fonctionnaires salariés à cette aristocratie bourgeoise et hautaine, qui y ont constitué partout les fonctions gratuites. Ils le demandent dans l'intérêt de l'égalité et même dans celui de l'intégrité de la gestion des deniers communaux et de ceux des comtés. Ou je me trompe fort, ou, dans un avenir prochain, ces réclamations seront entendues. Aujourd'hui que la Grande-Bretagne a réformé sa loi électorale, elle ne peut pas tarder à modifier ses lois administratives. Si la réforme de cette loi ne devait pas avoir de conséquence, il eût sans contredit été inutile de l'entreprendre. Presque toujours les lois politiques ne sont que des moyens pour arriver à un but, et non pas le but lui-même.

Sans contester les avantages du principe de la centralisation d'une manière spéculative, on observera peut-être que plus le pouvoir qu'elle crée est étendu, plus il est dangereux, s'il est confié à des mains incapables ou mal intentionnées, et qu'aujourd'hui il n'existe pas assez de garanties qu'il sera toujours remis à des mains habiles et pures. Cette objection viendra sans doute de ceux qui ont une foi implicite dans les produits de l'élection. Je répondrai qu'à toute force il serait possible de maintenir le principe de la

centralisation, alors même que tout serait constitué par des assemblées électorales : la commune, le département, les maires, les préfets. Un régime analogue avait été créé par la constitution de l'an III. Il existait alors, dans chaque département, des districts formés par l'élection populaire, et placés cependant sous les ordres de l'administration centrale qui était aussi le résultat de l'élection. Seulement les attributions étaient mal réparties entre ces divers corps, comme l'atteste la détestable administration de cette époque. Ce ne fut que sous le consulat qu'on comprit la hiérarchie qui devait exister entre les divers pouvoirs administratifs.

Au surplus que craint-on? Peut-on supposer qu'il fût loisible au pouvoir suprême de conserver long-tems des fonctionnaires infidèles ou inhabiles? Ces fonctionnaires ne sont-ils pas d'ailleurs sous la surveillance de corps indépendans formés par l'élection ou qui vont l'être? ne sont-ils pas également sous celle d'une opposition tracassière et hostile? Certes, je crois peu à la sincérité de nos ombrages républicains. En général, on n'attaque le pouvoir confié à autrui que par dépit de ne pas l'avoir soi-même; mais un public malin ou indifférent ne cherche pas à se rendre un compte fort exact du principe des hostilités dirigées contre l'administration; et très-souvent il s'en amuse d'abord, sauf à les réprouver ensuite, quand il en a calculé la gravité. Si donc la diffamation peut quelquefois ébranler l'autorité dans les mains les plus droites, comment des récriminations légitimes ne la feraient-elles pas tomber de mains impures ou incapables?

Cette espèce de malveillance contre elle est devenue si générale, qu'elle se retrouve quelquefois jusque dans la majorité de la chambre des députés, cette majorité animée cependant d'un sentiment si conservateur; que la présence de l'émeute ferait frémir tout entière, non pas de

crainte, mais d'indignation. On a pu apercevoir des traces de cette disposition hostile, dans la discussion de la loi sur l'organisation départementale. C'est elle sans doute qui a fait décider que les préfets ne seraient pas présens aux délibérations des conseils-généraux. Que pourrait-il résulter de cet amendement s'il recevait la sanction des deux autres pouvoirs? Sur beaucoup de points de la France, il déterminerait infailliblement les plus grands embarras administratifs. Comment des hommes, quelque éclairés qu'on les suppose, mais qui ne s'occuperaient de l'administration départementale que sept ou huit jours par an, sauraient-ils en rédigeant leurs délibérations, si elles sont d'accord avec les immenses archives de notre législation. Souvent il suffirait d'un mot pour les rendre nulles, et ajourner d'une ou de plusieurs années l'exécution des projets les plus utiles. D'ailleurs, la présence d'un préfet, dans le sein d'un conseil-général, est le meilleur moyen de vérifier sa valeur, de le jauger, si je puis m'exprimer ainsi. Dans l'intervalle des sessions départementales, il peut, jusqu'à un certain point, masquer son insuffisance avec l'habileté de ses bureaux; mais il n'aura pas cette ressource devant un conseil-général. Celui-ci constatera sa nullité; et dès qu'une fois elle sera reconnue, le pouvoir suprême n'aura plus ni le désir ni la volonté de le maintenir.

Et c'est une autorité si affaiblie dont on craint les écarts! Par la plus étrange des exceptions, aujourd'hui le pouvoir est, en quelque sorte, placé hors du droit des gens; car il y a à-peu-près impunité pour quiconque le brave. Voudrait-il répondre aux diatribes imprimées dirigées contre lui? Mais ce serait se commettre dans des luttes sans dignité, et d'ailleurs, en rédigeant des factum personnels, il consumerait le tems qu'il doit à des intérêts généraux. Que s'il provoque les répressions de la justice,

comme une magistrature accidentelle, telle que le juri, ne peut établir de jurisprudence, quelque fondée que soit sa plainte, il y a nécessairement la plus grande incertitude sur le succès qu'elle doit avoir. Il peut également se trouver en présence d'un juri dont la majorité participe aux passions qui se seront soulevées contre lui; ou, plus probablement encore, devant un juri intimidé par la violence de ces passions qui pourraient poursuivre ses membres jusque dans le foyer domestique, quand ils y seraient revenus.

Avant de finir, répondons encore à une dernière objection, l'une de celles qu'on reproduit le plus, et que sa bannalité même fait admettre, sans examen, par de bons esprits, comme chose jugée. Notre système administratif a fait, dit-on, de Paris, une espèce d'abime où vient s'engouffrer toute la richesse du pays, et qui en dévore la plus pure substance. De là, pour me servir de la phrase en circulation, une tête monstrueuse plus forte que le corps auquel elle est attachée. Examinons le mérite de cette objection avec des chiffres.

Le budget ordinaire de l'état peut être évalué en nombres ronds à 1,000,000,000 fr. Sur cette somme, 48 ou 50 millions sont payés par les produits du domaine et par quelques autres branches de revenu. Le reste, 950 millions, est acquitté par l'impôt. Si les trente-trois millions d'habitans qui forment la population de la France, participaient également aux charges de son budget, chacun verserait environ 28 fr. dans les caisses du Trésor, ce qui ferait une moyenne de 2,800,000 fr. par groupe de 100,000 individus. Voyons maintenant ce que paie le département de la Seine, et si sa cote contributive est au-dessus ou au-dessous de cette moyenne. Nous sommes forcés d'opérer ainsi, parce que le budget se résume par départemens, et

non par villes. C'est au reste le mode le moins favorable à notre argumentation ; car quoique la population de Paris représente les 7/9es de la population totale du département de la Seine, la moyenne de la contribution que paie la capitale se trouve amoindrie par les 200,000 habitans qui occupent le reste du département et qui paient une cote bien moins forte que les habitans de Paris.

	Francs.
Contribution directe	26,450,000
Contribution indirecte	28,654,000
Produit de l'enregistrement sans le domaine	24,000,000
Postes	8,565,000
Loterie	3,402,000
TOTAL	91,071,000

La population du département de la Seine étant de 935,108 ames, la moyenne de la contribution que paie chaque habitant y est par conséquent de 97 fr. environ, c'est-à-dire 69 fr. de plus que la moyenne des contribuables de la France. Mais, à ces 91 millions, il faut ajouter encore sa part dans les perceptions des douanes. Ceci est sans doute fort difficile à évaluer, et l'on ne peut guère, à cet égard, raisonner que par analogie. Il serait inutile d'observer qu'on commettrait la plus grave des erreurs en supposant que ce sont les ports ou les points des frontières de terre où s'acquittent les droits de douane qui les paient ; car ils n'en font que l'avance. Ces droits ne sont payés dans la réalité que dans les lieux où l'on consomme les articles qui les ont supportés ou qui produisent ceux sur lesquels sont prélevés des droits d'exportation. Je ne puis, à cet égard, donner aucun chiffre précis ; mais supposons que la part du département de la Seine dans les perceptions des douanes, soit dans le même rapport que celle qu'il prend

à l'ensemble des autres contributions, c'est-à-dire du 10e, et cette conjecture ne doit pas être éloignée de la vérité, le produit total des douanes étant de 151,800,000 fr., les contribuables parisiens verseraient dans les caisses de cette administration une somme de 15,180,000 fr., qui, jointe à celle ci-dessus, donnerait un total de 106,000,000 f. Il en résulterait qu'à Paris ou dans le département de la Seine, la moyenne de la cote contributive d'un groupe de 100,000 individus, serait de 10,600,000 fr., c'est-à-dire cinq fois plus élevée que la cote moyenne du reste de la France. Cela posé, on voit que la capitale, loin de dévorer la substance du pays, lui donne au contraire une part de la sienne.

On me répliquera peut-être que Paris ne paie des contributions aussi fortes qu'à cause des dépenses énormes qu'y fait le gouvernement, et de l'aisance qui en résulte pour un grand nombre de personnes qui ont part à ces libéralités. Vérifions encore cette assertion avec des chiffres. Comme me le disait dernièrement une personne non moins élevée par la supériorité de ses lumières qu'elle l'est par celle de son rang, quoique l'on prétende que l'on dispose des chiffres comme l'on veut, c'est encore le meilleur moyen de vérifier les faits. Voici en nombres ronds, les fractions seraient inutiles, les dépenses que détermine à Paris le siége du gouvernement.

	Francs.
Liste civile	13,000,000
Chambres des Pairs et des Députés	1,168,000
Conseil d'État	483,000
Cour des Comptes	1,124,000
Cour de Cassation	791,000
Institut de France	492,000
A reporter	17,058,000

	Francs.
Report	17,058,000
Chancellerie de la Légion-d'Honneur	223,000
Ministères de la Justice et des Cultes	713,000
— Affaires étrangères	726,000
— Instruction publique	115,000
— Intérieur	386,000
— Travaux publics	1,775,000
— Guerre	2,101,000
— Marine	969,000
— Finances	6,564,000
— Subvention des Théâtres	1,300,000
TOTAL	31,930,000

Il est possible sans doute que, dans cette évaluation sommaire, j'aie omis quelques articles de dépense que notre régime administratif fait faire à Paris. Mais ils doivent être peu considérables, et n'éleveraient que d'une manière insignifiante le chiffre que je viens de poser; on conçoit que je n'ai pas dû y comprendre les dépenses qui auraient lieu à Paris, alors même qu'il ne serait pas la capitale du royaume.

On ne suppose pas sans doute que cette somme de 32,000,000 fr. rentre tout entière au trésor par l'impôt. Suivant une estimation à laquelle on accorde quelque crédit, le budget de l'état absorberait le quart environ du revenu total de la France. Si cette évaluation est exacte, ceux qui participent à la distribution de cette somme, ne doivent guère verser, dans les caisses de l'état, que huit millions. Ainsi donc notre système administratif ne contribuerait que d'une manière bien faible à l'élévation du produit des divers genres d'impôts dans la capitale.

Au surplus le chiffre des dépenses gouvernementales qui s'y font n'éprouverait qu'une réduction très-légère, quand bien même notre système administratif serait mo-

difié. Assurément, on ne voudrait pas que le gouvernement allât tenir ses états, comme les rois du quinzième et du seizième siècles, à Tours, à Blois, à Bourges, etc. Ainsi donc, les dépenses que les deux chambres occasionent, auraient toujours lieu à Paris. Il en serait de même de celles du conseil d'état, de la cour de cassation, de la cour des comptes, de l'institut, de la chancellerie de la Légion-d'Honneur, etc. Les bureaux de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, du trésor, devraient toujours se trouver réunis dans la capitale. Ce sont, si je puis m'exprimer ainsi, des ministères politiques que tous les gouvernemens centralisent, quelle que soit la variété de leurs formes, les États-Unis, la Grande-Bretagne comme la France. Il n'y aurait donc de réduction possible que dans les ministères de l'intérieur, du commerce, de l'instruction publique et peut-être de la justice. Leurs dépenses réunies s'élèvent à 3,000,000. Supposons qu'on les diminue de moitié, par suite des modifications qu'on ferait subir à notre organisation administrative, alors il y aurait 1,500,000 fr. de moins dépensés, chaque année, à Paris; et c'est pour arriver à un si mince résultat que l'on courrait la chance de bouleverser tout le pays, en l'exposant aux éventualités d'une si scabreuse expérience!

Si on demande à quelles sources Paris va puiser les sommes qu'il verse en si grande quantité dans les caisses de l'état; par quelles voies il se les procure? Je répondrai par l'activité de son commerce, par les richesses que crée sa puissante industrie. Ici nouvelles plaintes sans doute de gens qui abordent étourdiment les plus hautes questions administratives, sans avoir les premières notions de l'économie politique. Ils s'écrieront que c'est aux dépens de l'industrie des provinces que celle de Paris s'est formée. Quoi! aimerait-on mieux que cette population laborieuse qui

habite maintenant nos faubourgs, ressemblât à cette plèbe romaine, à laquelle il fallait donner du pain et des spectacles pour qu'elle laissât la paix au monde. Ignore-t-on que la production sur un point, quand elle est intelligente, la détermine toujours sur d'autres? Moissonne-t-on le froment dans les rues de Paris? y cultive-t-on la vigne? Ces valeurs que crée sans cesse son industrie, ne vont-elles pas en partie payer les produits des villes et des campagnes de nos provinces? Cela est si vrai que la population de beaucoup de ces villes s'est augmentée dans une proportion bien plus forte que celle de la capitale. Dans un petit nombre d'années, la population de Lyon a grandi de 50 p. 0/0; cependant, en même tems et à ses portes, un village devenait, par l'industrie cotonnière, une ville florissante, et en quelque sorte le Manchester de la France; et, un peu plus loin, sur les débris d'une bourgade inconnue, s'en élevait le Birmingham, Saint-Étienne, qui associe les industries les plus diverses, qui façonne le fer et la soie, et qui fait également des rubans et des câbles. Au surplus il serait facile de prouver que Paris, loin d'être, comme on le prétend, une tête monstrueuse pour un corps qu'il affaiblit, est au contraire relativement, au chiffre de la population de la France, une des capitales les moins considérables de l'Europe. En effet, Londres, qui a maintenant plus de 1,600,000 ames, n'est plus une ville; c'est une province couverte de maisons. Sa population est, à l'égard de la population totale des trois royaumes, comme........ 1 est à 15

Celle de Rome	—..........	1	—	10
— de Constantinople	—..........	1	—	11
— de Lisbonne.....	—..........	1	—	13
— d'Amsterdam....	—..........	1	—	18
— de Copenhague..	—..........	1	—	20

—	de Bruxelles..... —..........	1 —	30
—	de Stockholm.... —..........	1 —	39
—	et de Paris, seulement —.......	1 —	44

Berlin se trouve à-peu-près dans le même rapport que la capitale de la France. Il n'y a guère, dans toute l'Europe, que les capitales de l'Autriche, de la Russie et de l'Espagne, dont la population soit dans un rapport plus faible que celle de Paris, avec la population totale des pays auxquels elles appartiennent. Observons en passant que la Russie et l'Espagne, placées aux deux points extrêmes de l'Europe, en sont à tout prendre les pays les plus pauvres. Quant à l'empire d'Autriche, il est formé d'une nombreuse agrégation de principautés et de royaumes qui ont tous des capitales particulières; ce qui explique le chiffre assez faible de la population de Vienne.

Il résulte de ces observations et de ces chiffres, qu'il faut encore, bon gré mal gré, renoncer à cette assertion étourdie que Paris vit aux dépens de la France départementale, comme on a renoncé, l'an dernier, à la phrase des gouvernemens à bon marché. C'est une phrase faite de moins, ce qui est sans doute une perte pour ceux qui ne sont pas dans l'usage d'en faire eux-mêmes; mais sans doute on en trouvera d'autres qui pourront de nouveau mettre l'erreur en circulation, jusqu'au moment où on voudra prendre la peine de s'en rendre un compte sérieux. Au fond, les grandes villes sont un des principes les plus actifs de la richesse des nations, comme elles en sont la garantie et la preuve. Je crois même que l'on pourrait juger du degré de prospérité d'un pays par le rapport plus ou moins fort de sa population urbaine à sa population rurale. C'est en Angleterre, c'est en Hollande que ce rapport est le plus élevé; et, relativement à leur popula-

tion, ce sont sans contredit les deux pays les plus riches du monde. Ce n'est guère qu'au sein des grandes villes ou dans leur voisinage immédiat, que se développent les prodiges de l'industrie manufacturière. Or, je ne crois pas que l'industrie agricole, si on excepte celle des tropiques, qui est à part, ait jamais suffi pour fonder la prospérité d'une nation. Voyez plutôt la Pologne! Ses plaines immenses sont couvertes d'une riche couche de terre végétale. Un habile observateur anglais, M. Jacobs, affirme que les procédés agricoles y sont, à tout prendre, plus avancés qu'en France. Mais, à part Varsovie et Wilna, elle n'a pas de grands centres de consommation et de production; et sa population révolte tous les sens par sa misère et sa malpropreté, au sein des moissons les plus florissantes.

Je m'arrête ici; car je ne dois pas oublier que j'ai voulu faire un mémoire et non pas un livre. J'ai dit au reste toutes les raisons que j'avais à faire valoir en faveur du système que je défends. Je le répète, ce n'était pas un parti pris de me rallier à ce système; je n'en ai reconnu les avantages que par des épreuves journalières. J'ai cru devoir en mettre les résultats sous les yeux du public, comme précédemment j'avais aussi publié, dans un mémoire spécial, les idées que m'avait suggérées la part que j'ai prise, pendant quelque tems, à l'administration de Paris. D'ailleurs j'ai également signalé les avantages et les imperfections de notre organisation administrative; et loin de me laisser dominer par des préoccupations de métier, on a vu que je ne pensais pas qu'on dût donner aux fonctions que je remplis, des pouvoirs plus étendus que ceux qui leur sont déjà attribués.

Je crois qu'en général, les hommes chargés des hauts emplois de l'administration, feraient bien de constater de la même manière les phénomènes qu'ils observent ou

les réflexions que ces phénomènes leur font faire. En procédant ainsi, leur expérience ne serait pas perdue pour l'avenir, et ils contribueraient à donner une impulsion plus forte aux progrès de la science administrative. Que de grandes vues, que de projets utiles sommeillent dans les cartons des bureaux! sommeil dont rien ne poura désormais les sortir; la publicité les eût empêché d'être perdus pour le pays. Si on fait quelques objections plausibles aux vues que je viens d'exposer, et aux considérations que j'y ai jointes, j'y répondrai, comme naguère je répondais à des hommes diversement célèbres, qui contestaient l'exactitude de mes calculs sur les finances des États-Unis. C'étaient là de nobles adversaires; des combats à armes courtoises qui honorent, quelle qu'en soit l'issue. Quant à ceux qui attaquent par l'injure ce qu'ils ne peuvent détruire par la raison, il n'y a à leur opposer que le silence.

INFLUENCE

EXERCÉE PAR WALTER SCOTT

SUR LA RICHESSE,

LA MORALITÉ ET LE BONHEUR DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

Ce n'est point sous le rapport littéraire qu'il me semble utile aujourd'hui d'analyser le génie de Walter Scott. Nous abandonnons cette tâche à de plus habiles que nous. Il nous suffira d'observer quels ont été les effets positifs de ses créations brillantes sur la société au milieu de laquelle il a vécu, et jusqu'à quel point on peut le regarder non plus seulement comme un homme de génie, mais comme un bienfaiteur de l'humanité.

Cette question a été rarement soulevée. La critique s'est attachée à l'observation des arts en eux-mêmes; et en les rapportant à un type idéal et convenu, elle s'est rarement occupée des modifications qu'ils font subir à la société, des richesses nouvelles mises en circulation par les produits de l'intelligence, réalisés, soit sous la forme poétique, soit sous la forme pittoresque et musicale. Il est résulté de cet oubli, que certains économistes politiques, gens frivoles et qui se croient profonds, ont, en général, considéré ce talent comme une brillante et passagère auréole, comme une excroissance agréable, mais inutile, comme un objet d'amusement sans valeur philosophique.

En effet, Cervantes, Molière et Shakspeare n'ont pas élevé de manufactures dont les produits aient alimenté de

populations tout entières ; et dans le budget des finances d'un peuple, il est difficile de porter en ligne de compte, comme capital reproductif, le génie de Scott ou celui de Byron. D'après le même système, les admirables recherches de Locke, les traités de morale de Franklin, et tout ce qui a éclairé ou élevé les intelligences, ne se transformant pas matériellement, et sous les yeux de l'observateur, en lingots, en guinées, en schellings et en pences, on devrait bannir rigoureusement des états bien administrés ces oisifs qui écrivent et qui pensent pour nous. Cependant il nous semble que le sacerdoce de la pensée est, de toutes les professions, la plus puissante en richesse, la plus féconde en résultats qui accroissent le bien-être de tous. Il est vrai que cette supputation n'est point facile ; mais toutes les sciences expérimentales qui s'occupent de l'homme ont le même inconvénient ; les bases sur lesquelles elles reposent semblent vagues, alors même qu'elles sont fixes et certaines. Pour calculer avec exactitude l'influence économique des hommes de génie sur la civilisation, il serait nécessaire de porter en ligne de compte, d'abord la richesse positive que la vente de leurs ouvrages met en circulation, puis la reproduction de cette richesse que les imitateurs de leur génie doublent et triplent encore ; le mouvement social qu'ils impriment, les nouvelles richesses créées par l'amour du travail et l'activité intellectuelle qu'ils répandent. Sous ce rapport, le pouvoir d'un grand écrivain est si vaste, qu'il échappe, on peut le dire, à tous les calculs. Si l'on prend Shakspeare pour exemple, on verra jusqu'où s'étend cette influence, qui embrasse l'horizon d'un immense avenir.

Shakspeare soutenait un petit théâtre, qui lui rapportait de quoi vivre, et dont les profits le mirent à même d'acheter, sur ses vieux jours, quelques acres de terre et

une petite maison dans son pays natal. Après sa mort, lorsque son intelligence, méconnue de ses contemporains, commença à se faire comprendre et sentir, non-seulement le théâtre de son pays fut alimenté constamment par le fruit de ses travaux, mais une foule d'autres branches d'industrie lui durent une prospérité nouvelle. Que l'on compte, s'il est possible, les acteurs qu'il fit vivre, les hommes attachés au matériel de la scène, les peintres qui traduisirent en décorations les pensées du poète, les graveurs occupés à reproduire ses œuvres, les imprimeurs et les libraires qui consacrèrent à un seul écrivain de nombreuses et lucratives éditions, les artistes de tout genre qui métamorphosèrent la même pensée philosophique en tableaux, en opéras, en romans, en dissertations critiques, en recherches savantes et minutieuses sur l'époque où vivait Shakspeare, sur les sujets de ses drames, les personnages de ses pièces, ses contemporains, ses amis, sa vie privée, ses goûts, les modèles qu'il étudia et les auteurs qui l'imitèrent.

Le calcul ne serait même point exact, si l'on oubliait de suivre dans les contrées étrangères l'influence de ce grand homme. La même impulsion qu'il a donnée à la Grande-Bretagne s'est propagée en Amérique, en France, en Italie et jusqu'en Espagne; elle a surtout été puissante en Allemagne, où tout une bibliothèque d'œuvres, dont quelques-unes sont remarquables, a été consacrée au seul Shakspeare. Comme créateur de richesses, l'homme de génie l'emporte sur le plus riche manufacturier, sur le banquier le plus habile. On ne peut le comparer qu'à l'inventeur d'une machine, telle que la machine à vapeur ou celle d'Arkwright pour filer le coton; encore est-il vrai de dire que la richesse produite par un nouveau mécanisme est nécessairement plus restreinte dans

ses effets éloignés que celle dont un homme tel que Shakspeare est le créateur et le père. Où s'arrêtera cette pensée? Quelle borne trouvera sa fécondité? Elle redevient fertile après deux siècles écoulés ; car, il ne faut pas s'y tromper, c'est la pensée de Shakspeare qui a fait Walter Scott.

Que les écrivains consciencieux et sévères, livrés aux études positives, respectent donc, non-seulement comme de brillans phénomènes, mais comme d'utiles travailleurs, ces hommes dont la haute intelligence semble n'avoir aucun rapport avec la sphère des intérêts matériels. Méconnaître leur influence sur la richesse sociale, c'est ignorer que la pluie est féconde parce qu'elle tombe de haut. Non-seulement ils créent la richesse, mais encore ils entretiennent les ressorts sans lesquels nulle richesse ne serait utile. Les grandes idées morales qui émanent de tous les bons écrits contribuent à l'activité qui fait l'aisance sociale, et à l'industrie qui l'entretient dans une proportion difficile à supputer, mais impossible à ne pas reconnaître. Entre toutes les causes qui ont poussé dans leurs voies d'amélioration et d'agrandissement si rapide les républiques de l'Amérique du Nord, qui ne conviendrait que les écrits de Franklin occupent une place importante? L'eau qui tombe de l'arrosoir du jardinier fait germer et fleurir la plante qu'elle humecte; mais la rosée du ciel, imperceptible et impalpable dans sa chute, n'est pas moins nécessaire aux progrès de la végétation.

Revenons à Walter Scott. Les services positifs et matériels qu'il a rendus à la société de notre tems, d'une manière directe ou indirecte, sont en grand nombre. C'est lui qui, le premier, découvrant et mettant en œuvre la beauté poétique de nos premiers tems, des âges héroïques de l'Europe, s'est lancé dans cette carrière de recherches et d'études. Ce ne serait point tomber dans l'exagération que

d'attribuer à Walter Scott, et à lui seul, le grand mouvement des arts vers l'étude plus approfondie du moyen-âge. Les formes grecques, qui n'ont aucun rapport avec nos mœurs septentrionales et nos idées chrétiennes, avaient, depuis le dix-septième siècle, insensiblement usurpé une place et un rang qui ne leur appartenaient pas. A la voix de l'enchanteur, à l'apparition du génie féodal évoqué par Walter Scott, un renouvellement inattendu s'opéra dans toutes les branches de l'art; non-seulement des imitateurs nombreux firent gémir la presse, mais les costumes, mais la décoration intérieure des appartemens, mais le style d'architecture, mais la fabrication des meubles et celle des porcelaines et des tapisseries s'éloignèrent des types grecs pour retourner au style gothique, ou à son imitation plus ou moins heureuse. Des colonnes de chiffres, armées de milliards, ne suffiraient pas à donner le total de cette richesse industrielle mise en mouvement par un seul esprit.

Que l'on ne dise pas que nous raisonnons sur une hypothèse, et que ce goût nouveau pour le moyen-âge résulte de causes étrangères au génie de Walter Scott. Avant lui, et même de son tems, des antiquaires fort instruits, des poètes assez habiles, des écrivains qui ne manquaient ni d'instruction, ni d'élégance, essayaient de remettre en honneur les vieilles coutumes de l'Europe moderne. On peut citer entre autres le piquant *Horace Walpole*, le savant *Strutt*, et en France, MM. de *Châteaubriant* et *Marchangy*. Nul d'entre eux n'avait pu déterminer ce mouvement, que la publication des poèmes et des romans écossais décida en Europe.

Ne voit-on pas que la naissance et le développement du génie n'est pas seulement un événement littéraire, mais bien un événement social? Peut-être même est-ce

lui seul qui remue dans ses dernières profondeurs toute la masse des institutions et des idées. Il est singulier que les œuvres de l'esprit n'aient été considérées jusqu'ici que comme de frivoles amusemens, et que l'on n'ait calculé ni leur influence sociale, ni l'action qu'elles ont exercée sur la richesse des nations. Un économiste moderne vous dira que la civilisation de la Grèce antique était tout entière dans l'invention de la charrue; un critique vous apprendra comment Homère a décidé de toute la civilisation intellectuelle de la Grèce; mais l'un et l'autre oublieront de vous dire que l'industrie matérielle, les arts plastiques, l'architecture hellénique, doivent plus à Homère, à sa gloire et à ses écrits, qu'à tous les hommes dont les noms remplissent les annales grecques. Comme cette influence de l'esprit sur la civilisation, sur le commerce et l'industrie, n'agit pas d'une manière directe, une frivolité trop commune la néglige et l'oublie. On sépare en deux classes les célébrités et les talens. L'homme d'intelligence est porté à mépriser l'homme d'industrie, et l'homme d'industrie à dédaigner l'homme d'intelligence. Il est tems d'effacer cette distinction, qui n'a rien de vrai et qui est devenue fatale à plus d'un peuple.

A la moralité est attaché le travail, et au travail, la richesse. Le moraliste, non celui qui, renfermé dans une abstraction froide, n'embrasse et n'entraîne aucune masse de lecteurs, mais celui qui a ses auditeurs, son cercle, ses amis, son assemblée européenne; celui-là fait de la richesse, car il fait du travail. L'homme qui refuserait à Fénélon sa place parmi les bienfaiteurs de la France, qui ne reconnaîtrait pas quels germes d'idées fécondes ce grand écrivain a jetés au hasard, et comme sur une terre stérile, au milieu du grand siècle de Louis XIV; celui qui ne verrait pas que les idées économiques du dix-huitième

siècle, mères des changemens opérés pendant la révolution, datent de ses écrits et de ceux de Vauban, ne lui rendrait pas justice. Jugez Walter Scott comme moraliste utile et actif, comme producteur de moralité et de vertus, c'est-à-dire de travail et de richesses. Comparez son influence pratique avec celle des moralistes systématiques, même avec celle des professeurs de morale, qui ont le rôle le plus beau et le plus facile à jouer, et qui, du haut de la chaire, donnent à leurs auditeurs des leçons que l'autorité de Dieu consacre. Cette leçon, placée dans un discours écrit ou parlé, n'a qu'une puissance secondaire; mais qu'on la jette dans le drame, mais qu'elle vive dans des personnages, mais qu'elle se réalise dans les scènes animées que le génie éternise, vous verrez quel sera son pouvoir!

Sont-ce nos universités, est-ce notre clergé qui, depuis un demi-siècle, ont modifié la moralité populaire? Non; ce sceptre, cette baguette magique ne leur appartiennent plus. Au seizième siècle, et jusqu'à la fin du dix-septième, du tems de Luther, de Knox, de Bossuet, cette royauté intellectuelle, affermie par la puissance de l'idée religieuse, n'était pas tombée des mains sacerdotales. D'autres l'ont saisie; aujourd'hui, le sacerdoce véritable est ailleurs : la valeur réelle des prédications a perdu une partie de son poids dans toute l'Europe, grâce aux abus qu'en a fait le clergé, et à l'idée généralement répandue que l'antique apostolat est devenu un métier et une branche de commerce. D'ailleurs, la gravité de la forme, répulsive pour tant d'intelligences frivoles et amoureuses de plaisir, ne permet ni aux sermons de Blair, ni à ceux de Massillon, ni aux théories froidement développées par Locke, de saisir toutes les intelligences, de s'emparer de tous les esprits, de s'insinuer dans tous les fondemens de la société

et de planer sur son faîte. A la voix du magicien écossais, cent mille familles réunies et attentives quittent leurs occupations de chaque jour, et boivent à longs traits les préceptes cachés de moralité douce, de justice et d'impartialité contenus dans ses pages. Ces pages toutes puissantes pénètrent dans la boutique, dans l'atelier, dans le salon du palais, dans le boudoir de la jeune femme, sous l'oreiller de l'étudiant, et jusque dans la demeure du vice, où elles vont répandre à son insu quelques influences salutaires. Que les colléges et les universités épurent les mœurs des générations, c'est ce dont on peut douter. Mais ce grand collége des hommes de génie, dont Walter Scott a été le chef pendant quarante années; cette grande école du monde, qui a pour professeurs tous les talens et pour élèves toutes les nations, l'emporte sans doute en influence bienfaisante sur les universités répandues à la surface du globe.

Clergé orthodoxe et clergé dissident, moralistes systématiques et philosophes déclamateurs, hommes politiques et philantropes, que tous ces missionnaires de l'humanité se réunissent et tentent un effort commun; ils verront que Walter Scott les a précédés, et qu'avant eux il a répandu les principes d'une moralité simple et sévère; qu'avant eux il a prêché la vérité, la bienveillance, le pardon et la justice sous les tamarins de Ceylan, sous les vérandahs de l'Inde, dans les solitudes des Alpes, dans les savannes du monde occidental, dans les cités bourgeoises de l'Allemagne et dans les chaumières de France. Il a fait le monde entier tributaire de ses idées bienveillantes, charitables et philantropiques; sans parler de son action sur son pays natal, dont il a amélioré le goût, calmé l'irritation politique, exercé l'intelligence et activé l'imagination. Un es-

pace de dix-huit années lui a suffi pour cela; moins d'un quart de siècle pour une influence qui s'étendra jusque dans un avenir bien éloigné.

Mais c'est surtout en Écosse que cette puissante influence s'est fait sentir. Que n'a-t-il pas fait pour nous et sous le rapport moral et sous celui de notre prospérité matérielle; non-seulement nos retraites montagneuses ont répété l'écho mélodieux de la civilisation, non-seulement les classes les plus sauvages de ses concitoyens se sont animées à ses accens d'une vie plus poétique et d'un nouvel enthousiasme; non-seulement il a créé de nouvelles richesses et excité l'activité industrielle de ses concitoyens: mais les hommes qui tiennent entre leurs mains nos destinées, les maîtres de notre liberté, ceux qui peuvent à leur gré nous donner la pauvreté et l'opulence, ont senti leurs préjugés s'éteindre, un intérêt plus vif en notre faveur éclore dans leurs ames, une sympathie plus puissante les attacher à nous. Depuis quand les yeux de l'Europe sont-ils fixés sur nous? quel est celui qui a fait de l'Écosse le pays poétique par excellence? A ne considérer l'apparition de Walter Scott que sous le rapport économique, l'or et l'argent n'ont-ils pas coulé à flots chez nous? Nos manufactures ne se sont-elles pas ranimées? Les voyageurs n'ont-ils pas parcouru dans tous les sens notre pays? Les noms de Wallace, de Bruce, de la Calédonie, retentissant sur tous les théâtres, n'ont-ils pas attiré l'attention universelle sur nos costumes, sur nos mœurs, sur nos traditions? Calculez, si vous pouvez, l'impulsion donnée par un seul homme. Quand une nation se voit ainsi le point de mire des nations, une vanité naturelle l'engage à se surveiller, à redoubler d'activité et d'énergie, à augmenter sa propre valeur. Elle est fière d'elle-même et ne tarde pas à être digne de l'auréole qui la pare. Mal-

heureusement ces considérations importantes et vraies sont généralement ignorées. Walter Scott, un des souverains intellectuels du monde moderne, est mort accablé des travaux qu'il s'était imposés pour réparer la ruine de sa fortune. Ce peuple, dont il était le bienfaiteur, a laissé le vieillard relever lui-même, de ses mains tremblantes et débiles, l'édifice de son patrimoine. Certes, quand l'étoile de l'adversité s'est levée sur les tourelles d'Abbotsford, c'était à nous de les garantir et de les protéger, à nous de lui rendre, non pas seulement les plaisirs qu'il nous a donnés, mais une faible partie de l'opulence qu'il a versée sur sa patrie.

Walter Scott, souvent considéré comme un partisan de l'aristocratie, est dans le fait le démocrate le plus influent de notre époque ; il a fait connaître l'homme à l'homme : grâce à lui, les sentimens nobles qui germaient dans le cœur de Jeanie Deans ont frappé le cœur de la princesse ; grâce à lui, l'homme du peuple a su qu'un roi était un homme. La grande vérité morale de la fraternité humaine, cette vérité banale, mais méconnue, n'a pas trouvé de prédicateur plus habile ni plus heureux. Dans une époque telle que la nôtre, c'est là un service sans égal. L'amertume profonde qui se mêle aux sentimens aristocratiques, la haine du riche contre le pauvre, l'animosité du pauvre contre le riche, n'ont jamais eu de conciliateur plus habile. Où l'égalité universelle des hommes est-elle professée avec une conviction plus entière et rendue plus palpable que dans les romans de Walter Scott, si ce n'est peut-être dans les drames de Shakspeare ? Sous toutes les latitudes, mêmes intérêts, mêmes passions, mêmes idées, mêmes droits, quelle que soit la distance qui sépare l'une de l'autre toutes ces individualités. Étrange résultat ! Walter Scott n'a pas même eu la conscience du service immense qu'il rendait.

Homme du peuple, personne mieux que lui ne connaissait le fond des idées populaires. Tory et savant, il touchait aux classes privilégiées de la société, dont il semblait partager, sous quelques rapports, les préjugés et les habitudes; c'était, si l'on peut le dire, un trucheman nécessaire entre les deux camps opposés, un interprète bienveillant, un homme candide, expliquant avec une égale bonhomie les mobiles des faiblesses royales et ceux des folles émotions populaires. Par ses habitudes rustiques, par la sagacité pratique de son esprit, vrai paysan d'Écosse, fin et madré comme un paysan normand, il s'associait par son goût poétique à la chevalerie du passé, aux souvenirs de royauté et d'aristocratie, aux couronnes à demi brisées de la féodalité, aux vieux trophées des croisades. Grâce à lui donc, et à lui seul dans les tems modernes, un point de communication s'est établi entre le passé et le présent, l'aristocratie et le peuple, la république et la monarchie, la réalité et la poésie. Qu'est-ce que le génie si ce n'est le talent de tout comprendre? quelle est la stupidité des factions et la niaiserie du fanatisme? c'est de ne comprendre qu'une moitié ou une faible partie des choses.

Plus d'une princesse en Europe a dû s'attendrir au récit des infortunes de la pauvre Jeanie Deans; plus d'une femme appartenant aux classes inférieures a dû verser des larmes sur le sort de Marie d'Écosse, telle que nous l'a montrée le grand homme. Voyez quel génie de charité universelle plane sur ses belles compositions, et quels droits réels a leur auteur de se placer, non parmi les amuseurs d'une société élégante, mais parmi les véritables bienfaiteurs de notre époque.

Walter Scott n'est pas un de ces philantropes qui bâtissent, pour l'amélioration de la société, de grands édifices

chimériques ; il fait bien plus et bien mieux pour elle. Il en réunit les élémens les plus disparates par un lien d'amour et de bienveillance réelle. L'esclave Gurth et Cœur-de-Lion se donnent la main et se comprennent. Dans les tableaux d'esclavage tracés par Walter Scott, l'esprit de liberté règne en dépit de l'auteur lui-même. Dans ses tableaux populaires jamais d'aigreur ni de violence démocratique ; tous ces sentimens faux et odieux, il les efface, il les dédaigne. Il ne s'amuse pas à prêcher la fondation d'établissemens de charité, mais il verse la charité au fond des ames ; il adoucit les mouvemens d'irritation que ces classes hostiles nourrissent les unes contre les autres ; il répand de l'éclat et de la chaleur sur l'obscurité de la pauvre chaumière, sur le lit de la pauvre Elspeth. Je le répète, à l'époque de déchirement où nous sommes, cette impartialité est sublime.

Les femmes surtout lui doivent une reconnaissance particulière ; il les a montrées dans les situations les plus humbles, quelquefois frappées de folie, souvent criminelles, et toujours intéressantes. On a reproché à Walter Scott d'avoir donné peu de vie et d'individualité à beaucoup de ses héroïnes ; mais jetez un coup-d'œil sur la société, lisez l'histoire, interrogez les chroniques, pensez à ce que les institutions font de ce sexe faible, comptez le petit nombre de femmes remarquables qui se développent sous leur influence, et vous reconnaîtrez que Walter Scott avait raison. Les trois quarts des femmes que vous rencontrez ne sont-elles pas de cette nature, passives, délicates, souffrantes, empruntant à ceux qui les entourent leurs qualités et leurs défauts, mais nulles et insignifiantes par elles-mêmes. Pour une Flora Mac Ivor, pour une Diana Vernon, pour une Rebecca, pour une Jeanie Deans, ne verrez-vous pas dans le monde mille femmes semblables

aux héroïnes douces et pâles que le pinceau fidèle de Walter Scott a reproduites dans ses romans, sans leur enlever leur charme naïf, mais sans leur prêter les qualités qu'elles n'ont pas.

Certes, Flora Mac Ivor ne sera plus une individualité isolée lorsque les droits politiques des femmes seront mieux connus, et le dévoûment de Jeanie Deans, et les ressources personnelles et le courage de Diana Vernon deviendront plus communs, lorsque cette réforme, que tous les bons esprits invoquent, aura changé le système d'éducation des femmes, et développé leurs capacités intellectuelle et morale. Comparées à ces femmes, les héroïnes de Richardson et de Fielding ont quelque chose de plus inactif, de plus pâle et de moins naturel. Clarisse Harlowe est une puritaine d'assez mauvaise humeur, qui se fie trop à sa vertu, et qui tombe dans une faute grave, cruellement punie. La jeune fille qui occupe le premier rang dans *Tom-Jones*, a de la douceur et de la grâce. Mais combien les traits caractéristiques de Rebecca et de ces autres femmes que nous avons citées, sont plus curieusement, plus soigneusement approfondis; comme leur existence est plus réelle! On croit à elles d'une manière bien plus entière et bien plus complète.

L'écrivain dont nous parlons ignorait lui-même, non pas la hauteur de sa mission, mais les services qu'il rendait. Il ne se regardait ni comme un homme politique ni comme un moraliste, mais comme un inventeur de fictions, et se classait modestement au dernier rang parmi les hommes qui peuvent se vanter de quelque utilité sociale. Cette erreur est commune aux intelligences les plus puissantes, aux hommes les plus réellement distingués. Cervantes n'a pas cru que son beau roman de *Don*

Quichotte augmenterait d'une obole la richesse matérielle de son pays. Walter Scott a écrit et pensé que les fictions dont il s'occupait, bonnes tout au plus à amuser quelques loisirs, ne pouvaient prétendre à aucune influence morale et sociale. Considérez cependant l'Écosse telle qu'elle était à la naissance de Scott, et l'Écosse telle qu'il l'a faite; le génie même de Burns n'avait jeté qu'un éclat limité qui n'avait point dépassé les trois royaumes : dépendance de l'Angleterre, pays naguère peu connu, qui n'avait qu'une ville et un port, l'Écosse partage aujourd'hui avec le pays voisin l'attention et l'admiration de l'Europe. Ce n'est pas Walter Scott qui a creusé ces canaux, élevé ces manufactures, tracé ces routes; mais c'est à lui que remonte en grande partie le mouvement social auquel il faut les attribuer.

Si un calcul de chiffres était nécessaire, on montrerait d'abord comme influence directe la valeur commerciale jetée dans la circulation par les romans de Scott, valeur doublée par le luxe des éditions et les embellissemens progressifs dont elles se sont ornées; accrue par les traductions faites dans toutes les langues de l'Europe; augmentée encore par le nombre des imitations que ces romans ont fait naître, par les pièces de théâtre qui se sont modelées sur ses ouvrages, par le goût nouveau qu'ils ont répandu dans les modes, dans les tableaux, dans les ameublemens. Le plus grand mouvement qui se soit fait dans le commerce de la librairie depuis trente années, c'est-à-dire depuis l'époque de Voltaire, est dû assurément à Walter Scott (1).

(1) Quinze volumes de poésie, quatre-vingt-dix volumes de prose, forment son bagage littéraire; ses lettres, si elles eussent été recueillies, rempliraient plus de vingt volumes. — Le buste de Walter Scott, par Chantrey, exécuté en marbre et en pierre, ou moulé en plâtre,

Nous avons dit plus haut que le renouvellement des arts et leur tendance vers le moyen-âge, n'avaient pas d'autre source que ses œuvres; nous les avons considérées comme ayant fait naître l'amour du travail et la moralité dans les classes inférieures et supérieures; comme ayant fait tomber ou du moins affaibli la barrière dangereuse qui sépare les classes pauvres des classes riches. Bienfaiteur et créateur de richesses, à tous ces titres, sous ces divers rapports, nul n'a plus de droits que Walter Scott à la reconnaissance publique. Nous nous estimerions heureux si ces considérations, jetées presque au hasard, engageaient les esprits sérieux à s'occuper de ces recherches, à ne plus regarder le génie et le talent comme des météores qui brillent et qui passent, à compter enfin leurs œuvres pour quelque chose parmi les trésors réels de l'humanité.

(*Tait's Magazine.*)

se trouve dans toutes les parties du monde. En 1830, un contrebandier en a fait passer deux mille en Amérique et quinze cents dans les Indes-Orientales.

Artistes Célèbres de notre Age.

N° VI.

PEINTRES ANGLAIS (1).

BARRY. — FUSELI. — NORTHCOTE. — WEST. — STOTHART. — HOPPNER. — OPIE. — MARTIN. — TURNER. — WILKIE. — LIVERSEEGE. — RAEBURN. — MORLAND. — BONINGTON. — GIRTIN. — WESTALL. — HAMILTON. — LANDSEER. — ETTY. — SHARP. — HARLOW.

La civilisation anglaise, en suivant cette marche de développement rapide qui l'a distinguée dans ces derniers tems, a fait naître une école remarquable de peinture, de sculpture et de gravure. Les noms de Lawrence, de Wilkie, de Turner, de Martin, sont assez connus. Ainsi se trouve détruite la vieille fiction des philosophes, qui attribuait au climat une influence directe sur les productions des arts, et ne voulait pas qu'un peuple exposé à une

(1) Note de l'Éd. Dans un moment où les critiques du Salon de 1833 attirent en France l'attention du public, on ne lira pas sans intérêt cet article, qui est une galerie curieuse et piquante des artistes les plus distingués de l'Angleterre dans les divers genres de peinture. L'appréciation qu'on y fait de leurs talens pourra être rapprochée avec fruit des jugemens portés sur les peintres de l'école française. Cet article fait suite à ceux que nous avons déjà publiés sur Th. Lawrence, Bewick, Georges Romney et Flaxman, Numéros 18, 22, 24, 2e série, et Numéro 1er, 3e série.

atmosphère rigoureuse pût manier le pinceau, le ciseau ou le burin. L'école anglaise se fait remarquer par des caractères spéciaux, mêlés de fautes graves, sans doute, mais aussi de qualités rares. Si on lui reproche quelquefois peu de respect pour le dessin et une manière vague d'arrêter ses contours, on ne peut, d'un autre côté, disconvenir qu'elle n'ait saisi avec profondeur mille traits de la société et de l'ame. Chez Wilkie et quelques autres, vous trouvez une poésie intime très-remarquable ; chez Lawrence, une idéalisation des classes élégantes de la société, non moins digne d'être remarquée ; chez Martin, une grandeur épique qui semble inspirée par le Dante et par Milton. Flaxman a invoqué les grandes ombres du paganisme et de la mythologie chrétienne. L'Europe a rendu justice à ces talens de genres divers. Si le pays qui les a produits ne doit pas compter parmi les régions artistes, quel peuple moderne, nous le demandons, pourra prétendre à cet honneur ?

Au-dessous et à côté des noms que nous venons de citer, se placent beaucoup d'autres noms moins connus, et dont la réunion forme ce que l'on peut nommer l'école anglaise. Essayons de retracer les caractères qui distinguent ces artistes. Quelques-uns d'entre eux sont vivans, d'autres n'existent plus, mais les résultats de leurs travaux vivent dans nos musées.

James Barry, un des hommes les plus singuliers de son tems, et maintenant presque oublié, artiste d'un génie incomplet, mais puissant, ouvrira cette liste. Comme tant d'autres, il s'est égaré sur les traces du génie antique. Épris de la forme et de la beauté, telle que les Grecs l'ont conçue et reproduite, il ne sentit pas le désaccord qui se trouve entre cette forme et les mœurs modernes. Il poussa cet enthousiasme jusqu'au ridicule, lorsque, dans son ta-

bleau de la Mort de Wolfe, il déshabilla les guerriers anglais et les soldats américains, et transforma les combattans de Québec et de Montréal en pugilistes grecs. Pour le dire en passant, les combats de l'antiquité même étaient loin d'admettre cette nudité totale dont les peintres classiques modernes se sont avisés. Les héros de Thèbes et ceux de la Bactriane étaient bien couverts. Ils portaient de bonnes armures; et certes, comme il y allait pour eux de la victoire ou de la défaite, de la mort ou de la vie, ils se gardaient bien de s'exposer sans défense aux javelots ennemis. Mais James Barry poursuivait jusqu'à l'idolâtrie cet amour du nu. Méprisant le goût du public et les penchans particuliers de sa nation, il marcha bravement dans la route épineuse qu'il s'était frayée, et ne s'arrêta qu'à la fin de sa vie.

Avouons qu'il déploya un courage héroïque dans cette tâche. Nul secours, nul appui; autour de lui le ridicule ou l'abandon. Il demanda comme une grâce la permission de peindre à ses frais, sur les murs des salles de la Société des Arts, plusieurs fresques représentant le progrès de la civilisation humaine. A cette œuvre, il consacra son tems, sa fortune, sa vie. La gloire ne le récompensa pas; et cette grande entreprise une fois achevée, il eut à subir toutes les douleurs d'une vieillesse pauvre.

Les six fresques exécutées par Barry, d'après ses propres dessins, fourmillent de fautes, sous le rapport de la composition, du dessin et surtout de la couleur. On voit que l'artiste se propose d'atteindre un but très-élevé, mais que la force lui manque; c'est une pensée grandiose, qui ne peut pas se traduire ni se réaliser; c'est un effort immense, qui est souvent un effort perdu. De là une fatigue singulière pour le spectateur: aucune facilité de pinceau, nul charme, nulle grâce, nul attrait; quelque chose de

contourné et d'obscur, d'âpre et de dur, qui produit le même effet que la poésie mystérieuse et oraculaire de Perse ou de Lycophron. Malgré ces défauts, si vous étudiez attentivement ces pages, vous y trouverez de belles poses, un grand caractère, un sentiment majestueux de l'art.

La vie de Barry a été une lutte continuelle. L'originalité de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis, et son cynisme misantropique aggrava encore les chagrins de sa vie. Un logement que le dernier mendiant n'eût pas voulu habiter, une malpropreté extrême, un mépris profond pour toutes les convenances sociales, isolaient Barry des artistes ses contemporains. S'il faut en croire les mémoires scandaleux de son époque, pendant cinq années entières, il coucha sur le même matelas, sans l'intermédiaire d'aucune toile, et, pendant le même espace de tems, il dîna tous les jours pour trois pences (six sous de France), dans une taverne de la rue Wardour, où les ouvriers du voisinage venaient prendre leur repas.

Ainsi tourna au détriment, non-seulement de son bonheur matériel, mais de son talent et de sa gloire, la lutte qui s'établit entre les opinions de son tems et ses idées personnelles. Le dédain qu'on lui témoigna, il le rendit avec usure; et s'animant ainsi à la haine et au mépris, non-seulement des institutions et des idées, mais des hommes et des choses, il se priva de l'avantage qu'offrent toujours les rapports sociaux à l'homme isolé. Ses défauts s'aggravèrent; il ne tira aucun parti de ses qualités; et son talent incontestable, et les dons naturels qu'il avait reçus de Dieu, ne tournèrent ni à sa gloire ni à celle de son pays. Soyons plus justes cependant que le vulgaire, et que sa mémoire soit honorée. On trouvera difficilement un autre exemple semblable de dévoûment à l'art, et d'oubli de tout égoïsme et de toutes vues intéressées.

Rival de Barry pour l'originalité du caractère, et son antagoniste, quant à la pensée et à l'exécution, *Henri Fuseli,* dont le nom véritable était *Fuessli,* n'est pas non plus un artiste complet, bien que ce fût un artiste doué de génie. Barry avait adopté, comme type unique, le grandiose de la forme, tel que la mythologie ancienne l'avait rêvé; Fuseli s'empara du grandiose du moyen-âge, tel que les tems gothiques le créèrent, tel que Michel-Ange le réalisa : c'était une double et différente manière d'errer. Puiser ses inspirations dans un siècle mort, au sein de mœurs éteintes, c'est se condamner soi-même à une imitation et à une recherche savante, toujours fatales à la naïveté de la conception, à la beauté de l'exécution.

L'invention et l'imagination distinguaient spécialement Fuseli; le dessin et la couleur lui manquaient. Toujours, dans le sujet qu'il choisit, c'est l'idée mère, c'est le point fondamental dont il s'empare. Le moment qu'il reproduit est toujours celui de l'intérêt et du drame pittoresque; mais la pensée la plus juste, il l'exagère; mais le groupe le mieux inventé, il le contourne; mais la situation la mieux comprise, il la développe avec une sorte de fougue et d'extravagance qui en détruit la vérité. Dans la plupart de ses œuvres, vous trouvez un caractère d'idéalité sauvage et furibonde qui ne manque pas de poésie, mais qui répugne à l'observateur, et qui semble moins l'effet d'une imitation attentive que d'un effort violent et prémédité vers des effets nouveaux.

Sans doute le même reproche peut s'adresser à plus d'un artiste, et les gloires les mieux méritées n'y échapperaient pas toujours. Les hommes de Rubens, dont le système musculeux et l'excessive obésité sont si frappans; les personnages de Michel-Ange avec leur force surnaturelle et leur caractère athlétique; ceux même de Jules Romain,

dont les membres ont quelque chose de plus solide et de plus massif que nature, sembleraient justifier l'exagération de formes que Fuseli s'est permise. Mais dans les compositions de ces différens peintres, l'harmonie existe : une pensée complète s'y reproduit avec exactitude ; chez Fuseli, il y a disproportion presque constante : ce sont des jambes trop grandes pour les corps qu'elles portent ; ce sont des torses gigantesques supportant de petites têtes. Il bravait toutes les lois du dessin pour arriver à l'expression de son idée. Il attachait un sens mystique à chacune des fautes grossières qu'il commettait : Guillaume Tell repoussant du pied la barque de Gessler, n'est pas un homme doué des mêmes proportions que la nature nous a données, mais un colosse de sept pieds ; tandis que Gessler et ses compagnons n'en ont que cinq, et le pied qui repousse la barque, beaucoup plus long que celui qui touche la rive, est emprunté à un colosse d'une taille encore plus gigantesque ; ainsi procède Fuseli. Outré dans l'expression, faux dans le dessin, mais grand par la pensée, il aurait laissé une trace bien plus profonde s'il avait moins visé à l'effet grandiose et terrible. Son génie n'était point sans rapport avec celui de Milton et de Dante. Personne mieux que lui n'a réalisé le Satan du grand contemporain de Cromwell. Auteur et artiste, Fuseli a prononcé à l'Académie royale de Londres une série de leçons remarquables par l'énergie, mais aussi par l'obscurité du style. Dans sa prose comme dans sa peinture, il tend à exprimer plus qu'il n'est donné à la parole et au pinceau d'exprimer : défaut plus commun qu'on ne pense et qui a flétri, du moins rabaissé, plus d'une œuvre de l'intelligence et de l'art.

James Northcote occupe, non-seulement parmi les peintres, mais parmi les beaux esprits de l'Angleterre, une

place remarquable. Son faire ne ressemble en rien à celui de Fuseli. Peut-être lui reprocherait-on à juste titre le défaut d'invention et de fécondité. L'agencement de ses compositions est heureux; l'expression de ses figures est juste; il y a de la grâce, mais peu de nouveauté, dans son talent. Élève de Reynolds, il est comme l'anneau intermédiaire qui unit cette école à celle des peintres vivans. Tous les hommes célèbres de l'Angleterre l'ont vu, pendant cinquante années consécutives, assis tous les matins au fond d'une petite chambre de neuf pieds carrés, enveloppé de sa grande robe-de-chambre de futaine, le front couvert du bonnet de coton le plus trivialement populaire, dictant les arrêts de la gloire contemporaine, dont personne ne révoquait en doute l'authenticité, criblant d'épigrammes naïves auteurs, peintres, sculpteurs et gens à la mode : quelquefois entamant une discussion métaphysique, et fécondant la pensée de Canning et de Burdett; quelquefois se contentant de résumer ses jugemens par des saillies légères qui se propageaient au loin, et auxquelles tous les journaux de l'Angleterre servaient d'écho. Ses conversations, qui n'étaient qu'un monologue, sont pleines de verve et d'esprit; le célèbre Hazlitt, qui vient de mourir, les a recueillies en deux volumes in-octavo, et cet ouvrage n'est pas le moins piquant ni le moins varié de tous ceux que cet auteur a publiés.

Livré d'abord à la peinture du portrait, Northcote s'aperçut trop tard qu'il s'était trompé, et que la route dans laquelle il s'engageait convenait peu à son talent. Un voyage en Italie lui révéla ses véritables facultés. A son retour en Angleterre, il composa pour la galerie de Shakspeare, monument colossal érigé par l'alderman Boydell à la mémoire du grand homme, plusieurs tableaux qui le classèrent. On remarque particulièrement, dans ce nom-

bre, *Les deux fils d'Édouard étouffés dans la Tour de Londres ; — leurs funérailles secrètes à la lueur des torches, dans un caveau de la Tour ; — le Jeune Arthur sur les genoux du geolier Hubert,* qui va crever *ses pauvres jeunes yeux.* Telle fut la véritable base de la réputation dont Northcote a joui. Plus tard, il essaya de rivaliser avec Hogarth, et n'eut aucun succès ; il tenta de fondre le style allégorique de Rubens avec le style intime et familier de Wilkie, mais cette expérience, dictée par une fausse entente de l'art, échoua complétement.

Mais les noms que nous venons de citer, auxquels on peut ajouter ceux de *West* et de *Stothard,* ne sont pas les seuls dont l'Angleterre puisse se glorifier aujourd'hui. Reynolds, peintre remarquable, fut le chef d'une grande école qui ne s'occupa guère que de portraits. Parmi ses disciples, on peut distinguer *Hoppner.* Les défauts de Reynolds s'exagérèrent sous son pinceau : il fit lutter plus violemment encore la lumière et l'ombre ; il arrêta moins nettement les contours de ses figures, il se plut à les environner d'une obscurité plus mystérieuse. Le désir du lucre l'enchaîna comme un esclave à cette vie de peintre de portraits, qui fut bientôt pour lui un métier purement mécanique. L'habileté de son exécution et le prestige de sa couleur voilaient, aux yeux des gens du monde, ce que sa peinture avait de faux et de stérile. Aussi gagna-t-il, en esquissant rapidement et en colorant presqu'à l'aventure la niaise importance des figures aristocratiques, alors en vogue, cinquante mille livres sterling de revenu.

Jean Opie, tout au contraire, fit de la peinture solide et large, sans sécheresse, sans prétention, mais sans charme, sans finesse et sans agrément. La truelle du maçon n'applique pas le plâtre dont elle dispose, avec plus d'insou-

ciance, de négligence, mais aussi de vigueur, que ce peintre n'en mit en jetant ses couleurs sur la toile. C'est un artiste grossier, mais énergique, mais plein de puissance. Les personnages qui vivent dans les cadres de Hoppner ressemblent à des héros de Crébillon fils; ceux de Jean Opie, à des héros de cabaret. À voir cette aristocratie massive et élégante que Jean Opie nous a faite, on croirait qu'il a pris tous ses modèles dans les tavernes de troisième ordre. John Bull y respire : on y trouve la caricature du génie anglais. Du moins son pinceau n'est-il pas efféminé; du moins, un faux sentimentalisme n'a-t-il pas énervé les produits de son talent. Après Hoppner et Opie, il faut citer *Romney*, *Gainsborough*, *Harlowe*, *Dowe*, *Jackson*, *Shee*, *Beechey*, *Phillips* et *Pikersgill*.

Parmi les noms dont l'école anglaise s'honore, on peut encore citer, pour le genre épique et historique, *Milton*, *Etty*, *Howards*, *Dalby*, *Briggs*, et surtout *Martin*. Ce dernier a peut-être surpassé tous les peintres, quant à la grandeur des fabriques, quant à la manière de rendre l'immensité, la profondeur et l'élévation. Il lui faut des foules d'hommes, des masses d'édifices, de longues lignes d'architecture, des peuples, des armées, les siècles écoulés, le monde antédiluvien, la mer et ses abîmes, les hautes cimes et les plaines sans bornes. Tout ce qui est sublime est de son ressort : la terreur, le gigantesque, le tumultueux, la magnificence, les flots émus d'une multitude agitée, la main de Dieu arrêtant le cours naturel des choses et suspendant l'ordre du monde; les abîmes de l'enfer, les sommités des Alpes. Il se rapproche d'Homère et non d'Euripide, de Milton et non de Shakspeare, de Dante et non d'Alfieri. Que l'on jette les yeux sur ses principaux ouvrages, le même caractère s'y fait remarquer. Tout y est vaste, surnaturel, magnifique.

Comme peintres de paysage, nos artistes sont peut-être au-dessus de tout ceux dont le continent peut se glorifier. Ils ont saisi les nuances locales, la couleur des sites et des lieux, je ne dirai pas avec bonheur, ce bonheur n'est que le talent, mais avec cette puissance caractéristique née d'une observation attentive. Quels noms pourrait-on opposer à ceux de *Turner*, *Calcott*, *Wilson*, *Gainsborough*, *Constable*, *J. Chalon*, *Collins*, *Hoffland*, *Witherington*, *Stanfield*, *Roberts*, *Linton*, *Nasmith*, *Lee*, *Ewbank*?

Dans le genre du tableau de chevalet, après *Wilkie* et *Hogarth*, vous trouvez *Chalon*, *Newton*, *Leske*, *Mulready*, *Frazer*, *Good*, *Clint*, dont la réputation est établie. Mais parmi ces derniers se place au premier rang *Henri Liverseege*; ses compositions sont peu étendues; il n'est ni paysagiste, ni peintre d'histoire; mais, dans le cadre borné où il se renferme, personne ne sait, avec plus d'esprit, grouper et disposer deux ou trois figures. Ses tableaux d'intérieur sont recherchés à juste titre. Son *Don Quichotte méditant dans son cabinet*, son *Falstaff*, qu'on emporte dans un panier rempli de linge sale, l'esquisse de ce Matelot, qui se demande à lui-même s'il se permettra une seconde bouteille de vin, sont des morceaux dignes du bon tems de l'école flamande; une couleur vive et solide et d'un effet délicieux caractérise ses productions. L'auteur de cet article se souvient d'avoir été témoin d'une scène fort comique entre Liverseege et l'un de ses modèles. Cet artiste ne voulait peindre que d'après nature, et peut-être a-t-il dû la meilleure partie de son talent à son dédain profond pour les maquettes d'atelier. Il cherchait toujours soit parmi ses amis, soit dans le peuple, les types caractéristiques qu'il se plaisait à reproduire. A l'époque où il s'occupait d'un tableau dont le sujet était emprunté à

Shakspeare, et où un cordonnier ivre devait occuper une place importante, son bon génie lui fit rencontrer, dans le faubourg de Southwark, un savetier dont la figure lui parut être le type réel de Christophe Sly, cet honorable artisan que le caprice de Shakspeare a plongé dans une si belle ivresse. Notre peintre n'eut rien de plus pressé que de séduire le savetier, de lui promettrè une hospitalité généreuse et de l'entraîner chez lui. Cinq ou six bouteilles d'excellent vin de Champagne, qui ornaient l'atelier, étaient destinées à griser notre homme. Les six bouteilles disparurent. Le savetier resta debout. On doubla la dose, mais sans procurer à l'artiste la satisfaction qu'il s'était promise et au buveur l'ivresse qu'on lui demandait. Le domestique chargé de renouveler la provision apporta douze autres bouteilles; à mesure qu'elles se vidaient, la colère de Liverseege s'accroissait, et quand l'impassible ivrogne fut parvenu à la douzième bouteille; l'artiste, irrité de son mauvais succès, le mit à la porte l'accablant d'injures, tandis que le savetier, surpris lui-même de cette conduite étrange, lui faisait de profondes révérences en s'écriant :

« Mais il me semble, monsieur, que je ne suis pas ivre et que je me conduis très-bien. »

Raerburn, artiste à-peu-près du même ordre, a donné beaucoup de preuves, si ce n'est de génie, au moins de talent; son pinceau est vigoureux et large. Le caractère de ses figures est généralement fin et bien senti. On peut lui reprocher quelque monotonie; mais quoi de plus rare au monde que la variété du talent? Tous ses personnages sont des philosophes sans doute; mais tous les personnages de Lawrence sont des courtisans. Il y a peu de peintres qui aient tiré meilleur parti du contraste de l'ombre et de la lumière; il y en a peu qui aient rendu avec un effet

plus magique la transition de l'ombre à la demi-teinte, et de la demi-teinte à la lumière.

Georges Morland, le Téniers de l'Angleterre, dont la vie et le talent furent flétris par des habitudes de débauche vulgaire, avait reçu de la nature les plus rares facultés. Jamais il ne peignit rien avec choix, avec goût; jamais le besoin de la gloire ou le désir de faire avancer l'art n'eurent aucune influence sur lui. Morland retraçait à l'aventure la porte de la taverne où il buvait, un porc dans une étable, un bœuf au milieu d'un pâturage, un vieux chien galeux caressé par un mendiant; jamais de pensée, nulle méditation, nul désir d'arriver à la perfection de l'art; et cependant, grâce à la force et à la beauté naturelle de son exécution, tout cela venait bien, le tableau se faisait de lui-même, et souvent c'était un chef-d'œuvre.

La forme et la couleur naissaient d'elles-mêmes sous ce pinceau créateur. Les rayons d'un soleil brillant animaient la chaumière et l'étable qu'il avait esquissées rapidement. Dans son ciel il y avait de la vie; sur la figure de ses paysans de la santé et de la joie. L'animal sans grâce et sans élégance, le basset aux jambes torses et souillé de fange, semblent, créés par lui, bondir et jouir de l'existence qui leur est prêtée par l'artiste. Jusqu'au porc immonde, tout en gardant les caractères ineffaçables de sa race et de sa laideur, devient modèle et type; on l'aime; il y a de la gaîté et du bonheur dans sa gastronomie de tous les momens, de l'éclat dans les jeux de lumière qui courent, se croisent et se jouent sur les soies qui le couvrent. Ce n'est pas une représentation prosaïque, ce n'est pas un mensonge poétique, c'est la vérité dans ce qu'elle a de piquant et même d'idéal; car, il ne faut pas s'y tromper, l'idéal est partout. Le plus grossier et le plus nonchalant des peintres, en est aussi le plus remarquablement idéal

dans le fait : en se rendant maître de ce qu'il y a de caractéristique dans la nature, on arrive naturellement à la poésie de l'art. Certes, vous ne découvrirez pas une pensée morale dans toute l'œuvre de Morland; sans doute il ne dit rien à l'ame ; et il est difficile qu'une seule idée philosophique vous traverse l'esprit à l'aspect de ses tableaux; mais c'est une insouciance, une nonchalance, un laisser-aller merveilleux. Quand vous avez contemplé ses œuvres, vous avez envie de ne plus songer à rien, de vous livrer naïvement à cette jouissance matérielle d'une vie, dont aucune réflexion triste ou sévère ne vient nuancer la teinte monotone, mais douce. On est tenté de se faire mendiant espagnol, sans soin, sans souci, et de préférer le bonheur des gueux à tous les bonheurs imaginables. Les œuvres de Morland respirent en général cette complète insouciance; c'est un vieux mendiant couvert de rides et de haillons, étendu sous un arbre tortu et desséché comme lui. C'est un marais verdâtre sur lequel s'endorment les rayons pourpres d'un beau soleil du soir. C'est une charrette embourbée, qu'un vieux charretier, à demi ivre et la pipe à la bouche, dirige de son mieux ou plutôt ne dirige pas. Il aime surtout les formes baroques et l'irrégularité pittoresques : un vieux toit de chaume que le tems a rougi; une pauvre vieille femme, boiteuse et éclopée, et dont le tablier antique est criblé de trous. C'est la magie de la couleur et l'extrême vérité du pinceau, qui font valoir ces détails minimes; grâce à eux Morland est un grand peintre.

Quoique *Bonington* ait passé la plus grande partie de sa vie en France, et que sa moisson de gloire ait été recueillie dans ce pays, il est Anglais, et nous le réclamons comme tel. Il étudia long-tems dans l'atelier de M. le baron Gros, qui, mécontent de son dessin et de son ardeur à

chercher de nouveaux effets hors de la ligne classique et convenue, lui ferma, qui le croirait ? la porte de son atelier. Cependant, quelque tems après, il crut pouvoir le relever de cet anathême, sous la condition expresse que Bonington, qui n'aimait que le paysage et les effets d'architecture, dessinerait avec patience et avec soin la figure académique. Après avoir voyagé en Italie et étudié le style des principaux maîtres des différentes écoles, il fonda un nouveau style qui lui était propre, et dont l'originalité trouva bientôt, comme il arrive malheureusement, une foule d'imitateurs serviles. C'était un mélange habile et adroit des qualités principales qui distinguent les maîtres de l'école dite classique, et de cette facilité, de cette grâce d'exécution que recherche avec tant de zèle, et une ferveur si souvent malheureuse, l'école opposée. Si l'on excepte le genre historique, dont il ne s'est jamais occupé, Bonington a essayé tous les autres. Son but était de réunir et de fondre, pour ainsi dire, le prestige de pinceau, que ses compatriotes recherchent, le fini de l'école hollandaise et la vigueur de coloris de l'école vénitienne. Il n'y a pas un de ces fragmens qui ne soit précieux, tant il y avait de force, d'originalité et de simplicité à-la-fois dans son talent.

Comme peintres d'aquarelles, les Anglais ont aussi atteint un degré, si ce n'est de perfection, du moins d'éclat et de vigueur, bien remarquable. C'est un genre à part, qui demande une grande sûreté d'exécution et une rare finesse de touche. Sans contredit, c'est *Thomas Girtin* qui a fait faire le plus de progrès à cette branche de l'art ; de tous nos peintres d'aquarelles, c'est celui qui s'est le plus rapproché de la vigueur et de la finesse qui caractérisent ordinairement la peinture à l'huile. Avant Girtin et Turner, ce genre de peinture, aujourd'hui devenu populaire,

était à peine pratiqué ; ce sont eux qui l'ont élevé à la dignité d'art. Pendant toute sa jeunesse, Girtin erra dans les faubourgs de Londres, cherchant des ruines pittoresques, des accidens singuliers à reproduire, des aspects nouveaux à saisir. Le premier, il fit l'aquarelle d'une manière large ; et, au lieu de se contenter d'indiquer seulement les effets de la nature, au lieu d'un lavis insignifiant et fade, il prit la résolution de parvenir à une imitation complète, et y réusssit. Quand le public s'aperçut de l'effet produit par ces grands coups de pinceau, jetés avec tant de hardiesse et de négligence apparente, il s'enthousiasma pour un genre qui lui semblait facile. L'aquarelle à la Girtin devint une mode, une fureur. Le plus mince amateur se crut capable de faire aussi ces belles ébauches, si chaudes et si vigoureuses : la terre de Cologne et la terre de Sienne furent mises en réquisition chez tous les marchands de couleurs. Jeunes filles dans les pensions, jeunes lords dans leurs boudoirs, s'y essayèrent. On a gravé, d'après lui, beaucoup de vues remarquables ; mais ce sont principalement ses aquarelles qui protègent encore aujourd'hui sa réputation. Loin de travailler rapidement et avec négligence, il donnait un soin extrême à toutes ses productions ; il revenait souvent sur la même teinte pour donner plus d'éclat et de solidité à sa couleur, et la persévérance avec laquelle il retravaillait les œuvres mêmes qui eussent pu sembler achevés à un artiste moins consciencieux, effraierait nos peintres modernes, qui se contentent d'ébauches frivoles et d'esquisses lâchées.

Westall porta ce genre à un degré de séduction inoui : on peut l'accuser d'avoir paré la nature d'ornemens factices, et d'avoir cherché des effets superficiellement agréables plutôt que solides et bien observés. Abusant des ressources et de la magie du clair-obscur, cherchant à captiver

le regard par le contraste et le jeu des nuances chatoyantes, il n'eut pas de peine à devenir populaire. Comme lui, *Hamilton* tomba dans ce défaut, que le goût du public favorisait. La mode encourageait Westall et Hamilton dans leurs conceptions brillantes; et, comme pour servir d'équilibre à cette mauvaise tendance, la folie antique de Barry et le délire gothique de Fuseli envahissaient d'immenses canevas. C'est ainsi que, dans les arts, un excès conduit infailliblement à l'excès contraire; les extrêmes se touchent et toutes les exagérations sont sœurs : à côté des amours nus, des bergers couverts de rubans, et des fades dessus-de-cheminée dont Boucher inonda le dix-huitième siècle, vous trouvez les essais effrénés de Diderot et de Ducis, le comte *Ugolin* de Fuseli, et autres preuves d'un effort violent vers un goût diamétralement contraire à celui qui régnait.

Nous nous arrêtons là; il faudrait, pour donner une idée complète et exacte de l'école anglaise actuelle, passer en revue une foule d'autres noms, entre autres, *Landseer, Etty,* imitateur de Martin, *Sharp,* et surtout le jeune *Harlow,* mort de bonne heure, et qui avait fait preuve d'un talent suave, original et gracieux.

(*Athenæum.*)

Voyages.

ASPECT DE LA NATURE

DANS LE BAS-CANADA (1).

L'Amérique, avec ses forêts vierges, ses hautes montagnes et ses fleuves au lit immense et au cours majestueux, offre aux Européens un spectacle imposant qui accable l'imagination. Nos paysages, dont l'œil embrasse facilement l'ensemble, excitent dans l'ame, par l'harmonie des lignes, la suavité des contours, un sentiment de sympathie qui associe l'homme à la nature, et semble lui révéler leur commune origine. Le spectateur mesure la scène, il jouit de la puissance de son ame; mais lorsqu'un horizon sans limites s'étend devant lui, lorsque tout ce qui s'offre à ses yeux est empreint de ce caractère d'immensité et d'infini, lorsqu'il désespère d'embrasser l'ensemble du tableau qui se déroule à ses pieds, son esprit s'humilie dans le sentiment de sa faiblesse, et l'effroi vient le saisir en présence de ces forces si supérieures à la sienne. Mais cet effroi sans péril, puisque ces forces supérieures ne sont pas ennemies, se tempère par l'admiration, et développe en son

(1) Note de l'Éd. La brillante description que l'on va lire justifiera la préférence que nos aïeux donnèrent à ces rayons pour y fixer le siége de leurs colonnies. Après avoir lu cet article et les documens statistiques que nous avons publiés sur cette contrée dans le 22ᵉ Numéro de la 2ᵉ série, on ne pourra s'empêcher de reconnaître qu'il était absurde de ne voir dans les Deux-Canadas que quelques arpens de neige et des habitans sauvages et sans industrie.

cœur le sentiment du sublime, ce merveilleux témoin de la grandeur et de la misère de l'homme. Ce sentiment respire partout dans la description qui va suivre, et que nous empruntons à la correspondance d'un Anglais. Elle est datée des bords du Saint-Laurent, ce roi des fleuves, qui se présente comme un rival devant l'Océan, lorsqu'il vient y perdre ses eaux et son nom. Voici cette lettre :

« Je vous écris de Sainte-Anne, bourg assez considérable situé sur la rive gauche du Saint-Laurent, à trente milles environ de Québec, dans le Bas-Canada. Je formai il y a quelques jours, de concert avec un de mes amis, le projet d'explorer ce pays, que les voyageurs ont rarement visité, et qui est demeuré presque inconnu. C'était pour nous un voyage de découvertes. Munis d'un attirail de chasse et de pêche, nous montâmes dans une voiture du pays, traînée par un petit poney canadien, animal infatigable et plein d'ardeur. Nous nous mîmes en route par un de ces beaux jours d'été qui sont le privilége de cet heureux climat. Désormais le ciel brumeux de l'Angleterre et ses vertes campagnes sont désenchantés à mes yeux; le spectacle dont j'ai été témoin m'a rendu infidèle au souvenir de la patrie. Cette boutade de voyageur vous fera sourire; mais si vous aviez été auprès de moi, vous partageriez mon enthousiasme et mes dédains, et votre cœur battrait à l'unisson du mien.

» Notre voyage commença avec le jour, et au moment où nous descendîmes des hauteurs escarpées de l'imprenable forteresse de Québec, le soleil s'élevait au-dessus des montagnes bleues du cap Tourment, qui formaient un demi-cercle devant nous. A nos pieds coulait l'eau claire et profonde du Saint-Laurent, partagé en deux bras par l'île Montmorency, parsemée de cabanes blanches qui se détachent sur la sombre verdure des bois. A gauche, une

longue chaîne de montagnes baignées d'une lumière éblouissante qui se décomposait en reflets de mille couleurs, offrait aux regards un horizon fantastique; à droite, la vue se perdait sur une immense étendue de forêts, et s'arrêtait au loin sur des hauteurs d'un gris perlé, dont les teintes délicates se fondaient avec l'azur du ciel. Votre ame insulaire et glacée essaierait en vain de se représenter ce spectacle de magnificence orientale. Notre soleil anglais, luttant à son lever contre les brouillards, et perçant à grand peine une atmosphère brumeuse pour nous envoyer quelques rayons décolorés, n'a rien de commun avec ce géant de lumière, qui, du premier jet de ses feux, teignait de pourpre ces immenses campagnes. Je comprends maintenant les doigts de rose que les poètes de la Grèce donnaient à l'Aurore, et que les nôtres lui ont conservés par respect pour la tradition classique.

» Ce paysage majestueux nous aurait arrêtés long-tems, si nous avions voulu céder à notre admiration; mais nous avions plusieurs milles à parcourir, et l'air frais du matin devait bientôt faire place à la brûlante ardeur du midi. Après avoir franchi les derniers ouvrages de fortification qui entourent la ville, nous nous trouvâmes en face d'un pont de bois de curieuse structure, jeté sur la petite rivière de Saint-Charles, qui traverse une vallée délicieuse. Au-delà du pont, le premier monument qui frappe les yeux est un séminaire tenu par des prêtres catholiques. On a souvent remarqué le goût du clergé dans le choix des sites où s'élèvent les édifices religieux. En Angleterre, les ruines des monastères et des églises catholiques se font admirer surtout par leur situation pittoresque. La même observation s'applique aux monumens que les prêtres ont élevés en Amérique. Ce bâtiment, situé près du village de Beauport, quoique d'une architecture fort simple, se

distingue par l'élégance des formes et l'heureux choix du site, de toutes les autres constructions, qui portent, dans cette contrée, un caractère de vulgarité en contraste avec l'aspect sublime de la nature. Laissant derrière nous le paisible et pittoresque asile des prêtres et de leurs jeunes disciples, nous gravîmes bientôt les hauteurs qui s'élèvent sur la rive nord du Saint-Laurent. Comme nous traversions rapidement le hameau de Beauport, les paysans se rendaient à leurs travaux, et nous saluaient avec une prévenance et une politesse qui me surprirent agréablement. C'était sans doute un reste de cette éducation féodale que les gentilhommes français avaient donnée à leurs premiers vassaux. Nous aurions voulu pouvoir nous arrêter sur les bords de la rivière de Montmorency, que nous traversâmes un peu au-dessus de ses chutes, chutes gigantesques dont quelques-unes n'ont pas moins de deux cent quarante pieds; mais il fallait arriver au but de notre voyage, et nous continuâmes, à notre grand regret, de nous avancer, sous un soleil brûlant, jusqu'à la rivière Sainte-Anne, terme de notre course.

» Avant d'arriver à la description de cette rivière, jetons un regard en arrière sur la route que nous avions parcourue. Nous étions alors à trente milles environ de Québec. Le promontoire d'où nous avions joui d'un spectacle si majestueux était alors le point saillant de cette nouvelle perspective. S'abaissant par une pente hardie et gracieuse dans les eaux qui coulaient à ses pieds, il dominait sur tous les objets environnans, et enchaînait l'attention par la beauté et la singularité de ses contours. L'atmosphère était si pure et si transparente, que, même à cette distance, nous distinguions sans peine les maisons qui couvraient ses flancs, et les tours des deux églises de la Ville-Haute qui étincelaient au soleil comme des palais

magiques. La plupart des maisons sont, comme les églises, recouvertes de lames d'étain, de sorte que, par le soleil, la ville se couronne d'une auréole lumineuse, et semble réaliser les merveilles de la féerie. Au sommet de la montagne et sur le revers, se dessinaient les lignes de défense et les nombreuses batteries que les Anglais ont établies à si grands frais, comme pour s'assurer de n'être jamais forcés dans ce dernier retranchement de leur puissance. Le fleuve, dont nos filets d'eau européens ne sauraient donner la plus faible idée, déroulait dans la plaine ses immenses replis. Plusieurs milles séparent ses deux rives; et lorsqu'au-delà de l'île Montmorency, ses deux bras se rejoignent, ce n'est plus par milles, mais par lieues qu'il faut le mesurer. L'Angleterre avec ses vertes collines, ses champs divisés comme les cases d'un damier, ses chaumières, ses petites plaines et ses forêts pygmées, perd toute puissance sur l'imagination en regard de ce paysage immense et magnifique. Ici les fleuves ressemblent à des mers; les forêts défient la vue par leur immensité; les montagnes, échelonnées les unes au-dessus des autres, présentent une infinie variété de formes et de couleurs, et tous ces élémens pittoresques forment un ensemble qui confond l'imagination et la mémoire. Ces scènes gigantesques semblent trop vastes pour les facultés ordinaires; et lorsqu'elles ne sont plus sous les yeux, le souvenir est impuissant à reproduire la réalité. Il reste bien dans l'ame l'image confuse d'un immense tableau, riche de couleurs et de formes colossales, mais le spectacle est si nouveau et si démesuré, que l'émotion exclut l'observation, et que, pour rallier ses souvenirs et raviver ses sensations, il faut se replacer sur le lieu de la scène, tant la nature est ici supérieure à l'esprit de l'homme. Rarement dans la vie j'ai éprouvé à ce point le sentiment de l'infériorité, et ce n'est

pas une des moindres merveilles de l'Amérique, qu'un de ses paysages m'ait ainsi contraint à reconnaître et à bénir la puissance de Dieu. Mais je dois poursuivre le récit de mon pélerinage.

» La prudence nous commandait, avant de pousser plus loin , de laisser notre équipage et de nous mettre à la discrétion d'un guide, autrement nous aurions pu manquer de gite pour la nuit et nous épuiser à chercher notre route à travers les bois. A mesure que nous nous élevions dans les montagnes, la scène que je vous ai déjà décrite devenait plus distincte et plus imposante, au point que nous découvrions à l'horizon une chaine de montagnes situées dans l'état de Vermont. Poursuivant toujours notre pénible ascension, nous tressaillimes tout-à-coup au bruit d'un fort coup de canon. Il était alors midi, et, nous tournant vers Québec, nous pûmes voir distinctement une blanche colonne de fumée s'élever de la citadelle. A cette distance de plus de trente milles, le canon de la méridienne, qui avait souvent éclaté à mon insu pendant mon séjour à Québec, résonnait très-clairement à nos oreilles, et les échos de la montagne en répercutaient le son avec violence. Arrivés à la maison qu'on nous avait indiquée, nous y fimes une courte halte et un maigre repas. Heureusement notre voyage n'avait pas été entrepris dans une intention gastronomique, et si notre estomac eut à souffrir, nos yeux avaient été charmés au-delà de nos espérances. Notre hôte, que nous fimes appeler, s'empressa de comparaître, escorté de sa femme et d'une demi-douzaine d'enfans. Après une conférence soutenue, d'une part en français-canadien, et de l'autre en anglais francisé, nous parvinmes, au milieu de la confusion de cinq ou six voix qui se disputaient la parole et dont les tons élevés ajoutaient encore à l'obscurité des deux jargons rivaux, à leur faire comprendre

le sens de nos questions. On nous donna un guide selon nos désirs. Nous laissâmes à l'hôte canadien notre voiture et notre cheval, qui ne demandait pas mieux que de se reposer, et nous nous dirigeâmes à travers bois jusqu'aux chutes de la rivière Sainte-Anne.

» La chaleur, qui était devenue insupportable, ne nous découragea point. Une fois engagés dans l'épaisseur du bois, nous étions en sûreté contre les rayons du soleil. Toutefois, l'air était lourd et étouffant; on ne sentait point la moindre brise; les mousquites même se taisaient. Un silence de mort régnait dans toute cette forêt vierge; et quelle forêt, grand Dieu! Le sol est en général peu fertile dans cette contrée, aussi les arbres y sont-ils moins vigoureux que dans d'autres pays que j'ai visités. Néanmoins ils étonnèrent encore mes yeux européens, peu familiarisés avec la puissante végétation des pays transatlantiques. Ce qui caractérise les forêts de cette partie de l'Amérique, ce n'est pas la beauté individuelle des arbres pris isolément, ce sont des troncs élevés, peu garnis de branche, et d'un aspect peu vivant; mais pénétrez dans le cœur de la forêt, et vos impressions prendront un tout autre caractère. Vous êtes entrés dans un sanctuaire. Aucun jour venant de droite ou de gauche, de l'avant ou de l'arrière, ne vous avertit de l'existence d'un monde extérieur. Transportez-vous dans la forêt du Hampshire, cherchez-en les parties les plus sombres, les plus secrètes profondeurs, vous espérerez en vain d'y éprouver le même sentiment. Je n'ai jamais désiré voir de plus beaux hêtres que ceux du Hampshire, et cependant ces arbres gigantesques qui ne donnent à travers leur feuillage qu'une lumière aussi douce que celle de la lune, ne peuvent vous faire croire que vous soyiez au sein d'une forêt sans limites. Des rayons y pénètrent par quelque clairière. A chaque

pas vous entrevoyez une hauteur, une route, une chaumière, un clocher qui vous rappellent le voisinage de l'homme. Ici, au contraire, la nature règne sans partage. Vous marchez sur un sol où la lumière du jour n'a jamais pénétré; les feuilles que vous foulez tapissent cette terre depuis des siècles, et se couvrent chaque année de couches nouvelles. La forêt elle-même s'est renouvelée; mais le sol a toujours eu le même ombrage, et le même lit de feuilles l'a toujours recouvert. Dans les profondeurs des forêts de pins l'effet est encore plus profond; la scène se développe dans des proportions plus vigoureuses. L'ombre qui s'épaissit sous leur voûte obscure est d'une teinte plus sombre encore, et lorsque le vent agite leurs cimes et trouble par des bruits sublimes le silence solennel de la forêt, notre ame comprend et partage la pieuse superstition des premiers hommes, qui faisaient de ces retraites profondes le séjour de la divinité. Le murmure des arbres est bien une voix divine qui prend l'accent de la colère, de l'amour, au gré des terreurs ou des espérances du cœur.

» Nous eûmes peu le loisir de nous livrer à ces émotions religieuses, car le robuste jeune homme qui nous servait de guide, n'était pas de nature contemplative. Il allait à travers mille obstacles d'un pas si rapide et si assuré, que nous avions peine à le suivre. Nous arrivâmes bientôt à un point extrême d'où notre vue plongeait, par une pente rapide, dans un abîme dont le fond échappait à nos regards. Un bruit sourd, immense, semblable au mugissement du tonnerre, s'en exhalait à de longs intervalles. Nous arrêtâmes notre guide pour savoir de lui par quel moyen il prétendait nous conduire au fond de ce mystérieux abime. Nous étions à-peu-près certains que ce n'était pas là le chemin du ténébreux empire,

mais nous n'étions pas fâchés d'avoir nos sûretés. Il était évident, d'après le bruit que nous entendions, que la rivière coulait au-dessous de nos pieds, et nous voulions savoir si un faux pas ne pouvait pas nous précipiter dans ses eaux furieuses. Notre guide eut bientôt dissipé nos craintes en nous prouvant qu'il connaissait à merveille la topographie de ces terribles avenues. Ce n'est pas qu'il dût cette science si complète à son goût pour la musique du torrent ou pour les émotions sublimes, mais il l'avait acquise à la poursuite des vaches qui trompaient quelquefois la vigilance de leur jeune gardien. La pêche l'avait aussi attiré souvent dans les mêmes sentiers. Nous allions descendre jusqu'au pied des chutes d'où le point de vue était, selon notre guide, le plus favorable à l'observation.

» La rivière coulant entre deux bords escarpés, dans une vallée profonde et très-boisée, il nous était impossible de rien découvrir. Nous savions seulement à l'entraînement de nos pas, que nous suivions une pente très-rapide. Nous continuâmes ainsi quelque tems, sans rien voir autour de nous, avant d'atteindre le niveau de la rivière, au-dessus de ses chutes, et, arrivés à cet endroit, notre route devint réellement périlleuse : elle n'offrait plus de simples obstacles, mais de véritables dangers. Nous marchions, non plus sur une pente rapide, mais sur la crête d'un précipice où nous n'avions d'autre appui que des rochers, des racines et des bruyères. On doit bien se garder, en voyageant ainsi, de s'attacher aux branches des arbres, si l'on tient à la vie de ses compagnons, car la branche que l'on quitte va reprendre violemment sa place, en renversant tout ce qu'elle rencontre. Cependant, comme nous étions quelquefois réduits à recourir à ces appuis perfides, nous étions obligés de nous tenir à distance, et de laisser

prendre le pas à notre guide, qui, mieux exercé à ce manége, nous devançait souvent d'assez loin. Les cris que nous échangions nous empêchaient de perdre sa trace. L'écho les répétait en les redoublant jusqu'au moment où le bruit des cascades nous imposa silence en couvrant toutes nos voix. Notre guide, qui disparaissait souvent à nos yeux, s'amusait de nos terreurs et de notre embarras, et les difficultés du terrain aggravées par le bruit des chutes qui nous étourdissait, nous préparait, par de terribles épreuves, au plaisir qui nous attendait. Nous en sortîmes cependant à notre honneur ; nos mains et nos habits payèrent seuls les frais du voyage, par des accrocs et des égratignures.

» Enfin nous arrivâmes au bord de la rivière, précisément au-dessous des chutes. Le magnifique spectacle qui s'offrit alors à nos yeux aurait payé largement de plus rudes fatigues. Nous étions en présence d'un vaste amphithéâtre, dont les côtés étaient jusques au haut couverts d'un riche feuillage; en face de nous, la rivière s'élançait en deux bonds du milieu de la montagne dans les profondeurs de son lit; des roches noires et des arbres au sombre feuillage brisaient l'eau dans le cours de sa chute, et relevaient par leur contraste l'éblouissante blancheur de l'écume. Un bassin, profondément creusé, recevait le torrent qui s'abattait avec un bruit affreux, et formait mille tourbillons jusqu'au moment où devenu plus calme, il reprenait un cours majestueux, et baignait de ses eaux limpides les contours gracieux de ses bords. Nous le suivions des yeux, dans les détours de la forêt où il allait bientôt se perdre.

» Cette esquisse, tout imparfaite qu'elle est, peut vous donner une idée de la scène qui nous plongeait dans une horreur délicieuse. Mais aucune expression ne saurait dé-

crire dans leur richesse les beautés qui nous éblouissaient. De longs rayons d'une lumière qui se décomposait en filets diaprés en passant à travers l'écume des flots, et se reflétant sur les collines opposées, donnaient à la moitié de cet amphithéâtre un éclat magique. Les ombres que projetaient les hauteurs voisines, la chute impétueuse de cette eau de cristal, le mélange de la lumière et de l'écume plus brillante encore, le bruit non interrompu de la chute, qui semblait un concert de mille voix, tout contribuait à donner à ce tableau un caractère de beauté surnaturelle. Pendant que mon imagination peuplait cette vallée merveilleuse, et donnait aux voix dont les accens frappaient mon oreille, des formes qui flottaient devant mes yeux, lorsque l'enthousiasme dont j'étais saisi m'avait transporté dans une sphère de poésie idéale, notre jeune guide, rassemblant toutes les forces de ses poumons pour se faire entendre : « Voilà, me dit-il, un bon endroit pour la pêche des truites. » Cette pensée prosaïque, jetée au travers de mes visions, chassa la brillante fantasmagorie que j'avais évoquée, comme le son du cor fait rentrer au néant les palais fantastiques. Je fus tenté un instant de pousser dans l'abime le mauvais génie qui m'avait ramené si brusquement sur la terre. Ce malheureux enfant auquel manquait sans doute le sens métaphysique qui m'avait si bien servi, venait d'apercevoir dans ma poche les instrumens de pêche que j'avais apportés, et il s'en empara pour faire la guerre aux truites, objet de son envie. Mon compagnon et moi nous prîmes nos crayons pour essayer de fixer sur le papier quelques-uns des points de vue qui se disputaient notre attention; mais nos efforts nous parurent ridicules, et nous nous en vengeâmes sur nos croquis qui attestaient trop visiblement notre impuissance.

» Cependant le soleil baissait à l'horizon, et notre Ca-

nadien nous avertit qu'il était tems de songer à la retraite. Comme nous ne paraissions pas disposés à céder à ses avis, parce que nous étions curieux d'observer l'effet des ombres sur l'ensemble du paysage, il nous donna à entendre qu'un plus long séjour devenait dangereux par l'imminence d'un ouragan. La pluie, qui pouvait tomber par torrens, et l'obscurité, nous auraient exposés à passer la nuit loin de notre gîte et sous les coups du tonnerre qui commençait à gronder dans le lointain. La prudence nous commandait de quitter cette scène de féerie. Le soleil disparut avant que nous fussions hors des bois; et le crépuscule aux teintes de pourpre colorait déjà la vallée et les montagnes, quand nous étions encore assez éloignés de notre asile. Dans la partie nord-ouest du ciel, on voyait s'élever l'un après l'autre d'énormes nuages aux flancs noirs, qui se groupaient en colonnes menaçantes. De loin en loin de sourds mugissemens, redoublés par l'écho des montagnes, justifiaient les pressentimens de notre guide. Quelque tems après notre arrivée, le ciel, entièrement voilé par les nuages, et la pesanteur de l'atmosphère, annonçaient une catastrophe prochaine. L'ouragan éclata tout à-coup avec furie, et emporta du premier choc le toit d'une vieille grange qui appartenait à notre hôte. De longs éclairs sillonnaient la nue sans interruption, et faisaient du ciel une voûte de feu. La vue était éblouie, et à chaque instant nous étions forcés de fermer les yeux pour ne pas être aveuglés. Ce tumulte des élémens jeta l'effroi parmi nos hôtes, qui ne trouvèrent rien de mieux, pour conjurer la tempête, que de se mettre en prières et d'inonder leur demeure d'eau bénite dont ils avaient heureusement une ample provision. L'ouragan s'apaisa bientôt, et la frayeur de nos Canadiens s'étant dissipée avec l'orage, ils songèrent enfin à nous préparer un repas dont nos forces

épuisées avaient grand besoin. L'appétit assaisonna ce souper, plus copieux que délicat; et, malgré l'odeur que le bois de cèdre exhalait dans l'étroite enceinte où nous étions emprisonnés, nous nous endormîmes d'un profond sommeil, que les souvenirs de cette journée, où la nature s'était montrée à nous si menaçante et si sublime, peuplèrent de rêves fantastiques.

(*Tait's Edinburgh Magazine.*)

—

STATISTIQUE

POLITIQUE ET FINANCIÈRE

DE

TOUS LES ÉTATS DE L'EUROPE.

On a en général des idées très-fausses sur les divisions politiques de l'Europe, sur le nombre de ses états et sur la nature des divers gouvernemens qui les régissent. De mauvaises compilations décorées du nom de géographies, sont la source de toutes ces erreurs. Il n'y a pas un seul de ces livres qui ne décrive la petite république de Saint-Marin, et qui ne donne pour le moins le nom et la capitale des plus petits états de la confédération germanique, tandis qu'on cherche en vain dans ces ouvrages la république de Berne, qui est la plus grande de toutes celles qui existent aujourd'hui en Europe, et qu'on n'y trouve pas la moindre indication sur la république d'Andorre, dont la population est plus du double de celle de Saint-Marin. Les vingt-six républiques de la Suisse sont représentées par presque tous les géographes comme ne formant qu'un seul état, quoiqu'ils les qualifient de *confédération*, titre qui indique assez l'union politique de plusieurs états indépendans les uns des autres. Ceux même qui regardent la Suisse comme composée de plusieurs états différens, n'en comptent que ving-deux, parce qu'elle est partagée en vingt-deux cantons; mais les cantons d'Appenzell et d'Unterwald sont divisés chacun en deux états entièrement indépendans; le canton des Grisons est divisé en trois états différens, savoir : la *ligne grise*, la *ligne cadée*

et la *ligne des dix juridictions*. La Norwége, depuis 1815, n'est pas une grande province de la Suède, mais bien un royaume entièrement indépendant, qui n'a de commun avec cette dernière que le roi qui la régit.

Que dirons-nous des différences énormes que présentent entre eux les états de l'Europe considérés sous le rapport de leurs gouvernemens. On cherche en vain dans nos géographies, même les plus détaillées, une classification méthodique des nombreux états qui composent l'Europe. On se borne à les diviser vaguement en états *monarchiques absolus* ou *constitutionnels* et en *républiques*; mais ces dernières offrent entre elles des différences aussi grandes que celles que présentent les états monarchiques entre eux. Les notions relatives aux grandes divisions politiques et géographiques de l'Europe, ne sont pas moins vagues, pour ne pas dire moins inexactes. On met la Russie dans l'Europe septentrionale, lorsque, par son immense étendue, elle embrasse toute la partie orientale.

Notre recueil étant destiné non-seulement à propager les faits nouveaux dont s'enrichit la géographie, mais encore à rectifier toutes les erreurs que nous avons l'occasion de découvrir, nous nous empressons de publier l'article suivant rédigé par M. Balbi, statisticien consciencieux et éclairé (1).

(1) NOTE DE L'ÉD. Durant les sept années que M. Balbi a résidé en France, sans comprendre les nombreux articles dont il a enrichi plusieurs recueils périodiques, et spécialement la REVUE BRITANNIQUE, ce savant a publié treize ouvrages remarquables sur la géographie et la statistique, parmi lesquels nous signalerons son *Essai statistique et politique du royaume de Portugal et des Algarves*, son curieux *Atlas Ethnographique du Globe*, et son nouvel *Abrégé de Géographie*, monument prodigieux de savoir et de recherches, qui a enfin sorti la géographie de l'ornière de la routine, et qui, à lui seul, a coûté à son auteur plus de dix années de travail et d'étude. Nous regrettons

Non-seulement il présente la rectification de plusieurs erreurs adoptées généralement comme des axiomes, mais il offre le résumé de tout ce qu'on peut dire de plus nouveau sur les divisions actuelles de l'Europe, sur le nombre de ses états, et sur leur classification sous le rapport géographique et sous celui qu'offrent les nuances de leurs divers gouvernemens.

Il est impossible de tracer, dit ce géographe statisticien, des divisions naturelles de l'Europe qui correspondent exactement avec ses divisions politiques. Pour atteindre ce but, il faut autant que possible se borner à trois ou quatre grandes divisions. C'est aussi ce qu'ont fait presque tous les géographes, quoique sans beaucoup de succès; ils ont divisé l'Europe en trois grandes régions : *méridionale*, *centrale* et *septentrionale*; mais ce système est on ne peut plus absurde; car l'empire russe, qu'on place dans la dernière, pourrait tout aussi bien être rangé dans les deux autres. Dès l'année 1815, nous avons senti l'inconvénient de cette division, et nous avons proposé de partager l'Europe en deux parties principales : *Europe occidentale* et *Europe orientale*; nous avons placé l'empire russe dans cette dernière. Nous avons subdivisé la première en *septentrionale*, *centrale* et *méridionale*, et nous avons classé dans ces trois subdivisions tous les autres états. Mais par la suite, réfléchissant mieux sur cette division, et considérant que la Turquie d'Europe et les républiques des îles Ioniennes et de Cracovie, appartiennent incontestablement à l'Europe orientale, nous n'avons pas hésité à les classer dans cette division. En effet, le

vivement que le gouvernement français n'ait pas assez apprécié les travaux de ce savant étranger, et qu'il l'ait laissé quitter un pays qu'il avait enrichi de tant de productions utiles.

centre du continent européen se trouve à une petite distance à l'ouest de Varsovie. En tirant par ce point une ligne droite du nord au sud, on a à l'est tout l'empire russe et les trois états que nous venons de nommer; une seule fraction de l'empire ottoman dépasse la ligne de partage. Tous les autres états de l'Europe restent à son occident, à l'exception de la moitié environ de l'empire d'Autriche et d'une fraction de la monarchie prussienne. On peut donc sans inconvénient adopter la division que nous proposons, comme celle qui s'accorde plus que toute autre avec les divisions politiques actuelles. La division proposée par tous les géographes allemands en diffère entièrement. Elle consiste à partager l'Europe en cinq grandes régions, dont trois *alpines* et deux *maritimes*, subdivisées en douze grandes contrées. Cette division, à laquelle d'ailleurs on pourrait reprocher quelques inexactitudes, est trop en opposition avec les divisions politiques actuelles pour pouvoir leur servir de base.

D'après ce que nous venons de dire, l'Europe pourrait être divisée de la manière suivante :

EUROPE OCCIDENTALE, SUBDIVISÉE EN

Partie centrale, qui comprend l'empire d'Autriche, la monarchie française, monarchie hollandaise, royaume de Belgique et les confédérations germanique et suisse.

Partie méridionale, qui comprend les monarchies portugaise et espagnole et la république d'Andorre, dans la péninsule hispanique; et les divers états de l'Italie.

Partie septentrionale, qui comprend les monarchies anglaise, norwégieno-suédoise et danoise.

EUROPE ORIENTALE, qui comprend les empires russe et ottoman, et les républiques des Iles Ioniennes et de Cracovie, le nouvel état de la Grèce et les principautés de Servie, Valachie et Moldavie.

En considérant l'Europe sous le rapport politique, elle n'offre pas moins de quatre-vingt-huit états très-différens

entre eux, mais qui, à quelques exceptions près, sont tous égaux sous le rapport de l'indépendance politique. Les géographes et les économistes les désignent souvent par *états du premier ordre*, *états du second* et *états du troisième ordre*; classification basée selon eux sur les forces et les ressources de ces états. Mais toutes ces classifications sont très-vagues, pour ne pas dire inexactes, puisqu'il est impossible de tracer la limite de démarcation entre chacune de ces trois grandes divisions. Il nous semble cependant qu'on peut regarder comme assez exacte la qualification de grandes puissances que l'on donne à la France, à l'Angleterre, à l'Autriche, à la Russie et à la Prusse, quoique cette dernière soit bien inférieure aux quatre autres sous le rapport de la population, des revenus et des ressources.

On trouve dans les différens états de l'Europe presque toutes les formes possibles de gouvernement, depuis le despotisme le plus absolu jusqu'à la démocratie la plus prononcée. Si l'on veut classer tous ces états d'après leur gouvernement respectif, on peut les réduire aux trois classes suivantes, dont chacune cependant offre des nuances très-variées. Il y a même des états qui se refusent à cette classification, tel que le royaume Sarde, dont le gouvernement de la partie continentale présente les formes d'une monarchie absolue, et le gouvernement de la partie insulaire celles des monarchies constitutionnelles. D'autres, comme la monarchie prussienne, offrent des nuances si délicates qu'on pourrait, avec autant de raison, les mettre dans la première série que les classer parmi les états de la seconde. Nous pensons cependant que l'on ne peut faire aucune objection sérieuse contre la classification suivante qui a obtenu les suffrages de plusieurs géographes et hommes d'état.

1° AUTOCRATIES OU MONARCHIES ABSOLUES. On en

compte dix-huit, savoir : l'empire ottoman, qui forme une subdivision à part; viennent ensuite l'empire russe et le royaume de Danemarck proprement dit; ceux d'Espagne et des Deux-Siciles; le royaume sarde, à l'exception de la Sardaigne; l'empire d'Autriche, à l'exception de la Hongrie et de la Transylvanie; l'état de l'Église; les grands-duchés de Toscane et d'Oldenbourg; l'électorat de Hesse; les duchés de Parme et de Modène en Italie; les principautés de Schwarzbourg-Sonderhausen en Allemagne, et celle de Monaco en Italie; le landgraviat de Hesse-Hombourg, et la seigneurie de Kniphausen.

2° Monarchies limitées ou constitutionnelles. On en compte trente-huit, savoir : le Royaume-Uni, ou la monarchie anglaise; le royaume de France, ou la monarchie française; le royaume des Pays-Bas, ou la monarchie néerlandaise; le royaume de Suède et celui de Norwége, qui forment la monarchie norvégieno-suédoise; le royaume de Pologne, dont le souverain est en même-tems empereur de Russie; les royaumes de Bavière, de Wurtemberg; les grands-duchés de Bade et de Hesse; le duché de Nassau et la principauté de Hohenzollern-Hechingen; la principauté de Neuchâtel dans la confédération suisse; tous ces états sont de véritables monarchies constitutionnelles. Viennent ensuite la monarchie prussienne, les royaumes de Saxe et de Hanovre; le grand-duché de Saxe-Weimar; les duchés de Saxe-Cobourg-Gotha, de Saxe-Meinungen-Hildbourghausen et de Saxe-Altembourg; de Brunswick; les principautés de Waldeck, de Lippe-Detmold, Schwarzbourg-Rudolstadt, et Lichtenstein; le duché de Lucques; les deux grands-duchés de Mecklenbourg-Schwerin et Mecklenbourg-Strelitz; les trois duchés d'Anhalt-Dessau, d'Anhalt-Bernebourg, et d'Anhalt-Kœthen; les trois principautés de Reuss-Greiz,

Reuss-Schleiz et de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf. Nous croyons qu'on pourrait ajouter à cette subdivision, non-seulement le nouvel état de la Grèce, mais aussi les trois principautés de Servie, de Valachie et de Moldavie, tributaires de l'empire ottoman, et sous la protection de l'empire russe.

3° Républiques. On en compte trente-une. On peut les subdiviser en deux classes : 1° *Aristocraties*, dans laquelle on doit comprendre les cantons suisses de Lucerne, Zurich, Berne, Fribourg, Soleure, Bâle, Schaffouse et la république des Iles Ioniennes. 2° *Démocraties*, dans laquelle on comprend : Schwitz, Uri, Glaris, Zug, Appenzel-extérieur, Appenzel-intérieur, Bas-Unterwald, Haut-Unterwald, Saint-Gall, Argovie, Turgovie, Tessin, Vaud, Genève, les trois lignes des Grisons et les décuries du Valais, qui avec la principauté de Neuchâtel et les autres républiques suisses sus-mentionnées, forment la confédération suisse. Viennent ensuite : Andorre dans la péninsule hispanique; Saint-Marin en Italie; Cracovie en Pologne; Lubeck, Francfort, Brême et Hambourg en Allemagne.

En résumant ce que nous venons de dire, nous trouvons que l'Europe offre actuellement trois empires; une monarchie élective ecclésiastique; dix-sept royaumes; sept grands-duchés; un électorat; douze duchés; dix-sept principautés; un landgraviat; une seigneurie et trente-une républiques. Mais l'on doit faire observer que l'union du royaume de Pologne à l'empire de Russie, et celle du royaume de Norwége au royaume de Suède, ne détruisent pas leur qualité d'états; que le duc d'Oldenbourg n'a pas encore accepté le titre de grand-duc que lui a accordé le congrès de Vienne, non plus que l'électeur de Hesse-

Cassel, ne prend le titre de grand-duc que dans les actes relatifs au grand-duché de Fulda qu'il régit.

Nous ferons remarquer en outre que l'empire ottoman est aujourd'hui le plus ancien empire de l'Europe, puisque son origine remonte à l'époque de la prise de Constantinople en 1453, tandis que l'empire russe ne date que de 1721 et celui d'Autriche de 1804; que la France est la plus ancienne des monarchies existantes, puisqu'elle date de l'année 486; que l'Espagne, le Danemarck et l'Angleterre viennent immédiatement après; que la Toscane est le plus ancien des grands-duchés, et Brunswick le plus ancien des duchés; que Saint-Marin est non-seulement la plus ancienne des républiques, mais encore un des plus anciens états de l'Europe; que les républiques de Schwitz, Uri et Unterwald subsistent depuis 1308; que celle de Hambourg est la plus riche et la plus commerçante, tandis que les principautés de Lichtenstein et de Monaco, et la seigneurie de Kniphausen sont les plus petits de tous les états européens.

Nous ajouterons, comme appendice à cet article, le travail curieux que vient de publier récemment M. le baron de Malchus, célèbre statisticien allemand, sur la situation politique et financière de l'Europe en 1830; et dans lequel il a suivi à très-peu de différence près le classement que nous avons déjà proposé. Nous avons conservé scrupuleusement les chiffres du savant allemand, pour laisser à ce travail l'empreinte de son originalité; si nous lui eussions fait subir la moindre modification, il aurait pu perdre de son authenticité. Nous avons même laissé subsister les évaluations en florins du Rhin; mais nos lecteurs pourront facilement en faire la conversion en francs lorsqu'ils sauront que le florin du Rhin équivaut à 2 fr. 16 c.

ÉTATL.	DETTE EN FLORINS du Rhin.	MOYENNE que paie chaque individu pour la dette.		MOYENNE des IMPÔTS directs par mille carré.	MOYENNE que paie chaque individu pour LES IMPÔTS indirects.	
MONARC						
ABSOLU		Fl.	Kr.	Florins.	Fl.	Kr.
Empire russe. . . . . ,000	387,691,073	2	50	»	»	»
Empire d'Autriche. ,000	851,878,952	3	33	5,595	1	9⅓
Turquie d'Europe.. ,000	40,000 000	2	30	»	»	»
Monarchie espagnol,000	763,209,968	4	40	2,782	2	59
Royaume des Deux,000	206,078,680	4	26	8,025	2	17
Royaume sarde. . . . ,000	50,000,000	5	46	»	»	»
Monarchie danoise. ,000	40,689,337	5	14	»	»	»
État du Pape. . . . . ,000	187,000,000	2	13	»	»	»
Grand-Duché de To,000	52,000,000	4	27	»	»	»
Hesse Électorale. . . ,000	2,400,000	6	»	»	»	»
Duché de Parme. . . ,000	3,500,000	2	58	»	»	»
Grand-Duché d'Old,000	»	3	24	»	»	»
Duché de Modène. ,000	600,000	3	51	»	»	»
Princip. de Hohenz-,000	1,000,000	2	37	»	»	»
Princip. de Schw.-S,000	250,000	2	54	»	»	»
Principauté de Hess,000	500,000	4	12	»	»	»
MONARC						
CONSTITUTIO						
Monarchie française3,270	2,116,820,000	13	25	11,176	8	29
Royaume de Suède. ,333	»	8	9	»	»	»
Royaume de Norwé,378	2,750,000	3	19	179	2	39
Monarchie anglaise3,569	8,940,974,000	26	17	10,076⅘	23	46
Monarchie prussien,000	324,027,161	6	5	6,167	3	36
Royaume de Pologn,000	62,600,000	2	58	»	»	»
Monarchie portugai,000	61,620,000	6	18	1,653	1	21
Royaume de Bavié,345	123,377,673	4	52	6,229	2	44
Monarchie néerland,279	1,620,000,000	11	20	24,378	6	46
Royaume de Hanov,000	26,000,000	4	20	4,948	1	47
Royaume de Wurté,083	27,328,694	4	4	8,701	2	2
Royaume de Saxe. ,000	36,000,000	5	50	10,075	3	14
Grand-Duché de B,200	18,233,038	5	31	10,082	3	6
Gr.-D. de Mecklenb,000	9,500,000	1	57	»	»	»

ÉTATS.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS de 15 au degré.	POPULATION		REVENUS EN FLORINS DU RHIN		TOTAL.	DETTE EN FLORINS du Rhin.	MOYENNE que paie chaque individu pour la dette.		MOYENNE des IMPÔTS directs par mille carré.	MOYENNE que paie chaque individu pour LES IMPÔTS indirects.	
		ABSOLUE.	RELATIVE.	Provenant DES IMPÔTS directs.	Provenant DES IMPÔTS indirects.			Fl.	Kr.	Florins.	Fl.	Kr.
MONARCHIES ABSOLUES.												
Empire russe	375,174	60,367,410	611	160,000,000	30,000,000	190,000,000	387,691,073	2	50	»	»	»
Empire d'Autriche	12,153 ½	32,838,915	2,703	81,600,000	42,600,000	152,000,000	851,878,952	3	33	5,595	1	9 ⅓
Turquie d'Europe	10,005	9,476,000	947	»	20,000,000	27,000,000	40,000 000	2	30	»	»	»
Monarchie espagnole	8,446	13,900,000	1,645	23,500,000	41,500,000	70,000,000	763,209,968	4	40	2,782	2	59
Royaume des Deux-Siciles	1,987	7,414,717	3,732	15,945,670	17,031,600	39,500,000	206,078,680	4	26	8,025	2	17
Royaume sarde	1,363	4,333,966	3,180	25,000,000	»	30,000,000	50,000,000	5	46	»	»	»
Monarchie danoise	1,019	1,931,014	1,895	10,125,000	»	13,500,000	40,689,337	5	14	»	»	»
État du Pape	811	2,483,940	3,062	5,500,000	»	6,500,000	187,000,000	2	13	»	»	»
Grand-Duché de Toscane	395	1,300,000	3,291	5,800,000	»	6,800,000	52,000,000	4	27	»	»	»
Hesse Électorale	208,9	600,000	2,884	3,600,000	»	5,200,000	2,400,000	6	»	»	»	»
Duché de Parme	103,9	437,400	4,246	1,300,000	»	1,800,000	3,500,000	2	58	»	»	»
Grand-Duché d'Oldenbourg	114,8	235,200	2,603	800,000	»	1,500,000	»	3	24	»	»	»
Duché de Modène	98,7	379,000	3,867	1,460,000	»	1,760,000	600,000	3	51	»	»	»
Princip. de Hohenz-Sigmaringen	18	38,000	2,111	100,000	»	200,000	1,000,000	2	37	»	»	»
Princip. de Schw.-Sonderhauzen	16,9	48,100	3,006	140,000	»	300,000	250,000	2	54	»	»	»
Principauté de Hesse-Hombourg	7,8	21,350	3,050	90,000	»	110,000	500,000	4	12	»	»	»
MONARCHIES CONSTITUTIONNELLES.												
Monarchie française	11,653	32,500,000	2,789	130,235,630	276,109,750	452,568,270	2,116,820,000	13	25	11,176	8	29
Royaume de Suède	7,935 ½	2,900,000	365 ½	23,600,000	»	23,677,333	»	8	9	»	»	»
Royaume de Norwége	5,798	1,050,132	181	1,038,600	2,447,361	3,862,378	2,750,000	3	19	179	2	39
Monarchie anglaise	5,335	22,129,055	3,998	55,775,000	526,068,576	584,803,569	8,940,974,000	26	17	10,076 ⅘	23	46
Monarchie prussienne	5,040	12,552,278	2,490	31,081,750	45,277,750	88,893,000	324,027,161	6	5	6,167	3	36
Royaume de Pologne	2,293	4,035,700	1,760	12,000,000	2,250,000	14,250,000	62,600,000	2	58	»	»	»
Monarchie portugaise	1,722	3,013,950	1,751	4,846,385	16,155,900	23,000,000	61,620,000	6	18	1,653	1	21
Royaume de Bavière	1,383	4,037,017	2,916	8,614,666	11,082,065	32,434,345	123,377,673	4	52	6,229	2	44
Monarchie néerlandaise	1,196	6,116,635	5,114 ⅕	29,156,436	41,156,919	71,886,279	1,620,000,000	11	20	24,378	6	46
Royaume de Hanovre	695	1,537,500	2,212	3,439,133	2,427,343	10,800,000	26,000,000	4	20	4,948	1	47
Royaume de Wurtemberg	359	1,535,403	4,276	3,123,700	3,131,580	9,294,083	27,328,694	4	4	8,701	2	2
Royaume de Saxe	348	1,350,000	3,880	3,506,400	4,375,720	11,000,000	36,000,000	5	50	10,075	3	14
Grand-Duché de Bade	274	1,141,727	4,092	2,764,600	3,549,800	9,832,200	18,233,038	5	31	10,082	3	6
Gr.-D. de Mecklenbourg-Schwerin	223,8	435,000	1,950	850,000	»	2,500,000	9,500,000	1	57	»	»	»

ÉTATS.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS de 15 au degré.	POPULATION. ABSOLUE.	POPULATION. RELATIVE.	REVENUS EN FLORINS DU RHIN Provenant DES IMPÔTS directs.	REVENUS EN FLORINS DU RHIN Provenant DES IMPÔTS indirects.	TOTAL.	DETTE EN FLORINS du Rhin.	MOYENNE que paie chaque individu pour la dette. Fl.	Kr.	MOYENNE des IMPÔTS directs par mille carré. Florins	MOYENNE que paie chaque individu pour LES IMPÔTS indirects. Fl.	Kr.
SUITE DES **MONARCHIES** CONSTITUTIONNELLES.												
Grand-Duché de Hesse..........	185	697,901	3,772	2,113,948	2,215,502	5,861,060	12,926,552	6	12	11,426	3	10
Nouvel État de la Grèce.........	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Duché de Brunswick...........	70,4	244,200	3,488	706,158	459,000	3,089,000	7,500,000	5	»	10,592	1	58
Gr.-Duché de Saxe-Weimar......	65,8	225,900	3,476	1,183,951	»	2,245,951	7,096,194	5	14	»	»	»
Duché de Saxe-Cobourg.........	47,8	145,500	3,093	850,000	»	1,180,000	5,400,000	5	50	»	»	»
Duché de Saxe-Meiningen........	41,7	130,000	3,170	450,000	»	900,000	4,000,000	3	27	»	»	»
Gr.-Duché de Meckl.-Strelitz.....	36,1	79,400	2,205	200,000	»	700,000	1,260,000	2	43	»	»	»
Duché de Nassau..............	82,7	337,300	4,113	770,000	786,434	2,967,434	4,500,000	4	36	9,390	2	19
Duché de Saxe-Altenbourg.......	23,4	108,000	4,695	500,000	»	725,000	1,500,000	4	37	»	»	»
Principauté de Waldeck........	21,6	54,000	2,572	200,000	»	480,000	1,400,000	4	»	»	»	»
Pr. de Reuss (branche cadette)...	21,1	57,600	2,742	125,000	»	500,000	700,000	2	20	»	»	»
Pr. de Lippe-Detmold..........	20,5	76,718	3,835	160,000	»	580,000	700,000	2	6	»	»	»
Duché de Lucques.............	19,5	145,000	7,632	600,000	»	860,000	1,500,000	4	8	»	»	»
Pr. de Schwarzbourg-Rudolstadt..	19,1	56,992	2,999	141,636	»	350,000	269,800	2	28	»	»	»
Anhalt-Dessau................	16,3	57,500	3,593	252,000	»	852,000	600,000	4	22	»	»	»
Anhalt-Bernbourg.............	15,8	38,900	2,600	176,400	»	540,000	720,000	4	32	»	»	»
Anhalt-Kothen................	15	33,500	2,233	135,000	»	276,000	1,900,000	4	2	»	»	»
Pr. de Lippe-Schaumbourg......	9,7	25,500	2,833	30,000	»	240,000	»	1	2	»	»	»
Pr. de Reuss (branche aînée)....	6,8	24,100	4,016	60,000	»	168,000	200,000	2	20	»	»	»
Pr. de Hohenzollern-Hechingen...	5,1	14,900	2,980	50,000	»	70,000	300,000	3	20	»	»	»
Pr. de Lichtenstein...........	2,4	5,800	2,900	15,000	»	20,500	»	2	35	»	»	»
RÉPUBLIQUES.												
Confédération suisse............	696,3	2,037,000	2,926	2,000,000	2,805,000	4,805,500	»	»	»	»	»	»
Iles Ioniennes.................	47,1	175,400	3,731	»	»	1,588,000	»	»	»	»	»	»
République de Cracovie.........	23,3	107,900	4,691	»	»	399,700	»	»	»	»	»	»
République de Hambourg........	7,1	137,700	19 671	1,500,000	»	1,800,000	15,500,000	10	52	»	»	»
République de Lubeck..........	6,7	46,500	7,750	380,000	»	480.000	2,600,000	8	10	»	»	»
République de Francfort........	4,3	32,200	13,050	600,000	»	760,000	8,000,000	9	3	»	»	»
République de Brême..........	3,2	57,800	19,266	420,000	»	480,000	3,600,000	8	18	»	»	»
République d'Andorre..........	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
République de Saint-Marin......	1	7,000	7,000	36,000	»	360,000	»	5	30	»	»	»

DU JOURNALISME EN ANGLETERRE

ET DE SES RESSORTS SECRETS.

La reine de l'Europe, on ne peut en douter, c'est la presse ; elle a ses courtisans, ses caprices, ses iniquités, ses ministres et ses palais. Elle a aussi, vous devez le croire, ses secrètes et mystérieuses intrigues ; elle cède, comme tous les princes, à la faveur et à la captation : à elle tout l'apanage du pouvoir, mais aussi tout son ridicule. La masse du public ne voit que les costumes et l'extérieur, les processions des grands jours, le protocole et le manifeste. Les Procope et les Dangeau passent derrière le rideau, s'insinuent dans les coulisses, se mêlent aux comparses, observent le jeu des machines, et voient par quelles misérables poulies, au moyen de quels papiers peints et de quels artifices puérils tous ces grands effets sont produits. Les intrigues de cour n'ont plus d'historiens, parce qu'elles n'intéressent personne. Les intrigues de journaux mériteraient de trouver des annalistes ; mais on recule devant cette tyrannie si puissante. On peut, en se réfugiant dans un pays voisin, échapper aux atteintes d'un roi et d'une cour ; mais la presse ! la presse ! où ne se trouve-t-elle pas ? où pourrait-on se tapir, pour se dérober à ses coups ? Des milliers de plumes se meuvent en Europe, et persuadent au peuple tout ce qu'il leur plaît d'inventer et de soutenir. Révéler les secrets du métier de journaliste, oser dire comment s'opère cette grande œuvre de charlatanisme universel, c'est du courage en vérité, c'est presque de l'héroïsme.

Nous allons le tenter cependant. Grâce à de mauvaises lois et à de mauvaises habitudes, le charlatanisme est entré dans toutes les actions et dans tous les mouvemens du journalisme; le mensonge y domine. Agent de publicité et de renseignement en apparence, il est devenu spéculation mercantile exploitée par les audacieux et les habiles.

C'est en Angleterre que le charlatanisme des papiers publics est porté le plus loin; c'est là qu'une vaste et scandaleuse organisation de corruption régit tout le système de cette littérature à part et si influente sur les peuples modernes. C'est un commerce, c'est un impôt, ce n'est plus une profession ni un moyen de répandre les lumières. On s'associe pour faire un journal et en retirer de grands bénéfices, comme des capitalistes s'associent pour enlever les boues d'une capitale ou entreprendre le péage général des routes. Il ne s'agit pas de talent et de principes, mais d'argent, mais de capitaux, et des moyens propres à les multiplier. Pour cela on s'adresse aux passions, on soutient un parti; mais la conscience, mais la vérité, que deviennent-elles?... De tous les journaux d'Europe, le plus remarquable assurément, c'est *le Times*. Aujourd'hui son radicalisme véhément vous étonne. Eh bien! sous la surintendance des mêmes éditeurs, sous la loi des mêmes propriétaires, il respirait le torysme le plus exalté, la haine la plus véhémente contre la France et les principes libéraux, un respect aveugle pour tous les abus. Ce journal nous prêche aujourd'hui le radicalisme, lui qui, à l'époque où lord Wellington se trouvait en Espagne, employait tant d'éloquence à placer le duc au niveau des plus grands capitaines; lui qui nous invita si vivement à verser des millions dans la caisse du héros moderne. Autrefois ce journal nous suppliait, au nom de tout ce que nous avions de sacré, au nom de nos fils et de nos mères,

de seconder le ministère et de l'aider dans cette profusion extravagante qui nous a placés sur la dernière limite de la banqueroute. Aujourd'hui, c'est lui qui s'élève avec le plus de force contre ce même genre de dépense, et qui attise le plus ardemment cette flamme révolutionnaire qui menace de nous consumer. D'où vient ce changement de langage et de pensée? de ce que *le Times* est sans principes. Servi par une remarquable sagacité, il tâte longtems, si je puis le dire, l'opinion publique, temporise jusqu'au moment où l'opinion incertaine suivra une route fixe et assurée; puis il se lance dans le courant, a soin de se tenir à la tête du mouvement, et semble diriger les affaires publiques, tandis que, dans la réalité, il est traîné à la remorque des idées populaires. Tel est le grand secret de fabrication qui place *le Times* à la tête de la presse périodique. On pourrait citer plus d'un exemple de ce machiavélisme au petit pied; je me contenterai des faits suivans, dont la vérité ne peut être contestée par personne.

Lorsque la question de l'émancipation des catholiques devint une question formidable, le journal dont nous parlons fut d'autant plus embarrassé pour se décider en faveur d'un parti, que la plupart des fractions de partis s'étaient mêlées et confondues. Après une discussion fort animée et qui ne donna point de résultat, il fut convenu que l'on attendrait, et que *le Times* ne parlerait de l'émancipation irlandaise que deux fois par semaine, jusqu'à nouvel ordre. M. Barns partit alors pour l'Irlande, sonda les esprits, découvrit, grâce à sa remarquable habileté dans ces matières, que l'avantage resterait infailliblement aux catholiques, et écrivit dans ce sens aux propriétaires du journal. Aussitôt toutes les forces intellectuelles dont *le Times* pouvait disposer se dirigèrent vers ce

point d'attaque, et le journal habile parut renverser un rempart déjà croulant, dont le premier il avait découvert la faiblesse.

Telle est la constante tactique du *Times,* et celle de tous les journaux qui veulent acquérir de la puissance. Ils ont l'air de guider, et ils sont guidés. Ils ressemblent fort à ces rasoirs dont parle notre poète satirique Pierre Pindare (1), et que l'on ne fabrique pas pour qu'ils coupent, mais seulement pour qu'ils se vendent. Le débit d'un journal est le seul intérêt qu'il offre à ses fondateurs. Écrit aujourd'hui, publié demain, oublié après-demain, il n'a pas d'existence réelle. Et qui a jamais entendu parler d'un Journal-Monument? Ses fautes on les pardonne sans peine; ses plus belles pages ne laissent pas une longue trace.

Aussi le mot *conscience* est-il absolument étranger au système qui dirige la plupart de ces publications. Dès qu'un fait, même mensonger, sert leur parti, elles le donnent pour vrai à leurs lecteurs. C'est ce qui arrive au *Times* mille fois par année. Sans doute il feint de se rétracter ensuite; mais l'effet est produit, le poison circule, le mensonge passe pour vérité, et ceux qui lisent la rétractation sont rarement les mêmes qui ont ajouté foi à l'assertion mensongère. Cependant, diront les gens crédules, de bonnes causes ont été plaidées, d'utiles principes ont été soutenus par les journaux : c'est *le Times* qui, le premier, a fait ressortir l'immoralité des mesures arbitraires du gouvernement anglais contre la reine Caroline. L'histoire de la part que prit ce journal dans l'affaire dont nous parlons vient à l'appui de ce que nous venons de dire.

Quand la reine eut débarqué à Douvres, il était im-

(1) Le docteur Wolcott.

possible de savoir si la masse du peuple anglais se déciderait en sa faveur ou se rangerait sous la bannière de ses ennemis. M. Barns fut encore envoyé en reconnaissance à Douvres; il trouva le peuple fort irrité contre la reine Caroline, et il se hâta d'écrire aux éditeurs que défendre cette cause perdue, était impossible. Mais, après un voyage de peu de jours en France, il repassa en Angleterre, et trouva que le cours de l'opinion publique avait changé : la défense de la reine, contre laquelle la morale publique s'était d'abord élevée, était devenue une affaire de parti. On s'insurgeait contre les ennemis de cette femme, non pour la défendre, mais pour les attaquer et les abattre. Alors parut dans *le Times* ce magnifique appel à la nation anglaise. Alors tonna en faveur d'une femme outragée toute l'éloquence des écrivains les plus habiles et les plus forts. Sans le secours du *Times*, la reine ne serait point parvenue à vaincre l'opinion publique soulevée contre elle, et à braver tout un ministère puissant qui disposait de millions pour l'écraser.

Il est inutile de parler d'un fait que tout le monde connaît, de ces rapports intimes qui se forment toujours entre les distributeurs des grâces et les rédacteurs de journaux puissans. Perry, lorsque les whigs triomphèrent en 1806, obtint une place de 800 liv. sterl. par an. M. Walter fils, propriétaire du *Times*, reçut, en 1805, de la main des ministres une pension de 600 liv. sterl. L'homme qui passe le plus de tems aujourd'hui dans le cabinet de Brougham est l'éditeur d'un journal du matin et le frère d'un avocat qui a reçu de ce lord des faveurs très-lucratives.

Mais entrons dans l'officine même des journaux; nous y verrons d'étranges singularités dont personne assurément ne se doute. Un seul homme, par exemple, fait fabriquer

sous ses yeux quatre feuilles de couleurs et de principes opposés. Un autre, le roi de son métier (c'est M. Colburn), publie à-la-fois *The United Service Journal* (1), recueil qui n'a jamais dévié du torysme le plus pur; *The New Monthly Magazine*, dont les doctrines sont radicales; *le Tems du Dimanche*, qui adopte les principes du whiggisme; *le Journal de la Cour*, qui pense comme tout le monde ou comme personne; et enfin *la Gazette Littéraire*, feuille toute commerciale, et dont le but unique est de prêter une vogue d'emprunt à telle publication, et de détruire ou d'entraver le succès de telle autre. Ainsi, des mêmes presses jaillissent à-la-fois toutes les idées contradictoires.

Le lieu du monde où l'on trouve le plus d'imposteurs et de dupes, c'est peut-être le bureau d'un journal. Nous avons, en Angleterre, un certain nombre d'hommes qui n'appartiennent point à la bonne compagnie, et dont le seul métier est de recueillir les nouvelles du jour. Rédacteurs à tant la ligne, il faut voir de quel étrange style ils barbouillent leurs pages, et de quels scandaleux mensonges ils chargent les colonnes des journaux qui leur sont livrés. Tandis que les écrivains de talent sont victimes des éditeurs qui les paient peu, et qui exigent beaucoup; ces éditeurs, à leur tour, sont dupes des rédacteurs à tant la ligne. Laquais hors de service, acteurs à la réforme, habitués de taverne, tailleurs en banqueroute : incapables d'avoir aucune idée de la vie élégante et de salon, ils griffonnent à la hâte toutes les exagérations vulgaires et tous les faux rapports qui frappent leurs oreilles. Ils vous donnent pour un renseignement confidentiel un document public et connu. Le propriétaire de *l'Observer* et de *l'En-*

(1) Feuille consacrée exclusivement aux matières stratégiques.

glishman, journaux du dimanche, a constamment été la dupe d'un imposteur de cette espèce. Tous les samedis soir il recevait une belle lettre, semblable aux dépêches ministérielles, et dont l'adresse était chargée de tous les titres que la vanité la plus exigeante pourrait demander à ses correspondans. Sur un des coins de l'enveloppe, étaient écrits ces mots, en très-gros caractères : *secret* et *confidentiel*. L'auteur de la lettre offrait à l'éditeur, pour la somme de cinq liv. sterl. seulement, une prétendue nouvelle ministérielle. A peine ce trésor était-il entre les mains de notre homme, il montait en toute hâte l'escalier qui conduisait au cabinet de son rédacteur, et lui montrait avec orgueil la précieuse lettre du correspondant anonyme. « Mais, lui disait le rédacteur, tout cela était dans le *Morning Chronicle*, aujourd'hui même. On s'est contenté de transposer quelques mots, et de remplacer telle ou telle expression par une expression synonyme. » Le bon éditeur, charmé de protéger un homme assez influent pour vivre dans l'intimité des ministres, et d'assez bon goût pour lui écrire sur papier vélin satiné, répondait qu'il ne fallait pas décourager un correspondant de cette nature, et qu'une autre fois, sans doute, les renseignemens qu'il apporterait seraient d'une haute importance.

Que de scènes comiques de ce genre j'ai vu se passer à Londres, dans presque tous les bureaux de journal ! Quelquefois les propriétaires de journaux, quand ils sont habiles et roués, s'amusent à tirer profit de la vanité de l'ignorance de leurs confrères. M. Thwaites, éditeur du *Morning Herald*, est un fort honnête homme, dont les manières sont communes, et qui confondrait aisément un marchand de chevaux avec un héritier de la pairie. Le propriétaire d'un journal du dimanche, espèce de Figaro

sans principes, se promit d'exploiter à-la-fois les velléités aristocratiques de M. Thwaites et sa crédulité de gobe-mouche. Il se présenta à lui comme un fashionable prêt à lui livrer sans réserve les secrets du boudoir et les arcanes aristocratiques des plus nobles salons de Londres. Belle trouvaille ! quelle mine à exploiter ! quelle bonne fortune pour le *Morning Herald*, journal plein de prétentions de tous les genres ! M. Thwaites enchanté, conclut sans autre renseignement, un traité avec son fournisseur, traité par lequel il s'engage à lui payer, à raison de cinq guinées par semaine, tous les documens dont il pourra disposer sur la vie des grands seigneurs et des grandes dames, sur les bals à la mode, et sur les intrigues de la cour.

Aussitôt le trompeur se mit à l'œuvre : ce ne furent plus, dans les colonnes du *Herald*, que descriptions élégantes et poétiques de festins, de bals, de concerts ; noms de grands seigneurs remplacés par des initiales et des étoiles ; peintures semi-lascives et semi-prétentieuses ; articles de modes et détails sur les amours de milord un tel et de sa femme. Le narrateur de toutes ces belles choses trouvait deux avantages dans le métier qu'il faisait. D'abord il gagnait de l'argent d'une manière assez commode ; ensuite il compromettait gravement son confrère, qui ne s'en doutait pas. Un incident vint mettre un terme à cette splendeur de langage, et éteindre tout-à-coup l'emphase du *Morning Herald*. Imaginez la sensation horrible qu'éprouva M. Thwaites, quand il décacheta la lettre suivante :

« Le duc de *** présente ses complimens à M. Thwaites, et le remercie d'avoir bien voulu insérer son nom dans le numéro d'hier. Il ne trouve point mal que les journaux s'amusent à faire les descriptions les plus poétiques et

même les plus mensongères des bals, des festins et des cérémonies publiques ou privées qui donnent carrière à l'imagination du rédacteur; seulement il a l'honneur de faire observer à M. Thwaites, que le jour où, selon le *Morning Herald*, son excellence reçut à sa table cent personnes de la plus haute distinction, son excellence, qui vient de perdre sa mère, partait pour ses domaines, situés dans le comté de Bedford. »

A peine la lecture de cette lettre était-elle achevée, que le collecteur de nouvelles entra dans le cabinet de M. Thwaites pour lui remettre la description d'un dîner non moins splendide donné par un autre duc.

« Dites-moi, demanda M. Thwaites à son Mercure, qui vous a donné les renseignemens que vous m'avez fournis sur le dîner du duc de *** ?

— Oh! ce grand dîner, ce dîner de la semaine dernière? eh mais!... c'est le duc lui même.

— Lui-même?

— Oui, le duc, voyez-vous?... excellent garçon, mais plein de vanité, qui se délecte à voir son nom imprimé dans les journaux. C'est son bonheur, c'est sa vie : chacun ses faiblesses. « Mon cher, me dit-il lundi dernier, » faites insérer ceci dans un de vos journaux, et je vous » serai infiniment obligé. » Je me contentai de corriger l'orthographe et la syntaxe, et son article parut tel qu'il l'avait fait.

— Diable! s'écria fort doucement M. Thwaites, dont le sang-froid est admirable, comment se fait-il que le duc m'écrive la lettre que voici? »

Et, sans colère, sans se troubler, il passa à son correspondant l'épître fatale. Ce dernier, la prenant nonchalamment, la lut, la jeta sur la table, et dit :

« C'est le duc qui se moque de vous.

— Prenez vos huit guinées, monsieur, et que je n'entende jamais parler de vous. »

Notre coquin reprit son chapeau, mit l'argent dans sa poche, remercia civilement M. Thwaites, et rentra chez lui. Le lendemain, le journal dont il était propriétaire publia la note suivante :

« Nous apprenons avec regret que le duc de *** vient de perdre sa mère. On ne saurait trop s'étonner de l'impudence des journaux, et du peu de crédit que le public doit attacher aux récits que font quelques-uns d'entre eux. Le *Morning Herald* prétendait avant-hier que ce même duc de *** venait de donner un grand dîner à ses amis, et cela le jour même de la mort de sa mère ! »

Tel est l'excès d'ignorance et de vulgarité qui souille nos journaux les plus célèbres. Il n'y a rien que l'on n'imagine pour en faciliter la vente et piquer la curiosité publique. Il y a peu de tems, un de ces détaillans de petits articles et de nouvelles plus ou moins scandaleuses reçut une somme considérable pour faire insérer dans le *Journal de la Cour* un libelle contre la duchesse de Richmond. La vérité, la décence étaient atrocement outragées par ces calomnies. Le coupable fut poursuivi, condamné à la prison et à l'amende. Mais, avant de mettre la main à l'œuvre, il n'ignorait pas le sort qui l'attendait, et il avait calculé en homme habile le bénéfice net que devait lui rapporter son infamie.

Souvent, il faut le dire, tout cela n'est que ridicule. Dans nos journaux les mieux rédigés, on emploie comme surnuméraires indispensables des jeunes gens tout frais émoulus du collége, de pauvres Irlandais affamés, qui se chargent des descriptions fleuries, des dissertations sur la mode, et des narrations pathétiques. Il faut voir de quel abominable style, avec quel absurde pathos tout cela est

rédigé. Le mauvais goût se répand dans la nation : on s'habitue à cette pompe de mots, à cette diffusion, à ce langage des femmes-de-chambre et des portiers.

Quelques journaux fondent une partie de leur succès sur des vices et des travers. Ils prélèvent un impôt sur ce qu'il y a de moins moral et de plus ignoble dans la société. Ainsi deux journaux du dimanche, *l'Observer* et *le Bell's Life in London*, s'adressent spécialement aux boxeurs, aux parieurs, aux joueurs, à ce qu'on appelle en Angleterre, *l'anneau* (1) et *la pelouse* (2). Or, ce qu'il est curieux de savoir, c'est à quelle classe de la société appartiennent ces héros de l'*anneau* et de la *pelouse*. Avant que deux boxeurs entrent en lice, on fait ce qu'on appelle une *bourse* destinée à recompenser le vainqueur. A cet enjeu primitif viennent se joindre les paris des amateurs de boxage, qui doublent et quelquefois triplent la somme. Souvent cette première masse est de cent cinquante ou deux cents livres sterling. On ne se doute guère de la source immonde d'où cet argent découle.

Les escrocs de Londres, organisés, associés, protégés par des maîtres d'auberge et par des officiers de police, ont coutume de se réunir dans ces auberges mêmes que tout le monde connaît, et qui se nomment *flash-houses*. Les propriétaires de ces lieux de débauche et de recel savent qu'après un combat entre deux boxeurs célèbres, leurs habitués reviennent toujours chargés de dépouilles puisées dans les poches des spectateurs et des badauds. Ils savent que tout ce gain coupable sera dépensé dans leurs tavernes,

(1) *The ring*, ceux qui s'occupent spécialement de l'art de boxer et qui parient pour ou contre tel boxeur célèbre.

(2) *The turf*, ceux qui s'occupent de courses de chevaux et en font un objet d'étude et de spéculation spéciales.

et rentrera définitivement dans leurs caisses. Aussi font-ils les premiers frais de l'enjeu, et c'est à eux seuls qu'est due la continuation de cette coutume. L'art du boxeur tomberait dans le discrédit faute d'argent pour le soutenir, si la grande corporation des voleurs de Londres n'était là pour en soutenir l'honneur, et si deux ou trois journaux ne servaient de toutes leurs forces les intérêts de cette honorable compagnie. Ajoutez à cela que, non-seulement l'issue, mais chacun des événemens du combat sont toujours connus et préparés d'avance. Les adversaires, assis à la table de la taverne, arrangent scientifiquement tous les événemens du drame; c'est la répétition d'un pas de ballet. L'un doit recevoir le premier coup; l'autre doit, à son tour, céder un moment à son adversaire. Celui qui se soumet à la défaite doit recevoir telle et telle somme d'argent stipulée d'avance. Il y a peu d'années, un boxeur, qui tenait à sa gloire, ne voulut pas se soumettre à ces arrangemens, et menaça ses partners de divulguer leurs secrets. Il s'agissait d'une lutte corps à corps, et il avait été convenu que les deux athlètes ne se porteraient point de coups à la tête. Le pauvre boxeur périt assommé par son adversaire, qui le frappa de son gantelet au milieu du front.

Voilà par quelle route bizarre et souterraine s'établissent et se conservent les rapports les plus incroyables entre la fange de la société et les journaux, organes de la civilisation. Une feuille publique s'est établie récemment à Londres, sous le titre de *Notre Age*. C'est le journal favori des Clubs, et sinon le plus répandu, au moins le plus avidement lu de tous les journaux. Il vit de personnalités, d'indécences. Le scandale des maisons de jeu et l'intérieur des familles, les révélations de la calomnie ou de la médisance sur des personnages célèbres remplissent ses pages, qui trouvent de si nombreux lecteurs. Mais pourquoi blâ-

mer ce journal? c'est le public qu'il faut blâmer : *l'Age* mourrait de sa mort naturelle, si les vices qu'il caresse et qu'il flatte n'étaient pas répandus dans la masse.

Échos de toutes les opinions populaires, de tous les sentimens qui circulent dans une nation, les journaux sont loin d'exercer la haute et souveraine influence qu'on leur attribue. Je les regarde comme des flatteurs publics, et voilà tout. Celui-ci cajole les vanités de la bourgeoisie; celui-là caresse l'ambition et l'envie des radicaux. A chaque feuille répond, non-seulement une classe d'hommes, mais une classe de vices. Rien de plus amoureux de titres, rien qui veuille ressembler à la noblesse comme un bourgeois parvenu. Chez les femmes et les filles des *aldermen*, dans les familles des commerçans enrichis, ou des *attorneys* qui ont fait fortune et acquis de la célébrité, le désir de savoir les nouvelles de la cour et de s'assimiler à elle est une véritable maladie. Servez ce petit caprice d'amour-propre, apprenez à la femme du négociant comment était fait le corsage de Mme la marquise, au dernier bal qu'elle a donné, accompagnez votre texte de gravures et de musique : vous aurez un succès comparable à celui du *Journal de la Cour*.

Il faut le dire cependant, à l'honneur des classes moyennes en Angleterre, le succès de cette spéculation sur la vanité a des bornes assez restreintes. C'est précisément *le Journal de la Cour* qui a le moins d'abonnés de tous les journaux hebdomadaires; et *le Weekley-Dispach*, journal sans prétention, mais plein de bon sens et de documens utiles, a trente-trois mille trois cent cinquante abonnés : *le Times* n'en compte que treize mille trois cents. Ces trente-trois mille trois cent cinquante abonnés d'un journal qui ne jouit pas d'une haute célébrité littéraire, sont une singularité fort digne de remarque.

Ne croyez pas que le chiffre du timbre corresponde exactement au chiffre des abonnés ; la fraude s'est introduite jusque-là. Presque tous les journaux en réputation font timbrer un nombre de feuilles beaucoup plus considérable que celui qu'ils jettent dans la circulation. Les feuilles timbrées qui leur restent sont revendues à perte aux journaux de province, et le public est trompé, ainsi que le gouvernement, sur la circulation réelle du journal.

Un changement s'est opéré depuis près d'une année dans la sphère du journalisme anglais. Autrefois les journaux du dimanche, ne s'adressant qu'à la classe laborieuse, qui ne pouvait lire les journaux quotidiens, n'étaient, pour ainsi dire, que des tableaux analytiques, des sommaires arides, destinés à l'instruction superficielle du bas peuple. Depuis les derniers événemens, et surtout depuis la révolution de juillet en France, une nouvelle classe d'abonnés s'est emparée des journaux du dimanche, et leur a donné une impulsion beaucoup plus littéraire, plus réellement intellectuelle que ne l'est celle des papiers publics qu'une vieille célébrité environne. *Le Spectateur*, *l'Atlas* et *l'Athénée*, sont rédigés avec une indépendance et un talent bien rares. Comme leurs frais sont peu considérables, ce ne sont pas seulement les spéculateurs en librairie qui entreprennent ces publications, dont le mérite augmente tous les jours.

Le Morning Chronicle, naguère le premier journal de l'Europe, dirigé encore aujourd'hui par le plus habile de nos éditeurs, est tombé bien au-dessous des feuilles publiques qu'il dominait autrefois. Cette chute est due au peu de talent de quelques rédacteurs secondaires et à la négligence des rédacteurs en chef. Pour se procurer des nouvelles fraiches de l'étranger, les frais d'estafettes et de courriers sont énormes, et les principaux journaux de Lon-

dres étaient convenus d'en partager la dépense par fractions égales. Long-tems on ne reçut de France aucune nouvelle digne d'intérêt, et *le Morning Chronicle*, fatigué de payer une somme considérable pour ne rien obtenir, se retira de la souscription. Il jouait de malheur : on était précisément à la veille de la révolution de juillet.

Pour fonder ou pour conduire un journal qui a du succès, il ne faut pas un génie éminent ou une grande force de pensée; mais de la sagacité dans les vues, un tact fin et beaucoup de superficialités brillantes. Il faut surtout connaître son public et le saisir, le harponner, pour ainsi dire, dans son endroit sensible, et le traîner ainsi à la remorque du charlatanisme. Le talent philosophique et la sainteté de la conscience, la haute poésie et la beauté du langage serviraient à peu de chose dans ce métier. Certains articles de M. Black, insérés, comme *articles de tête*, dans *le Morning Chronicle*, sont des chefs-d'œuvre de style et de pensée : mais par leur force même et leur consciencieuse profondeur, ils n'ont pas peu contribué à la décadence de cet ouvrage périodique. Personne mieux que lui ne sait remonter d'un fait spécial à une généralité systématique. Dans aucune tête les faits ne se trouvent classés avec un ordre plus lumineux, plus systématique et plus naturel. Eh bien ! ces articles si remarquables, personne ne les a lus, et ils ont ennuyé le bourgeois. Lisez au contraire les articles si renommés du *Times*; la diction en est magnifique, la véhémence entraînante et le sophisme plausible. C'est là tout ce qu'il faut. Émouvoir les passions, remuer les intérêts, faire marcher les préjugés en rang de bataille et les conduire au combat : telle est la science du *Times*. En cela, il est le premier journal de l'Europe. Dénué de philosophie, n'offrant jamais au lec-

teur des pensées nouvelles ou des matériaux de pensée, il triomphe, appuyé sur cette force d'argumentation, sur cette dialectique éloquente, sur cette puissance de mots, sur cette grande et vigoureuse rhétorique, la seule qui ait succédé à la faconde de la tribune antique, et qui ait hérité de son influence. Avec d'excellens articles, *le Morning Chronicle* est le pire de tous les journaux de Londres; avec des articles détestables ou superficiels, *le Times* est le meilleur de tous.

Pour achever de dévoiler les arcanes du sanctuaire, il faudrait reproduire ici les rapports du journaliste rédacteur en chef et du journaliste subalterne, de l'éditeur et du *reporter*, des propriétaires et des gens de lettres inféodés au journal. Un homme attaché à un journal de Londres est, en général, plus complétement esclave qu'un nègre des Antilles. Point de considération, nuls égards, rien qui élève l'homme de lettres au-dessus du dernier mercenaire. Cet homme qui, après tout, est le lévite du sacerdoce intellectuel, n'est aux yeux de ceux qui l'emploient qu'un ressort vil, une roue sans valeur lorsqu'elle ne tourne pas, une chose et non pas un être vivant. En juillet 1832, un homme de lettres attaché à l'un des premiers journaux de Londres, revenait du spectacle, où il avait été d'office assister à la représentation d'une pièce nouvelle, et rentrait avec bonheur dans sa famille, lorsqu'il trouva sur la table de son cabinet un billet conçu en ces termes :

« Mon cher monsieur, j'ai besoin de vous voir au bureau avant minuit. »

L'homme de lettres se rend à cette injonction laconique.

« Monsieur, lui dit l'éditeur, voici quarante livres sterling sur cette table; une chaise de poste est à ma porte,

partez pour Falmouth à l'instant même. De là vous vous rendrez à Oporto. Tâchez de rejoindre les rédacteurs du *Times* et du *Héraut*. Allez.

— Mais, monsieur, si votre lettre eût fait mention de tout cela, j'aurais pu prendre mes mesures, faire mes adieux à ma famille, terminer quelques arrangemens domestiques, et prendre au moins mon porte-manteau.

— Un domestique peut l'aller chercher.

— Mais pourquoi cette précipitation? Mon bureau est ouvert, mes pupitres ne sont pas rangés, tout est en désordre chez moi.

— C'est assez, monsieur; si cela ne vous convient pas, vous n'avez qu'à le dire. »

Le pauvre homme de lettres, comme l'apothicaire de Roméo, dans Shakspeare, fut obligé d'en passer par-là. Ce n'était pas sa volonté, mais sa faim qui consentait. Rien de plus commun que ces scènes dégradantes, rien de plus avilissant et de plus cruel pour l'homme de lettres.

Telles sont les misères de la presse. Voilà quelques-uns des élémens immondes qui fermentent dans cet immense égoût, réservoir de lumière et d'erreur, de documens faux et de renseignemens précieux. C'est souvent un Nain, c'est un Thersite qui font mouvoir ce levier du monde. A la tête de quelques-uns des meilleurs journaux anglais se trouvent aujourd'hui d'anciens rédacteurs à tant la ligne, véritables manœuvres qui ne connaissent de la littérature que le métier. Si l'on réunissait en un bataillon tous les sots, tous les fripons et tous les faiseurs de dupes qui coopèrent aux journaux anglais, on serait étonné de voir entre quelles mains se forme cette grande colonne lumineuse qui marche à la tête de la civilisation.

Par eux le présent est remué; ce sont eux qui boule-

versent l'avenir. Les mensonges des feuilles publiques décident du repos des princes, affermissent ou renversent les trônes, font naître ou apaisent les révolutions. Où est l'aristocratie? où est la royauté? où est la foi? où est la liberté? nulle part ailleurs que dans les journaux. *Un homme à un sou la ligne*, avec une fausse nouvelle, va influer sur les fonds publics de la France, de l'Italie, de l'Angleterre et de la Russie. Une puissance qui s'adresse à toutes les niaiseries du tems, à tous les badauds de l'Europe, est une puissance sans égale.

(*Metropolitan.*)

—

Tableau de Moeurs.

GEORGES DE LINDSAY.

De tous nos sentimens, le premier à naître et celui qui s'éteint le plus tard, celui dont la réalisation nous fuit avec le plus de persévérance, c'est le besoin d'être aimé. Notre amour-propre nous dit toujours que les marques d'affection dont on nous comble restent encore au-dessous de nos mérites. Ce reproche, que du fond de notre ame nous adressons à tout ce qui nous entoure, nous le subissons aussi; comme si un penchant inévitable contraignait chacun de nous à porter en lui-même une puissance d'affection que rien ne peut satisfaire, à payer d'ingratitude quiconque nous aime, et à voir les objets de notre amour méconnaître à leur tour notre affection la plus sincère. Le récit suivant offre un singulier exemple de cette disposition devenue faiblesse et maladie. C'est une narration vraie, mais étrange.

Chez l'homme dont je vais parler, ce besoin d'être aimé avec ardeur, avec passion, était le seul sentiment qui eût de la force : inquiète et impérieuse maladie qui le rendit vicieux et coupable, déprava une ame naturellement bonne, produisit tous les effets que le libertinage et le défaut de principes causent ordinairement, et plaça une tombe déshonorée au terme d'une carrière misérable et douloureuse.

La famille de Lindsay était ancienne et opulente. Très-jeune il resta orphelin. Peu d'avantages extérieurs le dis-

tinguaient; mais il avait de l'esprit, le désir de plaire, une délicatesse exquise de goût : et bientôt l'élégance de ses manières fit oublier sa disgrâce naturelle. A l'âge où la plupart des jeunes nobles ne se distinguent de leurs semblables que par l'éclat de leurs folies, leurs pertes au jeu, la beauté de leurs chevaux; Ruppert de Lindsay, membre du Parlement, homme à bonnes fortunes et homme d'esprit, était un objet d'envie universelle. Il avait pensé (folie singulière) que cette supériorité acquise deviendrait pour lui un gage de bonheur et captiverait l'affection générale. Tous les regards étaient fixés sur lui; plus d'une femme pensait au jeune Ruppert; les journaux répétaient son nom, et il n'était pas heureux. Il aurait voulu être aimé pour lui-même, comme il le disait. C'étaient son rang, sa fortune, ses talens, qui lui valaient ces brillantes conquêtes, dont un autre aurait été fier. Telle femme n'aimait en lui que l'homme à la mode. Telle autre ne l'écoutait que par coquetterie et pour éveiller l'attention jalouse d'un autre amant. La vanité, la légéreté, l'étourderie, occupaient tant de place dans toutes ces ames, que le pauvre Ruppert de Lindsay, après mille découvertes de ce genre, devint le plus misanthrope, le plus triste et le plus malheureux des hommes. Sans doute il avait acquis dans ses expériences la connaissance du monde, c'est-à-dire celle des vices humains. Mais, hélas! que cette connaissance est amère et chèrement achetée! comme elle glace et pétrifie le cœur!

Je le connaissais : j'allai le voir, peu de tems avant son départ pour le continent; c'était un homme profondément malheureux; une fièvre de mélancolie paraissait dévorer son intelligence et absorber ses facultés. Après cinq ans passés dans les diverses cours d'Europe, je le retrouvai, mais complétement changé; cet esprit irritable s'était calmé

en s'endurcissant. Il y avait, si je puis le dire, quelque chose d'indomptable dans cette pensée que l'usage du monde avait desséchée et flétrie. A son indignation contre les vices de l'homme, avait succédé le mépris pour la faiblesse humaine. Il avait réduit en système l'art de gouverner ses passions et d'exercer de l'influence sur les passions d'autrui. Quelques mouvemens honnêtes avaient survécu à ses principes détruits; quelques impulsions généreuses, à sa moralité ébranlée. Vous pouviez encore vaincre l'égoïsme qui constituait le fond de sa vie, en vous adressant non plus à son équité ou à sa raison, mais à son humanité. Il approchait de la trentième année, et, comme la plupart des hommes doués de talent, il commençait à se retirer du monde dont le fracas l'avait séduit; sa seule ambition, son seul désir, c'était de plaire aux femmes. L'affection unique et profonde qu'il avait toujours cherchée, et qui lui offrait une si douce perspective de bonheur, il espérait encore l'atteindre. La passion se mêla enfin aux sentimens frivoles et capricieux qui l'avaient toujours occupé.

Dans un petit village situé près de Londres, demeurait une famille anabaptiste composée de personnages très-dissemblables. Le père, Ebénézer-Ephraïm, faisait le commerce, passait pour un saint et trompait religieusement ses pratiques; James, son fils, joueur, ivrogne et boxeur, avait tous les défauts et toutes les qualités opposés à ceux de son père. Marie, fille d'Ebénézer, jeune ange, dont l'ame et la beauté étaient pures et chastes comme son nom; étrangère à la pensée même du vice; douée d'une grâce innée et d'un amour ingénu pour tout ce qui l'entourait, semblait répandre au milieu de la tristesse et de l'austérité de cette maison, je ne sais quelle lumière, je ne sais quelle clarté angélique et quelle chaleur bienfai-

sante. Elle était tendre plutôt que vive, et gracieuse plutôt que mélancolique; c'était dans ce cœur innocent que régnaît la sainteté qu'Ebénézer affectait.

La veuve ou la femme d'un lieutenant irlandais (ici la chronique n'indique pas positivement sous quel aspect cette dame s'offrit à Ruppert) n'avait point été insensible aux agrémens du jeune homme. Elle habitait le même village où résidait Ebénézer-Ephraïm; et Ruppert, dans une de ses visites à l'Irlandaise, eut l'occasion d'apprécier miss Warner; tel était le nom de famille d'Ephraïm. A la vue de cette jeune fille, si modeste et si pure, le cœur de Ruppert fut ému; il n'oublia rien pour charmer une enfant sans expérience, dont le cœur ne s'était pas éveillé encore; et qui, par l'ingénuité même qui la distinguait, lui offrait une proie facile. Quelle voix, quels conseils auraient pu protéger la pauvre Marie et la mettre en garde contre le danger qui la menaçait? Son frère et son père, l'un, avec sa croyance fanatique et son hypocrisie habituelle; l'autre, avec ses habitudes de débauche, ne pouvaient ni gagner son affection, ni la garantir contre un tel péril. Tout ce que la nature avait mis de louable dans le cœur de Marie, tout ce dévoûment, tout cet amour, trésor caché qu'elle n'avait pas soupçonné elle-même, se développa spontanément. Que l'on ne s'étonne donc pas si l'expérience du séducteur, sa vieille habileté, l'élégance de ses manières, toute la puissance en un mot dont il disposait et qu'il mit en usage, triomphèrent de la jeune fille et frappèrent le but qu'il s'était proposé d'atteindre. Bientôt il eut sur ce cœur trop naïf pour soupçonner le mal, une autorité et une influence dangereuses; pour la première fois, Marie éprouva le bonheur de se sentir aimée. Dans toutes ses promenades, c'était Ruppert qui l'accompagnait. C'était sa voix qu'elle écoutait, comme la plus douce des

harmonies. Comment aurait-elle résisté à des accens si pénétrans et si purs? à ce ton respectueux et suppliant? à cette grâce respectueuse et pleine de charme? Un mois se passa; et lorsque la jeune fille descendit dans son propre cœur, elle put enfin y lire tout l'amour que Ruppert lui avait inspiré.

Quant à lui, tout coupable qu'il pût être, un reflet d'innocence purifiait son ame et répandait autour de lui comme une atmosphère de vertu. Des mois se passèrent ainsi; et, disons-le à la louange de Ruppert, il n'abusa pas d'une situation que son défaut de moralité avait préparée et devant laquelle son humanité recula. Enfin il était donc aimé, ardemment aimé, aimé pour lui seul! Marie, en se livrant à un penchant involontaire, ne s'était pas même doutée de sa faute, ni de son danger. Le voilà, ce cœur si long-tems cherché, ce sentiment pur et vrai, dont l'existence même était un problème pour lui!

Lorsque Ruppert se trouva obligé d'aller visiter ses domaines, où l'appelaient des affaires urgentes et embarrassées, il savoura tout le délice de cette passion ingénue. Que de larmes dans les yeux de Marie! que de tendresse dans ses adieux! comme sa confiance était entière! De Lindsay fut profondément touché; jamais les femmes du monde, qui avaient accueilli ses hommages par vanité, ne lui avaient prouvé cette affection délicate et profondément sentie.

Depuis le départ de Ruppert, Marie, chaque jour, allait chercher à la poste une lettre, celle qui contenait tout le secret de son cœur, tout le bonheur de sa vie. Tous les jours elle revenait heureuse et s'enfermait pour lire la lettre de Ruppert. Mais je me trompe; il y avait dans la semaine un jour, un seul, qui ne lui apportait pas cette

volupté; c'était le lundi (1). Ce jour était pour elle un jour funèbre, une époque malheureuse et vide qui ne marquait pas dans son existence.

Ne croyez pas qu'elle essayât de lutter contre ses sentimens; elle aimait comme elle vivait, lisant le peu de livres que Ruppert lui avait laissés, se promenant dans les allées qu'il préférait, passant devant la maison qu'il avait habitée, et se plaisant à lever les yeux vers la fenêtre qu'il ouvrait tous les matins.

Quant à Ruppert, qui avait vécu sur le continent avec le luxe d'un prince moscovite ou d'une danseuse émérite, il découvrit un peu tard que le meilleur moyen de faire profiter ses terres et fleurir ses domaines n'est pas de s'engager dans de lointains voyages. Comme il n'avait pas une foi aveugle dans la probité d'un intendant ni dans la surveillance active d'un fermier, il se vit forcé de consacrer à l'entretien de sa propriété un soin et une vigilance qui absorbèrent tous ses instans. Grâce à cette attention soutenue, il acquit une impopularité complète; et lorsque ses voisins s'aperçurent que la présence du maître avait fermé le parc, condamné les routes qui leur servaient de points de communication, forcé les chasseurs de respecter les faisans et les daims, établi une sévère économie dans tout ce qui se rapporte aux finances du château, ils furent d'un avis unanime sur le compte de Ruppert, et le détestèrent cordialement.

Cette vie laborieuse, et le sentiment de l'aversion générale dont il était l'objet, fatiguèrent notre héros sans le rebuter. Un jour que la coupe d'une forêt avait réclamé

(1) Les lettres mises à la poste le dimanche, ne partent que le lendemain.

son inspection, et qu'un brouillard tout anglais l'avait pénétré de son humidité malfaisante, il rentra au château, mouillé, harassé, en proie à une fièvre qui ne tarda pas à prendre un caractère sérieux. Trois semaines s'écoulèrent; et, après avoir été à la mort, il retrouva, grâce aux soins du médecin le plus célèbre du canton, ou, si l'on veut, en dépit de ses soins, l'usage de ses sens et de sa volonté.

« Dicky, dit il à son valet-de-chambre, donnez-moi les lettres qui m'ont été adressées depuis ma maladie. »

Un monceau de papier satiné, de cachets noirs et rouges, d'armoiries soigneusement empreintes sur une cire éclatante, de petits billets sans enveloppe, d'énormes lettres ministérielles, s'éleva bientôt sur la table placée auprès du lit de Ruppert. Cousins de province qui se rappelaient à son souvenir; employés de bureaux qui réclamaient ses bons offices pour obtenir une gratification; femmes délaissées qui exhalaient leurs regrets sur papier superfin; fournisseurs qui prenaient la liberté d'envoyer *une petite note*, que sans doute M. Ruppert avait oubliée; fashionables qui griffonnaient des billevesées en petite écriture coulée et illisible; tels étaient les principaux correspondans de Ruppert; mais une lettre au milieu de cet amas de papiers inutiles attira surtout son attention. La dame irlandaise dont l'intrigue avec Ruppert est déjà connue du lecteur, n'était pas veuve, et le courroux de son mari, capitaine au service d'Angleterre, menaçait à-la-fois les deux coupables. Deux fois le sous-lieutenant du régiment irlandais, le fidèle Achate du capitaine, était venu au château de Lindsay s'informer de la santé de Ruppert, et n'ayant reçu que de mauvaises nouvelles, il les avait transmises au mari outragé, homme de mauvais goût et de mauvais ton, qui regardait le ma-

riage comme chose sérieuse, n'entendait rien aux manières du beau monde, et qui, possédé du désir de venger son outrage, trouvait mauvais que l'offenseur quittât la vie sous la main du docteur, et non pas sous la sienne. On parlait d'un pistolet devant lequel s'agenouillait l'époux outragé : véritable idole irlandaise qui demande toujours du sang pour sacrifice. La femme du capitaine, répudiée par son mari, faisait à Ruppert ce récit pathétique. Ruppert en ressentit plus d'ennui que de crainte, et se hâta de chercher une lettre de la jeune Marie dans l'amas d'épîtres diverses que son domestique avait placées près de lui. A la lecture des deux ou trois premières lettres, sa figure s'anima, ses yeux brillèrent de plaisir et de joie; mais à la quatrième, le sourire qui s'était formé sur ses lèvres s'éteignit, sa bouche se contracta, son front se rida, et, rejetant vivement le papier, il fit atteler sa berline, y monta et partit pour le village où résidait Marie.

La jeune fille avait perdu tout-à-coup son bonheur et sa vie le jour où les lettres de Ruppert avaient cessé de lui parvenir. Le jeune homme avait-il trahi sa foi? était-il assez étourdi pour oublier d'écrire à Marie? Hélas! toutes ces pensées étaient également cruelles.

« Êtes-vous bien sûr qu'il n'y a pas de lettre pour moi, » demandait-elle chaque jour au buraliste d'une voix si tendre et si tremblante, que l'homme de bureau était ému de pitié pour elle; qu'il avait peine à lui répondre : « Oui, mademoiselle, » et que sa main hésitait en fermant le vasistas. Peu-à-peu elle perdit l'appétit; son teint pâlit, ses yeux se plombèrent; enfermée dans sa petite chambre sans feu, occupée à lire et relire les lettres de celui qu'elle aimait, ou à confier toute l'amertume de son ame à de nombreuses et inutiles lettres, la pauvre enfant ne put supporter plus long-tems un tel supplice. Il est ma-

lade assurément! il est malade! et la tendresse de son cœur triomphant de sa pudeur naturelle, Marie réunit ses effets les plus nécessaires dans un petit paquet, et de grand matin, elle sortit de la maison paternelle, coupable, coupable dans la réalité, mais plus innocente dans sa pensée que la plupart des femmes fières de leur vertu. Elle avait à peine fait quelques pas, lorsqu'une voix sévère frappa son oreille; c'était la voix de son frère : il n'eut pas de peine à découvrir le motif de cette sortie si matinale; la liaison de Ruppert avec sa sœur ne lui avait pas échappé. La compassion était étrangère à son cœur, non que ce fût un homme moral; mais l'abus des plaisirs l'avait endurci. La malheureuse enfant, insultée par cet homme si inférieur à elle, fut ramenée violemment à la maison de son père, où l'attendaient les plus mauvais traitemens et la cruauté la plus barbare. On l'enferma dans sa chambre, et le frère triomphant de la honte et du désespoir dont il venait d'accabler sa sœur, monta sa jument grise et alla faire sa déposition à Londres, devant la cour des *cinq juges*, destinée à venger de pareils outrages à la morale publique. Imaginez la désolation de Marie, à qui la faculté d'écrire avait même été enlevée. Hélas! son malheur ne devait pas s'arrêter là.

Éphraïm Warner avait pour compatriote et pour coreligionnaire un nommé Zacharias Johnson, le plus riche, le plus saint, le plus absurde, le plus ennuyeux et le plus avare de cette tribu bénie du ciel. Ses habits montraient la corde; sa voix nasale ne chantait jamais que des cantiques; son improvisation sacrée était pleine d'anathèmes; son cœur était vide de charité; son regard était faux, louche et sinistre. Ce vénérable personnage avait trouvé chez Marie trois choses qui avaient excité en lui le désir d'en faire sa compagne devant le Seigneur : d'abord de la

beauté, car il était sensuel; ensuite de la patience, car il était méchant; et enfin de la fortune, car il était cupide. Le saint homme manœuvra si habilement auprès du père Ephraïm et de James, son fils, qu'il obtint leur consentement. Celui de Marie était tout-à-fait inutile, selon lui; et dans les idées de sa caste, la femme, obéissante comme aux tems bibliques, n'avait qu'à subir le joug d'un maître. C'est chose merveilleuse que la diplomatie habile et profonde qui s'allie souvent à la sainteté. Au père, il parlait de sa fortune et des moyens qu'une femme économe pouvait mettre en œuvre pour l'accroître; il appuyait sa demande de passages des livres saints et de marqueterie hébraïques. Avec le fils, il était homme du monde, plein de bienveillance et de facilité dans le commerce : « Il savait, disait-il, que la jeunesse aimait la dépense, que la chair était impérieuse et tyrannique dans ses goûts et ses penchans; et lui, Zacharias Johnson, serait trop heureux de venir, dans l'occasion, au secours de M. James Warner, et de lui avancer quelques sommes d'argent s'il en avait besoin ».

M. James Warner ne permit pas à une si belle occasion de s'évanouir; il vendit ses services à Johnson. C'était, de la part de ce dernier, le comble de la finesse et le dernier point du talent. Dans toutes les familles, vous trouverez un dominateur quel qu'il soit; et souvent, par un phénomène dont nous avons tous été témoins, c'est le plus jeune et le plus faible qui dirige; c'est le plus âgé, c'est le chef qui se laisse conduire. Ici le patriarche était superstitieux et d'un esprit débile : son fils, énergique et grossier, devait nécessairement le vaincre. Dans les familles comme dans la société, l'intelligence la plus forte reste toujours maîtresse.

Malheureusement pour la jeune fille, la demande en

mariage faite par Zacharias Johnson, et la séduction à laquelle le frère céda aisément, coïncidèrent avec la fuite de Marie et la découverte de ses rapports avec Ruppert. James ne manqua pas de tourner à son profit l'occasion qui se présentait, d'exploiter à-la-fois la colère, le chagrin, l'avidité pécuniaire, l'esprit de secte et l'entêtement fanatique d'Ebénézer. Le consentement au mariage fut arraché à ce dernier, ses scrupules furent vaincus, ses sentimens de tendresse effacés ou amortis. En vain Marie versa des larmes et se jeta aux genoux de son père; il traversa d'un pas ferme et d'un œil sec ces désolantes scènes de famille; et le frère, sans un remords, fixa le jour qui devait accomplir le sacrifice de sa sœur.

Les annales domestiques sont pleines de ces barbaries secrètes et cachées qui n'ont point d'historien, et qui excitent peu de pitié. Combien de familles persévèrent encore dans ce système, qui, comme toutes les tyrannies, commence par l'oppression et finit par la misère! Marie s'était épuisée dans la lutte; elle était trop douce pour prolonger une résistance pénible; ses supplications et ses prières furent étouffées; ses larmes tarirent: le cœur brisé, elle resta sous le poids de cette douleur, sans espoir et sans recours, en proie à cette silencieuse angoisse qui nous écrase comme un songe nocturne, et nous enchaîne à notre malheur, sans nous laisser même le désir et la force de le secouer. Cependant, trois jours avant celui qui devait l'unir à jamais à Zacharias, elle trouva moyen d'écrire à Ruppert.

« Sauvez-moi, lui disait-elle, je ne sais par quel moyen, je ne sais dans quel but; mais sauvez-moi, vous, mon ange protecteur. Ce n'est pas ici la déclamation d'une fille romanesque. Assurément je mourrai bientôt; mais je voudrais vous voir encore, vous par qui je sens le prix de la

vie. Soyez près de moi; enseignez-moi à mourir. Que l'amertume de la mort s'efface en votre présence! De toutes les terreurs dont ma destinée m'environne, nulle n'est plus horrible que la pensée d'être contrainte à ne plus vous voir, à ne plus vous aimer. Ma tête est en feu et ma main si glacée, que je puis à peine tenir la plume. Ruppert! Ruppert! c'est vendredi prochain! rappelez-vous cette époque! sauvez-moi! sauvez-moi! »

Le jour fatal arriva; l'heure du mariage sonna, et Ruppert ne vint pas. Les vêtemens de noces étaient prêts: on habilla la jeune fille, et son père monta lui-même dans sa chambre pour l'inviter à descendre au salon, où se trouvait déjà un petit nombre de personnes invitées. Le vieil Ebénézer embrassa Marie, et, la voyant si pâle, si défaite, un souvenir de tendresse le saisit; sa voix s'adoucit; il retrouva un moment la douceur et la bienveillance qu'il avait eues pour elle.

« Ma fille, lui dit-il, n'avez-vous pas un seul mot pour votre père? »

Ses lèvres s'agitèrent quelque tems, et, après d'assez longs efforts, elle prononça ces mots:

« Est-il trop tard, mon père? pouvez-vous encore me sauver? »

Une étincelle d'humanité, de pitié et d'amour, brillait dans les yeux du père. Peut-être allait-il révoquer la sentence et sauver sa fille. James vit le danger et se hâta de venir au secours de son complice; d'un seul regard, d'un seul froncement de sourcil, James imposa silence aux gémissemens de l'amour paternel. Cette scène muette n'échappa pas à la jeune fille; elle vit que tout était perdu.

« Que Dieu vous pardonne! » s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Puis elle descendit l'escalier d'un pas chancelant.

La chambre où le sacrifice allait s'accomplir; chambre décorée du titre de salon, qu'elle était loin de mériter, était obscure et étroite. Auprès d'une petite table d'acajou noirci par le tems, deux femmes se trouvaient assises, saintes de soixante ans; vierges, pour ainsi dire fossiles, cœurs de pierre, droites et raides dans leur aspect et dans tous leurs mouvemens, flétries et durcies sous le souffle de la superstition et de l'égoïsme. Ces deux squelettes marchèrent, appuyèrent leurs lèvres glacées sur le front de la jeune fille, et reprirent gravement leurs places, après avoir prononcé je ne sais quelles sourdes paroles qu'elles appelèrent des bénédictions. Vous n'eussiez pas assisté sans effroi à cette scène bizarre: à propos d'une noce, tous ces personnages muets et sombres réunis dans un lieu presque funèbre, cette jeune fille mourante embrassée par deux cadavres, et recevant sans émotion cette salutation de la tombe: spectacle singulier, que l'Angleterre seule et la secte dont nous parlons peuvent offrir. Auprès d'une petite cheminée pleine de tourbe brûlante, on voyait une grande figure longue, en habits assez riches, et qui contrastait avec la tristesse de la scène; c'était le fiancé, personnage grotesque par la dissonnance de son costume de fête et de sa solennité naturelle. Quand la jeune fille entra dans la chambre, il sourit avec je ne sais quelle gracieuseté déplaisante; ses yeux à demi fermés rayonnèrent; ses membres sans souplesse essayèrent de se dénouer, pour ainsi dire; il arrangea soigneusement les deux pans de son gilet jaune, se ploya solennellement en deux et s'assit. Devant lui, un petit rejeton de la même secte, enfant de douze ans, aux cheveux d'un blond fade, tenait un morceau de pâtisserie à la main, et promenait sur les assistans un regard que les

habitudes religieuses de sa première enfance avaient déjà dépouillé de jeunesse et de vie.

Dans l'embrâsure d'une fenêtre, les bras croisés, l'air distrait, la figure pâle, pensive et même douloureuse, un militaire se tenait debout. C'était un homme d'environ quarante ans, qui, à l'approche de Marie, fixa sur elle le regard le plus attentif et le plus pénétrant, la salua d'un air d'intérêt et de respect, et reprit sa place, en murmurant quelques paroles qui semblaient adressées, non à ceux qui l'entouraient, mais à lui-même; il se nommait Monkton, et venait de renouveler connaissance avec la famille Warner depuis qu'il avait appris que Ruppert, séducteur de la jeune fille, avait échoué dans son projet. Vous reconnaissez en lui l'Irlandais dont la femme s'était compromise si gravement dans une intrigue avec Ruppert. Cet homme singulier avait eu la fantaisie toute irlandaise d'assister à la noce de Marie; elle lui inspirait un intérêt singulier : en elle il voyait sa compagne de douleur, une autre victime du même homme contre lequel il nourrissait la plus ardente haine.

Tel était le conclave. Jamais jour de noces n'eut un aspect plus triste. Jamais conviés n'eurent une physionomie plus menaçante.

« Mes frères (dit le patriarche, de ce ton nasal et sourd qu'affectent les hommes de sa caste, et dont l'émotion qui l'agitait rendait les accens plus sombres encore), mes frères, cherchons quelque recours dans la manne céleste, dans la parole de Dieu. »

Sa main décharnée saisit sur le rayon d'une bibliothèque une vieille Bible usée par ses aïeux. Toute la congrégation s'agenouilla au même instant, comme par un mouvement machinal et involontaire. Après la lecture, qui fut écoutée

avec un silence profond et religieux, le père, selon la coutume des anabaptistes, improvisa son discours et se laissa entraîner au mouvement de son inspiration. Il demanda grâce pour sa fille, sur laquelle, disait-il, le mauvais ange avait osé depuis quelque tems appesantir son influence. Il tourna les yeux vers Monkton, délaissé par sa femme; et, frappé de cette situation qui le touchait, il commença une fervente prière, dans laquelle il implorait le même secours et la même miséricorde pour lui.

« Son bonheur a été flétri par le même monstre; sa vie a été frappée d'anathème par le même homme que le démon avait choisi pour instrument de ses desseins sur ma fille. Dieu éternel! fais pénétrer jusqu'à lui le souffle de tes consolations; rends-lui, ainsi qu'à la femme pécheresse, la paix de l'existence et l'innocence de l'ame. Que, du sein de leur malheur renaisse pour eux une vie plus heureuse et plus pure; qu'il sache pardonner et qu'elle sache se repentir. Dieu éternel! verse les trésors de ta grâce sur cette maison où les accens de la joie ne retentissent pas, où les cœurs sont attristés, où un jour de noces ressemble à un jour de deuil. »

Monkton, brave militaire dont l'esprit était assez borné, mais enthousiaste, ne put retenir ses larmes. Il se fit un long silence; car tout le monde était ému. Marie, sans prononcer une parole, se rassit. Monkton, les yeux humides de larmes, ouvrit la fenêtre pour respirer plus librement. Cependant James Warner se souvint de sa promesse, et, adoucissant un peu sa voix naturellement rauque :

« Mon père, dit-il, je crois qu'il est tems de partir; j'entends le bruit des voitures qui viennent nous chercher. »

En effet, des pas de chevaux se faisaient entendre; une berline s'arrêta devant la maison d'Ebénézer : tout le monde se leva. Marie elle-même courut vers la fenêtre : et son

vie. Soyez près de moi ; enseignez-moi à mourir. Que l'amertume de la mort s'efface en votre présence ! De toutes les terreurs dont ma destinée m'environne, nulle n'est plus horrible que la pensée d'être contrainte à ne plus vous voir, à ne plus vous aimer. Ma tête est en feu et ma main si glacée, que je puis à peine tenir la plume. Ruppert ! Ruppert ! c'est vendredi prochain ! rappelez-vous cette époque ! sauvez-moi ! sauvez-moi ! »

Le jour fatal arriva ; l'heure du mariage sonna, et Ruppert ne vint pas. Les vêtemens de noces étaient prêts : on habilla la jeune fille, et son père monta lui-même dans sa chambre pour l'inviter à descendre au salon, où se trouvait déjà un petit nombre de personnes invitées. Le vieil Ebénézer embrassa Marie, et, la voyant si pâle, si défaite, un souvenir de tendresse le saisit ; sa voix s'adoucit ; il retrouva un moment la douceur et la bienveillance qu'il avait eues pour elle.

« Ma fille, lui dit-il, n'avez-vous pas un seul mot pour votre père ? »

Ses lèvres s'agitèrent quelque tems, et, après d'assez longs efforts, elle prononça ces mots :

« Est-il trop tard, mon père ? pouvez-vous encore me sauver ? »

Une étincelle d'humanité, de pitié et d'amour, brillait dans les yeux du père. Peut-être allait-il révoquer la sentence et sauver sa fille. James vit le danger et se hâta de venir au secours de son complice ; d'un seul regard, d'un seul froncement de sourcil, James imposa silence aux gémissemens de l'amour paternel. Cette scène muette n'échappa pas à la jeune fille ; elle vit que tout était perdu.

« Que Dieu vous pardonne ! » s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Puis elle descendit l'escalier d'un pas chancelant.

La chambre où le sacrifice allait s'accomplir; chambre décorée du titre de salon, qu'elle était loin de mériter, était obscure et étroite. Auprès d'une petite table d'acajou noirci par le tems, deux femmes se trouvaient assises, saintes de soixante ans; vierges, pour ainsi dire fossiles, cœurs de pierre, droites et raides dans leur aspect et dans tous leurs mouvemens, flétries et durcies sous le souffle de la superstition et de l'égoïsme. Ces deux squelettes marchèrent, appuyèrent leurs lèvres glacées sur le front de la jeune fille, et reprirent gravement leurs places, après avoir prononcé je ne sais quelles sourdes paroles qu'elles appelèrent des bénédictions. Vous n'eussiez pas assisté sans effroi à cette scène bizarre: à propos d'une noce, tous ces personnages muets et sombres réunis dans un lieu presque funèbre, cette jeune fille mourante embrassée par deux cadavres, et recevant sans émotion cette salutation de la tombe: spectacle singulier, que l'Angleterre seule et la secte dont nous parlons peuvent offrir. Auprès d'une petite cheminée pleine de tourbe brûlante, on voyait une grande figure longue, en habits assez riches, et qui contrastait avec la tristesse de la scène; c'était le fiancé, personnage grotesque par la dissonnance de son costume de fête et de sa solennité naturelle. Quand la jeune fille entra dans la chambre, il sourit avec je ne sais quelle gracieuseté déplaisante; ses yeux à demi fermés rayonnèrent; ses membres sans souplesse essayèrent de se dénouer, pour ainsi dire; il arrangea soigneusement les deux pans de son gilet jaune, se ploya solennellement en deux et s'assit. Devant lui, un petit rejeton de la même secte, enfant de douze ans, aux cheveux d'un blond fade, tenait un morceau de pâtisserie à la main, et promenait sur les assistans un regard que les

domestique. Les cheveux blancs du père étaient réservés à d'autres douleurs. James le mauvais sujet termina ses jours dans une prison. Henri Monkton, traduit devant les tribunaux, fut considéré comme atteint de folie et acquitté. Vous trouverez dans le petit village de Telfer une pierre noire qui porte le nom de Marie Warner : dans le vieux château des Lindsay, le cercueil magnifique de leur dernier descendant. Ce sont là les seuls souvenirs qu'aient laissés, de leur passage sur la terre, ces deux êtres, dont le plus tendre, le plus vertueux et le plus faible fut écrasé et détruit, comme il arrive toujours, par l'amour même de celui qui s'était emparé de sa destinée.

(*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Formation du soufre à Solfatara, près de Naples.— Solfatara est le cratère d'un volcan éteint, situé très-près de Pouzzuoli et à deux lieues de Naples. C'est là que l'on se procure chaque année de grandes quantités de soufre et d'alun. Voici la description qu'en donne un savant naturaliste qui l'a récemment visitée.

« La Solfatara, dit-il, est une espèce d'amphithéâtre de forme elliptique, entouré d'une crête de tuf volcanique. Le plus grand diamètre de ce cratère elliptique a, dans la direction du nord-est au sud-ouest, environ 2,337 pieds de longueur. La crête qui l'entoure a 6,805 pieds de circonférence, et s'élève à 291 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sur différens points de cet enclos, qui offre aux yeux de l'étranger un spectacle remarquable, on aperçoit ce que les habitans du pays nomment des *fumaroli*. Ce sont simplement les fissures ou les fentes du sol par lesquelles on voit sortir en plus ou moins grande abondance, et avec plus ou moins de violence, le gaz hydrogène sulfuré. Vers l'est, tout près du bord du cratère, le gaz sort par de larges ouvertures que présente le sol, avec une telle force, qu'il projette à une certaine hauteur de petits fragmens de lave.

La formation du soufre fourni par l'hydrogène sulfuré est un objet d'étude curieux; la température de ce gaz,

au moment où il sort de la terre, est si élevée, que la main placée à quelque distance au-dessus, n'en peut supporter la chaleur pendant une minute. On voit en même tems une grande quantité de vapeur se condenser aux environs. Dans certaines parties, le thermomètre de Farenheit s'élève à 160°; mais, dans plusieurs autres, il ne dépasse pas 70.

Lorsque la température du gaz est très-élevée, les fissures par lesquelles il sort sont couvertes de groupes de petits cristaux de soufre; mais lorsqu'elle est basse, il n'y a qu'une petite quantité de soufre qui se dépose, et les corps voisins sont couverts de sulfate de chaux, d'alumine ou de fer cristallisé. Cette différence, au premier abord, paraît extraordinaire; mais on en trouve facilement l'explication si l'on examine avec soin la fissure par laquelle sort le gaz à la température de 160°.

Une portion de l'hydrogène sulfuré se trouvait en contact avec une masse de lave placée au-dessus de la fissure, et conséquemment exposée à l'air atmosphérique, semblait se condenser et formait en peu de tems un globule fluide doué d'une grande force de réfraction. Ce globule continuait à augmenter jusqu'à ce qu'il parût sur le point de se détacher de la masse; alors on voyait de petites particules d'un jour brillant tournoyer dans son intérieur avec une très-grande vélocité; puis une de ces particules s'étant attachée à la pierre à laquelle le globule était suspendu, on en voyait d'autres venir rapidement s'accoler à cette première, et ainsi en peu d'instans se formait un petit cristal prismatique. Lorsque la fissure suit une direction oblique, ces phénomènes s'opèrent plus rapidement, sans doute à cause de la plus grande étendue de la surface exposée à l'influence du gaz. Le soufre qui est ainsi déposé sur ces surfaces est amorphe ou

cristallisé, suivant la rapidité avec laquelle il est déposé ; ce qui est conforme aux lois de la cristallisation en général.

Dans les endroits où le gaz sort à une température moins élevée, ces phénomènes se passent autrement. Les changemens qu'éprouvent les surfaces des corps voisins ne viennent que lentement et presque imperceptiblement. La quantité de soufre à l'état naturel est très-faible, tandis que les sulfates sont très-abondans.

Voici maintenant comment on peut expliquer ces divers phénomènes. Dans les premiers cas, lorsque le gaz est à une température très-élevée, il est probable qu'au moment où il se trouve en contact avec l'air, non-seulement la vapeur d'eau qui l'accompagne est condensée; mais qu'une partie de l'hydrogène du gaz s'unit à l'oxigène de l'air pour faire de l'eau ; en même tems le soufre, combiné à cette portion d'hydrogène, se trouvant libre, se dépose, à l'état solide, à la surface des corps environnans. Si la température du gaz est peu élevée, la quantité d'eau tenue en suspension sera peu considérable, et sa tension élastique différera peu de celle de l'atmosphère. Alors il y aura très-peu de vapeur condensée, l'hydrogène du gaz ne s'unira pas à l'oxigène de l'eau, mais bien au soufre, d'où résultera l'acide sulfurique qui, par sa combinaison, produira le sulfate dont nous avons parlé. Ces dernières opérations exigent cependant beaucoup de tems; mais comme elles ne cessent de se reproduire, il faut en conclure que tout le sol de Solfatara est presque uniquement composé de sulfates, et que, pour obtenir le sulfate d'alumine (alun), il suffit de laver simplement la terre avec de l'eau.

On peut dire que le cratère de Solfatara est enveloppé d'une atmosphère de gaz hydrogène sulfuré; car l'action de ce gaz sur tous les corps environnans est évidente. Il

agit sur la lave elle-même et la décompose. Le fer qu'elle contient se convertit en sulfate et devient soluble; puis, enlevé par les pluies, il cesse de communiquer aux montagnes voisines la couleur qui lui est propre; les sels terreux qui restent leur donnent seuls une couleur blanc-de-chaux qui a valu à ces montagnes le nom de *Colli Leucogei.*

Plusieurs voyageurs ont dit que le sol du cratère de Solfatara n'est qu'une espèce de cratère qui recouvre un abîme, et les guides ne manquent point de tourner à leur profit cette opinion. On sait que quand une masse pesante de lave est lancée avec force sur la terre, on entend sous les pieds un bruit sourd et retentissant à-la-fois, comme si l'on se trouvait sur une voûte; mais la cause de ce phénomène, qui peut à la vérité embarrasser un instant, diffère beaucoup de l'explication qu'on en donne communément. On ne l'observe point partout avec une force égale, mais uniquement dans les endroits d'où se dégage le plus de gaz; il dépend du peu de cohésion qu'ont entre elles les matières qui composent le sol, et qui cependant sont trop compactes pour céder facilement à un choc violent. On peut observer le même phénomène sur le sommet du Puy-de-Dôme en Auvergne, et sur plusieurs points des Alpes, de la Suisse et de la Savoie.

Voracité de quelques insectes. — En général, les insectes, comme s'ils avaient la conscience de leur débilité, cherchent l'ombre et le mystère : s'ils tissent un cocon, c'est pour s'y blottir et y déposer leurs œufs; s'ils creusent des excavations; ce sont des remparts et des abris qu'ils se préparent; mais il en est parmi eux dont l'instinct pervers les porte sans cesse à tendre des embuscades, à préparer des piéges, à creuser des fossés recouverts de trap-

pes, pour y ensevelir leur proie. Nous allons jeter un coup-d'œil sur quelques-uns de ces bandits, dont les manœuvres sont les plus adroites ou les moins connues.

La *Cicindela*, dont la tête et carrée, et dont la larve a la forme de la lettre Z, s'accroche elle-même par deux tubercules crochus placés sur son dos, et de manière à ce que sa tête carrée ne dépasse pas le niveau du sol. Ensuite, la bouche ouverte, elle attend sa proie et la dévore avec tant d'avidité et de férocité, que les insectes même de son espèce ne sont pas épargnés. La larve du *Rhagio vermileo* reste au contraire absolument immobile, au fond de son repaire, redressant à angle droit avec le mur le dernier segment de son corps. Quand une proie tombe dans le piége, le Rhagio l'enlace, la presse, l'entortille de son corps, la transperce de ses mandibules et s'en nourrit.

Mais parmi ces insectes de proie, le plus célèbre, le plus vorace, est le *Myrmileon formicarius*, connu sous le nom de *Formica-leo*. Tout le monde connaît la description minutieuse que Réaumur a faite de cet animal singulier. Carnivore et avide de sang, mais privé des armes nécessaires pour s'élancer sur sa proie, pour combattre et pour vaincre; ne pouvant marcher qu'à reculons, lourd dans ses mouvemens, et ne sachant pas, comme l'araignée, tendre un filet où ses ennemis viennent tomber, il creuse lentement un trou rond, dont les bords sont croulans et au fond duquel il demeure caché, comme ce géant de la Fable, qui attendait les voyageurs au passage. Souvent lorsqu'une fourmi se promène sur les bords de la trappe, mais sans y tomber, le *Myrmileon* lance avec ses grandes pinces du sable qui atteint la fourmi et la jette dans le piége. La carcasse de l'animal dévoré est rejetée et tombe sur les bords du puits. C'est à cet indice que l'on re-

connait ordinairement la trappe du *Myrmileon*, trappe qui n'a pas plus de trois pouces de diamètre, et dont l'ouverture supérieure est entourée de cadavres. Après avoir ainsi fourni à ses besoins, le *Myrmileon* finit par se bâtir une cellule dans laquelle il subit sa quarantaine, et d'où il sort sous la forme d'une mouche à quatre ailes, qui ressemble beaucoup aux *Libellulæ*.

Le *Necrophorus vespillo* ou *Fossoyeur*, offre des particularités non moins curieuses. « J'avais remarqué, dit M. Gleditsch, que plusieurs taupes mortes, déposées sur le gazon, avaient disparu, sans qu'il restât une seule trace de leurs corps. Je voulus savoir quelle pouvait être la cause de cette bizarre disparition. Une taupe morte fut placée dans un endroit que je marquai. Le lendemain la place était vide; je creusai le sol, et je retrouvai ma taupe, enterrée à trois pouces sous terre; sous cette taupe se cachaient deux insectes noirs, rayés de deux lignes d'un brun jaunâtre, irrégulièrement dentelées. Le cadavre de la taupe était presque intact; je le recouvris de terre. Six jours après, je l'exhumai de nouveau; le trou était plein de petits insectes, progéniture des *necrophori*. On ne pouvait douter que ces derniers n'eussent accompli l'inhumation de la taupe pour approvisionner leur famille.

» Quatre des insectes nouveau-nés furent placés dans un verre de cristal, à demi rempli de terre et bien fermé. Je jetai sur cette terre deux grenouilles mortes. En moins de douze heures, l'un des cadavres était enterré. Le second le fut le jour d'après. Une linotte morte eut le même sort. Les insectes commençaient par creuser la terre sous le cadavre; et quand la fosse était profonde, ils attiraient le corps pour l'y faire tomber. La femelle avait travaillé quelque tems, lorsque le mâle survint, la chassa, arrangea le corps dans la fosse, continua le travail pendant cinq heu-

res, monta sur la linotte, eut l'air de la piétiner; puis, comme harassé par cette dépense de force, appuya sa tête sur l'oiseau, et resta sans mouvement pendant une heure entière. Ensuite je le vis rentrer dans les sapes. Le lendemain matin, la linotte était descendue d'un pouce; le surlendemain, de deux pouces; et le soir de ce dernier jour, elle était inhumée. Je continuai ces faciles expériences : dans l'espace de cinquante jours, mes quatre fossoyeurs avaient enseveli *quarante* cadavres. »

Instinct des canards sauvages durant l'hiver. — « Je fus chargé, l'hiver dernier, de disposer sur un nouveau plan le magnifique parc d'Hedgerley, dans le comté de Buckingham. Après avoir arrêté mon esquisse, je résolus de mettre à profit la saison rigoureuse dans laquelle nous nous trouvions, pour faire transporter dans une île située au milieu du lac qui orne cette résidence, tous les matériaux nécessaires pour y construire à la belle saison quelques fabriques pittoresques. La glace était épaisse, le vent du nord soufflait avec constance, le ciel était pur; tout enfin me promettait un succès assuré. Durant le cours de mes travaux, une colonie de canards sauvages qui s'était établie dans la partie méridionale du lac, attira mon attention et me procura d'agréables distractions. On ne cesse de répéter que les canards sauvages se retirent en hiver dans les lacs ou les étangs qui résistent le plus à l'action du froid; sans doute ils choisissent ceux qui se trouvent dans les expositions les plus favorables; mais il faut convenir aussi qu'ils contribuent beaucoup par leurs efforts à empêcher la congélation de l'eau. Le récit de ce qui s'est passé sous mes yeux donnera une juste idée du savoir-faire de ces animaux.

» La troupe était divisée en deux corps : l'un actif et l'autre de réserve ; et chacun d'eux alternativement passait de l'exercice au repos : le corps actif entrait dans l'eau, s'approchait le plus près possible de la glace, et par le battement de ses ailes et ses évolutions rapides, maintenait l'eau dans une agitation constante. La manœuvre réussissait à merveille : en effet, quoique sur le bord opposé, la glace fût assez forte pour supporter des troncs d'arbres énormes, les canards étaient parvenus à se conserver, sur le point où ils s'étaient réunis, un assez grand espace libre de glace. Quand les travailleurs étaient fatigués, ils poussaient un cri aigu, et aussitôt, comme des soldats se rendant à la tranchée, on voyait sortir des anfractuosités des rochers le corps de réserve qui se mettait à l'œuvre avec une nouvelle ardeur. J'observai que dès qu'une portion de canards entrait dans l'eau, leur premier objet était de nager auprès de la glace, de plonger et d'en détacher des morceaux. Chose remarquable, rien ne pouvait les détourner de leurs travaux : le sifflet du garde, le battement des mains des ouvriers, une pierre lancée au milieu de la troupe qui, dans d'autres circonstances auraient suffi pour les mettre en fuite, ne produisaient aucun effet sur la bande travailleuse. Leur physionomie impassible ne laissait apercevoir aucun signe de trouble ; au contraire on devinait au léger engorgement de leur cou ce légitime orgueil qui procède du contentement d'esprit, de la conscience que l'on a d'avoir fait un travail utile. La corvée ne durait guère qu'une heure ; mais jour et nuit elle était relevée, et ce n'est qu'au prix des plus laborieux efforts que mes canards parvinrent à se ménager un petit réservoir d'eau limpide durant les rigueurs de l'hiver. »

Sciences Médicales.

De l'aliénation mentale en Angleterre et en Italie. — Nulle part l'aliénation mentale n'est aussi fréquente que dans les pays où l'intelligence est le plus développée. C'est ainsi, par exemple, que la Turquie, l'Égypte, la Russie, de l'aveu de tous les voyageurs, ne renferment qu'une petite quantité d'aliénés, tandis que la France et l'Angleterre en contiennent un grand nombre. Cette différence dans le chiffre des aliénés se fait même sentir lorsque l'instruction est plus développée dans certaines parties d'un même pays que dans d'autres. Ainsi l'Italie Septentrionale, où les lumières sont plus généralement répandues, compte un fou sur trois mille cinq cent trente-neuf, et l'Italie Méridionale, beaucoup moins éclairée, n'en a qu'un sur sept mille cinq cent cinquante-quatre.

Les discussions religieuses, toujours violentes, déterminent aussi un grand nombre de cas. D'après un Rapport publié dans *la Revue d'Édinbourg,* l'hospice des fous de Cork était redevable du plus grand nombre de ses pensionnaires aux districts qui comptent le plus de *ranters,* secte religieuse qui se livre à d'extravagantes discussions théologiques.

Mais parmi les nombreuses causes morales qui déterminent la folie, on doit mettre en première ligne les graves perturbations politiques qui bouleversent les états. Le Dr. Halloran a constaté d'une manière positive un accroissement énorme dans le nombre des aliénés pendant la dernière rebellion de l'Irlande. Le Dr. Rush a rapporté des effets singuliers qui se sont manifestés pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis. Au commencement d'une bataille, l'enthousiasme qu'éprouvaient les officiers

et les soldats leur occasionait une grande soif, et, à la première attaque, ils sentaient une vive chaleur dans les oreilles. On trouva, étendus sur le champ de bataille de Monmouth, des soldats qui n'avaient reçu aucune blessure, et qui n'avaient pas été dans le cas de supporter des privations ou des fatigues trop fortes; c'était l'émotion qui avait déterminé leur mort. Des maladies inconnues jusque-là furent observées à la cessation subite de la guerre. Le Dr. Brière, en visitant l'hôpital d'Aversa, a observé que les fréquentes révolutions qui ont, dans ces derniers tems, tourmenté l'Italie, avaient considérablement augmenté le nombre des fous que recevait autrefois cet hospice. C'est ainsi qu'en France l'histoire des fous retracerait fidélement les époques sanglantes de 93, la double catastrophe de 1814 et 1815, la révolution de juillet, l'apparition du choléra, et même les journées des 5 et 6 juin.

Au reste, ces causes morales, quoique susceptibles de produire la folie dans une effrayante proportion, sont bien loin d'être les plus nombreuses. C'est seulement lorsque l'organisme est très-excitable, et que ces causes existent dans un grand degré d'intensité, qu'elles sont suivies d'effets morbides. Les causes physiques directes sont bien plus actives et bien plus multipliées : la principale, dans cette seconde classe, est, sans contredit, la prédisposition héréditaire. Un savant praticien étranger dit que cette prédisposition agit dans la proportion de quatre cinquièmes. Le docteur Burrowes, dont l'autorité n'est pas moins imposante, va encore plus loin, et assure que les six septièmes des aliénés qu'il a soignés avaient reçu avec la vie le germe de cette maladie cruelle; et il suppose que, dans le dernier septième, il y en avait d'autres qui se trouvaient dans le même cas.

A la suite de ces considérations générales nous pré-

senterons le tableau statistique des fous existant en Italie et en Angleterre. Le premier de ces documens est emprunté à l'ouvrage de M. Brière ; le second à la *Statistique de la Grande-Bretagne,* par M. John Marshall. En 1830, vingt-cinq établissemens publics étaient consacrés en Italie au traitement des aliénés. On y comptait, en 1830, 1,705 hommes et 1,736 femmes, chiffre qui, par rapport à une population de 16,700,000 habitans, donnerait un rapport moyen de 1 fou sur 4,879 habitans. Mais ce relevé est loin d'être complet, puisqu'il ne comprend que les fous qui se trouvent dans les établissemens publics. Le chiffre des aliénés existant en Angleterre (le pays de Galles et l'Écosse non compris) s'élevait, en 1831, à 12,747, c'est-à-dire 1 fou sur 1,030 habitans. Ici le document est complet ; il comprend les aliénés libres et ceux renfermés dans les établissemens publics. Voici comment ils étaient répartis.

	NOMBRE d'hommes aliénés.	NOMBRE de femmes aliénées.
Établissemens publics	1,189	1,514
Id. privés	1,770	1,964
Maisons de travail	36	52
En liberté	3,029	3,193
	6,024	6,723
TOTAL général	12,747	

Nous ne terminerons pas cet article sans faire remarquer qu'une des causes physiques qui déterminent le plus grand nombre de cas d'aliénation mentale en Italie ; c'est la pellagre, affection cutanée du genre de l'ichtyose, qui produit sur la peau des excroissances squammeuses. Cette affection, presque inconnue dans les autres parties de l'Europe, porte plus particulièrement au suicide, et quelquefois même à une variété de la monomanie homicide dans laquelle les individus sont poussés à tuer leurs en-

fans. La pellagre exerce surtout sa fatale influence dans le royaume lombardo-vénitien, dans les duchés de Parme et de Plaisance, et dans le grand-duché de Toscane. On l'observe aussi en Piémont et à Bologne. A Milan, on évalue le nombre des fous pellagreux au quart, et souvent même au tiers, de l'établissement de la Sénavre.

Archéologie.

Monument littéraire découvert à Bénarès. — La Société Asiatique de Calcutta vient de faire l'acquisition d'un manuscrit précieux découvert récemment dans la bibliothèque du collége des brahmines de Bénarès, manuscrit non moins intéressant par les faits qui s'y trouvent consignés que par la haute antiquité à laquelle il remonte. Il est écrit dans la langue sacrée des brahmanes, et contient la description de l'Angleterre avant la conquête de Jules César; notre île y est désignée par un mot équivalent à *holy land* (terre sainte). La Tamise et quelques autres rivières portent dans cette description les mêmes noms sous lesquels nous les connaissons aujourd'hui. Les temples et les monumens druidiques (*stonehenges*) y sont comparés aux temples hindous.

La Société Asiatique va faire traduire ce curieux monument, et se propose d'en publier la traduction à un grand nombre d'exemplaires, pour provoquer en Angleterre de nouvelles recherches et jeter ainsi un jour nouveau sur l'histoire ancienne de notre patrie.

Voyages.

Voyage dans le Caboul. — Les détails que l'on va lire ne doivent pas tant fixer l'attention du lecteur, parce qu'ils

se rapportent à un pays peu connu, que parce que ce pays est convoité avec une égale avidité par les Russes et les Anglais. Sa situation entre la Perse et la Bucharie, très-avantageuse pour le commerce; ses mines et ses productions végétales, sont bien faites pour exciter l'attention de l'Angleterre et de la Russie, qui ne rêvent que conquêtes et envahissemens. Cet article est extrait de l'*Itinéraire* du capitaine Burke en Perse.

Le docteur Gérard et le capitaine Burnes reçurent, à à Peshawour, ville principale du Caboul, un accueil fort amical, et s'y établirent dans le palais même du sultan Mahomet. Tous les momens du docteur paraissent avoir été absorbés par les nombreuses visites des Afghans, qui suivent, dans leur thérapeutique, les pratiques superstitieuses des anciens Grecs, et qui ne consentent à suivre les ordonnances du médecin qu'après s'être fait expliquer fort en détail l'action de la substance administrée sur tous les organes. Ils sont surtout curieux de savoir si elle agit par la chaleur ou par le froid. Malgré ces visites importunes, nos voyageurs eurent à se louer de leur séjour à Peshawour, et ils y prirent une idée favorable de la société des Afghans, dont les usages sont plutôt européens qu'asiatiques. Cependant les repas y sont peu variés, et ne se font remarquer que par la profusion de viandes grasses; et quoique la manière d'accommoder les mets se rapproche beaucoup de la nôtre, ces peuples en sont encore à ignorer l'usage des couteaux et des fourchettes. Le capitaine Burnes et son compagnon furent souvent invités à des dîners servis en plein air et dans des jardins où l'on était embaumé par les parfums des fleurs; toutefois les rayons d'un soleil brûlant leur rendaient ordinairement ce passe-tems insupportable. Le sultan Mahomet, l'hôte de nos voyageurs, leur parut plutôt un homme de plaisir qu'un

ambitieux ; il était grand partisan des Anglais ; son pouvoir est fort précaire, et il aurait été charmé de voir l'Angleterre prendre possession du Punjab. Souvent il se rendait furtivement auprès de ses hôtes, faisant apporter son dîner, qu'il partageait avec eux sans cérémonie. Lorsque ceux-ci arrivèrent à Peshawour, les raisins, les poires et les pommes étaient en pleine maturité, et long-tems avant leur départ, le soleil avait déjà séché tous les fruits. Pendant leur séjour, ils mangèrent du bœuf et du mouton d'une excellente qualité, et eurent aussi des sorbets de plusieurs espèces, mais le docteur Gérard excita la surprise et la reconnaissance de ses hôtes en glaçant de nouveaux mélanges de liqueurs.

La plaine de Peshawour est située à dix-sept cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Les montagnes voisines étaient couvertes de neige sur leurs sommets, lorsque nos voyageurs arrivèrent à Peshawour ; mais, au 1er avril, il n'en restait plus de traces. La rareté des pluies qui tombent fort irrégulièrement, rend la chaleur insupportable pendant les mois de juin et juillet ; mais, en revanche, les hivers y sont longs et rigoureux. Les jardins sont couverts d'une grande variété de fleurs, et toute la plaine est entrecoupée de cours d'eau et d'une belle verdure. Les plantes et toutes les herbes y poussent avec une vigueur merveilleuse, mais on n'y voit ni pins ni aucun des arbres qui font l'ornement des contrées septentrionales. La veille de leur départ de Peshawour, les voyageurs reçurent une lettre de Jubbes Khan, frère de Mahomet, chef de Caboul, qui leur offrait l'hospitalité en termes très-polis. Le sultan Mahomet, qui avait quelques démêlés avec son frère de Caboul, engagea nos voyageurs à éviter cette ville, et à préférer la route de Candahar, ne voulant pas partager avec son frère le mérite de les avoir protégés ; mais ses insinuations furent sans succès.

Dix jours environ avant de quitter Peshawour, le docteur Gérard fut attaqué d'une fièvre dont les fatigues du voyage à Caboul augmentèrent la gravité. Le soleil, pendant le jour, et le froid piquant de la nuit étaient également funestes au malade. Après deux jours d'une marche insipide et pénible, la caravane se trouva en présence d'une rivière qu'il fallut traverser sur de frêles embarcations construites en cuir de bœuf séché au soleil. Elle continua sa route sous un soleil brûlant, qui portait le thermomètre à cent degrés, dans un pays hérissé de collines, et où l'influence du simoun est si dangereuse. Une pluie passagère vint rafraichir l'atmosphère pour quelques heures; mais, le lendemain, ils n'en furent pas moins accablés de chaleur, quoique protégés par l'ombre des rochers. Au passage de la rivière, un tourbillon fit tournoyer les radeaux de cuir, et les passagers commençaient à être sérieusement menacés, lorsque les indigènes, attirés par la curiosité, au lieu de leur porter le secours qu'ils réclamaient dans leur détresse, se mirent à crier *Ali!* de toute la force de leurs poumons. Heureusement ces clameurs, qui redoublèrent l'effroi des voyageurs, ne les empêchèrent pas de faire tête au danger, et de se tirer de ce mauvais pas. Ils longèrent ensuite le territoire de Khybour, mais la crainte des brigands qui infestent ces parages les força de s'en éloigner. Toutes ces fatigues altéraient chaque jour davantage la santé du docteur Gérard. Rien n'était plus pénible que leur manière de voyager : de quatre en quatre milles, toute la troupe faisait halte pour fumer; tantôt tous les voyageurs se traînaient languissamment les uns à la suite des autres; tantôt, emportés par un élan soudain, ils prenaient leur course, et trottaient à l'envi. Quelquefois toute la caravane entrait pieds nus dans une mosquée, ou bien se mettait à dormir à l'ombre des arbres, et sous la

garde de quelques domestiques. On eût dit, à tout ce désordre, à ces mouvemens irréguliers, la marche capricieuse d'un convoi de bohémiens. Rien n'égala l'ennui de la dernière journée : ils marchèrent une grande partie de la nuit; arrivés péniblement au sommet de montagnes escarpées, ils y dormirent deux heures, malgré la rigueur du froid. Au point du jour, ils se remirent en marche, et n'arrivèrent à Caboul que sur les quatre heures de l'après-midi. Le pauvre docteur Gérard était tellement harassé, qu'il fut forcé de faire halte dans une échoppe, et lorsqu'il reparut le soir auprès de ses compagnons, son visage était desséché et jaune comme du parchemin. Il affirma que jamais il n'avait eu à souffrir aussi cruellement. Le pays qu'ils avaient parcouru était fort aride; c'était l'image du Kunnawar : des rochers et du sable. Sur les montagnes, à trente mille pieds au-dessus du niveau de la mer, ils trouvèrent d'énormes masses de neige, au pied desquelles s'étendaient d'immenses plaines stériles. Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la ville, tout leur parut désert; ils ne comprenaient pas qu'ils fussent si près d'une place centre d'un commerce considérable.

Nos voyageurs arrivèrent à Caboul le 1er mai, et le lendemain ils y rencontrèrent M. Wolff, ce missionnaire célèbre, juif converti, qui revenait d'un voyage fort périlleux à Meshid. On l'avait pris et fait esclave; mais, vu sa mince valeur physique, les Turcomans l'avaient mis en liberté pour une faible rançon. Près de Balk, menacé de la mort s'il n'embrassait pas la religion de Mahomet, il se tira de ce mauvais pas en donnant son dernier écu. Plus tard, roué de coups, il eut à franchir une longue chaîne de montagnes au milieu de six pieds de neige, et, pour comble de disgrâce, il y perdit son cheval. Cet homme entreprenant et dévoué est plein d'un enthousiasme qui

dut le servir merveilleusement dans les circonstances difficiles où il s'était trouvé. Il arriva à Caboul sans habits et sans argent, et la rencontre du docteur et du capitaine fut pour lui un coup de fortune. M. Wolff partit de Caboul pour Peshawour le 12 mai. Dans ses voyages, il a surtout pour but de rechercher tout ce qui se rattache à la race juive. Son passage à Caboul ne fut pas stérile, puisque les Afghans eux-mêmes se donnent comme un rameau de la nation juive, et qu'ils se flattent d'être l'une des tribus perdues. M. Wolff, malgré la connaissance approfondie de toutes les langues de l'Orient, s'occupe exclusivement de l'objet de sa mission, et il se fait gloire de ne jamais se détourner de cent pas pour aller visiter des ruines antiques. Il a parcouru l'Égypte, la Perse, la Palestine, et beaucoup d'autres contrées, cherchant partout la trace des juifs; et maintenant le même projet va le conduire au Thibet, à la Chine, au Japon, et à Timbouctou. Il paraît que, pendant son séjour à Caboul, l'originalité et la vivacité de ses opinions religieuses divertirent beaucoup ses compagnons. Dans les derniers jours, la chambre où nos voyageurs reposaient était devenue un salon juif de fort bonne compagnie.

Mahomet fit aux voyageurs anglais un accueil gracieux, et tel qu'ils pouvaient le désirer. Le 11 mai, le prince les invita à dîner avec lui dans l'ancienne résidence des rois, où la salle à manger a plutôt l'aspect d'une boutique de pâtissier que d'un réfectoire royal. L'étiquette de sa cour, ses équipages et son genre de vie étaient à l'avenant de sa demeure, et il aurait été difficile de le reconnaître pour le roi de Caboul, si la sagacité de son esprit et ses manières distinguées n'attestaient sa supériorité sur tout ce qui l'entoure. Sa mise est d'une extrême simpli-

cité; et bien qu'il paraisse tenir beaucoup au *decorum*, il se laisse aller volontiers dans le commerce de la vie privée à cet abandon familier qui en fait le charme. Intéressé à ménager le sultan Mahomet, il s'efforce d'obtenir sa confiance et sa protection, et comme il a remarqué que son pouvoir augmente, et qu'il voit avec peine, d'un côté, le penchant qui nous entraîne vers Renyeel-Sing, et, de l'autre, l'influence qu'exercent sur nous la Perse et la Russie, sa politique l'oblige à s'observer avec les Anglais. La Russie et l'Angleterre sont le texte habituel de ses conversations. Jubbar Khan, frère de Mahomet, passe avec raison pour un homme fort distingué. Sans cesse en mouvement auprès des voyageurs, il s'occupe de leurs désirs avec une bienveillance infatigable. Tout Européen qui s'arrête à Caboul trouve chez lui l'hospitalité. Aussi croit-on que ces avances faites à tous les étrangers indistinctement le rendent suspect et odieux aux autres branches de la famille.

Le bazar, à Caboul, est magnifique, et renommé pour le nombre et la richesse des marchandises qui y sont exposées. Là on voit circuler confusément des hommes de tout pays, de toute caste, de toutes couleurs. Le Russe, le Français, le Persan, l'Arabe et l'Anglais, y parlent la langue de leur pays. Je ne dois point passer sous silence un individu qui fixa l'attention des voyageurs par l'élégance et l'urbanité de ses manières, et qui paraissait fort au courant des affaires de la Pologne et de la Russie. Les voyageurs, qu'il se permit de sonder sur leurs intentions, ne purent se défendre de le considérer comme un espion, et leurs soupçons furent confirmés par quelques distractions qui trahirent en lui la connaissance de l'anglais, qu'il avait dissimulée. M. Wolff, avec sa franchise un peu rude,

lui dit en allemand qu'il était plus Européen qu'il ne voulait le paraître, et le mystérieux personnage, sans répondre à cette apostrophe, qu'il feignit de ne pas comprendre, s'éclipsa pour ne plus reparaître.

Des observations faites sur le point le plus élevé de Caboul, à l'aide d'un baromètre que nos voyageurs avaient conservé comme par miracle pendant leur périlleux pélerinage, leur firent penser qu'ils étaient à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est probable cependant que ce calcul est fort éloigné de la vérité; car la température était plus élevée que ne comporte cette hauteur, et surtout la configuration du sol. Dans le lieu où se firent les expériences, le thermomètre varia entre le 61e et le 62e degrés, et dans les lieux plus élevés, entre le 55e et le 63e. Dans les premiers jours de mai, les matinées étaient encore froides, et le thermomètre qui marquait 44 ou 46, monta après le lever du soleil à 66 et à 68, température encore inférieure à celle de Simla. Elle s'élève plus haut dans le mois de juillet, à cause de la sécheresse. Vers le nord, et à vingt-cinq milles environ de Caboul, règne une chaîne de montagnes couvertes de neige; mais, comme à la fin de l'été la fonte en est à peu près complète, on suppose, avec quelque apparence de raison, que cette chaîne n'a pas plus de 1,600 pieds de hauteur.

A la base de ces monts s'étendent plusieurs milliers de jardins qui produisent tous les fruits qui nous viennent de l'Inde. L'on voyait encore à Caboul des raisins, des pois et des pommes qui, avec quelques soins, pouvaient facilement être conservés jusqu'à la récolte prochaine. Parmi les marchandises du bazar, on remarquait de la rhubarbe de jardin en grande quantité, préparée au naturel, que mangeaient les curieux en circulant dans

l'enceinte. Le bagage des voyageurs, à leur arrivée à Caboul, fut visité par les douaniers, malgré le privilége d'un laisser-passer. Une petite quantité de mercure fut soigneusement pesée, et enregistrée ainsi que d'autres menus objets qui passèrent aux yeux de la douane pour des instrumens de sorcellerie. Le peuple de Caboul croit généralement que l'or est une combinaison factice, et le résultat de la transmutation des métaux opéré par des moyens magiques. Les fruits sont le seul produit indigène du pays; tout le reste y est importé de Bombay et de la Russie.

Mahomet est l'ame de la politique qui dirige la haute administration de Caboul, et s'il gouverne avec prudence, il peut espérer de réunir Peshawour et Kandahar sous son autorité. Le bruit avait couru, à Caboul, qu'Abbas-Mirza, fils du roi de Perse, était sur le point de s'emparer d'Hérat, et que déjà deux places fortes étaient tombées au pouvoir des Russes.

La caravane n'était pas fixée sur la route qu'elle devait suivre à son départ de Caboul. Les voyageurs avaient bien l'intention d'éviter Koondooy où Moorcroft avait été si cruellement traité; mais ils furent ensuite rassurés à cet égard, en réfléchissant qu'ils n'avaient pas grand sujet de craindre Moorad-Bey, commandant de cette place, d'autant plus qu'il avait la réputation d'un homme traitable, et que, d'ailleurs, leur conduite ne permettait pas qu'on les assimilât à Moorcroft.

Nos voyageurs passèrent la matinée du 12 mai avec Abeboulah-Khan, frère de Mahomet, le même qui, étant alors chef de Caboul, avait voulu soumettre le bagage de Moorcroft à une taxe de 20,000 roupies. Mais, Mahomet, sultan de Peshawour intervint dans cette affaire, pour

protéger les voyageurs contre cette exaction. Les deux frères en vinrent aux mains à cette occasion. Abeboulah-Khan fut vaincu, et Moorcroft mis en liberté au moment où la fortune, par un retour soudain, se déclarait contre Mahomet, et le forçait à battre en retraite vers Peshawour. Depuis lors les deux frères sont en mésintelligence. Abeboulah-Khan n'est plus rien aujourd'hui, et ne subsiste, comme beaucoup d'autres, que des secours que veut bien lui donner le parti vainqueur. Tout le pays avait été autrefois son domaine, et il y jouissait d'un renom considérable; maintenant, comme les rois déchus, il vit d'aumônes.

Les voyageurs, après avoir pris congé d'Abeboulah-Khan, reçurent la visite du personnage équivoque. Ce quasi-Européen, dans le cours de sa conversation, articula par mégarde quelques mots anglais; mais ils restèrent toujours dans l'indécision sur son origine et la nature de ses fonctions.

Les habitans de Caboul ont des notions très-imparfaites sur l'Angleterre et l'Inde britannique. Leurs relations avec l'Inde sont de peu d'importance en comparaison de celles qu'ils entretiennent avec la Russie, dont l'influence s'étend tous les jours dans ce pays. L'éloge des Russes est dans toutes les bouches, et si jamais l'Inde était menacée par ce peuple conquérant, nul doute que les Afghans ne se déclarassent en leur faveur. C'est à Caboul que se décidera, dans l'avenir, le sort de l'Inde. Il est à regretter que Shah-Seya ne soit pas en position de remonter sur le trône, car, au besoin, il eût été d'un grand secours à l'Angleterre. Au reste il faut convenir que toutes ces petites souverainetés indépendantes ne sont pas dignes de notre alliance, et qu'il serait à désirer qu'elles fussent réunies sous l'autorité d'un chef unique.

Statistique.

Produits des Mines d'or des États-Unis. — Maintenant il est bien reconnu que les veines aurifères qu'on avait d'abord cru concentrées dans la Caroline du Nord, s'étendent d'une manière très-suivie depuis le voisinage de la Potomac, dans la Virginie jusque dans l'Alabama et le Tennessee. Il y a six ans à peine que ces trésors minéralogiques ont été découverts, et déjà plusieurs mines ont été livrées à l'exploitation, et un grand nombre de machines à vapeur sont appliquées à l'extraction du minerai.

D'après les rapports de M. Samuel Moore, directeur de l'hôtel de la monnaie des États-Unis, cet établissement a reçu, en 1831, pour 714,270 dollars (3,785,631 fr.) de lingots d'or, dont 130,000 proviennent du Mexique ou des diverses contrées de l'Amérique du Sud; 27,000 d'Afrique; 39,000 de diverses provenances et 518,000 des mines exploitées dans quelques états de l'Union. Voici dans quelle proportion ils ont concouru :

	Dollars.		Dollars.
Virginie	24,000	Géorgie	176,000
Caroline du Nord.	294,000	Tennessee	1,000
Id. du Sud.	22,000	Alabama	1,000

Ce fut en 1814 que, pour la première fois, on apporta à l'hôtel de la monnaie quelques lingots d'or indigène, provenant des mines de la Caroline du Nord; jusqu'en 1823 inclusivement, ces versemens annuels ne s'élevèrent pas au-delà de 2,500 dollars. Depuis cette époque l'accroissement a été si rapide qu'il ne sera pas sans intérêt d'en indiquer ici la marche progressive. La valeur des lin-

gots d'or indigène remis à l'hôtel de la monnaie de l'Union, s'est élevée en :

	Dollars.		Dollars.
1824... à..........	5,000	1828... à...........	46,000
1825..............	17,000	1819..............	134,000
1826..............	20,000	1830..	466,000
1827..............	21,000	1831..............	518,000

Les États-Unis exportent en outre une assez grande quantité d'or en lingots sur les divers marchés de l'Europe et de l'Asie, mais nous n'avons aucun document pour en préciser le chiffre. Les mines de la Caroline emploient un grand nombre d'ouvriers de toutes les nations. M. Blooker, qui les a récemment visitées, nous apprend qu'on y parle quatorze langues différentes.

Biographie.

Parallèle de Georges Canning et d'Huskisson (1). — Si nous voulions avoir une preuve sans réplique du détestable régime auquel l'Angleterre est soumise, nous la trouverions dans la réputation de M. Canning et dans celle de M. Huskisson, son collègue et son ami. Après une vie exclusivement consacrée à la défense d'actes injustes, cruels,

(1) Note du Tr. On reconnaîtra sans peine, dans cet article, la *Revue de Westminster,* organe habituel du parti radical, et sa logique impitoyable qui, sans tenir compte ni des tems ni des hommes, poursuivrait, sans hésiter, ses déductions et les conséquences des principes qu'elle pose, à travers des ruines, semblable à ces ressorts inflexibles de nos fabriques, qui, lorsqu'une fois le moteur leur a donné l'impulsion, exécutent leurs mouvemens, au risque de broyer les personnes imprudentes placées dans leur direction. Les rédacteurs de la *Revue de Westminster* ont parmi nous quelques analogies; mais ceux-ci ont bien moins de puissance, d'étendue dans l'esprit et de philosophie réelle.

oppressifs, M. Huskisson et surtout M. Canning acquirent, sur la fin de leurs jours, par quelques actes isolés et utiles, une réputation éclatante de grandeur et de libéralité dans leurs vues. Le peuple anglais habitué à ne recevoir que du dommage de ceux qui le régissent, s'étonna de cette apparence d'intérêt pour son bien-être, et en témoigna sa reconnaissance par une approbation et des éloges sans mesure. Au fond ils doivent plutôt ces applaudissemens à la coupable conduite de leurs prédécesseurs qu'au mérite réel de la leur. L'un et l'autre avaient commencé leur carrière par des professions de foi très-libérales, mais tout-à-coup ils prirent une direction entièrement opposée et n'hésitèrent pas à servir dans les rangs du ministre le plus despote qui ait régi l'Angleterre depuis des siècles. Ils suivirent fidélement ce ministre pendant les années les plus désastreuses de son administration ou plutôt de son règne; ils défendirent tous les actes d'oppression qu'il proposait; ils firent l'apologie de l'infâme et impitoyable profusion avec laquelle il versait l'or et le sang anglais; et quand il mourut, ils contribuèrent au maintien et à la prolongation de son système.

A la fin, lorsqu'après une longue série d'années de guerre, la paix fut recueillie, et que le peuple impatient d'un joug qu'on lui avait rendu insupportable, réclama des réformes, des économies et une répartition plus équitable des charges publiques, ces deux ministres n'hésitèrent pas à recourir aux moyens les plus cruels, les plus iniques pour le réduire au silence. Le peuple demandait du pain à bon marché, on lui répondait par les massacres de Manchester; il demandait la réforme d'une constitution décrépite, on répondit par les *six actes* à ces importunités séditieuses; il demandait l'abaissement de taxes intolérables; et on lui retira les franchises de l'*habeas*

corpus. Ses doléances furent traitées avec mépris; on fit des moqueries cruelles de ses misères. M. Canning, avec une éloquence épigrammatique, et M. Huskisson, avec toute la charlatanerie de la science et des calculs élaborés, prouvèrent que ses réclamations, les réclamations de ceux qui mouraient de faim, étaient déraisonnables et factieuses. Telle a été, de 1794 à 1822, la conduite de ces deux hommes d'état si vantés, en dernier lieu, avec un si fol engouement. Mais à partir de cette dernière époque jusqu'au moment de leur mort, quelque amélioration se fit remarquer dans leur direction politique. Ils furent moins impitoyables, moins bigots que précédemment. Aussitôt leurs anciens méfaits furent oubliés. Une admiration extravagante les éleva aux nues; et M. Canning, en mourant, fut considéré comme un martyr de la liberté. La gloire des nobles sentimens qu'on lui atribuait vola au dehors sur les ailes des vents, d'une hémisphère à l'autre, tellement que son nom devint, en quelque sorte, le mot d'ordre des libéraux des deux mondes. C'est ainsi que plusieurs saints du calendrier y ont été inscrits, après une vie dissipée ou coupable, parce que quelques circonstances heureuses avaient accompagné leur mort.

Si la conduite de ces deux hommes est strictement examinée; si nous les suivons depuis le commencement de leur carrière politique jusqu'à la fin, sans en considérer exclusivement une partie; nous nous convaincrons que ni sous le rapport intellectuel ni sous le rapport moral, ils ne méritent d'être séparés de leurs collègues. Ils possédaient, l'un et l'autre, des vertus faciles et un caractère flexible, et un art consommé pour aider leur avancement personnel. Ils savaient profiter des circonstances favorables à cet avancement; ils avaient toute la sagacité requise pour reconnaître les modifications qui s'opéraient dans l'esprit public; et en suivant l'impulsion, quand il était impossible

de lui résister, ils se faisaient une réputation à bon compte. Mais ni le premier ni le second n'avait une haute portée d'esprit, et ne parvint à atteindre une grande supériorité dans sa carrière respective.

Jamais comme orateur ou comme homme d'état M. Canning ne s'est élevé au-dessus de la médiocrité. Comme orateur, il avait de l'éclat, mais rien de mâle, rien de sévère dans son goût. Ses harangues se composent d'oripeaux brillans, de pointes épigrammatiques bien aiguisées, le tout convenablement pour l'appétit vulgaire de son vulgaire auditoire. Son esprit n'avait pas l'habitude de la généralisation; il n'avait ni la vigueur de tête, ni la moralité nécessaire pour examiner une question dans l'unique but de rechercher la vérité. Jamais il ne pouvait s'isoler de ses intérêts propres, ni examiner une question abstractivement. Ce n'était que dans les termes que consistaient ses généralisations. Il employait des mots généraux et vagues, mais ce vague même constatait son impuissance à se rendre un compte exact de ses idées. Dans aucun de ses discours il n'a fait preuve d'un savoir véritable ni d'originalité dans ses vues; mais il possédait à un haut degré l'art du rhéteur, avec une petite provision d'idées, il pouvait faire un grand étalage; il pouvait remplir l'oreille sans éclairer la raison, et séduire sans rien apprendre.

M. Huskisson avait des qualités moins brillantes, et par cette raison-là seule, car nous n'en connaissons pas d'autres, on lui avait supposé plus de profondeur. Jamais cependant il n'a possédé entièrement la science dont on lui supposait une connaissance intime, celle de l'économie politique, et même elle a reçu de ses mains plusieurs injures graves. Comme il n'avait qu'une connaissance partielle de ses plus importantes vérités, et qu'encore il ne les avait apprises que pièce à pièce sans jamais en saisir l'ensemble; que cependant à toutes les époques il en parlait

avec une imperturbable assurance, et qu'il rédigeait ses bills avec le même aplomb, il commet sans cesse d'énormes et dangereuses bévues. D'ailleurs, en soutenant des actes en partie fondés sur l'erreur et en partie sur la vérité, il contribua, autant du moins qu'il pouvait le faire, à ébranler les principes. Sa conduite, dans toute la discussion sur les grains, par exemple, porte ce double caractère, et tout homme familiarisé avec la science économique, en observant ses tergiversations au milieu de ces débats, a dû penser qu'il était un malhonnête homme ou un ignorant. Jamais il ne proposa une bonne mesure sans l'étayer de doctrines contradictoires, en opposition absolue avec les principes mêmes sur lesquels elle reposait, et qui seuls devaient la faire prévaloir. Ceci provenait en partie de sa situation, et en partie du caractère timide et circonspect de son esprit. Il s'appliquait sans cesse à concilier des choses inconciliables; et comme son ami M. Canning, il était incapable de concevoir l'ensemble d'un sujet. L'un et l'autre ils cherchaient toujours des moyens de saisir et de convaincre les autres, et ne cherchaient pas à se satisfaire eux-mêmes. Ils ne possédaient que des notions légères, acquises hâtivement; et, par la direction qu'ils avaient prise, ils perdirent bientôt la possibilité d'en acquérir d'autres.

Industrie.

Mouvement industriel de l'Australie. — Nos frères d'Australie font des progrès aussi étonnans que rapides. Sidney, la métropole de cette colonie, voit fleurir dans son sein tous les arts de l'Europe. Des édifices d'une belle architecture s'y construisent; plusieurs imprimeries y reproduisent les chefs-d'œuvre de notre littérature, ou servent à la publication de journaux très-bien redigés. Quoi-

que Sidney n'ait pas plus de 12,000 habitans, on y trouve deux banques et quatre académies, composées d'hommes éclairés, s'occupant à propager les arts utiles. Sous leur direction, de nouvelles cultures sont entreprises chaque jour, et, malgré la distance immense qui nous sépare, les cultivateurs australiens songent déjà à approvisionner de comestibles nos marchés, comme ils pourvoient de laines nos manufactures. Une poste, fournie de bons relais, entretient des relations fréquentes avec les divers établissemens fondés dans l'intérieur ou sur le littoral de ce continent; et une compagnie d'assurance maritime, avec un capital de 150,000 liv. sterl. (3,750,000 fr.), garantit les armateurs de tous les sinistres.

Mais cette activité industrielle ne se concentre pas dans les murs de Sidney; une compagnie s'y est formée pour coloniser les îles adjacentes. Déjà elle a expédié des colons à Houttingham, sur la côte ouest de la Nouvelle-Zélande, pour y couper des bois de mâture, et cultiver le lin et le chanvre. Le gouverneur de Sidney a détaché quelques troupes pour protéger cet établissement contre la férocité des indigènes, et tout lui promet un heureux succès. Port-Jakson voit chaque jour accroître l'activité de ses chantiers, tandis que Paramatta a tout l'aspect d'un de nos districts manufacturiers; mais de toutes les usines qui sont en activité dans les environs de Sidney, celle qui fait le plus d'honneur au génie australien, c'est la magnifique scierie de Cowan. Le propriétaire de cet établissement en a tellement perfectionné le mécanisme, qu'il peut fournir en moins d'une heure deux cent cinquante pieds de planches de trois pouces d'épaisseur, ou six cents d'un pouce. La roue qui sert de moteur à cette usine a une vitesse de sept mille pieds par minute ou de quatre-vingt-seize mille par heure. Ces résultats sont d'autant plus surprenans que cette machine est le produit de l'industrie locale.

REVUE

BRITANNIQUE.



DES ROUTES ET DES VOITURES PUBLIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Ces princes et ces princesses des *Mille et Une Nuits*, que la protection de leurs fées dotait d'une si grande facilité de locomotion, s'étonneraient, s'ils revenaient au monde, de se voir surpasser par le bourgeois anglais qui monte en diligence. La rapidité avec laquelle on voyage aujourd'hui tient du prodige : en une heure et demie on se rend de Liverpool à Manchester; on parcourt ainsi l'espace de trente-six milles ou douze lieues. On sait que lord Londonderry, après avoir prononcé son discours à la Chambre des Pairs, le lundi soir, monta dans une chaise de poste attelée de quatre chevaux, et se trouva le lendemain soir à la porte de son hôtel à Durham : il avait fait deux cent cinquante milles ou quatre-vingt-trois lieues, en vingt-quatre heures. Mais pour ne parler que des ressources à la portée du public, n'y a-t-il pas quelque chose de merveil-

leux dans la célérité actuelle de nos diligences? « Lundi dernier, m'écrivait un de mes amis, je chassais dans les environs de Brighton; le mercredi suivant, je dînai chez mon père, dans Merion-Square, à Dublin : quatre cent milles, plus de cent trente-trois lieues, en moins de trois jours! Voici comment : je partis de Brighton par la voiture du soir, j'arrivai à Londres à tems pour prendre la malle d'Holyhead; et, grâce au bateau à vapeur qui me fit traverser le détroit, je me trouvai à Dublin trois jours après mon départ. »

Non-seulement on voyage vite aujourd'hui, mais on voyage agréablement; c'est presque une jouissance de luxe pour le rentier et le bourgeois. Il serait curieux d'esquisser les progrès et le perfectionnement de nos voitures publiques. En 1662, l'Angleterre n'en comptait que six : encore étaient-elles considérées comme une mauvaise invention, que nul homme de bien ne devait encourager. Un nommé Jean Croswell, membre du gouvernement et fort connu alors par ses pamphlets politiques, un des sages de l'époque, démontra le danger de ces voitures dont le résultat définitif devait être, selon lui, de dépeupler les châteaux, et d'arracher à leurs devoirs domestiques les femmes des gentilshommes campagnards. Les diatribes de Croswell, qui se renouvellent encore, eurent beaucoup de succès en leur tems.

Il y a une centaine d'années, en 1742, la diligence d'Oxford partait de Londres à sept heures du matin et arrivait à Tubridge vers midi. A cinq heures du soir elle atteignait Highwycombe, où les voyageurs couchaient; c'était le lendemain seulement que l'on approchait d'Oxford. Aujourd'hui l'on parcourt en moins de six heures l'espace qui demandait alors deux jours entiers.

Lecteur, nous prélèverons une taxe légère sur votre

imagination complaisante, et nous supposerons, s'il vous plaît, qu'un brave *gentleman* qui s'est endormi, vers 1742, du sommeil d'Epiménide, se réveille tout-à-coup près de Piccadilly, en 1833. Il se frotte les yeux et voit une espèce de brigand, vêtu de haillons, qui s'approche de lui d'un air empressé (1) :

« Quelle voiture prend votre honneur ?

— Je vais à Exeter, répond le vieillard d'une voix douce.

— Vous arrivez à tems : voici la voiture... les chevaux sont devant nous... où sont vos paquets ?

— Mais non, vous vous trompez ; c'est là une voiture bourgeoise.

— Bah ! bah ! ne reconnaissez-vous pas *la Comète* ? Vite, vite, dépêchez-vous ; elle part à l'instant. »

On pousse, on presse, on emballe le vieillard fort étonné de cette précipitation et qui demande à grands cris ses paquets ; depuis long-tems ils sont sous la bâche.

Cependant il s'assied, son œil s'arrête avec surprise sur l'homme vêtu de noir qui occupe le siége :

« Quel est, demande-t-il à ses voisins, ce monsieur si bien vêtu, qui va nous conduire ?

— Ce n'est pas un monsieur, lui répond un homme habillé de noir assis en face de lui et qui se trouve être un des propriétaires de l'entreprise ; c'est un jeune homme qui a toujours conduit *la Comète* et qui sait fort bien son état.

— Excusez ma surprise ; à voir sa cravate blanche, ses gants jaunes et son excellente tenue, j'étais tenté de croire que c'était quelque jeune homme de bonne famille, dont le caprice enthousiaste s'amusait à rivaliser de nos jours avec les anciens conducteurs de chars.

— Sans doute, reprend le propriétaire, monsieur a

(1) Commissionnaires qui se tiennent aux approches des bureaux de diligence sur la place de *Regent-Circus*.

voyagé long-tems sur le continent, et n'est plus au fait de l'Angleterre actuelle? »

Les autres habitans de la diligence se regardent en riant et ne doutent pas que leur voisin ne soit ou un peu timbré, ou quelque vieux colon sorti des déserts de l'Amérique. Cependant la voiture s'élance et bientôt on sort de Londres.

« Quoi! déjà nous ne roulons plus sur le pavé? s'écrie le vieillard.

— A Londres il n'y a plus de pavé, lui répond-on.

— Ah! ah! s'écrie notre voyageur dans sa stupeur; mais la voiture va bien vite?

— Non, reprend le propriétaire, pendant ce relai la voiture marche très-lentement; vers la fin du voyage nous nous dédommagerons de ce retard. »

En vingt-cinq minutes on arrive à Brentford; le vieillard tire sa montre :

« Vous appelez cela marcher lentement! s'écria-t-il; vingt-cinq minutes! Mais je me retrouve, ici; ces rues sont sales et ces pavés pointus comme dans ma jeunesse. C'est bien la bonne vieille ville de Brentford, telle que je l'ai vue autrefois; rien n'a changé. Quel membre cette ville a-t-elle envoyé au Parlement?

— M. Hume, l'homme de l'époque, qui sait avec le plus d'habileté faire dire aux chiffres ce qu'il veut que les chiffres expriment.

— Sans doute un grand propriétaire du comté?

— Pas un pouce de terre, monsieur; c'est un Écossais né à Montrose.

— Oui, ces Écossais se fourrent partout; sans doute il aura fait une grande fortune dans le commerce?

— Oh! pas du tout; c'est un médecin qui a fait fortune aux Indes. »

Ici la stupeur de l'homme de 1742 est extrême, et le bruit des roues, froissant le pavé rocailleux de Brentford, suspend la conversation. Vingt minutes après (*heure militaire*) *la Comète* arrive à Hounslow. Le gentilhomme a faim, et voit avec plaisir ce point d'arrêt qui va lui permettre de déjeûner. Il s'essuie le front, il tire de nouveau sa montre, il respire :

« Nous voyageons bien vite, messieurs : et il me semble que cette rapidité n'est pas sans dangers; qu'en dites-vous? Heureusement nous allons nous reposer un peu. L'appétit me talonne; cette auberge a fort bonne mine, ma foi! Garçon! que me donnerez-vous pour dé... ? »

Hélas! le mot n'est pas prononcé lorsqu'une secousse violente imprimée par la voiture à tous les habitans du carrosse, fait heurter la tête du vieux voyageur contre le dossier; et Hounslow et le garçon et l'auberge disparaissent à-la-fois à ses yeux. Jamais panorama si rapide ne s'était déroulé devant lui. Jamais il n'avait vu portes, fenêtres, arbres, maisons fuir avec une aussi merveilleuse vélocité.

« Diable! diable! s'écrie-t-il aussitôt qu'il reprend haleine. On m'avait dit, je crois, que nous changerions de chevaux à Hounslow. Sans doute on n'aurait pas la cruauté de forcer les chevaux du dernier relai de galoper avec cette violence atroce.

— Eh! mon cher monsieur! interrompit le propriétaire, on a changé de chevaux pendant que vous mettiez vos lunettes. A Hounslow, il faut que le relai s'exécute en une minute; et souvent, grâce à la dextérité et à l'habitude de nos gens, en cinquante secondes c'est une affaire faite.

— Vous m'étonnez; pour moi j'aimerais mieux ne pas aller si vite.

— C'est notre usage; nous *lançons* (1) toujours nos chevaux pour parcourir ces six milles.

— Lancer!

— Oui, c'est le terme. Le terrain sur lequel nous sommes s'appelle *terrain d'hôpital.* Nous autres, propriétaires de diligences, nous avons un dialecte qui nous appartient, et je conçois que vous ayiez besoin de quelques explications. Nous n'employons ici que les *Bokickers* (2). Les Bokickers sont de pauvres chevaux qui ont des vices, et qui, cependant peuvent servir encore, quand on les fait galoper sur un terrain uni. Ils se subdivisent en plusieurs classes qui toutes ont leurs appellations spéciales. Les uns abaissent le garot en marchant; les autres ploient les genoux dans les descentes; quelques-uns ont de la tendance à devenir poussifs; mais lancés dans cette carrière unie, ils rendent encore de très-bons services, comme vous voyez. »

Les Bokickers s'échauffent dans leurs harnais, et la voiture, avec ses dix voyageurs et un bagage considérable, vacille sur son centre de gravité, avec une force d'autant moins comfortable, que le galop des Bokickers devient plus rapide à chaque instant. Cependant elle ne verse pas, grâce au bagage contenu dans les coffres et au poids de quatre voyageurs assis dans l'intérieur. L'homme de 1742 s'alarme de plus en plus : « Les chevaux, dit-il, ont pris le mors aux dents. » Il s'imagine que le conducteur est tombé de son siége, et croit apercevoir les brides qu'il a lâchées, flottant à l'aventure sur la tête des chevaux. Il veut absolument mettre la tête à la portière; le propriétaire le tire par sa basque, et l'arrête.

« Un éclat de roue pourrait vous éborgner, lui dit-il;

(1) *Spring.* — (2) Terme d'argot.

restez dans la voiture ; tout va bien ; je vous ai dit que notre habitude était de *lancer* les chevaux pendant ce relai. »

Mais le vieillard est têtu, et il veut voir ce qui se passe. Le voilà donc en observation. Il s'attend à trouver la mort et la destruction sur la route. Quel est son étonnement ? le cocher trône encore sur son siége, et déguste paisiblement une prise de tabac pendant que ses chevaux galopent en raison de douze milles (quatre lieues) par heure.

« Diable ! diable ! répète encore notre voyageur ; mais si un essieu cassait, si une roue se détachait ?

— Impossible, monsieur ; fabrication parfaite. Jamais rien ne casse. Jamais rien ne se dérange : vous pouvez dormir ici comme dans votre lit.

— Ah mon Dieu ! quel changement, s'écrie le vieillard ; quelle différence ! et les routes ?

— On ne peut meilleures. De Londres à Exeter, pas un seul mille où le cheval ne puisse trotter facilement.

— Dites galoper. Mais qui a changé ainsi tout le système de construction des routes ?

— Un Américain, M. Mac-Adam. Pour rendre nos routes meilleures, on a aplani des collines ; on a détruit les vieux chemins. Les rudes montées qui harassaient autrefois les chevaux se sont changées en pentes douces.

— Ah çà, mon cher monsieur, pour le prochain relai, quels chevaux emploierez-vous ?

— Plus de Bokickers, monsieur ; leur règne est passé. Nous avons besoin, pour ce relai, d'animaux vigoureux et sains. Les plus beaux chevaux achetés par les lords, et destinés à piaffer dans Hyde-Park, valent à peine ceux de l'attelage prochain.

— Ah ! je respire. Nous ne galoperons plus, n'est-ce pas ? Vous ne *lancerez* plus vos chevaux, j'espère ?

— Ce relai ci ne sera pas tout-à-fait aussi rapide; cependant nous aurons encore de bons momens, je vous assure. Nous avons pris, comme propriétaires, des engagemens positifs, et il ne faut pas tromper le public. Aussi, pour remplir nos promesses, tirons-nous parti de toutes les circonstances. Quand le conducteur arrive à un certain endroit de la descente, il lâche la bride à ses chevaux, qui, une fois lancés, remontent la colline opposée sans s'en apercevoir et sans tirer. Grâce à ces précautions et à beaucoup d'autres, nous arrivons toujours à l'heure précise. La meilleure horloge est moins exacte que *la Comète;* les gens de campagne le savent bien : c'est sur notre voiture qu'ils se règlent.

— Mais, monsieur, reprend le vieillard tout troublé, et la santé, et la vie de vos voyageurs?

— Oh! pas la moindre crainte; nous n'employons que des matériaux de première qualité et des artistes du plus grand talent.

— Des artistes! cela me confond! De mon tems, artiste et cocher n'étaient pas synonymes... A propos, je serais bien aise de voir comment cet *artiste* (puisqu'artiste il y a), fait pour changer de chevaux, quand il en change? Tout-à-l'heure, au dernier relai, c'était de la magie vraiment, de l'escamotage. Partez, muscade! je n'ai rien vu.

— Oh! certainement, vous avez raison de trouver cela merveilleux; et le degré de promptitude auquel on est parvenu aujourd'hui a quelque chose de surprenant en effet. Dans ma jeunesse (et je crois que vous êtes mon aîné), on consacrait une demi-heure à cette opération. Le garçon d'auberge s'approchait, la serviette à la main : « Messieurs et mesdames, pendant qu'on relaie, voulez-» vous prendre quelque chose? M. le conducteur vous le » permettra, sans doute. — Oui, oui, » interrompait le

conducteur, qui avait à distribuer par la ville une cloyère d'huîtres pour le médecin, un mouton pour le curé et un pâté de foie gras pour l'avocat; « oui, certainement; mais » dans une demi-heure il faut partir. »

Nous voici à Staines. On relaie, et notre voyageur est tout yeux : bien lui en- prend de ne pas détourner un moment la tête. A peine la voiture s'est elle arrêtée, les deux premiers chevaux sont dételés et reconduits à l'étable. On amène un beau cheval fringant, bondissant, hennissant, plein de vie et de vigueur, mais dont l'œil de feu n'annonce pas une docilité bien enracinée, et dont les naseaux sont emprisonnés dans un nœud coulant : nouveau sujet d'effroi pour le vieillard (1).

« Eh quoi! dit-il, vous allez atteler un cheval vicieux, un cheval fougueux ?

— Pas du tout, répond le garçon d'écurie; je vous assure qu'il n'y a pas la moindre chose à craindre.

— Jacques, dit tout bas le conducteur au garçon, prends garde que rien ne le gêne; tu sais quel tour il nous jouerait? »

Trente secondes après, on part. A peine les naseaux du coursier se trouvent libres, il se retire en arrière, étend les deux jambes de devant, et s'élance d'un bond qui aurait brisé toutes les rênes que l'on fabriquait en 1742. Heureusement la main habile du conducteur lui laisse le champ libre, et son compagnon, mieux discipliné que lui, le remet paisiblement au pas. Toutefois l'animal de pur sang s'inquiète sous son harnais et s'irrite contre cette marche réglée, qui contrarie les habitudes de sa jeunesse. Incapable d'aller de front avec son confrère, il entraîne

(1) Ce nœud coulant de nouvelle invention est en soie, et il agit spécialement sur les organes de la respiration.

après lui les trois quarts de la voiture qui le suit obliquement ; il ronge son mords, le couvre d'écume, bat la terre d'un pied furieux, et hennit avec une force qui semble vous dire : « Cette servitude n'est pas faite pour moi. »

« Ce cheval-là, fait observer le propriétaire, a, dans ses belles années, gagné plus d'un prix à la course ; mais son caractère a toujours été difficile.

— Diable! diable! s'écrie le vieillard du dix-septième siècle ; atteler un cheval de course à une diligence! Cependant on commence à aller moins vite et j'aime cela.

— Il le faut bien, reprend le propriétaire : si nous ne ralentissions point le pas de notre attelage, ce terrible cheval de course recommencerait à galoper et dérangerait tout. »

Des montées rapides sont franchies avec la même célérité que l'on eût mise autrefois à les descendre ; et ce qui effraie surtout le pauvre voyageur, c'est de voir que le pas, au lieu de se ralentir dans les descentes, devient plus rapide encore. Dans l'argot des grandes routes anglaises, c'est ce que l'on appelle *la longue chute de terrain.* La voiture tombe sur la croupe des chevaux ; le cheval de pur sang perd patience, se met au grand trot, puis au galop, et tout l'attelage suit son exemple. L'artiste expérimenté qui conduit le char laisse tomber légèrement son fouet ; les deux premiers chevaux s'élancent avec la rapidité d'une flèche, et la voiture, bercée par ce mouvement rapide, s'agite de manière à épouvanter le plus hardi. Mais le coup-d'œil du maître est sûr, il n'y a rien à craindre : le char suit une ligne parfaitement droite. Arrivé au creux de la colline, il s'*affermit* sur ses roues, et remonte la colline opposée, avec une vélocité d'impulsion proportionnée à la rapidité et à la hauteur de la chute.

« Ah ! s'écrie le pauvre vieillard qui respire enfin, monsieur le propriétaire, à la première descente, je vous en prie, engagez le conducteur à enrayer ; employez votre autorité pour cela.

— Je n'ai pas d'autorité sur le conducteur.

— Ces chevaux ne sont-ils pas à vous ?

— Sans doute ; mais il les conduit comme il veut.

— N'est-ce pas vous qui le payez ?

— Oui ; je prends l'engagement de fournir des chevaux avec lesquels la voiture puisse accomplir ce voyage dans tel espace de tems. Le cocher s'engage de son côté à les conduire sans accident jusqu'au lieu convenu. Nous sommes passibles l'un et l'autre d'une amende, si nos engagemens ne sont pas remplis. Nous n'avons pas de tems à perdre, et s'il s'agissait d'enrayer comme vous le voulez, nous n'arriverions jamais. »

Le nouvel Épiménide ne répond rien ; mais il se promet bien de ne plus monter dans une voiture qui n'enraie pas ; il descend donc, il se tâte, retrouve tous ses membres, et s'estime heureux de vivre encore. Placé sur le seuil de l'auberge où il va entrer, il veut contempler une dernière fois l'opération du relais, et ne peut qu'admirer ces ornemens de cuivre, étincelans au soleil, ces chevaux au poil lustré, ces harnais tout brillans de vernis, et surtout cette rapidité prodigieuse de mouvemens. Cependant on repart plus vite que l'éclair ne brille, et le pauvre voyageur est heureux de se retrouver dans une chambre, sur la terre ferme, libre des dangers auxquels nous exposent les chevaux de pur sang, transformés en chevaux de trait. Il sonne le garçon, qui, vêtu de noir et le cou entouré d'une cravate blanche de la mousseline la plus belle, passe à ses yeux pour le maître du logis.

« Y a-t-il sur cette route quelques voitures qui marchent lentement?

— Oui, monsieur, répond le garçon, dans une heure *le Régulateur* doit passer.

— Ah! c'est très-bien, je vais déjeûner en l'attendant.

— Ces voitures qui vont si vite nous ruinent, monsieur! s'écrie le garçon; personne ne peut s'arrêter sur la route, et nos maisons s'en ressentent, je vous assure. »

A l'heure dite, *le Régulateur* était devant la taverne; c'est une voiture plus lourde et d'une propreté moins recherchée que *la Comète.* Sa caisse est de couleur chocolat; de grosses lettres d'or brillent sur tous les panneaux, et quatre chevaux vigoureux y sont attelés. Les voyageurs qu'il renferme sont, d'un ou deux degrés peut-être, inférieurs à ceux dont *la Comète* est chargée. Le cocher lui-même appartient à une autre classe que le cocher de *la Comète,* jeune dandy à la taille svelte, au pantalon demi-collant, au chapeau gris et soyeux, au gilet de casimir blanc et aux gants de daim d'un jaune éclatant. Le conducteur du *Régulateur* est plus cocher et moins fashionable; sa taille est athlétique; ses bras sont vigoureux; son abdomen est respectable; son costume simple est très-propre. C'est, je vous assure, un personnage d'importance; il a quatorze voyageurs à conduire, il fait dix milles (plus de trois lieues) à l'heure.

« Eh bien! demande notre voyageur au garçon, qui rentre dans cet instant, avez-vous de la place dans le *Régulateur?*

— Certainement, monsieur, mais tout est plein, excepté le *tric-trac*; vous aurez le *tric-trac* à vous tout seul.

— Le *tric-trac!* que voulez-vous dire?

— Le cabriolet de derrière, si vous aimez mieux. Bonne

place, ma foi ! vous pourrez tourner le dos au conducteur ou vous placer du même côté que lui, comme il vous plaira.

—Allons, reprend le gentilhomme en faisant la grimace, c'est encore quelque invention nouvelle; mais n'importe, essayons. »

Et il monte : on l'emballe dans le *cabriolet de derrière*, perché si haut, qu'il faut une échelle pour y atteindre. Avant de se placer dans son *tric-trac*, comme dit le garçon d'auberge, l'homme de 1742 a jeté un coup-d'œil rapide sur l'attelage qui doit le conduire à sa destination. Les chevaux ne ressemblent pas à ceux de la *Comète*; ce sont des bêtes moins sveltes, à la jambe moins fine, aux formes moins élancées ; mais leur vigueur semble plus musculeuse encore, et à voir ces membres nerveux et ces yeux où la flamme étincelle, on reconnaît aisément ces animaux de bonne race dont il faut briser le caractère si l'on veut en user. Toutefois, pendant les neuf premiers milles (trois lieues) tout va bien. On franchit cet espace d'une seule haleine, mais sans effort, mais sans galoper, et le voyageur se regarde comme sauvé. Il a compté sans son hôte. Quoique le *Régulateur* ait la réputation d'aller lentement, force lui est de tirer parti de tous ses avantages ; car, après tout, il est obligé de faire huit milles par heure dans une grande étendue de pays. Il a des montées considérables et nombreuses à franchir, et le poids du bagage dont il se charge l'alourdit singulièrement. Les cinq milles (une lieues trois quarts) dont il approche, et que l'on appelle le pays plat de Hertford-Bridge, passe, parmi les gens du métier, pour le terrain le plus favorable de l'Angleterre. Le sol a de légères ondulations. Son élasticité, sa sécheresse dans tous les tems, son excellent état d'entretien, donnent toutes les facilités possibles à un bon

conducteur. Aussi les chevaux sont-ils *lancés*, et le sage *Régulateur*, par la rapidité de sa fuite, inflige à l'habitant du *tric-trac* un incomparable supplice.

Si vous fûtes écolier, vous souvient-il d'avoir vu un cerf-volant se balancer dans l'air et sa queue être le jouet de mouvemens rapides, multipliés, bizarres, pendant que sa tête planait majestueusement dans les nues. La raison de ce phénomène apparent est simple : c'est que la queue du cerf-volant, éloignée du fil qui maintient le centre de gravité, se trouve exposée à toutes les ondulations du vent, et en suit tous les caprices. La même loi régit l'arrière-train d'une voiture. Plus on est éloigné du siége du cocher, plus le ballottement qu'on éprouve devient insupportable. Le conducteur de *la Comète*, qui, de retour de son expédition, passait sur la route, ne put s'empêcher de jeter un regard de pitié sur notre homme, dont l'aspect et l'attitude étaient en effet d'un burlesque achevé. Les deux bras étendus et accrochés à la galerie du siége, les yeux effarés, les dents serrées, il se laissait balancer rudement par cet instrument de torture auquel il ne pouvait échapper. Le *Régulateur* était plus chargé qu'à l'ordinaire, et sans doute, en l'examinant de près, on eût reconnu qu'il n'avait pas tout-à-fait obéi aux injonctions du Parlement. Ajoutez à cette pesanteur périlleuse l'inégalité du trot des deux chevaux les plus rapprochés de la *volée*; l'un prenant le trot véritable, et l'autre un demi-galop incomplet, pour lequel il n'y a de nom dans aucune langue. Le vieux gentilhomme commence à s'effrayer de son trône, et le quitte. Cette voiture, qui va si lentement, l'épouvante.

« Ma foi! dit-il, je finirai le voyage à pied. »

Il est arrivé à Hertford-Bridge; on s'arrête, et il se plaint vivement.

« Vous chargez trop votre voiture, et vous allez trop vite, dit-il au conducteur.

— Notre poids est fixé, monsieur, lui répond celui-ci ; nous ne prenons jamais plus de bagage que la loi ne le permet. Si le mouvement du *tric-trac* vous fait peur, nous vous ménagerons de la place sur le devant.

— Ah ! le front ! le front ! je ne m'y fie pas : *fronti nulla fides.* »

Il s'assied dans l'auberge, où un garçon toujours civil et bien vêtu lui demande ses ordres.

« Je voudrais savoir s'il passe sur votre route, lui dit-il, quelques voitures qui ne soient pas chargées de bagages comme celle que je quitte ?

— Oui, oui, nous avons *le Vif-Argent,* très-bien conduit par Thomas Brown et Jacques White. Il ne leur est pas permis de placer sur l'impériale un carton de toilette. Excellente voiture, monsieur ! qui va de nuit comme de jour, et si bien éclairée, qu'on pourrait y lire au milieu de la nuit la plus obscure. Quatre lampes ; trois paires de pistolets ; tout est prévu.

— Oh ! c'est le vieux Mercure de mon tems, il marchait paisiblement, celui-là. Mais va-t-elle vite cette voiture ?

— Non, monsieur. Elle tient ses engagemens envers le public, et voilà tout. »

Mais plaignez le sort de notre aventurier ! *Le Vif-Argent* (tel est le nom de la malle de Devonport) est encore plus rapide, non-seulement que *le Régulateur,* mais que *la Comète.* C'est une des merveilles de nos grands chemins. Par la nuit d'hiver la plus sombre, il vole comme le vent. Son impériale n'est point chargée de bagages, et il fait par heure un mille de plus que *la Comète,* trois milles (une lieue) de plus que *le Régulateur.* O mon pauvre vieillard, que je vous plains ! Harassé par une

journée si pénible, vous vous êtes endormi; et au moment où vous vous réveillez, les chevaux de course qui vous emportent font quatre milles (une lieue un quart) en douze minutes. La voiture va-t-elle verser? tout est-il perdu? Il veut s'en assurer; regarde par la portière; perd son chapeau, qui tombe sur la route, et que, trois minutes après, la roue d'une charrette a broyé et détruit. Décoiffé, haletant, tremblant encore pour sa vie, le pauvre homme descend à Exeter, et jure qu'on ne l'y reprendra plus. Nous le quitterons ici. Nous avons pris avec ce brave homme les mêmes libertés que le grand Tite-Live a cru devoir prendre avec les héros de l'histoire romaine Si le Patavinien a fait voyager en Italie Alexandre, qui n'y a jamais été, on me pardonnera bien d'avoir prêté à mon héros de 1742, un voyage durant le dix-neuvième siècle. Mais revenons à la simple prose; occupons-nous des faits réels et des changemens qui se sont opérés de notre tems.

Il y a trente ans, la malle d'Holyhead partait de Londres à huit heures du soir, traversait Oxford, arrivait le lendemain à Shrewsbury entre dix et onze heures, et mettait ainsi vingt-sept heures pour faire cent soixante-douze milles (57 lieues). Il faut maintenant seize heures et quart seulement pour parcourir le même espace, et en vingt-sept heures la malle d'Holyhead se trouve à quatre-vingt-trois milles au-delà de Shrewsbury, au gué de Bangor. Notre imagination nous reporte à l'époque où trois pieds de sable couvraient la meilleure partie de la route, où le cocher usait en vain son fouet redoutable sur le dos de ses pauvres bêtes; où le conducteur quittait sa place pour venir à son secours; où l'équipage se traînait comme une lourde charrue embourbée. Aujourd'hui, tout est changé. De Hay-Gate à Nescliff, un jeune homme célèbre dans son art, et dont le nom est Taylor, lance avec la rapidité de

la flèche cette voiture régénérée et poursuit sans encombre le reste de la route au trot.

Une autre diligence, nommée *le High-Flyer*, partait de Shrewsbury, à huit heures du matin, et arrivait à Chester, à huit heures du soir : quarante milles (près de 14 lieues) en douze heures! Aujourd'hui cette route, excellente pour des voitures, solide, égale, et pour ainsi dire, élastique, est parcourue en quatre heures moins cinq minutes. Curieux voyage que celui-là, au tems où je parle. A la tête de la petite armée qui montait en diligence se trouvait Billy Williams, excellent garçon, le favori de toutes les femmes que le sort avait semées sur sa route, bon compagnon, le plus accommodant des conducteurs, homme d'esprit, et pur comme Aristide. Pendant qu'il contait fleurette aux femmes des aubergistes et aux filles des maréchaux-ferrans, les voyageurs jouissaient de leurs vacances : celui-ci s'occupait de son commerce, celui-là rendait visite à un vieil ami. Wrexham est célèbre pour ses pâtés de porc frais; on s'arrêtait à Wrexham, pour démanteler une de ces constructions gastronomiques, opération qui coûtait une demi-heure. La cathédrale de Wrexham est belle : c'est le style gothique dans toute sa beauté, dans toute sa grâce et dans toute son élégance : autre demi-heure consacrée à l'admiration du genre gothique. L'ale de Wrexham était renommée à juste titre; sir Watkin, membre du Parlement, était propriétaire de la taverne. Il fallait bien la visiter, et goûter cette ale fameuse; on dînait ensuite, car dans ce tems-là les diligences vivaient bien. Billy William prenait sa part du repas, et ne dérangeait personne: « Faites, messieurs, dînez à votre aise, encore une bouteille, si vous voulez. »

De toutes les routes d'Angleterre, celle où le plus grand nombre de voitures se pressent tous les jours,

est la route de Brighton. En été, on y compte vingt-cinq voitures qui rivalisent de rapidité et d'élégance. *Le Red-rover* ne met pas cinq heures à faire la route. *L'Age*, que le célèbre Stevenson a dirigé pendant long-tems, faisait l'admiration générale : il y avait foule pour le voir partir. Stevenson avait étudié à Cambridge; il se prit d'une passion véritable pour le métier de cocher, et c'est justice de dire, que tout en portant cet art à la perfection, il ne perdit aucune de ses habitudes d'homme du monde et d'homme de bon goût. Ce fut un phénomène inoui que ce jeune *gentleman* assis sur le siége du cocher et accompagné de son domestique. A chaque relai, on offrait aux voyageurs des *sandwiches* (1) placés dans une aiguière d'argent et accompagnés d'un petit verre de cherry. L'exemple de Stevenson fut suivi par plus d'un jeune homme de bonne famille, et l'on vit successivement sur la route de Brighton : M. Charles Jones, frère de Sir Tirrwhitt Jones, membre du Parlement; MM. Walkers de Mitchell Grove et plusieurs autres, tous hommes bien nés, cochers par choix et prédilection.

En quarante heures la malle d'Édinbourg fait quatre cents milles (133 lieues) avec tant de régularité, qu'on peut régler sa montre d'après l'espace qu'elle parcourt ; ce sont à-peu-près onze milles (près de 4 lieues) à l'heure ; et cependant la plus grande partie du voyage se fait la nuit! La voiture d'Exeter, *le Héraut*, qui a un fort mauvais terrain à traverser, et qui est arrêtée dans sa route par des inégalités sans nombre, fait cent soixante-treize milles (58 lieues) en vingt heures. La distance de Paris à Calais est précisément la même que celle de Londres à Exeter : la diligence

(1) Le *sandwich* se compose de deux tranches de pain qui recouvrent une tranche légère de jambon.

française met quarante-huit heures en été, et de cinquante à soixante heures en hiver, pour faire cette route. La malle d'Exeter franchit cette distance en dix-huit heures, tandis que la malle de Paris en met vingt-huit à trente. La malle de Devonport fait deux cent vingt-sept milles (près de 76 lieues) en vingt-deux heures. Tout le rayon qui environne Londres à cent milles (environ 33 lieues) de distance, n'est plus aujourd'hui qu'une promenade du matin. De Londres à Cheltenham, à Glocester, à Worcester, à Birmingham, à Norwich, la distance est aussi facile et aussi agréable à parcourir que la grande allée d'Hyde-Park.

On est parvenu à ce point extraordinaire de rapidité sans forcer les chevaux à un travail trop rude. Les entrepreneurs de relais se sont enfin aperçus qu'il y avait économie à bien nourrir les chevaux, à les ménager et à les relayer fréquemment. Les voitures que l'on appelle *Fast Coaches,* ou voitures accélérées, ont à-peu-près un cheval frais par mille; chacun des chevaux se repose un jour sur quatre. Sans ce répit nécessaire, l'abondance de la transpiration et le constant exercice des muscles, les aurait bientôt épuisés. Mais quel animal au monde est plus complétement heureux, mieux soigné, mieux traité, que le cheval appartenant au propriétaire de nos meilleures voitures publiques! Il est somptueusement nourri, vêtu et choyé avec un soin paternel; à quelques heures de travail forcé succèdent vingt heures de repos complet. On le voit souvent, après avoir fait dix milles (3 lieues 1/4), bondir encore et ruer en hennissant (1). Vous vous étonnez d'être emporté avec la

(1) Note du Tr. Ordinairement, après chaque montée, le cocher prend une minute pour laisser souffler ses chevaux. Pendant ce tems, le garçon d'écurie enlève leur sueur avec une racloire en fer; et s'ils sont altérés, il les abreuve avec de l'eau de son attiédie. Si, au

rapidité de l'éclair par des chevaux gras et robustes, dont l'embonpoint semblerait devoir être un obstacle à leur vitesse ; mais le poids même de ces animaux contribue beaucoup à l'efficacité de leur service. Chez un cheval maigre et léger, la force musculaire ne suffirait pas pour traîner long-tems de lourds fardeaux; le cheval robuste est le plus puissant de tous, sous le harnais; c'est son poids même qui tire, c'est la vigueur de ses muscles qui continue l'action.

Le prix moyen d'un bon cheval de cette espèce est à-peu-près de 23 liv. st. (575 fr.) Sans doute ce prix s'élève beaucoup plus haut quand il s'agit d'attelages de fantaisie; mais, en général, pour cent milles à faire on peut trouver à ce prix des chevaux bien dressés. Un cheval ne peut guère travailler ainsi que quatre ans, quand on l'attèle à un *fast coach* (voiture accélérée); et il n'est propre à cet ouvrage que de cinq à huit ans. Le choix de ces animaux demande beaucoup d'habitude, de tact et de connaissances spéciales. Ils ne tardent pas à périr si leur vigueur réelle ne répond pas au degré de rapidité qu'on leur demande. Les timonniers doivent avoir les jambes de devant très-fortes : sans cela on ne pourrait compter sur eux dans les descentes; il faut aussi qu'un cheval de cette espèce ait de bonnes jambes de derrière, le garrot bien développé pour soutenir le poids qu'on lui impose. Le prix que nous avons fixé plus haut semblera peut-être minime, si on le compare aux qualités dont nous parlons; mais que l'on

contraire, les chevaux doivent être relayés, il les enveloppe d'une couverture de laine, et avant de les rentrer à l'écurie, il les éponge avec de l'eau attiédie, et les dégage de la boue et de la poussière. Au reste, le cocher anglais ne maltraite presque jamais ses chevaux, il les stimule de la voix ou par un léger sifflement, et il les caresse du fouet plutôt qu'il ne les frappe.

songe aux autres qualités que l'on exige en outre chez le cheval de chasse et le cheval de course : la beauté extérieure, la délicatesse de la bouche, la pureté du sang, la souplesse des jarrets. Un cheval qui ne possède pas toutes ces qualités peut être encore très-utile dans un attelage, serait-il même aveugle, quand il est bien dressé et que la bonté des routes favorise sa marche.

Ceux qui ne sont pas initiés à ce genre d'entreprises, trouveront peut-être curieux de savoir par quelles associations elles se forment. Quatre personnes passent un contrat, d'après lequel elles s'engagent à fournir de chevaux une voiture pendant l'espace de quatre-vingts milles (26 lieues 2/3). Chacun des propriétaires se charge de vingt milles, allée et retour : ce qu'ils appellent *couvrir les deux côtés de la route*. On règle le vingt-huitième jour, et si la recette brute de la voiture est de 10 liv. st. (250 fr.) par mille, les 800 liv. st. (20,000 fr.) sont partagées entre les quatre propriétaires. Les impositions, les droits de péage, les gages de deux cochers, les frais d'administration et l'entretien des voitures, s'élèvent à-peu-près à 150 liv. st. (3,250 fr.); il reste donc 650 liv. st. (16,250 f.) à partager, ou 160 liv. st. (4,000 fr.) pour chaque propriétaire. L'entretien des vingt chevaux de chacun d'eux monte à 40 liv. st. (1,000 fr.) par semaine, non compris les gages des valets d'écurie. On voit d'après cela qu'à moins de 10 liv. st. (250 fr.) de recette par double mille, les propriétaires ne rentreraient que dans leurs frais, et que tous les profits qu'ils peuvent espérer dépendent de la bonté, de la vigueur et de la santé de leurs chevaux.

La perfection que notre industrie a atteinte, perfection vraiment miraculeuse, a donné aux voitures modernes un degré de solidité, d'élasticité et de légéreté inoui jusqu'à ce jour. On a soin de tenir la caisse beaucoup plus près de

terre qu'autrefois, ce qui rend les chutes moins fréquentes; et on ne donne aux voitures que dix-huit cents livres de poids (1). Sans doute quelques accidens ont encore lieu, mais comment s'en étonner, quand on pense à la prodigieuse quantité de voitures publiques qui sillonnent nos routes dans tous les sens. Je ne crois pas que l'on prenne en général toutes les précautions nécessaires pour prévenir ces accidens. On oublie trop aujourd'hui, en Angleterre, de réunir dans un anneau ou par un nœud coulant de cuir, les deux extrémités des guides. Souvent un cocher laisse tomber l'un des bouts de ses guides, ou bien le timonnier ploie le genou, s'abat, entraine avec lui la partie des rênes qui devrait le conduire, et fait verser la voiture. Rien de cela n'arriverait, si le cocher tenait les guides réunies dans ses mains par l'anneau commun dont nous parlons. Sans doute il n'a pas toujours le tems, pendant un relai, de s'équiper complétement; mais quand la voiture est lancée, pourquoi ne mettrait-il pas tout en ordre? Cette indication que nous donnons aux propriétaires et conducteurs de voitures leur sera utile, je l'espère; et en vérité, si l'on tirait parti de cette circonstance pour leur demander des dommages-intérêts, lorsque la voiture a versé, on n'aurait pas tort.

Autrefois ces accidens étaient plus fréquens qu'aujourd'hui; mais à mesure que la rapidité des voitures s'est accrue, les voyageurs ont eu moins de dangers à courir. Jadis un cocher qui n'était pas pris de vin, passait pour une rareté que l'on montrait au doigt. Aujourd'hui ils sont scientifiques, polis, prétentieux même, et ne se

(1) Note du Tr. Les diligences françaises pèsent vides 4,000 livres, et chargées 9 à 10,000 livres. Cette différence dans le poids doit nécessairement les empêcher de marcher aussi vîte que les diligences anglaises, qui ne pèsent guère plus de 3,000 lorsqu'elles sont chargées.

grisent jamais. Quand la malle de Worcester était une des plus lentes de l'Angleterre, elle versait régulièrement tous les mois; maintenant qu'elle est une des plus rapides, on n'entend plus parler d'un seul accident. Ceux qui arrivent encore, viennent surtout de deux causes : de la manière dont les cochers coupent les angles, et de leur imprudence dans les descentes. Sans être de grands philosophes, ils devraient s'apercevoir qu'en faisant tourner une voiture, on dérange nécessairement le centre de gravité, et que si on le perd, la voiture verse. Quant aux descentes, nous ne sommes pas partisans de l'enrayage, qui ralentit considérablement tous les mouvemens, et qui a fait verser des milliers de voitures. Un bon conducteur doit ralentir le pas de ses chevaux dès le commencement d'une descente. Par degrés, le poids de la voiture elle-même en précipitera la course, et réparera le tems perdu. Si une pierre dans sa chute parcourt seize pieds pendant la première seconde, elle en parcourra quarante-huit pendant la seconde suivante, et ainsi de suite. Comment donc les chevaux résisteraient-ils au mouvement d'impulsion qui les persécute et les talonne, plus violent et plus terrible, de moment en moment? Comment écouteraient-ils la voix du maître qui leur ordonne d'arrêter? Ils sont sur une pente, et chargés d'un poids considérable, dont la force d'impulsion et la pesanteur s'accroissent de minute en minute. Au lieu de lancer ses chevaux au commencement d'une descente, et d'essayer en vain de les retenir au milieu, un bon cocher doit, comme on le dit en style du métier, *prendre sa colline à tems*, c'est-à-dire, suspendre dès le commencement de la descente la course rapide du char, le livrer ensuite à lui-même, et profiter du mouvement qui lui est imprimé par l'accroissement pro-

gressif de sa vitesse pour remonter une partie de la colline opposée.

Sur un terrain parfaitement uni, y a-t-il danger à mettre au galop les chevaux d'une voiture publique ? Oui : si l'un des deux timoniers a les articulations moins souples que son confrère, ou, s'il galope moins rapidement, cette inégalité d'impulsion deviendra d'autant plus sensible qu'on augmentera la vitesse. Un mouvement latéral sera produit, mouvement qui contrarie l'impulsion en ligne directe que le conducteur doit favoriser. Dès qu'une voiture se dandine en roulant, elle est en danger; un grain de sable suffit pour détruire son équilibre. Plus elle va vite, plus le poids qui tombe sur ses roues de devant augmente; et plus la route est unie, plus aussi il est difficile de ralentir sa marche. Bien égaliser le pas des chevaux, voilà tout le problême. Lancés sur la glace, et roulant avec la violence de la foudre, ils ne feraient courir aucun danger à la voiture, s'il y avait harmonie parfaite entre leurs mouvemens.

Souvent aussi l'essieu se casse ou la roue se détache. Les meilleures voitures sont sujettes à ces accidens. L'autre jour, l'essieu de la voiture de Brighton s'est brisé sous les yeux du propriétaire qui la conduisait, et qui est certainement un des hommes les plus habiles de sa profession. Quand le poids de la partie supérieure de la voiture excède celui que la partie inférieure est destinée à soutenir, il est évident que l'essieu doit se briser. Réflexion assez peu rassurante! Ainsi notre vie dépend d'un paquet de plus ou de moins placé sur l'impériale ou dans les coffres. On devrait exercer une surveillance plus sévère sur la charge actuelle des voitures publiques, et exiger l'emploi de quelques inventions nouvelles et utiles qui prévien-

nent efficacement la chute des roues. Les *linch pins* en fer ou en cuivre n'ont aucune solidité; les *nutmegs*, les moyeux à écrou (*demi-patent*) de nouvelle fabrique en Angleterre, et depuis long-tems usités en France, font un excellent service. On attend une loi du Parlement qui force les carrossiers d'employer ces deux dernières inventions et spécialement le moyeu à écrou fait de cœur de chêne, avec lequel il est impossible qu'une roue s'échappe.

Une voiture-diligence bien faite coûte de 130 à 150 liv. st. (3,250 à 3,750 fr.). Ordinairement on la loue au fabricant à raison de trois pence et demi par mille. Construite avec les meilleurs matériaux, elle offre au public une grande sécurité. Le centre de gravité étant aujourd'hui très-bas, et la caisse se trouvant suspendue sur des ressorts en quadrille, diminuent les chances d'accident. Jamais la construction des diligences n'avait atteint le point de perfection où elle est aujourd'hui parvenue.

On donne aux roues de devant la hauteur de trois pieds quatre pouces (1), aux roues de derrière celle de quatre pieds huit pouces. Ces dernières durent deux mois et quelquefois plus. Les roues de devant, qui fatiguent davantage et qui tournent bien plus souvent sur elles-mêmes, ont besoin d'être réparées toutes les cinq semaines. L'arrangement et la construction des jantes contribuent beaucoup à la solidité des roues. Quand les chemins étaient mauvais et crevassés d'ornières profondes, on disposait les rayons de manière à ce qu'ils s'éloignassent régulièrement de trois pouces hors de la ligne perpendiculaire. C'était ce que l'on nommait le *dishing wheel* (roue creuse.) Les meilleures roues que l'on fabrique aujourd'hui sont

(1) Trente-six pouces français environ.

celles des malles-poste. Le moyeu en est un peu fort, et tous les rayons sont disposés perpendiculairement, de manière à former non une seule ligne parallèle, mais deux lignes parallèles différentes, l'une rentrant et l'autre sortant : ce qui ajoute beaucoup à la solidité de la roue. Dans les malles-poste, la roue de devant est un peu plus haute que pour les autres voitures, ce qui est un avantage. Quand les roues de devant sont trop basses, elles placent l'essieu trop au-dessous du poitrail des timonniers, et les forcent de porter une grande partie du poids de l'essieu, ce qui augmente le tirage, et les ruine en peu de tems. Dans le cas où les roues de derrière seraient basses, il faudrait donner aux timonniers beaucoup de liberté dans l'attelage, de manière à faire correspondre autant que possible la ligne de *traction* avec le poids que le cheval doit mouvoir. On ne peut trop le redire, c'est par leur pesanteur et non par la force de leurs muscles que les chevaux tirent. Leurs jambes de derrière sont le point d'appui du levier au moyen duquel ils déplacent le fardeau. Plus leurs efforts sont violens, plus leurs épaules s'abaissent, et plus aussi leur poitrail se rapproche de la terre.

Pour bien régler la charge d'une voiture publique, il faut non-seulement une grande habileté; mais encore beaucoup d'habitude. Le charretier de nos campagnes a soin de faire peser la charge la plus forte sur les roues de derrière, parce qu'elles sont les plus hautes. Il a raison, car il a des obstacles à vaincre, et le pouvoir nécessaire pour en triompher diminue à proportion que le diamètre des roues augmente. Sur nos excellentes routes actuelles, où l'on ne trouve ni ornière ni obstacles d'aucune espèce, il est bon de condenser la charge autant que possible, de placer les fardeaux les plus lourds dans le coffre,

et de réserver pour l'impériale les plus légers. Une voiture lourdement chargée, mais dont le poids est réparti avec habileté, marche toujours bien, et il est beaucoup plus agréable d'y voyager que dans une voiture légère et qui vacille nécessairement davantage. Placez un paquet sur la tête d'un enfant débile, et vous assurerez sa marche chancelante. De même, quand une voiture est très-chargée, ses ressorts sont moins sujets à se briser.

Dans tous les mécanismes il faut faire entrer en ligne de compte le frottement qui retarde la célérité des mouvemens. Moins les rouages et les ressorts employés offrent d'aspérités, plus ce frottement diminue, plus on gagne en vitesse. Voyez une voiture pendant que l'on enraie. En augmentant le frottement, on retarde le mouvement du char. Le frottement acquiert une puissance de résistance bien plus considérable encore, lorsque deux objets roulent en sens inverse l'un de l'autre, comme l'extrémité de l'essieu (*la fusée*) dans le moyeu d'une roue. Aussi l'essieu cylindrique de M. Collinge, qui conserve son huile pendant l'espace de plusieurs milliers de milles, et qui imprime à la roue un mouvement égal et continu, est employé avec le plus grand succès. Cependant le prix de cet essieu est beaucoup trop élevé pour en rendre l'usage universel, et l'on en a fabriqué d'autres qui, moins coûteux, ne manquent pas de solidité. Tous les jours on modifie et tous les jours on perfectionne cette partie de la construction des voitures, qui, dans les malles-poste, les voitures publiques et les voitures bourgeoises, n'a pas exactement la même forme. Malheureusement la perfection du mécanisme exige des dépenses considérables qui absorberaient tout le produit de ces entreprises (1).

(1) Note du Trad. Les habiles constructeurs de voitures en France, font usage aujourd'hui, pour les voitures bourgeoises, de trois es-

Il n'est pas de pays en Europe où le service de la poste se fasse avec une rapidité et une exactitude aussi merveilleuses qu'en Angleterre. Nos malles-poste, attelées de quatre chevaux, vont, dit-on, être remplacées par des chaises-de-poste légères, attelées de deux chevaux seulement. Nous craignons bien, dans cette circonstance, que le mieux que l'on veut atteindre ne soit l'ennemi du bien. Déjà les personnes qui s'engagent envers le gouvernement à faire le service de la poste, se plaignent que les dix pence (à-peu-près 20 sous) qui leur sont alloués, ne suffisent pas à couvrir leurs frais, aujourd'hui surtout que l'on exige d'eux une grande accélération de vitesse. Plusieurs propriétaires ont fait tant de pertes, qu'ils ont mieux aimé retirer leurs chevaux que de signer de nouveaux contrats. La malle-poste de Chester a disparu. Pour nous, nous pensons que ces chaises-de-poste sont des modèles sous tous les rapports; leur centre de gravité est placé très-bas, leurs roues sont maintenues de manière à ne pouvoir pas s'échapper, et leur pesanteur est proportionnée à la force des essieux. Telle est leur légèreté, que la plupart des conducteurs leur donnent le sobriquet de *voitures de papier*. Quand une malle-poste part de Londres pour Édinbourg, on peut parier cent contre un qu'elle arrivera avant l'heure indiquée. Les chances seraient con-

pèces d'essieux perfectionnés, dont on peut voir les modèles dans les beaux magasins du *Coach-Bazar,* aux Champs-Élysées. 1° Ceux à *fusée* ordinaire, avec écrou à filet percés pour recevoir une clavette; 2° ceux appelés *demi-patent,* dont la fusée se trouve renfermée entre deux plaques de fer, traversées par trois boulons qui lient l'essieu au moyeu de la roue; 3° l'*essieu Collinge*, appelé aussi *botte à huile,* ou fusée à trois écrous avec godet, dont l'auteur anglais vient de donner la description. Chaque essieu établi d'après ce dernier système coûte 300 francs.

traires si la voiture était légère et attelée de deux chevaux. Ce n'est point par la légéreté de la structure qu'une voiture échappe aux accidens, mais par la proportion qui existe entre sa force réelle et le poids qu'elle supporte. Lourde et bien chargée, elle ne bouge pas, elle suit sa route, elle *file,* comme disent les cochers, paisiblement et sans obstacle. Trop légère, elle fatigue les ressorts, elle cahote, elle saute, et ses ferrures se brisent souvent. Ces malles-poste voyagent presque constamment de nuit, et l'on n'entend parler que d'accidens bien rares. Les cochers, depuis vingt années, se sont accoutumés à la sobriété. Ils ne dorment plus sur leur siége, habitude que l'on désignait autrefois par le mot *larking;* et, pendant la nuit la plus sombre, vous voyagez avec une sûreté complette dans la plus rapide des voitures. Il y a même des chevaux que l'on choisit exprès pour cet usage, et rien n'est plus commun que d'entendre un cocher vous dire : « Ce cheval-là ne vaut rien le jour, il est excellent la nuit. »

Le mot *cocher* a cessé de convenir à cette classe d'hommes qui dirigent nos voitures, et qui sont réellement, comme nous l'avons dit plus haut, des artistes. Vous ne retrouverez nulle part en Angleterre le vrai cocher, lourd comme sa diligence, le cocher d'autrefois, aux formes athlétiques et aux bras nerveux. A sa boutonnière étaient suspendus les bouts de fouet, dont il faisait grand usage : car on ne pouvait obtenir de ces pauvres animaux, forcés à faire vingt et un milles (sept lieues) d'une traite, aucun service qu'en les accablant et les déchirant de coups. Vers la fin du voyage, le grand fouet et la provision de mèches chargées de nœuds étaient hors de combat : et il fallait mettre en œuvre une espèce de martinet gigantesque, connu sous le nom de *l'apprenti*. Sans cet instrument de

torture, l'attelage et la voiture seraient restés en route. Les malheureuses bêtes ne devaient la vie qu'au grand nombre de tavernes dont la route était semée, et où le cocher ne manquait jamais de faire une station. D'ailleurs toutes les ressources manquaient à ce cocher d'autrefois. Obligé de lutter contre une mauvaise route, contre un chargement mal calculé, contre une voiture mal construite, il avait bien plus d'énergie et bien plus de tact à déployer que notre artiste moderne. Ses harnais tenaient à peine ensemble, ses chevaux étaient invalides, et son siége, appuyé immédiatement sur l'essieu, eût fracassé les membres les plus solides. Les propriétaires ne voulaient pas changer cette coutume. Si nous déplaçons le siége, disaient-ils, ces coquins-là ne feront que dormir. Sans doute le cocher était ivrogne, et c'était un bonheur pour lui : il continuait avec d'autant plus de courage son fatigant et périlleux métier. Les dernières étincelles de force et de puissance, qui se trouvaient encore chez ses chevaux, lui seul savait les faire jaillir, à grand renfort de fouet et de martinet. Les distributions de ces encouragemens étaient scientifiques et non hasardées. C'était sous le ventre que l'adepte frappait toujours, sans que la mèche s'embarrassât jamais dans les traits. Il était beau de le voir délier les nœuds de son fouet avec sa langue, réparer les dommages éprouvés par cet instrument, sans ralentir le pas de ses chevaux ; et, quand il avait trop bu, s'asseoir sur le siége avec autant de gravité, diriger son carrosse monumental d'une main aussi ferme que s'il eût jeûné depuis le matin. Homme excellent d'ailleurs, jouissant de la confiance de tous les banquiers de campagne, Lovelace de grande route, et fort intime avec la population féminine qui se trouvait jetée sur son passage.

Revenons aux accidens auxquels nos voyageurs sont en-

core exposés, malgré l'excellente construction des voitures et le talent des artistes. C'est la rapidité des descentes et l'impossibilité d'arrêter les chevaux, qui font verser aujourd'hui la plupart des diligences. Les inspecteurs-voyers ne pourraient-ils pas faire semer de petites pierres et du gravier sur l'un des côtés de ces routes, de manière à ce que le cocher, lorsqu'il s'aperçoit que son attelage l'emporte, pût détourner la voiture vers ce lit moins uni, sur lequel les roues marcheraient plus lentement. Il suffirait d'un cantonnier qui travaillerait tous les trois jours pour tenir cette partie de route en état. Il faudrait aussi qu'aux tournans, la route fût divisée en deux talus qui établiraient ainsi un équilibre au faux à-plomb que prend nécessairement la voiture pour changer de direction.

Quand il faut tourner, et surtout avec vitesse, le danger est réel. La caisse penche toujours à gauche, si la voiture tourne à droite; à droite, si elle tourne à gauche, et des accidens terribles, de véritables désastres sont causés par les voitures qui versent ainsi. On ne peut pas prendre trop de précaution dès que l'on détourne une voiture de la ligne directe. Il y a quelques années, la malle de Worcester et de Kingston, qui ne faisait alors que six milles à l'heure (deux lieues), versa en tournant, parce que la route était disposée d'une manière tout-à-fait contraire à celle que nous avons indiquée. Grâce à Dieu et aux progrès de la science, nous ne voyons plus de ces routes à dos d'âne, qui ont fait verser tant de voitures et ruiné tant de chevaux, routes aussi dangereuses que coûteuses, et auxquelles la plupart des pays d'Europe sont restés fidèles.

Il y a peu de collines en Angleterre qu'on ne puisse monter au trot, et l'expérience a prouvé qu'un attelage qui marche au pas, n'allant presque jamais d'ensemble,

donne aux chevaux de mauvaises habitudes. Au trot, au contraire, il n'y a pas de cheval qui ne prenne part à l'œuvre commune. Quatre mauvais chevaux lancés au trot tirent en montant un poids considérable, si le terrain est uni et la route bonne. On a reconnu que le cheval, considéré comme agent mécanique, est faible pour porter et vigoureux pour tirer en montant; quand on le met au pas, il ne tire plus, il porte; ce qu'il faut éviter à tout prix. On ne doit point suspendre la *force vive* qui met la machine en mouvement.

On ne devrait pas souffrir non plus que deux cochers conduisissent les mêmes chevaux sur la même route. Chacun d'eux *joue son jeu* (tel est le langage du métier), et contrarie les habitudes de son rival. Les chevaux ne savent à quelle main répondre, et deviennent incertains de leurs mouvemens. L'un des cochers fait galoper son attelage pendant le premier relais, l'autre pendant le second. Les animaux sont désorientés, et n'acquièrent jamais cette précision, cette facilité, qu'ils ne peuvent devoir qu'à l'habitude. Si quelque chose va mal, les deux cochers se rejettent mutuellement la faute.

Il y a cinquante ans, l'idée d'atteler à un carrosse un cheval de pur sang eût fait rire nos pères. Les hommes les plus riches de l'Angleterre se contentaient pour leurs équipages du cheval noir à tous crins ou du cheval bai de Cléveland. Supérieur d'un degré seulement au cheval de charrette : il faisait six milles par heure, quand on le forçait, et coûtait de 30 à 50 liv. st., selon sa beauté. Naguère, un pair d'Angleterre paya 700 guinées (17,500 fr.) un cheval de cabriolet. Il est très-commun aujourd'hui de payer 200 liv. st. (5,000 fr.) un cheval de cette espèce, et 150 guinées (3,750 fr.) un cheval de voiture. Il serait impossible

de trouver à moins de 300 guinées un attelage de voiture passable, et les loueurs eux-mêmes, qui achètent des chevaux par spéculation, les paient plus cher.

Dans le harnachement et la sellerie, nos ouvriers n'ont pas de rivaux. Il n'y a qu'un pays au monde où l'on sache atteler un cheval : c'est l'Angleterre. Sans cette perfection, sans cette exactitude, nous ne pourrions, même sur les meilleures routes, voyager avec autant de vitesse. C'est en effet un noble et brillant spectacle qu'un de nos chevaux dont le poil reluit comme du satin, et qui piaffe et se pavane sous le cuir, l'airain, l'acier polis de ses harnais.

Disons un mot des voitures particulières, et évoquons l'ombre d'un vieux carrosse, tel qu'il se fabriquait il y a cinquante ans, tel que l'on ne pourrait aujourd'hui le retrouver nulle part. Six personnes s'y trouvaient à l'aise; il était large, long, massif, à caisse basse, à ressorts perpendiculaires que soutenaient de longues lanières de cuir. Tout l'équipage était en harmonie avec cette fabrication : un lourd cocher, un char gigantesque et des chevaux de ferme. La voiture découverte, à la mode dans ces anciens jours, était un *Phaëton* très-haut, traîné par quatre chevaux attelés à la d'Aumont, et dont la caisse portait tout entière sur les roues de devant. Le règne du *Phaëton* fut assuré par la prédilection que le prince de Galles, depuis Georges III, avait pour cette espèce de voiture. De cette époque date la manie de conduire, manie que le prince de Galles encouragea par son exemple. Le *Curricle* succéda au *Phaëton*; comme ce dernier il ne pouvait recevoir que deux personnes, et il lui fallait au moins trois chevaux. Le monde fashionable trouva le *Curricle* trop coûteux, quelque élégant qu'il fût, et adopta le *Gig*. Ce n'est qu'un *Whiskey* perfectionné. Depuis long-tems la femme du curé, l'avoué goutteux, le vieux fermier enrichi, se réfu-

giaient dans ce commode *Whiskey* dont la capote protégeait leur tête, et qui, suspendu par devant et par derrière, était une voiture fort douce. Quelques jeunes hommes du grand monde, forcés à l'économie, jetèrent un regard favorable sur le *Whiskey* à un seul cheval, et le transformèrent en *Gig*. C'est le père du *Buggy*, du *Stanhope* (inventé par l'honorable Fitz-Roy), du *Dennett* et du *Tilbury* : race nombreuse, commode, agréable, et malheureusement dangereuse. Docteurs en chirurgie et entrepreneurs de funérailles, vous devriez des couronnes à l'inventeur du *Gig* et de tous ses fils. Mais quel plaisir aussi d'être emporté sans secousse, par un mouvement toujours égal, sans que le tirage du cheval se fasse jamais sentir. Une foule d'omoplates brisées, d'épaules fracturées, et de jeunes dandys lancés dans l'autre monde par le *Tilbury*, amenèrent le règne du *Cabriolet*, voiture qui ne vaut absolument rien sur les grandes routes, mais qui est excellente dans l'intérieur de la ville. A Londres, le *Cabriolet* est roi. Vous le retrouvez à la porte des clubs, à celle des théâtres, dans tous les coins de la ville immense. Un pygmée vêtu de noir et orné de gants blancs, se balance à l'arrière train. Le *Cabriolet* va vite, rend tous les services de l'ancien carrosse, et ne coûte pas le tiers (1).

Toutefois on commence à voir reparaître le léger *Tilbury*, et je crois que dans le grand monde une réaction va se faire sentir en sa faveur. A la campagne, le *double Phaëton* et le *Britschka* ont prévalu. On se sert de ces deux voitures comme de chaises-de-poste. Souvent vous voyez une famille traînée par un seul cheval attelé au *Phaëton*. Ce que nous appelons la *Chaise à Poney*, véritable

(1) Il est bon de remarquer que les cabriolets construits à Paris sont très-recherchés à Londres, et que les modèles français servent de guide aux constructeurs anglais.

imitation de la charrette, voiture meurtrière, est encore employée. Toutes ces espèces de voitures sont si légères, que l'animal le moins robuste en fait ce qu'il veut, que le moindre obstacle peut les renverser, et que les voyageurs ne sont pas même à l'abri des ruades, en cas d'accident. Aussi servent-elles de jouet à tous les caprices dont le cheval peut s'aviser. Souvent il suffit d'une rêne un peu tordue qui gêne le cheval, même sans le blesser, pour impatienter l'animal, qui, se sentant maître du *Gig*, le fait voler avec lui et le culbute.

Il y a quinze ans, l'art du *fouet* (1) était beaucoup plus en vogue qu'aujourd'hui. La fureur de nos jeunes gens à la mode pour ce genre d'exercice touchait au ridicule. Nous ne verrions pas avec plaisir cette exagération renaître, mais nous ne savons pas pourquoi l'art de conduire les chevaux ne trouverait pas sa place, parmi les exercices qui demandent de l'adresse. Le perfectionnement de nos routes et de nos voitures tient, en grande partie, à ce que l'aristocratie anglaise s'est long-tems et soigneusement occupée de cet objet. Sans l'exemple de Tommy Onslow, de Thomas Kenyon, de Henry Parnell, de Maddox, nos routes d'Oxford et d'Holyhead, seraient-elles ce qu'elles sont ?

Le Gentleman-Coaching (l'Art de conduire pratiqué par les gens de bon ton) ne remonte pas à plus de cinquante ans. Nous avons vu l'Erichtone de l'Angleterre, notre premier conducteur scientifique, M. Charles Finch, endosser la livrée de ses gens de peur qu'on ne le reconnût, et monter presque honteux sur le siége du cocher. Peu de tems après ce début, Tomy Onslow, Sir John

(1) *Whip;* science du conducteur de chevaux. Paris compte aussi dans le monde élégant plusieurs adeptes qui cultivent cette science avec beaucoup de succès.

Lade, et quelques autres osèrent se montrer sans déguisement sur le siége de leurs voitures. On pourrait citer une multitude de noms, tous appartenant aux plus nobles familles d'Angleterre, et qui ont perfectionné et systématisé la science. C'est M. Ward de Squerries dont les sollicitations réitérées ont engagé les propriétaires de voitures à suspendre le siége sur des ressorts. Ce sont lord Sefton, Sir Henry Peyton, lord Clonmell, Sir Thomas Mostyn, Sir Charles Balfyld, Sir John Rogers, Sir Lawrence Palk, Sir Félix Agar, Sir Bellhingham Graham, et une multitude d'autres personnages aristocratiques, qui ont peu-à-peu transformé en art véritable le métier dont nous parlons. Il y a peu d'années on comptait à Londres beaucoup d'associations destinées uniquement à la propagation et au perfectionnement de ce grand art. Il est aujourd'hui en décadence. Des trente ou quarante équipages à quatre chevaux (*four in hand*), il n'en reste plus qu'un seul, et le club de Benson (*Benson driving club*) a seul survécu à toutes les autres réunions de ce genre. Les grands noms que nous venons de citer ont légué au public le trésor de leur expérience personnelle, devenue le patrimoine commun. Ici, comme toujours, la science a passé dans les masses. Traversez Hyde-Park sur les quatre heures, pendant la belle saison. Allez vous appuyer sur le piédestal de la statue de Wellington, et vous verrez ce dont nul autre pays ne vous offrira l'analogue. Plus de mille équipages splendides rouleront devant vous pendant deux heures, dans toute la pompe de cet orgueil aristocratique auquel les chevaux eux-mêmes semblent participer.

C'est un spectacle original; et la voie Appienne, si bien décrite par Sénèque, et sur laquelle tant de chars splendides se pressaient, n'était rien à côté de notre Hyde-Park. Imaginez un flot non interrompu de voitures de toutes les

espèces : barouches, tilburys, gigs, cabriolets, berlines, vis-à-vis, calèches. Toutes ces roues brûlantes sont fabriquées avec tant d'art que leur vol est silencieux autant que rapide. Des lévriers blancs accompagnent la course des chevaux, qui hennissent. On voit reluire au soleil et le coutelas du chasseur, et les gants de daim du cocher, et le cuir des rênes enduites d'un vernis blanc, et la soie et les cannes à pommes d'or, et les galons neufs de ces géants à la mode qui se balancent derrière les voitures. C'est toute la propreté, toute la recherche du boudoir transportée dans la promenade publique, au milieu de tourbillons de poussière.

Nous n'avons parlé dans cet article que de voitures mises en mouvement par des chevaux. La facilité de locomotion a été presque triplée par l'invention des routes à rainures et l'application de la vapeur aux voitures publiques. De Manchester à Liverpool, une seule machine à vapeur transporte en une heure et demie le poids de cent tonneaux. Une charrette ordinaire chargée de huit tonneaüx seulement, emploicrait un jour entier pour faire le même trajet, qui est de trente milles (10 lieues). Le *Samson* et le *Goliath,* deux voitures à vapeur qui desservent cette route, portèrent de Liverpool à Manchester, en trois heures et demie, mille balles de coton.

M. Hancock vient d'établir, entre Stratford et White-chapel, une voiture à vapeur qui, sur un chemin sans rainures, fait de dix à quinze milles par heure (de 3 à 5 lieues). M. Braithwayte a également établi sur la route de Paddington un *Omnibus,* ou voiture publique, à vapeur, qui fait de dix à douze milles par heure, et porte vingt ou trente voyageurs. Ce sont jusqu'à présent les seules voitures à vapeur qui circulent sur les chemins ordinaires.

Depuis 1829, trente ou quarante nouvelles voitures à vapeur ont été établies. Quelques-unes, celles de M. Gurney et de M. Ogle, ont fait de trente-deux à trente-cinq milles par heure (de 10 à 11 lieues) chargées de trente-six personnes. Bientôt sans doute les machines à vapeur remplaceront, en grande partie, les chevaux; car déjà l'on s'occupe de la construction d'une charrue à vapeur, qui doit tracer vingt sillons à-la-fois. Nous nous arrêterons ici, et nous laisserons l'imagination du lecteur s'élancer dans la perspective qui s'offre à nous, et qui nous laisse entrevoir un monde nouveau dominé par les machines, un monde de merveilles plus fantastiques que tous les contes d'Orient.

(*Quarterly Review.*)



DE LA LITTÉRATURE MARCHANDE

EN ANGLETERRE.

Un observateur superficiel qui jeterait un coup-d'œil rapide sur la littérature anglaise depuis le commencement du dix-neuvième siècle, ne manquerait pas d'y découvrir tous les symptômes de la décadence. En effet, il y verrait, à l'appui de cette opinion, une foule innombrable de poètes médiocres, de romanciers, d'historiens, de dramaturges, de touristes et de critiques, dont les œuvres, déjà tombées dans l'oubli,

> N'ont fait de chez Barbin qu'un saut chez l'épicier.

Cependant, avant d'attribuer à notre siècle le privilége d'une stérile fécondité, il faut remarquer qu'à toutes les époques de la vie de l'humanité, les chefs-d'œuvre ont été rares, et que partout ils ont eu un nombreux cortége de productions sans valeur, que les âges suivans n'ont pas recueillies. Homère et Hésiode ne sont pas les seuls poètes de la haute antiquité, mais les bardes médiocres qui chantaient autour d'eux n'ont pas eu d'écho dans la postérité. Ces troubadours de la Grèce attiraient sur leurs pas de nombreux admirateurs; ils jouissaient d'une célébrité que le tems n'a pas convertie en gloire; leurs chants ont eu le sort de nombreux ouvrages que nous voyons naître et mourir. La littérature romaine n'a pas été moins féconde

en œuvres qu'une faveur passagère accueillait avec transport, et qui n'ont pas laissé de traces. Parmi les nombreux manuscrits que l'art moderne dispute aux cendres de Pompeï et d'Herculanum, trouve-t-on un seul vers de ce Codrus qui s'enrouait à réciter aux Romains un poème en l'honneur de Thésée, aussi long que l'Énéïde. Sans Juvénal, ce successeur de Virgile, ce rival de Stace, n'aurait pas même eu les honneurs du ridicule dans la postérité. Que nous reste-t-il de cet immense Télèphe, *ingens Telephus*, stygmatisé par le même poète, et de cet Oreste, qui débordait sur les marges d'un énorme manuscrit, sans mener à fin ses tragiques aventures. Le *Scribimus indocti doctique poemata passim*, d'Horace, est devenu proverbe; on connaît aussi le *Scribimus inclusi numeros ille, Hic pede liber*, de Perse, et cependant aucun des malencontreux chefs-d'œuvre signalés par ces deux satiriques n'est venu jusqu'à nous. La renaissance de la poésie, après le long sommeil de l'esprit qui suivit en Europe la chute de l'empire romain, fut marquée par l'apparition d'une foule de troubadours et de trouvères, dont les galantes chansons charmaient le cœur des châtelaines de la Provence et de la Normandie. Cependant, que nous est-il resté de ce déluge de poèmes, malgré la grâce et l'élégance qui firent leurs succès? Pétrarque, Dante, Arioste et Tasse, sont presque les seuls noms glorieux que présente l'histoire poétique de l'Italie; mais au dessous d'eux on trouverait, en y regardant de près, une fourmilière de petits poètes aussi nombreux et presque aussi inconnus que ces ennemis des Hébreux que Martin nous montre dans son magnifique tableau, luttant contre les flots de la mer Rouge qui va les engloutir.

Nous ne dirons rien de l'Allemagne qui a institué, pour le débit des livres qu'elle produit, des foires périodiques

comme nous en avons pour la vente des bestiaux qu'engraissent tous les ans les pâturages de l'Angleterre. Si l'on supputait le titre des livres que la presse germanique a jetés dans la circulation depuis l'invention de l'imprimerie, on verrait que, sur trente mille ouvrages, elle donne à peine un chef-d'œuvre. Proportion désolante, qui nous force à céder le pas à nos ancêtres saxons pour la fécondité malheureuse en matière de publications. L'Espagne n'a pas été plus favorisée ; à part Cervantes, Lopez de Véga et Calderon, quels sont, parmi ses innombrables auteurs, les noms que la gloire ait consacrés ?

Chez les nations où les esprits sont généralement cultivés, il arrive inévitablement que le succès d'un ouvrage original excite au travail le troupeau servile des imitateurs. En effet, ce qui manque le plus au commun des auteurs, ce n'est pas le savoir-faire, mais l'invention ; tracez-leur une voie, ils s'y précipiteront en foule ; donnez leur un moule, ils y couleront leurs idées s'ils en ont, ou, à défaut des leurs, celles d'autrui. C'est un mal inévitable. Aussi bien se trouve-t-il parfois dans la cohue quelques esprits distingués qui se placent à côté ou même au dessus du modèle. Au reste, les inventions de l'intelligence entrent, à leur naissance, dans le domaine public ; il n'y a pas de brevet qui puisse les protéger contre les usurpations d'une industrie rivale. C'est ainsi que nous avons vu les romans d'Anne Radcliffe engendrer une famille innombrable. Combien Walter Scott a-t-il amené d'écrivains sur le terrain vierge du roman historique ? Depuis que M. Ward, M. Lister et lord Mulgrave ont fait passer les mœurs de la haute société dans des tableaux pleins de vie et de grâce, les machines à vapeur, malgré leur force de cent chevaux et leur infatigable activité, peuvent à peine suffire aux besoins du roman fashionable.

Et toutefois il serait injuste de proscrire en masse tous ces produits contemporains, et de leur fermer l'avenir. Car, sans compter Wordsworth, Crabbe, Campbell, Moore et Byron pour la poésie, et parmi les romans, les chefs-d'œuvres de Radcliffe, de Walter Scott et du genre fashionable, notre siècle transmettra sans doute à ceux qui le suivront, les noms et les œuvres de Mathews, de miss Mitford, de mistress Jamieson, et du docteur Lingard.

On doit cependant avouer que, depuis la paix, le nombre des auteurs et des productions littéraires s'est accru démesurément, et que les ouvrages originaux sont devenus plus rares. Le tort en est à l'esprit de spéculation qui s'est porté sur les produits de l'esprit comme sur ceux de l'industrie matérielle. Lorsqu'un auteur n'a d'autre mobile pour écrire que l'instinct de la gloire, le travail est pour lui un plaisir; il approfondit à loisir les pensées que la méditation inspire et nourrit, il classe avec méthode les matériaux amassés par des recherches consciencieuses; la réflexion et l'érudition élèvent de concert un monument qui est réellement l'œuvre de celui qui le marque de son nom. L'auteur imprime à sa création son propre caractère; le style est bien l'expression individuelle de sa pensée, et toutes les parties qui composent l'ensemble, disposées avec art et fondues avec harmonie, produisent un tout qui porte le sceau de l'originalité. Pendant toute la période de gestation et d'enfantement, l'impatience d'un libraire qui ne veut pas faire mentir les promesses de son catalogue, ou d'un imprimeur jaloux de ne pas laisser chômer ses compositeurs et ses pressiers, ne trouble ni ne précipite des travaux dont l'inspiration seule doit marquer l'heure et la durée. Si plus tard le succès enrichit l'écrivain, c'est un double bonheur; mais l'argent n'était pas son but, mais il ne composait pas, un marché

sur les bras; et, quand son ouvrage paraît, ce qu'il lui faut, ce sont plutôt des admirateurs que des acheteurs. La condition de l'homme de lettres qui travaille ainsi sous la sauve-garde de l'indépendance, est la plus glorieuse de celles où l'homme puisse aspirer; il y trouve bonheur et dignité, car il est vraiment seigneur et maître dans son domaine.

Il n'en est pas ainsi dans le monde littéraire, tel que l'industrie nous l'a fait. L'auteur est devenu l'esclave du libraire; la matière règne despotiquement sur l'esprit dans le domaine de l'intelligence. Les rôles sont renversés, et ce désordre dégrade la littérature. Nous pourrions citer des faits, mais il nous répugne de nommer les hommes de talent qui soumettent ainsi l'indépendance de l'esprit aux calculs de l'industrie. Cependant, pour éclaircir notre pensée, nous nous permettrons une hypothèse anonyme. Par exemple, un libraire apprend que l'un de ses confrères tire de grands profits de la publication d'un ouvrage nouveau. Il songe aussitôt à marcher sur les brisées de l'heureux spéculateur; il lui faut dans le plus bref délai un livre qui réponde aux mêmes besoins, qui satisfasse les mêmes goûts. Il jette les yeux sur un écrivain connu par quelques succès, n'importe dans quel genre. Il propose au complaisant littérateur de lui fournir, dans un tems donné, un ouvrage semblable à celui dont la vogue enrichit son rival; il lui faut un sujet analogue, un style de même fabrique, et surtout un nombre égal de volumes. L'homme de lettres, toujours pressé d'argent, prend mesure, tombe d'accord sur la quantité de l'étoffe, et promet de livrer à jour fixe un chef-d'œuvre conforme au patron convenu. Le marché conclu, le compagnon littéraire fait sa provision de papier, taille sa plume, monte son cerveau au ton convenable, et l'œuvre s'achève aussi

régulièrement que si elle sortait d'une machine mise en mouvement par la vapeur. La presse s'empare de ce produit mécanique ; l'art du papetier, du satineur et de la brocheuse lui donne un nouveau relief. Quelques jours après, les habitués des cabinets de lecture, gent crédule et débonnaire, séduits par la ressemblance du costume, accordent au livre-sosie l'intérêt qu'ils portaient au livre original. Ce succès à la suite en engendre d'autres, jusqu'à ce que la nation des lecteurs badauds réclame de nouveaux alimens pour ranimer ses appétits blasés. L'exemple qui précède fait toucher du doigt la plaie la plus grave de la littérature, en montrant l'influence que l'esprit de spéculation exerce sur les travaux intellectuels, lorsqu'il en usurpe la direction.

Ce n'est pas tout. Un livre ne fait pas son entrée dans le monde sans préliminaire ; il faut qu'il soit célèbre avant d'être connu. Il y a, pour arriver à ce but, un art qui a ses règles toutes tracées. La poétique de l'annonce forme de nos jours un code complet que les libraires observent religieusement. D'abord une ligne de lettres majuscules, reproduite régulièrement pendant plusieurs jours sur toutes les feuilles publiques, révèle le nom du nouveau chef-d'œuvre. Ces caractères gigantesques, alignés comme une compagnie de grenadiers, préparent les esprits à la venue de quelque prodige, comme ces nuages sombres précurseurs d'un orage. Lorsqu'on suppose que ces signes prophétiques ont suffisamment ému les esprits, alors on voit paraître dans les journaux qui, pour un double droit, consentent à dissimuler l'annonce en lui ouvrant les colonnes réservées, un tout petit paragraphe donnant sur la nature présumée de l'ouvrage quelques éclaircissemens mystérieux. Cette demi-confidence, juste-milieu entre l'énigme et l'indiscrétion, est destinée à tenir la curiosité

en haleine. Ensuite, pour la rendre plus vive, on la trompe par des retards habilement ménagés. C'est un chapitre qu'il a fallu retoucher pour affaiblir quelques passages qui auraient paru trop personnels, ou la difficulté de tirer un nombre d'exemplaires suffisant pour remplir toutes les demandes déjà faites, la confection d'une vignette ou tout autre incident dont les trompettes de la renommée vont porter dans tous les coins de l'Angleterre la triste nouvelle. Enfin, le grand jour est fixé irrévocablement, et l'œuvre si long-tems attendue entre dans la circulation au bruit d'un concert d'acclamations capable de faire trembler l'île entière sur ses fondemens.

Ce n'est pas merveille qu'après de si bruyans préludes, un livre ainsi tympanisé reçoive un accueil empressé, et trouve même de nombreux admirateurs aussi long-tems qu'on s'en dispute les premiers exemplaires. Nous nous laissons volontiers piper aux apparences; et, par une illusion de vanité, nous attribuons un mérite supérieur aux ouvrages dont la lecture est encore un privilége, comme si ce mérite rehaussait le nôtre. Le bruit des annonces et l'amour-propre des premiers lecteurs assurent ainsi le succès matériel de l'ouvrage, dont tous les exemplaires s'écoulent sous l'impression de cette vogue artificielle. Mais bientôt le bruit s'apaise, le charme de la nouveauté s'évanouit, le style se décolore et se flétrit comme la fraîcheur du papier qui se fane sous le doigt des lecteurs. Pendant toute cette période réactionnaire, il arrive presque toujours que le livre tombe enfin aux mains d'un critique sincère, qui ne se laisse pas imposer l'admiration d'autrui et qui ne vend pas la sienne. L'aristarque examine de sang-froid l'objet de tant d'éloges, et après l'avoir fait passer au creuset de la raison, il dévoile l'imposture qui a surpris les suffrages du public. Ce coup de massue tue ordinai-

rement l'ouvrage, et arrête l'essor d'une seconde édition préparée pour satisfaire l'impatience des lecteurs. Le chef-d'œuvre réduit à son mérite réel, redevient simple papier dont la valeur se mesure au crochet du peson ou dans le bassin d'une balance. Toutefois ces retours de fortune ne découragent pas le spéculateur, qui fabrique, par les mêmes procédés, un nouvel ouvrage qui n'aura ni moins de célébrité ni plus de valeur.

Telle est en Angleterre, à l'heure où nous écrivons, la marche de ce qu'on ose encore appeler la littérature. Nous voudrions respecter en tout la mémoire de l'illustre Walter Scott, mais nous ne saurions oublier qu'entraîné par le succès de quelques-uns de ses premiers romans, il a cédé à des tentations peu honorables. S'il se fût contenté des profits que procure aux auteurs un succès légitime, et si la libéralité de ses éditeurs qui le traitèrent toujours fort généreusement, eût satisfait son ambition, on ne l'aurait pas vu entrer en partage de bénéfices et de périls avec l'imprimeur Ballantyne, et s'associer aux spéculations du libraire Constable. Ses désirs immodérés ont ruiné sa fortune, et réduit à la misère ses enfans auxquels il n'a laissé que son nom et un immense héritage de dettes. Le monde a vu long-tems en lui un homme d'un merveilleux talent, qui créa comme par enchantement une magnifique résidence (1) embellie par tous les chefs-d'œuvre de l'art, et décorée, par un prince protecteur éclairé du génie, du titre de baronie; mais à peine cet enchanteur avait-il fermé les yeux, qu'on reconnut que sa vie même avait été le plus fantastique de ses romans, et que de toutes les créations de son talent magique, sa fortune était celle qui devait le plus à l'imagination. Qui pourrait nier aujourd'hui que

(1) Abbotsford, sur les bords de la Tweed.

ce grand homme ait fait de son génie métier et marchandise ? On sait que depuis 1825 il n'a pas eu d'autres inspirations que celles du besoin, d'autre muse que la nécessité. Les poursuites de ses créanciers donnaient l'impulsion à sa plume, nous ne disons pas à son génie, car le génie se retire sous ces tristes entraves, et pour que ses travaux industriels devinssent plus lucratifs, il condamnait ses éditeurs, *publishers*, à prendre en compte un certain nombre d'exemplaires d'anciens ouvrages restés en magasin. Cette *réjouissance* onéreuse accablait ses correspondans, mais c'était à ce prix que le romancier déchu mettait le droit de débiter aux badauds de Londres sa nouvelle pacotille.

L'influence fâcheuse du commerce ne s'est pas bornée aux romans, elle s'est étendue à tous les autres genres de publications littéraires. Le *Lalla Rookh*, de Thomas Moore, par exemple, avait été publié dans l'origine sous la forme d'un énorme in-quarto, qui, si nous avons bonne mémoire, ne coûtait pas moins de quatre guinées. Pendant la guerre, et quelque tems encore après la conclusion de la paix, le prix des livres resta à un taux fort élevé. Les libraires, à cette époque de prospérité, formèrent des établissemens fort étendus qui se sont maintenus sur un pied assez respectable jusqu'à l'année 1825, si funeste aux fortunes artificielles par l'ébranlement général du crédit. Les frais énormes de ces établissemens forçaient les propriétaires à soutenir le haut prix des marchandises ; et, pour en provoquer le débit, on établit des journaux littéraires spécialement chargés d'attirer l'attention du public sur les magasins des fondateurs. Cet artifice eut un plein succès aussi long-tems que le secret n'en fut pas connu. Mais lorsque les lecteurs, fatigués par l'exagération et la multiplicité des éloges, se furent découragés après force

mécomptes, et parurent demander qu'on s'occupât de les duper autrement, l'industrie jugea prudent de prendre un cours opposé. Cette révolution s'opéra vers 1826, sous les auspices de M. Constable, éditeur d'Édinbourg, et par les conseils de Walter Scott, du capitaine Hall, et de plusieurs autres célébrités littéraires de l'Écosse. Ce libraire intelligent pensa que la réduction des prix, en multipliant le nombre des demandes, devait étendre ses bénéfices et imprimer un mouvement de progression indéfinie à la consommation intellectuelle. Cette idée donna naissance à l'entreprise des *Miscellanées*, qui s'ouvrit par les *Voyages du capitaine Hall à Loo-Choo et dans l'Amérique du Sud*, publiés en trois volumes au prix d'une demi-guinée, tandis que l'édition originale ne coûtait pas moins de quatre guinées. Le rapport de un à huit servit de base à la réduction qui s'opéra instantanément dans le prix des livres. Ce fut un coup sensible au commerce de la haute librairie; mais la spéculation réussit et fraya la nouvelle route de l'industrie. La série des *Miscellanées*, qui n'est pas encore terminée, comprend déjà quatre-vingts volumes.

Vers la même époque, la société pour la Diffusion des Connaissance Utiles commença à publier à bas prix de petits traités scientifiques auxquels elle se proposait d'ajouter d'autres ouvrages propres à répandre l'instruction dans les masses. M. Murray soumit à d'autres libraires le projet d'une publication sous le titre d'*Entertaining Library*; mais la négociation échoua, et l'idée qu'il avait proposée fut exploitée sous le patronage de M. Knigt de Pall-Mall. Toutefois M. Murray ne se crut pas obligé de renoncer à son entreprise, et il commença seul la série des livraisons de la Bibliothèque de Famille (*Family Library*), qu'il a poursuivie avec quelques interruptions

qui indiquent les diverses fortunes de l'entreprise. La maison Longman et C[e], jalouse d'entrer dans la même voie, confia au docteur Lardner la direction d'une double entreprise : celle de l'Encyclopédie de Cabinet (*Cabinet Cyclopædia*), et la Bibliothèque de Cabinet (*Cabinet Library*), sur le plan suivi par la société des Connaissances Utiles. Ces deux séries continuent de se compléter à travers quelques interruptions plus ou moins prolongées, qui attestent un succès laborieux. Plus récemment, le libraire Boyd, à Édinbourg, sans s'assujétir à une périodicité régulière, a annoncé, sous le titre d'*Edinburg Cabinet Library*, une série qui ne comprend encore que huit volumes. Nous ne savons pas jusqu'à quel point la faveur publique accueille cette publication populaire.

Pendant que ces entreprises rivales se disputaient la faveur publique, M. Ackermann, Allemand d'origine, essayait de naturaliser en Angleterre les almanachs de poche, qui ont tant de vogue au-delà du Rhin, et ses premières tentatives ne furent pas sans succès. Ces almanachs contiennent de petits poèmes, des contes de tout genre, et des gravures qui ne sont pas sans mérite. Aussitôt que cette heureuse importation fut connue, d'autres maisons entrèrent dans ce nouveau champ ouvert à la spéculation. On vit bientôt paraître les *Annuals*, qui, par l'élégance typographique, le choix des morceaux et le mérite des illustrations, laissèrent bien loin derrière eux les modèles allemands. On ne saurait nier que ces publications n'aient donné un nouvel élan à la typographie, et qu'elles n'aient contribué à porter l'art du graveur au degré de perfection où il est parvenu de nos jours. La réduction dans le prix des vignettes est encore une conséquence de cette innovation. En effet, la nécessité de multiplier les épreuves a amené la substitution des planches d'acier aux planches de

cuivre, qui s'usaient rapidement dans le tirage. L'emploi de ce nouveau métal, qui résiste sans altération sensible au frottement de la presse, donne un nombre presque illimité d'épreuves d'un mérite égal, et les planches, après avoir servi à ce premier tirage, passent aux mains de nouveaux entrepreneurs qui répandent dans la circulation et à très-bas prix des milliers d'exemplaires. Cette diffusion des chefs-d'œuvre de la gravure, contribue à introduire dans toutes les classes le goût des beaux-arts. C'est là un bienfait incontestable.

Nous avons dit que ces entreprises dont l'industrie est le mobile, dénaturaient le noble caractère de la littérature et précipitaient la décadence du goût; cependant nous devons reconnaître qu'elles ont donné de la publicité à plusieurs ouvrages vraiment remarquables. Il est vrai que les plus distingués d'entre eux ne sont que des réimpressions, si l'on en excepte la magnifique dissertation de Mackintosh sur les époques constitutionnelles de notre histoire, les Lettres sur la Démonologie, par Walter Scott, et l'ouvrage de Sir D. Brewster sur la Magie naturelle. Mais ces ouvrages originaux sont entrés accidentellement dans les séries dont ils font partie. L'industrie n'a pas le droit de s'en attribuer l'honneur; ce qui lui revient sans contestation, ce sont les œuvres médiocres et les compilations qui portent le cachet banal de tous les travaux intellectuels entrepris *par ordre*. Avouons toutefois que l'*Edinburg Cabinet Library* est dirigé avec un soin et une intelligence remarquables, et que plusieurs des volumes dont il se compose sont écrits d'un style plein de mouvement et de grâce. Sous le rapport littéraire, les *Annuals* se placent, dans un autre genre, à la hauteur des bibliothèques populaires. Depuis l'origine ils vont toujours en dégénérant. Les morceaux qu'ils renferment sont, en général, sans

vigueur et sans originalité. Il y a dans toutes ces compositions je ne sais quoi d'énervé et de décoloré, qui rappelle les corps épuisés et les visages blafards que nous offrent les cercles du monde fashionable. C'est de la décrépitude sous un faux air de jeunesse. La plupart des pièces de vers et des contes sont composés pour s'adapter aux vignettes, qui seules ont le mérite de l'originalité. Dans ces œuvres à la suite, le poète ou le conteur se met au service du peintre comme aux gages du libraire; il est deux fois esclave. A côté de ces pauvres mercenaires figurent quelques grands personnages de la chambre des lords ou de celle des communes, curieux de se voir imprimés. Mais cette fantaisie ne leur réussit pas souvent. Ce qui prouve combien ces livres de tâble et de canapé sont funestes au talent, c'est que les hommes célèbres qui sont descendus à ce genre de travail n'ont pas écrit pour ces recueils une seule ligne digne d'être conservée. Prose ou vers, toute la littérature des *Annuals* porte l'empreinte de cette élégance bâtarde qui signala le déclin du goût chez les Romains.

Arrivons maintenant à un nouveau progrès, ou, pour mieux parler, à une chute nouvelle de l'industrie littéraire; nous voulons dire le *pennyisme*; le mot est nouveau comme la chose. La librairie, que nous avons vu descendre des hauteurs aristocratiques de l'in-quarto aux formats plébéïens de l'in-octavo et de l'in-douze, pour satisfaire les besoins de la classe moyenne, s'adresse depuis quelque tems à la bourse et à l'intelligence des prolétaires. Pour marcher dans cette carrière, elle a pris une allure encore plus modeste. Comme le penny (1) est moins rare que les guinées, dans la poche des artisans, c'est à ce prix

(1) Deux sous de France.

qu'elle vient d'abaisser ses produits. Au moment où nous écrivons toutes les presses gémissent pour répandre dans la circulation les *Penny Magazine,* les *Penny Trumpet,* les *Penny Journal* et les *Half-Penny Library ;* de sorte que la science ne s'arrêtera qu'aux dernières limites de la misère. Ces publications ne remontent pas au-delà de l'année qui vient de s'écouler, et elles sont déjà aussi nombreuses que les sauterelles qui désolèrent l'Égypte au tems de Pharaon. A la tête de ces publications, qu'il ne faut pas proscrire en masse, se place par ordre de tems et de mérite, le *Chamber's Edinburg Journal,* que son fondateur dirige avec habileté. Ce recueil contient, à côté de beaucoup de morceaux originaux, des extraits d'ouvrages connus, qui réunissent presque toujours le double mérite de l'utilité et de l'agrément. Le but qu'il se propose c'est d'instruire en intéressant et de travailler au bien-être de la société. Le *Penny Magazine,* entrepris par la société pour la diffusion des connaissances utiles, ne contient que des abrégés ou des extraits d'ouvrages connus avec un choix de poésies populaires. Les premiers numéros indiquaient une direction habile et sensée ; mais, chemin faisant, la négligence semble avoir gagné les entrepreneurs. Nous avons sous les yeux la dernière livraison ; trois colonnes sont remplies par la description des procédés employés pour prendre les tortues sur la côte de Cuba ; une dissertation sur la langue flamande occupe une colonne ; les comètes en envahissent deux ; Herculanum et Pompéïa deux autres; les fractions n'en couvrent pas moins de trois, et les autres sont noircies par un abrégé des voyages de Cook et par quelques morceaux de pur remplissage. Le lecteur peut juger sur cette table des matières, de la convenance et de l'intérêt de ce Numéro, qui a été devancé par bon nombre d'autres rédigés avec le même abandon.

Le *Saturday Magazine*, qui paraît sous les auspices d'une autre société philantropique et religieuse (1), nous paraît supérieur au précédent. Les sujets sont plus variés, plus populaires, et le style en est plus pur et plus clair; les gravures sur bois, qui embellissent toutes les livraisons, ont aussi plus de valeur.

Nous n'avons pas la prétention de classer selon leur mérite, ni même d'énumérer tous les travaux entrepris dans le système du pennyisme, le tems nous manquerait et la patience à nos lecteurs. L'effronterie (*the open profligacy*) du *Voleur* (*The Thief*), qui s'étudiait à justifier son titre en dérobant à toutes les Revues et aux meilleurs ouvrages nouveaux, leurs plus beaux passages, a été justement châtiée. Aujourd'hui le larron, devenu plus prudent, déguise ses larcins ou s'adresse aux ouvrages tombés dans le domaine public; mais cet amendement ne le soustrait pas complétement à la vindicte légale, et il est probable qu'il n'attendra pas long-tems son arrêt de mort rendu en bonne forme et sans appel. *L'Investigateur Politique,* qui essaie, comme *l'Observateur,* d'échapper à la loi du timbre, ne paraît pas devoir tirer grand profit de sa cotonnade imprimée. *Le Guide* de M. Pinnock (*Guide to Knowledge*), mérite de grands encouragemens; c'est le seul, entre tous ceux que nous ne citons pas, ainsi que *la Crise,* qui se publie sous les inspirations de M. Owen. Ce journal a pour but de populariser le nouveau système social dont l'illustre novateur s'est fait depuis long-tems, et toujours sans succès, l'infatigable apôtre. M. Owen vient d'établir, dans l'auberge de Gray, un marché central en rapport avec d'autres établissemens du même genre répandus dans les divers quartiers de la métropole. Le principe de cette in-

(1) *Society for promoting christian knowledge.*

stitution est d'offrir au pauvre un marché où il puisse échanger directement le produit de son travail contre un autre objet de même valeur. Ces marchés s'appellent *Labour Exchange* (échange de travail). *La Crise* est destinée à prôner cette innovation rétrograde, comme la plus belle découverte de l'économie politique dans les tems modernes.

Quelques-unes de ces séries et la plupart de ces feuilles périodiques au rabais ont déjà cessé de paraître ; d'autres ne tarderont pas à les rejoindre dans la tombe ; et celles même qui semblent nées viables, n'ayant pas d'autre aliment que des ouvrages déjà publiés, verront le terme de leur carrière aussitôt que les sources de cette vie empruntée seront épuisées. Or, cela ne saurait se faire attendre longtems ; d'ailleurs, les frais de colportage, de papier, d'impression et de gravure, sont trop élevés pour que le succès le plus populaire assure aux spéculateurs des bénéfices assez considérables. Les actionnaires qui attendent un dividende recevront de nouvelles demandes de fonds ; et, s'ils ne répondent pas à l'appel fait à leurs capitaux, les entreprises qu'ils soutiennent s'arrêteront faute de ressort. Nous n'avons pas encore parlé des encyclopédies, histoires anciennes et modernes, géographies, grammaires, bibliothèques de législation, romans et biographies, publiés dans le même système ; mais nous devons appeler l'attention sur l'*Encyclopédie Bretonne* de M. Partington, qui nous paraît conduite avec une rare habileté. Cependant nous demanderons à cet estimable écrivain s'il espère mener à bonne fin une entreprise aussi considérable. En continuant comme il a commencé, à raison de deux feuilles par semaine, il ne faudrait pas moins de dix, de quinze ou même vingt années pour remplir les promesses de son prospectus. Pense-t-il que ses souscripteurs lui seront

fidèles pendant tout ce laps de tems? ou bien a-t-il assuré leurs vies et la sienne? et ne connaissait-il pas ces vers du fabuliste français :

> Avant l'affaire,
> Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Cependant, nous le demandons, quel sera le sort de la littérature, que nous appellerions volontiers littérature sterling, dans l'avenir, et quelle sera sur sa destinée l'influence du *pennyisme*. Nous ne pensons pas qu'elle doive être telle que se l'imaginent certains prophètes pessimistes. Il nous semble qu'on pourrait comparer ce déluge de penny journaux, de bibliothèques populaires et d'annuaires, aux inondations extraordinaires du Nil. Lorsque ce fleuve s'étend dans ses débordemens au-delà de ses limites accoutumées, s'il noie quelques habitans inoffensifs pris au dépourvu, et s'il submerge quelques pauvres villages, ce n'est-là qu'un dommage partiel et temporaire; en se retirant, il laisse une vase féconde sur les plages stériles qu'il a couvertes de ses eaux. Il en sera ainsi de la littérature. Le résultat de ces publications à bas prix sera de répandre le goût de la lecture et de semer des germes scientifiques sur un terrain encore vierge. Les esprits éveillés par les lumières imparfaites ne se contenteront pas long-tems du demi-jour qui leur fait voir les ténèbres de leur intelligence. Laissez agir cette curiosité qu'on a sollicitée sans la satisfaire, bientôt se révéleront de nouveaux besoins; il faudra de plus vives clartés, de plus solides alimens à ces enfans qui aspirent à la virilité. Ils comprendront sans peine que des hommes de talent et de solide instruction ne dépensent pas leur tems à des travaux de ce genre. Peut-être seront-ils, pendant un ou deux ans, dupes des savans de bas étage; mais lorsqu'ils seront désabusés, il s'opérera

dans l'intérêt commun un compromis entre les guinées et le penny, c'est-à-dire entre l'aristocratie et la plèbe. Le principe purement industriel s'étant ruiné par ses efforts pour assimiler les œuvres de l'intelligence aux produits mécaniques et matériels, par l'exagération mensongère des éloges et par la multiplicité des banqueroutes, fruits de la guerre organisée sous le nom de concurrence, on ne tardera pas à revenir, par un juste retour, au seul système qui doive régir le monde littéraire. Le commerce réglera son pas sur la marche de l'esprit; l'intelligence reprendra sa place dans son domaine; les livres se publieront non plus pour alimenter le commerce, mais pour reculer les limites de la science. La place, comme disent les hommes de bourse, sera moins chargée de valeurs, mais le crédit de la littérature anglaise se relèvera de sa chute; et les peuples qui viendront puiser la lumière au foyer de la Grande-Bretagne, ne refuseront pas leurs respects à la terre privilégiée qui donne au monde tant de nobles enseignemens.

(*Monthly Review.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

Nº I.

WILLIAM HAZLITT.

Les hommes qui contemplent le siècle où nous sommes avec l'admiration la mieux sentie, ne peuvent s'empêcher de convenir que cette époque si brillante a peu d'ensemble, et que rien n'est plus rare aujourd'hui qu'une gloire complète, un génie complet et qui se comprenne bien lui-même. Tout nous arrive par fragmens; tout se morcelle et s'éparpille. Les rayons de lumière jaillissent de tous les points de l'horizon, mais ne se concentrent pas dans un seul foyer : beaucoup d'éclat, mais peu de force. Une clarté qui s'épand à la surface, sans pénétrer dans les profondeurs; desessais de beaucoup d'espèces; des découvertes nombreuses qui aboutissent rarement à un point commun; des talens disséminés plutôt que puissans; l'analyse et la critique s'attachant à tout pour détruire, et non pour créer; un défaut singulier de force soutenue, de puissance active, de volonté ferme, et de longues résolutions : rien de monumental, rien qui s'adresse à l'avenir; tel est le caractère des productions de notre époque.

Une intelligence sagace, pénétrante vient à éclore : au lieu d'embrasser une vaste sphère d'idées; au lieu d'a-

(1) Voyez les portraits que nous avons esquissés dans les Numéros 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 17 et 20 de la seconde série.

masser des trésors pour la méditation et la pensée ; au lieu de féconder par un long travail une masse de connaissances acquises, elle se livre étourdiment au premier caprice qui la séduit : la vie, le tems et l'espace semblent lui manquer. Ses plus belles œuvres, elle les improvise ; elle veut accomplir à la course les conquêtes de la pensée. Au lieu d'un vigoureux enchaînement logique, ne lui demandez que des boutades et des fantaisies. Elle se sert de sa faculté universelle de compréhension pour bondir d'un sujet à l'autre et s'attaquer tour-à-tour à la peinture, à la musique, aux théories politiques, aux sciences exactes, à la métaphysique et à la poésie. Vous diriez les milliers d'étincelles qui jaillissent du fer rouge placé sur l'enclume. Il résulte de là une immense déperdition de force, peu de perfection dans les œuvres, de grandes irrégularités d'exécution et une gloire moins pure. Comment apprécier le talent qui s'est suicidé, si je puis le dire, en détail, et qui n'a laissé au monde aucune preuve vivante de son énergie.

Personne n'a poussé plus loin que William Hazlitt ce besoin de tout entreprendre, de tout essayer, de toucher à toutes les idées, de remuer toutes les doctrines, et cette impuissance de concentrer ses résultats et de dominer sa propre intelligence. Génie éminemment *fragmentaire*, comme disent les Allemands, il n'a laissé que des essais et des ébauches, mais de natures si diverses, mais remplis de tant d'esprit, de verve mordante, d'aperçus si nouveaux et si profonds, que la postérité ne les oubliera pas.

Hazlitt a écrit dans tous les journaux, sans but, sans plan ; véritable *condottiere* de la littérature, ses œuvres, si on les recueillait, formeraient plus de dix volumes in-8°. Insouciant, non de l'effet et de la popularité, mais de la pureté du langage et de la perfection de l'ensemble, tantôt il a prodigué les ornemens bizarres, tantôt les capricieuses

folies, tantôt les paradoxes singuliers; son but était de se faire lire. Au milieu des paillettes et des pierres fausses qu'il jetait à pleines mains, vous trouviez des lingots d'or pur travaillés avec un goût exquis. C'était un esprit aigu, subtil, ardent à pénétrer dans les causes secrètes et dans les dernières profondeurs; un critique doué d'imagination dans le style et de gaîté mordante dans l'expression; jouant quelquefois le rôle d'arlequin pour vous captiver, et cachant le philosophe, l'observateur redoutable et l'artiste savant sous ce masque qui grimaçait. Je l'ai beaucoup connu, et cet esprit actif, mobile, hardi, mais irrégulier, s'est révélé à moi dans son intimité même. Il méprisait la moitié de ses ouvrages, et se regardait comme un peintre que le besoin de vivre aurait forcé à ébaucher des enseignes. Toute cette partie de style qui n'est faite que pour attirer l'attention : épithètes extravagantes, paroles ivres qui semblent danser et hurler comme les sorcières de Macbeth, métaphores outrées, pantalonades du langage, tout ce que le public estime si fort, tout ce qui attire spécialement son attention et fixe son hommage, Hazlitt l'a prodigué; mais il savait lui-même de quelle valeur étaient ces misérables ornemens.

En 1810, je me promenais dans les salles de l'*Exhibition* à Londres, quand j'aperçus debout, en face d'un portrait de Lawrence, un homme assez mal bâti et assez laid, osseux, irrégulier, à la physionomie vive, bizarre et aux traits anguleux; sa figure se faisait remarquer surtout par cette expression ardente et inquiète qui indique souvent l'activité de l'intelligence; deux yeux noirs, ronds et petits, scintillaient par un mouvement perpétuel; un front très-élevé et bombé par le haut se couronnait de cheveux plats rejetés en arrière, et qui se relevaient en frisant légèrement sur le collet de son habit. On pouvait lire sur sa

figure tous les indices de l'irritabilité. Cette laideur, loin d'être repoussante, était pittoresque. Titien, le peintre chéri de Hazlitt, aurait pris plaisir à fixer sur la toile ces traits pleins d'énergie et d'originalité.

Il était fils d'un ministre dissident qui habitait le comté de Surrey et qui résidait à Wem (1). Les premières études vers lesquelles son goût spécial le porta furent les études métaphysiques, et ce penchant ne le quitta pas, lorsque sa profession de journaliste l'entraîna dans une direction différente. La singularité spéciale de son esprit, était un mélange rare de goût pour les arts et de subtilité métaphysique. Sa famille était pauvre; il fallut choisir une profession. Quelques vieux tableaux italiens avaient frappé ses regards; ce furent eux qui donnèrent la première impulsion à son génie d'artiste. Il résolut de devenir peintre; sans maître et sans guide, il saisit la palette et le pinceau et se mit à l'œuvre. Dans sa pensée vivait l'idéal de l'art, le beau de la forme et de la couleur. La plus haute supériorité, la plus haute perfection de la peinture, il les comprenait; mais son tort était de croire que cette compréhension pût suffire, que son admiration profonde pour les chefs-d'œuvre, que son élan d'instinct vers le beau, fussent les gages certains d'un prompt succès. En peinture, l'exécution est beaucoup. Pour réaliser la pensée, de longues études, de laborieux travaux sont nécessaires; sans le mécanisme de l'art, sans de longs efforts matériels, sans une pratique soutenue et persévérante, vous n'arriverez à rien.

L'art, fleur délicate, s'épanouit lentement et par degrés; un seul soleil ne suffit pas à développer sa corolle : l'ardeur de l'enthousiasme le plus vif n'improvise pas ces

(1) Petite ville du comté de Salop.

beautés dont la finesse et la profondeur sont le résultat d'un long travail. C'est en vain qu'un novice, destiné peut-être à la gloire de Michel-Ange et de Raphaël, demanderait à ses premiers essais le degré de perfection dont le type idéal réside d'avance dans son esprit. La route qui conduit à la réalisation de cette beauté, de ce grandiose, est longue et pénible. Ajoutons que plus il y a de perfection dans le génie artistique, dans la conception intime qui réside en nous, plus il est difficile de les traduire en formes et en couleurs. Que l'on imagine ce qu'il a dû coûter de travail et de longues pratiques à Raphaël d'Urbin pour faire vivre la beauté de ses Madones, pour leur prêter une existence conforme à la pureté de sa propre pensée.

Hazlitt, dont la conception était rapide et dont l'enthousiasme pour l'art était ardent, se découragea dès le premier pas. La distance qui le séparait des grands maîtres lui apparut et le glaça d'effroi. Cet art qu'il aimait tant, il l'abandonna tout-à-coup comme on abandonne une maîtresse trop belle et trop fière, qui laisse peu d'espérance à ses adorateurs. Quelques portraits, copiés d'après le Titien et Raphaël lui restèrent; et, vers la fin de sa vie, c'était un plaisir pour lui que de contempler ces monumens d'une passion première, et aussi ardente que malheureuse. Je me souviens d'avoir vu un portrait original peint par lui : une vieille femme, dans la manière de Rembrandt; figure caractéristique, contraste frappant d'ombre et de lumière. La transparence et la beauté du coloris étaient remarquables, et l'expression puissante. Il y avait de l'inexpérience dans le maniement du pinceau, et l'on voyait que l'artiste s'était bientôt lassé du long travail qu'exige la peinture du portrait. Quelle différence toutefois entre cette ébauche naïve et forte, et la froideur et la sécheresse des essais académiques que nos jeunes

peintres exposent, et qui attestent à-la-fois une si grande habileté de main et une si grande stérilité de talent !

Hazlitt allait renoncer à la peinture, lorsqu'un poète, saisi de l'inspiration sacrée, vint prêcher à Shrewsbury. C'était M. Coleridge. Hazlitt lui-même a rendu compte de l'impression bizarre et double que produisit sur lui le prédicateur laïque. Qu'on imagine un petit homme gras, coloré, boutonné jusqu'au menton, vêtu d'un petit frac noir aux basques très-courtes; le front large, l'œil étincelant d'enthousiasme, et débitant du haut de sa chaire les plus lyriques et les plus véhémentes effusions que l'esprit humain ait créées depuis Pindare. Hazlitt fut à-la-fois choqué de cette étrange caricature, et émerveillé de la magique éloquence avec laquelle le prédicateur improvisé développait ses théories. Sa vocation d'homme de lettres fut fixée dès cet instant. Communiquer aux hommes ses pensées par la parole vivante ou la parole écrite, lui sembla plus facile que d'avoir recours à des moyens mécaniques et embarrassans, qui demandent un long travail. Il vint à Londres; ainsi font tous les littérateurs aspirans. L'année 1799 venait de commencer. Après la paix d'Amiens il se rendit à Paris, et revint à Londres où il choisit pour domicile une vieille et laide maison de Westminster. Jérémie Bentham en occupait une partie; Milton avait habité celle où Hazlitt venait se loger. C'était Hazlitt qui demeurait dans la chambre où l'auteur du *Paradis Perdu* avait reposé. Il est remarquable assurément que ces trois hommes, célèbres à des titres si divers, mais tous doués d'une intelligence éminemment subtile et pénétrante, se soient donné comme rendez-vous dans cette petite maison isolée que leur présence a consacrée pour ainsi-dire. Les études métaphysiques absorbèrent d'abord tout le tems et toute la pensée d'Hazlitt. Il écrivit en 1805 son *Essai sur*

les Principes d'Action chez les Hommes et différens ouvrages de même nature, qui se font tous remarquer par la finesse et la puissance de la dialectique. Cependant il fallait vivre, et la métaphysique, toute respectable qu'elle puisse être, offre peu de ressource matérielle à ses adeptes. Hazlitt devint collaborateur de plusieurs journaux, entre autres du *Times* et du *Morning-Chronicle*. On le chargea spécialement de la critique des théâtres, genre de travail qui convenait mieux que tout autre à la nature brillante et analytique de son esprit. Ce fut lui qui, le premier, fit ressortir le mérite de Kean. Lorsqu'on ne voyait chez cet acteur qu'une vulgarité impétueuse et brutale, il osa s'opposer à cette injuste réprobation, et démontra combien de puissance naïve et quel élan vigoureux renfermait ce talent mal apprécié. Tous ses moyens d'existence étaient dans la littérature; car il concourait en même tems à plusieurs entreprises de librairie. Quelquefois un retour subit vers la peinture l'engageait à reprendre ses pinceaux et à se placer encore devant un canevas. Vaine tentative! Jamais, quand il se levait, il n'avait esquissé une tête entière ni massé un groupe. Une dame qui lui avait permis de placer dans un tableau de chevalet projeté par lui, sa tête et celle de sa jeune fille, vit plus de dix fois les instrumens de la peinture étalés devant elle, sans que jamais rien qui ressemblât à sa physionomie apparût sur la toile.

Plusieurs de ses essais, réunis en un volume, parurent, en 1816, sous le titre de *la Table Ronde*. En 1817, il publia ses *Caractères de Shakspeare*, et fit des cours publics qui attirèrent la foule dans l'institut de Surrey. Sa réputation s'établissait; il passa, et avec raison, pour l'un des causeurs les plus spirituels de son époque. Il était curieux de le voir aux prises avec M. Coleridge. La phrase de l'un s'enveloppait de draperies flottantes et de voiles mystiques;

celle de l'autre s'élançait par bonds rapides, et marchait par vives saccades. Coleridge était subtil; Hazlitt était pénétrant. L'un s'engageait dans tous les détours d'une question, en suivait tous les replis; l'autre y jetait pour ainsi dire une sonde aiguë qu'il lançait en droite ligne dans les dernières profondeurs. Hazlitt, Lamb, le peintre Haydon, Leigh-Hunt formèrent un noyau de gens de lettres et d'artistes qui engagèrent notre pays dans de nouvelles voies. Ce furent eux surtout qui réveillèrent ce que l'on peut nommer notre patriotisme intellectuel, et nous invitèrent à étudier attentivement nos excellens auteurs du seizième siècle. Le génie de Scott, celui de Byron, celui de Wordsworth ont puisé à cette source antique et oubliée une partie de leurs plus belles inspirations.

Le volume intitulé *Conversations de Table,* succéda à ceux que nous avons indiqués, et obtint un grand succès. C'est là que l'on trouve les excellens morceaux, si fréquemment cités, sur le plaisir que donne la peinture, sur le génie et le sens commun, sur les préparatifs d'un voyage, sur les politiques de café. Ce n'est plus la touche gracieuse et facile d'Addison, ni l'humeur vive et mordante de Steele; mais une verve plus capricieuse. La subtilité métaphysique sert tantôt de fond, tantôt d'ornement à de petits tableaux pleins de couleur et de vie. C'est quelque chose d'inattendu dans l'expression, une manière irrégulière et brusque, entrecoupée d'ombres et de lumières, de demi-teintes et de points lumineux; comme si Rembrandt, ou un de ses élèves, eût pris la plume et eût appliqué à l'art d'écrire, non à celui de peindre, les habitudes de son talent. La langue anglaise a une grande obligation à William Hazlitt; c'est lui qui réhabilita le langage familier; grâce à lui, on a pu imprimer la causerie, telle qu'elle échappe, toute naturelle et toute franche, à l'homme d'esprit qui l'improvise. C'était une

calamité vraiment, que cette pompe de mots latins et de mots grecs auxquels Samuel Johnson nous avait accoutumés. Le moule sévère dans lequel vous étiez obligé de jeter votre pensée se refusait à tout élan d'imagination : et comment l'homme inspiré aurait-il reproduit et communiqué ses pensées souvent subtiles et bizarres, quand on lui imposait cette entrave d'une forme toujours la même et nécessairement pesante dans sa gravité. Les rhéteurs maudirent Hazlitt ; c'étaient, disaient-ils, l'arlequin et le pantalon de la littérature, un écrivain sans tenue et sans force. Nous sommes, nous devons l'avouer, de l'avis du public, et nous préférons à des qualités d'emprunt, qui singent la perfection, le jet naïf et franc d'une pensée même incomplète.

Le plaisir le plus vif de son esprit, c'était la discussion. Si l'on est tenté de lui reprocher cette disposition belligérante, qui l'entraînait dans une polémique perpétuelle, on doit se souvenir que l'impartialité, le besoin de connaître la vérité sous tous ses aspects, le dirigeaient dans ces combats qu'il aimait à soutenir. Cet exercice intellectuel le charmait. Il prenait le côté de la question que vous n'aviez pas choisi, et joutait avec vous. Du moins laissait-il le champ libre à ses ennemis, et ne se servait-il que d'armes courtoises. Malheureusement cette qualité échappait à beaucoup de regards, et son besoin de controverse passait pour une ardeur de dispute, pour une taquinerie pointilleuse. Ses ennemis ne voyaient que son mauvais côté : à son tour, il devenait injuste envers eux. Personne n'a saisi plus habilement la partie faible de Coleridge, dont le beau talent s'épuise en efforts inutiles. Personne n'a mieux compris Walter Scott, chez lequel il a découvert ce défaut de passion et même de philosophie, que tant d'autres ont accusé après Hazlitt. Enfin, s'il a su analyser sans pitié les

subtilités puériles de Wordsworth, c'est au même critique qu'est due la révélation de cette grandeur, de cette tendresse et de cette force qui se cachent sous sa puérilité même.

Comme Hazlitt aimait beaucoup le monde, cette qualité ou ce défaut lui firent une réputation formidable et lui créèrent beaucoup d'ennemis. Il demeurait alors dans Holborn; mais quand il entreprenait un ouvrage de quelque étendue, il quittait Londres, et s'enfermait dans une auberge nommée Winterslowhut, située sur la lisière de la forêt de Salisbury. C'est là que sans livre, et absolument isolé, il se mettait à l'œuvre, et terminait un volume en moins d'une semaine. Ses excellentes leçons sur le siècle d'Élisabeth furent composées à Winterslow. Alors, dans cette solitude complète, les souvenirs de ses lectures et de ses études renaissaient avec plus de vivacité et de fraîcheur. Il portait, sans trembler, un regard sévère sur ses propres fautes; elles lui fournissaient un sujet de méditation, et ses vices même nourrissaient son intelligence. C'était après une journée passée sous les arbres de Winterslow que son style avait le plus d'éclat, et sa pensée le plus de force. Son extrême sobriété, ses goûts modestes, lui rendaient cette vie si humble facile et même agréable. Il y avait en effet chez lui de l'artiste, du théologien et du philosophe.

Les opinions contemporaines le battaient de leurs vagues sans le faire chanceler. C'était une intelligence indépendante. Tout ce qui n'était pas dans ses données, tout ce que son expérience ne confirmait point n'existait pas pour lui. Ce fut un bien, mais qui fut mêlé de mauvais résultats. Sans doute il ne céda pas au torrent des idées vulgaires et des préjugés reçus, et une masse confuse de souvenirs empruntés aux livres n'obscureirent point son

jugement. Mais aussi il se priva d'une instruction nécessaire, et passa vingt années de sa vie à disserter et à discuter sur ce qu'il avait appris pendant les vingt premières. Son existence d'homme de lettres ne fut qu'une longue guerre. Il voulut, de gré ou de force, entrainer les autres hommes vers les principes qu'il s'était formés, et qui résultaient de ses premières études. On le vit ressusciter les gloires éteintes, attaquer les réputations faites, et prêter à ses passions intellectuelles, à ses goûts en fait de littérature et d'art, toute la magie d'un style éblouissant. Il aimait Shakspeare et Walter Scott. La sagacité de son esprit le portait à l'admiration de ces hommes, qui ont étudié l'espèce humaine dans toutes ses variétés. En revanche, il n'aimait pas Byron, dont la poésie splénétique projette une teinte uniforme, sombre et ardente à-la-fois sur toute la nature. Il avait beaucoup d'affection pour Charles Lamb, à cause de son ingénuité, de sa facilité à tout dire et à tout entendre, de ses mœurs douces, et de son talent dont l'originalité se rapproche de celle des anciens auteurs.

Sa réputation eût été plus brillante, plus étendue, si, dès son début dans la carrière, il n'avait pas commencé par se créer une multitude d'ennemis qui s'attachèrent à ses pas, et ne l'abandonnèrent plus. N'écoutant que sa passion, son humeur et son caprice, Hazlitt marcha ainsi jusqu'au terme de sa vie, toujours entouré d'un bataillon qui observait ses démarches, contrariait ses desseins, et s'attachait à flétrir son caractère et sa renommée. La philosophie de Hazlitt résidait dans sa pensée, et ne s'étendait guère jusqu'à ses actions. Ses étourderies furent nombreuses, et lui portèrent un grand dommage. La publication d'un livre immoral, intitulé : *Liber Amoris,* lui causa un tort irréparable surtout en Angleterre, pays hypocrite et pé-

dant, qui pardonne bien les vices secrets, mais qui punit sans pitié les inconvenances. Ajoutons à cela son dédain profond pour la vogue contemporaine. Je crois, au reste, que l'on peut mesurer la capacité d'un auteur et sa véritable puissance intellectuelle sur le degré d'habileté qu'il montre pour cet éclat passager que l'on nomme la vogue.

En 1824, Hazlitt publia ses *Essais* sur les Galeries de Peinture éparses en Angleterre. Je ne connais pas d'auteur qui sache, au moyen de paroles, reproduire plus vivement le tableau dont il parle. Sa critique est colorée, son analyse est brillante. Si quelquefois cet éclat et cette transparence chatoient aux yeux comme les vitreaux d'une église, quelle différence du moins entre cette manière et l'analyse sèche, et la critique technique, et les subtilités métaphysiques, si communes chez les écrivains qui traitent des arts. Qui n'a jamais vu les œuvres de Holbein, de Nicolas Poussin, de Watteau ou de Rembrandt, pourra les admirer dans les écrits d'Hazlitt.

En 1825, Hazlitt visita de nouveau la France et l'Italie. On trouve dans ses notes sur ce voyage, notes écrites au courant de la plume, une foule de descriptions pittoresques, de déclamations éloquentes et de remarques fines. Rien de plus brillant que son tableau de Venise et de Ferrare. Ses observations sur les mœurs italiennes et françaises ne sont pas moins dignes de remarque. J'ai entendu dire que son parallèle entre Mlle Mars et Mme Pasta fut cause d'une rupture entre ces deux héroïnes, et lorsque je questionnai Hazlitt lui-même au sujet de cette anecdote, il la confirma. Selon lui, c'était l'actrice française qui avait rompu la première ses rapports d'intimité avec l'Italienne.

Hazlitt aimait le théâtre, et le fréquenta jusqu'à ses derniers jours. Une grande actrice, telle que mistriss

Siddons, était pour lui un objet d'idolâtrie. Quelques-unes des pages les plus brillantes qu'il ait jamais écrites ont été consacrées à cette illustre tragédienne et à sa nièce, qui semble destinée à marcher sur ses traces. La dernière fois que je le vis, ce fut à Covent-Garden, où il avait ses entrées; il parlait avec son esprit et sa volubilité accoutumés; rien n'eût pu faire croire que la mort planait sur lui, et allait l'enlever dans huit jours. On sait qu'en Angleterre les *lobbies*, ou galeries sémi-circulaires dont la salle est environnée, sont réservées à une classe de femmes moins remarquables par leur décence que par leur beauté personnelle et par l'éclat de leur parure.

« Il me semble, me dit Hazlitt en me les montrant, voir un de ces cadres ciselés par les artistes du seizième siècle, en Italie, cadres chargés d'arabesques singuliers, de bacchanales, de têtes de faunes et de nymphes jouant avec des satyres. » Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer. Huit jours après, il mourut dans son logement de Frith-Street.

On ne peut pas dire que Hazlitt ait jamais été pauvre, mais il est certain que sa bourse était constamment vide. Personne ne savait mieux que lui l'art de balancer l'actif et le passif, ou plutôt de faire en sorte que ses dettes dépassassent habituellement son revenu. C'est à cette disposition dépensière, étourdie et imprévoyante qu'il faut attribuer en grande partie la somme considérable de talent qu'il a perdue et disséminée dans ces journaux et ces œuvres légères que le tems ne respectera pas. Son extrême facilité à écrire l'engageait dans cette route malheureuse, qui dilapide aujourd'hui tant de talens distingués.

Quels que soient les défauts qu'on peut lui reprocher, c'est un des écrivains les plus remarquables de notre âge

Comme Diderot, avec lequel il a plus d'un rapport, il n'a pas laissé de monument; ainsi que cet écrivain, il a lancé des tourbillons de fumée mêlés à des étincelles éclatantes. Métaphysicien comme lui, comme lui amoureux des beaux-arts, argumentateur comme lui, il s'éleva souvent aussi jusqu'à une éloquence admirable. En dépit de ses habitudes de critique, une sensibilité très-vive apparaît de tems en tems dans ses pages. Par exemple, à la vue de Burleigh-house, qu'il avait été visiter dans sa première jeunesse, il s'écria :

« Oh! que ne donnerais-je pas pour être un jour, une heure, seulement une minute, ce que j'étais alors! Comme tout a changé autour de moi! — Quand la voix sourde et lointaine du batelier rasant le sol, se faisait jour à travers les joncs marécageux et venait frapper mon oreille! — quand, pour la première fois, j'observai le ton fin, velouté, humide, du gazon qui s'étendait devant moi, et qui défiait toute l'habileté du pinceau! — quand un nouvel instinct, une nouvelle jouissance s'élevaient ainsi dans mon sein charmé! — lorsque, par un jour d'hiver, je parcourais avec joie la levée de Peterborough, observant, avec la curiosité d'un enfant et le bonheur d'un peintre, ces vastes étangs lumineux qui bornent l'horizon; cette perspective digne de Paul Poter; troupeaux, moulins, chaumières aux tuiles rouges qui brillaient sous le soleil! — Ah! si je pouvais retrouver ce moment où les mille formes capricieuses des nuages qui se jouaient dans l'air étaient un plaisir pour moi! — Oh! si l'on pouvait me rendre ce bonheur d'un pélerinage auprès de ma vieille mère malade, d'un pélerinage à la ville où elle était née, à la ferme où elle avait été élevée! — Si je pouvais, avec le même délice, m'appuyer sur la barrière qui la soutenait quand elle était

petite fille, et qu'elle s'aventurait à marcher!—Si je pouvais retrouver le bonheur avec lequel je contemplai le soleil couchant! »

C'est là, il faut en convenir, une belle et pathétique épitaphe de la jeunesse et de ses joies sitôt passées.

Un autre morceau d'Hazlitt, sur la détérioration rapide des ouvrages d'art, ne me semble pas moins brillant.

« Pourquoi se plaindre de ce peu de durée? Pourquoi la poésie s'obstine-t-elle à déplorer si pathétiquement la fragile beauté de sa sœur? Quoi! un beau tableau ne vivra-t-il pas plus que nous? Et quand il ne sera plus, ne laissera-t-il pas après lui une brillante et éternelle trace? Phidias était immortel avant que les marbres d'Elgin fussent découverts. Qu'a-t-il gagné depuis cette découverte? Le nom de Michel-Ange, dont les œuvres ne nous sont connus que par des gravures, des dessins effacés, des sculptures mutilées, n'est-il pas le plus grand nom de l'art moderne? Hommes! vous faut-il, pour vous satisfaire, rivaliser d'immortalité avec la nature? Ah! dans le souvenir lointain des âges, un nom, un monument, c'est assez pour vous.

» Je crois que le sentiment de la fragilité des choses humaines prête quelque chose de plus tendre et de plus humain, pour ainsi dire, au triomphe et à la sublimité de l'art. Quoi! des mains périssables exécuteraient des ouvrages qui ne périraient pas? Cette immortalité serait une insulte à la nature, un outrage à Dieu. La noble pensée de l'antiquité nous reste. Le cours des âges est marqué sur la terre en caractères ineffaçables. Jamais monument moderne ne sera aussi vénérable que des ruines; jamais l'antiquité ne frappera aussi vivement l'imagination qu'une seule colonne moussue, toute fruste et en débris, située au milieu d'un champ stérile et couvert de ronces.

Les ruines, quelles qu'elles soient, ruines de tableaux, de sculpture ou d'architecture, nous ouvrent la longue perspective des tems passés. »

On ferait un volume des aventures et des bons mots de Hazlitt. Un jour, faute d'avoir bien calculé ses dépenses, il se trouvait à Stratford la bourse absolument vide. Ses bottes le gênaient; il essaya de les échanger contre une paire de souliers ou de pantoufles. Ce qui l'étonna beaucoup ce fut que ses bottes, toutes neuves, ne trouvèrent pas un acquéreur. Ce fait resta gravé dans sa mémoire et lui servit de texte pour déclamer contre l'illibéralité anglaise. « Quelque chose qu'ils fassent, et même dans leurs bonnes actions, disait-il, vous trouvez toujours chez ces Anglais le désir secret de ne faire plaisir à personne.

— Peut-être, lui fit-on observer, les gens auxquels vous vous adressâtes craignirent-ils que les bottes ne fussent volées. »

Cette remarque le fit beaucoup réfléchir, et, avec sa candeur ordinaire, il s'écria :

« Mon système est ébranlé. »

La poésie de Thomas Moore, disait-il, a toute l'élégance de la vulgarité et tout l'éclat dont on peut se parer dans un mauvais lieu. C'est une Muse factice couverte de bracelets de chrysocale et de pierres fausses; comme elle sent sa propre faiblesse, elle se fait brillante ne pouvant se faire belle : vous diriez un de ces messieurs qui vendent des chaînes de sûreté, et qui, pour ressembler à des hommes comme il faut, suspendent à leur gousset une demi-douzaine de cachets, et ensevelissent leurs doigts sous les bagues et les pierreries. »

Je causais un jour avec lui de Michel-Ange et de Raphaël. « Les placer sur le même rang, c'est pure superstition, me dit il; il est impossible de les comparer. Avec de la persé-

vérance et de longues études, ne désespérez pas de réussir dans le genre de Michel-Ange : sa grandeur apparente vous étonne ; mais il est loin de pouvoir supporter un examen scrupuleux. Il excelle dans une partie de l'art, et ce n'est pas la meilleure. Raphaël excelle dans plusieurs parties très-difficiles et très-délicates. L'un s'élève comme une trombe marine, phénomène monstrueux qui obscurcit tout devant lui. L'autre ressemble à un lac aux ondes pures, dont le vaste et calme miroir reflète le monde entier et l'embellit.

(*New Monthly Magazine.*)

L'IRLANDE AVANT L'ÉMANCIPATION (1).

La vallée des Échos, petit canton d'un des comtés les plus reculés de l'Irlande, doit son nom au voisinage de la mer, dont les vagues tumultueuses ont, par un travail sans relâche, creusé toute la côte en une profonde baie qui résonne nuit et jour, et dans toutes les saisons, du bruit des flots agités par les vents. Cette vallée semble n'avoir d'autre destination que de répéter le bruit de la guerre que se livrent les élémens; c'est une portion de terre assez étendue, renfermée entre des montagnes et des rochers escarpés, où se succèdent alternativement des marais fort dangereux et des champs mal cultivés. Un pro-

(1) Note de l'Éd. On pourrait résumer en quelques lignes les principales causes qui ont entraîné l'Irlande dans l'état de misère où elle se trouve plongée. Les mesures impolitiques du gouvernement anglais, les tracasseries odieuses de quelques officiers de la couronne, l'âpreté du fisc et des collecteurs des dîmes ecclésiastiques, la haine implacable des protestans contre les catholiques, l'absence de propriétaires, la rapacité de leurs agens, ont fait des paysans irlandais de véritables ilotes. De laborieux et honnêtes, ils sont devenus fainéans et voleurs, toujours prêts à s'insurger contre les propriétaires et les agens de l'administration, qu'ils regardent, non sans quelque raison, comme les auteurs de leurs souffrances. Dans le récit qu'on va lire, Miss Martineau s'est appliquée à développer avec beaucoup d'art ces différentes causes, et à indiquer par quelle gradation le paysan irlandais devenait un instrument de désordre et le fléau de son pays. Nous pensons que, dans ce moment, où les dissentions qui existent entre l'Angleterre et l'Irlande prennent chaque jour plus de gravité, ce tableau rapide et plein d'intérêt attirera vivement l'attention de nos lecteurs.

priétaire résidant, M. Rosso, a seul entouré sa maison de jeunes plantations; mais, placées sur le penchant extérieur de la montagne, elles ne changent rien à l'aspect de la vallée. Cependant les parties de chasse, de pêche et de promenade des jeunes Rosso et de leurs amis, donnent aux environs de leur habitation un air de gaîté et de mouvement. La belle venue des plantations, le bon état des murs de clôture, l'abondance des récoltes, annoncent en outre que le propriétaire est un homme actif et éclairé. La chapelle catholique, l'école fondée par M. Rosso et la maison de son fermier, s'élèvent seules dans l'intérieur de la vallée, et le voyageur qui y passe par hasard se demande avec inquiétude où peuvent habiter les travailleurs qu'il voit répandus dans les champs ou dans les tourbières; mais pour des yeux plus habitués au pays, un certain nombre de petites huttes se font apercevoir au pied de la montagne. On les prendrait facilement pour des tas de tourbe, si une fumée fugitive, le voisinage d'une chèvre, d'un porc et quelquefois d'une vache efflanquée, n'indiquaient que ce sont là les demeures des tenanciers de la vallée, dont la condition n'est au reste ni meilleure ni pire que celle de la plupart des paysans de l'île.

La maison d'école avait été, comme je l'ai dit, élevée par les soins de M. Rosso, qui, quoique protestant, désirait que ses pauvres voisins reçussent l'instruction religieuse de leur communion, bien qu'elle lui parût mêlée de fâcheuses superstitions. Aussi, au grand étonnement des objets de sa charité, et au grand scandale de ses amis protestans, il plaça un prêtre catholique à la tête de cette école, et n'intervint dans son administration que pour s'assurer de la vigilance du maître et de la liberté qu'avaient tous les enfans du voisinage de profiter de ses instructions. M. Rosso répondit aux reproches qui lui furent

adressés à cette occasion, que, puisqu'à cinq milles à la ronde, il n'y avait d'autres protestans que lui et sa famille, il ne voyait nul inconvénient à ce que des gens qui, à tout événement, seraient catholiques, reçussent, en même tems que les instructions religieuses du zélé père Glenny, les principes élémentaires de l'écriture, de la lecture et de l'arithmétique. Ces raisons ne purent convaincre les contradicteurs, qui auraient pardonné à M. Rosso ce qu'ils appelaient sa folie, s'il ne se fût agi que de l'avantage de ses fermiers, et par conséquent du sien propre. Mais ils commencèrent à douter de la bonté de ses sentimens religieux et politiques, quand ils le virent travailler à l'instruction et au bien-être « de misérables indignes de toute » compassion par l'absurdité de leur croyance et le dan- » ger de leurs opinions. »

M. Rosso poursuivait tranquillement son œuvre de charité, et les pauvres habitans de la vallée se montraient d'autant plus empressés de profiter des bontés de M. Rosso, que la présence des enfans est chose absolument inutile dans une cabane irlandaise. Un laboureur anglais emploie ses garçons et ses filles aussitôt qu'ils sont assez forts pour travailler; le paysan irlandais, au contraire, qui a fini tout son ouvrage lorsqu'il a planté ses pommes-de-terre, et qui, jusqu'à la récolte, ne cherche qu'à gagner quelques journées chez les métayers du voisinage, n'a besoin de ses enfans que pour renouveler sa provision de tourbe, que fournissent abondamment toutes les parties marécageuses de l'île. Grâce à ce loisir, l'école de M. Rosso, toujours remplie, aurait dû produire une amélioration notable dans l'esprit de la génération présente. Mais malheureusement, il en était des élèves du père Glenny comme de presque tous les écoliers irlandais, qui lisent toujours et n'apprennent jamais rien. Ils dévorent les vieilles légendes au lieu d'é-

tudier, et invoquent le *saint sang d'Abel,* plutôt que de faire usage des moyens qu'ils ont reçus du ciel pour améliorer leur misérable condition.

Dora Sullivan était une des élèves les plus savantes de l'école ; aussi, le maître louait-il la sagesse de ses parens et sa propre docilité en la voyant suivre exactement toutes les leçons, quoiqu'elle eût seize ans accomplis. Il y avait bien quelque raison secrète à cette complaisance du vieux Sullivan ; c'est que Dan Mahony, son voisin, était depuis longtems amoureux de Dora, et qu'elle-même aurait très-volontiers consenti à l'épouser de suite, si son père n'avait point exigé, avant de conclure cette union, que Dan possédât au moins un toit pour y recevoir sa femme le jour de son mariage. Les parens des deux jeunes gens, d'accord sur ce point, avaient engagé Dan à s'éloigner pendant quelque tems pour gagner la somme nécessaire à l'accomplissement de ses désirs. Il y consentit, mais à la condition expresse que les deux pères s'engageraient par serment à ne point se quereller pendant son absence : promesse qu'ils déclarèrent bientôt avoir donnée trop légérement, et qu'il leur eût été impossible de tenir, s'ils n'avaient eu l'occasion de décharger leur mauvaise humeur sur leur commun associé, Tim Blayney, qui s'était enfui avant l'époque de l'échéance de la rente qu'ils devaient solidairement pour la location de leur petite ferme.

Ces associations de bail sont d'un usage presque général en Irlande; il y a même des terrains qui se divisent entre quinze ou seize paysans. Chacun d'eux cultive à peine un acre de terre, et tous répondent du paiement total de la rente. Sullivan était donc comparativement heureux, puisqu'il ne pouvait être exposé à payer plus de trois fois la somme pour laquelle il s'était personnellement engagé. Quant au régisseur dont il dépendait, il y avait en vérité peu de

choix à faire entre eux : tous se disaient obligés de payer le principal agent ou le propriétaire ; tous étaient trop occupés pour écouter la moindre excuse, trop pressés pour retarder une saisie, et trop habitués à voir des malheureux pour faire attention à un appel à leur justice ou à leur pitié. Mais tous n'étaient pas également pressans à l'époque des paiemens, et consultaient leurs moyens personnels et la solvabilité de leurs débiteurs, qu'ils laissaient volontiers s'arriérer jusqu'au moment opportun, pour s'emparer de leur avoir, lorsqu'il ne leur restait plus aucun moyen d'acquitter les intérêts accumulés.

Un beau jour d'automne, que Dora revenait toute joyeuse de l'école, elle aperçut le cheval du régisseur, attaché près de la cabane de son père. M. Teale, apparemment dans un de ses jours de bonne humeur, dit à Sullivan en la voyant approcher : « Voici votre jolie Dora, la perle du canton.

— Laissons sa beauté, dit le père ravi ; elle est bonne, voilà l'essentiel, et de plus, savante ; aussi, vous allez voir comme elle écrira et signera la note que vous me demandez. Venez, mon enfant, prenez la plume, et montrez-nous quelle bonne écolière le père Glenny a en vous. »

Dora, qui était très-réfléchie pour son âge, et dont les mouvemens répondaient à la gravité de son esprit, se prépara tranquillement à obéir aux ordres de son père. Elle se fit une table de l'escabeau de sa mère, prit le papier et la plume que M. Teale lui présentait, et attendit qu'on lui dictât ce qu'elle devait écrire.

« Vous n'avez qu'à signer, ma jolie fille, lui dit le régisseur : « Dora Sullivan, pour John Sullivan ; » voilà tout.

— Attendez, attendez, s'écria le père : vous avez assez long-tems écrit des promesses pour moi, M. Teale ; à pré-

sent que j'ai une savante chez moi, je ne veux plus être pris pour dupe en signant ce que je ne connais pas; ainsi, dictez, et Dora écrira, si je le trouve bon.

— Bah! bah! Sullivan; de qui et de quoi vous méfiez-vous aujourd'hui? Miss Dora sera plus polie, j'en suis sûr. »

La politesse de Dora ne l'engagea cependant pas à faire autre chose que ce que son père désirait. Elle écrivit sous la dictée de Teale, et, avant de signer, elle demanda à son père s'il avait bien compris qu'il s'engageait à payer tout ce qui était dû maintenant par lui ou par ses associés, aussitôt après la récolte, sous peine de saisie.

« Que veux-tu, mon enfant, je ne puis faire autrement; Blayney est parti: que le diable ait son ame! Mahony me laisse toute la charge, et tu ne veux pas sans doute que je me querelle avec lui. Il faut donc signer ce billet, ou voir emmener nos pauvres bêtes, et tu ne le voudrais pas, non plus, ma petite Dora?

— Signez donc, mon bijou, dit le régisseur impatient; vous voyez que je suis fort pressé. »

Dora balançait sa plume; elle eût désiré que Dan fût sur les lieux pour remplir l'engagement de son père. Sullivan, de son côté, la pressait de terminer; elle voulut cependant lire encore une fois le billet; puis, comme il n'était plus possible de reculer, elle signa en soupirant, et soupira encore en entendant son père plaisanter, après le départ de M. Teale, sur la facilité de renvoyer un homme avec un morceau de papier au lieu d'argent.

« Allons, enfant, dit la mère, soyez gaie, et laissez vos soupirs à la porte. Si j'avais commencé à soupirer d'aussi bonne heure que vous, il ne resterait plus de souffle dans mon pauvre vieux corps. Demain ou le jour suivant suf-

fira au chagrin; aujourd'hui soyez joyeuse, et allez nous chercher du lait. »

Dora sourit doucement, et se rendit à la laiterie, en même tems que son père sortait pour chercher de la tourbe dans le marais. Sullivan ne s'arrêta pas long-tems à regarder son champ et ceux de ses associés; car c'était une triste vue. Il eût été difficile de dire lequel des trois était en plus mauvais état, et cependant, en d'autres mains, tous eussent pu être très-fertiles. Le voisinage de la côte fournissait abondamment de la chaux, qui aurait été un très-bon engrais; et des saignées faites à propos dans les parties basses, les auraient rendues propres à devenir d'excellentes prairies artificielles. Mais bien loin de suivre cette sage méthode, les trois associés avaient choisi, dès leur début, chacun un genre de culture dont ils ne s'étaient plus départis.

Mahony sema de l'orge, qui, passable la première année, devint bientôt, par le défaut de culture, à peine convenable à la nourriture des porcs. Blayney cultiva de l'avoine sans plus de succès, et Sullivan planta des pommes-de-terre, qui rapportèrent beaucoup pendant deux ou trois ans; mais lorsque la terre fut épuisée, elles fournirent tout juste à la consommation de la famille. Ce n'était donc pas sur le produit de sa récolte qu'il pouvait compter pour s'acquitter envers M. Teale; et en signant tous les ans un nouveau billet, il ne cherchait qu'à reculer le moment prévu et inévitable de la saisie de ses vaches et de ses porcs.

Sans doute si M. Tracey, l'un des plus riches propriétaires de la *Vallée des Échos*, et maître de la ferme de Sullivan, eût résidé dans ses terres, il aurait fait disparaître la plus grande partie des difficultés sous lesquelles gémissaient Sullivan et la plupart des habitans de la vallée; car il eût sans doute donné à ses fermiers d'utiles con-

seils, et n'aurait jamais pensé à leur demander douze livres par acre d'une semblable terre; tandis que le principal agent, qui ne payait qu'une très-faible rente au propriétaire, en exigeait une beaucoup plus forte de Teale, qui à son tour, pressurait autant qu'il le pouvait Sullivan et ses co-associés; de sorte que cette misérable petite ferme devait nourrir trois fermiers et payer trois maîtres.

Dan Mahony étant éloigné du pays, les parens de Dora consentirent à ce qu'elle quittât l'école; aussitôt sa rentrée, elle employa la plus grande partie des journées à filer avec une activité qui excita celle de sa mère. Ce travail les mit en état d'ajouter, à la fin de l'année, une somme assez considérable au peu de schellings que Sullivan avait amassés. La saison suivante fut favorable aux pommes-de-terre, et l'on put en vendre pour commencer à éteindre les arrérages; aussi la gentille Dora souriait-elle maintenant, au lieu de soupirer, quand son père lui demandait quel bien avaient jamais produit ses graves regards et ses gros soupirs. La vente d'un seul porc suffit pour acquitter les dépenses les plus urgentes, et le cœur de Dora bondit de joie quand elle apprit que Dan avait envoyé au vieux Mahony de quoi payer sa part du fermage. La pauvre enfant ignorait, car son père avait toujours oublié de l'en instruire, que la dîme n'était point payée depuis deux ans, et que le collecteur avait consenti à attendre, en recevant un billet du montant de la somme augmentée d'énormes intérêts.

La première fois qu'elle alla trouver le père Glenny, ce fut d'un pied léger et le cœur joyeux qu'elle retourna vers la cabane. Le bon père l'avait facilement absoute de s'être méfiée de la bonté du ciel et de la fidélité de Dan; aussi, pour repousser une nouvelle tentation, l'engagea-

t-il à répéter souvent les paroles du serment qu'il lui avait fait, et à se rappeler toutes les circonstances qui l'avaient accompagné. Docile aux bons avis de son confesseur, Dora se retraçait, chemin faisant, les moindres particularités de leur vœu mutuel de fidélité; elle arrêtait complaisamment ses regards sur le point de la route où elle avait quitté le jeune Mahony pour la dernière fois, sur la grosse pierre où ils s'étaient agenouillés pour échanger leurs crucifix. Mais tandis qu'absorbée par ses tendres souvenirs, elle se livrait sans réserve aux douces émotions qu'ils lui procuraient, des hommes passèrent près d'elle entraînant deux vaches qui paraissaient suivre avec peine le chemin où on les conduisait. La gaîté de Dora disparut à ce spectacle, car en voyant plusieurs hommes occupés à mener deux vaches, elle était bien sûre que ces pauvres bêtes avaient été saisies sur quelques tenanciers de la vallée, et une secrète inquiétude semblait l'avertir que ce pourrait bien être celles de son père.

En arrivant près de la cabane, la jeune fille ne vit point les vaches, mais elles pouvaient être derrière l'habitation; d'ailleurs son père paraissait content, mais elle ne concevait pas ce qu'il faisait, en jetant des pierres aux porcs pour les chasser vers le marais. A peine eut-elle mis le pied sur le seuil de la porte, tout ce mystère lui fut expliqué : sa mère brisait les seaux à lait et les jetait au feu, en disant qu'elle ne voulait rien avoir sous les yeux qui pût lui rappeler la perte qu'elle venait d'éprouver, et qui la poussât à maudire les misérables qui lui avaient volé ses vaches.

« Ne pouvons-nous donc plus espérer de les ravoir? s'écria Dora.

— Dieu nous sauve, enfant; quand avez-vous entendu

dire que l'agent ait rendu une chose qu'il avait saisie?

— Mais mon père n'a-t-il donc pas payé M. Teale, il y a peu de jours?

— Oui assurément; mais comme M. Teale est en retard avec le principal agent, celui-ci, au lieu de saisir la voiture, les chevaux, tout le luxe de la maison de son débiteur, saisit sur les pauvres gens qui, comme nous, ont déjà payé leur rente. »

Mais les malheurs de la famille Sullivan ne devaient pas s'arrêter à cette première saisie. Le lendemain, dès la pointe du jour, les pommes-de-terre prêtes à être récoltées furent arrachées et chargées sur des charriots; les volailles et les porcs disparurent en même tems; et bientôt au vacarme qui avait troublé la matinée, aux malédictions énergiques de Sullivan, aux clameurs de sa femme, aux grognemens des porcs, aux cris des poules effrayées, succéda un silence seulement interrompu par la roue du tour de Dora. Sullivan était étendu par-terre contre la porte de la cabane, et regardait d'un air égaré son champ dévasté, son étable vide, lorsque sa femme, s'élançant du coin où elle était assise, le poussa violemment en criant : « Levez-vous, levez-vous, créature! n'êtes-vous point honteux d'être ainsi à rien faire après avoir vu emmener nos bêtes et tout ce que nous possédions?

— Tenez-vous tranquille, femme, ou il vous en arrivera mal, répondit Sullivan; je suis à la place qui me convient, seulement la vue n'est pas aussi agréable qu'à l'ordinaire.

— Raison de plus pour que vous en sortiez, et que vous vous occupiez à cacher le peu qui nous reste, si vous voulez le sauver des mains du collecteur. Levez-vous, cria-t-elle ensuite en se tournant vers la pauvre Dora, qui cher-

chait à deviner quel nouveau malheur les menaçait encore ; levez-vous, et à l'ouvrage ! »

Le père et la fille allèrent chercher, dans le marais, une cachette où placer le peu de meubles qui leur restait ; puis ils se mirent à dépouiller la cabane avec autant d'ardeur que s'il s'était agi d'aller s'établir dans une meilleure habitation. Tandis qu'ils étaient chargés d'un coffre qui contenait leur linge et leurs vètemens, la mère fit entendre un signal convenu pour les avertir que l'ennemi approchait ; ils enfouirent aussitôt le meuble, et Sullivan, coupant une poignée de joncs, alla au devant des arrivans avec un air gai et tranquille.

« Dieu vous bénisse, monsieur Shehan, dit-il, vous venez à propos pour me voir essayer une nouvelle manière de couvrir ma cabane ; Dora, mon bijou, donnez-moi les joncs que vous tenez et allez en couper de plus forts un peu plus loin.

— Un de mes hommes ira avec elle, interrompit le collecteur ; car il y a quelquefois parmi les joncs des choses qui remplissent mieux une maison qu'elles ne la couvrent. »

Dora se dirigea vers un endroit opposé à la cachette ; mais au lieu de la suivre les asssistans du collecteur entrèrent dans la cabane. « Vous craignez donc bien le mauvais tems, Sullivan, dit le chef des recors ; puisque vous pensez à réparer votre cabane quand il n'y reste rien à abriter. »

Les bonnes raisons que Sullivan allégua pour en agir ainsi, ne firent pas grande impression sur l'esprit du collecteur, qui fit fouiller les joncs, et emporta tous les effets qui y étaient cachés, sans faire attention au désespoir de la malheureuse famille. Il s'applaudissait seulement d'avoir été averti assez tôt de la première saisie pour s'emparer de

ce qui restait. Après cette échauffourée, Sullivan reprit sa place à la porte de la cabane, déclarant qu'il ne pouvait plus rien faire pour lui ni pour les siens. Sa femme alla chez les voisins pour essayer d'en tirer quelques secours, et Dora s'agenouilla en pleurant dans le coin le plus obscur de la chaumière dévastée.

Après quelques heures du plus morne silence, le père se leva en criant à quelqu'un qu'il entendait au dehors : « Venez-vous aussi me demander quelque chose pour rentes, dîmes ou le diable sait quoi? Vous pouvez entrer; mais, grâce au collecteur, vous ne trouverez plus que moi à emmener en prison, et avant de me forcer à marcher, vous saurez ce que pèse mon bras. »

Dora, croyant que son père apercevait encore quelque créancier, courait pour s'interposer entre eux, quand, à la faible lueur du crépuscule, elle reconnut Dan Mahony qui s'approchait à grands pas. Elle s'élança dans ses bras en lui disant : « Dan, êtes-vous revenu fidèle? répondez seulement à cette question, je vous en conjure.

— Fidèle comme le sont les saints dans le ciel, ma bien-aimée.

— Alors Dieu est miséricordieux de vous envoyer vers nous dans ce moment, où nous avons tant besoin d'un véritable ami!

— Êtes-vous donc en effet si misérables? s'écria Dan, en cherchant en vain dans la cabane un siége pour y déposer Dora sanglotante et toujours suspendue à son cou. Ils ont été bien durs envers vous; mais fiez-vous à moi, ame de ma vie, pour vous remettre tous en bon chemin. »

Dora exprima par un regard sa confiance en la foi de son amant, et laissa à son père le soin de lui conter toute l'histoire de leurs infortunes; après quoi elle lui demanda avec le plus grand abandon, ce qu'ils devaient faire main-

tenant. « Nous marier dès demain matin, répondit Dan avec chaleur; j'ai deux guinées pour payer les droits, et puis ensuite nous verrons ce qui arrivera. »

Sullivan émit quelques objections prudentes contre un parti si précipité; mais il les abandonna quand il vit que sa petite Dora était contre lui. Dan leur apprit qu'il y avait le lendemain une adjudication de terres dans le voisinage, et il ajouta que, puisqu'il était sûr maintenant d'avoir Dora pour sa ménagère, il louerait un acre ou deux, et qu'alors il faudrait bien qu'il réussît dans le monde comme tant d'autres qui n'avaient pas commencé autrement. La mère, aussi confiante que sa fille dans le mérite du jeune homme, oublia tous ses chagrins, et regretta seulement de ne pouvoir aller jusqu'à l'église pour voir marier sa chère Dora. Avant de se séparer on fixa l'heure du départ pour le lendemain; puis Dan se rendit près de son père pour le prévenir de ses intentions et lui demander son consentement.

Dora était loin de penser, deux heures auparavant, avec quel cœur joyeux elle se coucherait sur le sol de la cabane dépouillée : être la femme de Dan était tout pour elle! nulle crainte pour l'avenir, comment ne seraient-ils pas tous heureux avec l'aide d'un pareil associé? Le père Glenny, surpris d'être appelé à célébrer un mariage de si bonne heure et devant si peu de témoins, s'étant assuré que les parens des deux parties consentaient à leur union, les exhorta à mettre toute leur confiance dans le Seigneur, qui les bénirait s'ils le servaient avec zèle et exactitude.

La nécessité de se trouver à l'adjudication força Dan à quitter sa femme aussitôt après la célébration de leur mariage, pour se rendre avec Sullivan au lieu de la vente, où ils arrivèrent à peine assez tôt pour prendre connaissance des lots. La foule se pressait autour de l'agent pour

lui exposer les prétentions diverses que chacun croyait avoir pour obtenir la préférence. L'un avait retiré l'héritier du propriétaire d'un fossé où il était tombé dans son enfance ; l'autre avait eu l'honneur de loger M. Flanagan lui-même (1), une nuit qu'il avait été surpris par l'orage. Un troisième affectait de boiter, en rappelant que son infirmité venait de la chute d'un des murs du château, etc.

Flanagan ne répondait à tout cela qu'en donnant l'ordre de lui laisser le chemin libre, afin qu'il pût procéder à l'adjudication.

M. Alexandre Rosso et son frère, Henri, attirés par la joie bruyante de ces bons villageois, s'approchèrent du lieu de la scène et demeurèrent long-tems spectateurs de ces comiques débats. « Le premier lot n'est-il pas adjugé ? demanda Alexandre, et n'est-ce pas ce garçon demi-nu et qui saute de si bon cœur qui l'a obtenu ?

— Oui, reprit Henri, n'a-t-il pas l'air aussi heureux que si les mines du Pérou venaient de lui être adjugées ? Flanagan, combien votre premier lot a-t-il produit, je vous prie ?

— Neuf livres par acre, monsieur, et voilà le metteur. »

L'adjudicataire s'avança alors en souriant et se grattant la tête, sans être affecté de la nudité de ses genoux, qui perçaient à travers les haillons dont il était couvert. Henri lui demanda s'il ne croyait point avoir fait une folie en s'engageant à payer une somme aussi forte ?

« Dieu sauve votre honneur ! la mère a été chassée de sa cabane, il y a quelques jours, et il faut bien que je trouve le moyen de lui en donner une autre, la pauvre vieille créature ! »

Pat (c'était le nom de l'adjudicataire) pria ensuite ces

(1) C'était le nom de l'agent.

messieurs d'accorder leur bénédiction à son entreprise. Alexandre, qui avait long-tems habité Londres, rit beaucoup en voyant qu'en Irlande la bénédiction vient de la poche et non des lèvres; les paroles n'y sont en effet regardées que comme un accessoire à quelque chose de plus substantiel.

Le second lot fut adjugé à Dan, qui attiré par le succès de Pat, s'approcha accompagné de son beau-père.

« Avez-vous aussi une vieille mère à loger? lui dit Alexandre.

— Une mère et un père, répondit Dan en présentant Sullivan.

— Et la fille par-dessus le marché, ajouta le père. Dan a eu la bénédiction du prêtre au lever du soleil, et je suis sûr que celle de votre honneur ne lui manquera pas.

— Je ne me serais marié que le soir, à sa place, dit Henri : la terre d'abord, la fille après; car, dites-moi, Dan, qu'auriez-vous fait, si vous aviez eu la femme sans la terre? » Dan ne prétendait pas deviner ce qu'aurait fait alors la Providence pour lui et pour Dora, car, selon lui, le moment présent était le seul dont un homme sage dût s'occuper. Ce raisonnement obtint une libérale bénédiction des jeunes gens; et ils partirent aussitôt, malgré les clameurs de la foule, qui les priait de s'arrêter jusqu'à ce que le troisième et dernier lot fût adjugé.

La bonté imprévue de Mrs. Rosso fournit à Dan les moyens d'acheter le peu d'outils nécessaires pour commencer sa culture, ainsi qu'un tour pour sa femme et une petite provision de chanvre. Quant aux habits, ils étaient obligés de garder les mêmes nuit et jour, car ils n'avaient ni le moyen d'en changer ni un lit qui pût rendre leur usage inutile. Mais ils pouvaient à peine se troubler l'esprit d'une semblable bagatelle, au milieu des grandes af-

faires qui les occupaient; ils avaient repris un nouveau courage, et donnaient ample carrière à cet esprit d'entreprise si commun en Irlande. Sullivan travaillait avec ardeur sous la direction de son gendre, et avant la fin de l'année, ils purent ajouter une vache à leur établissement. Quand la morte saison arriva, Dan proposa à son beau-père d'agrandir la cabane, en ajoutant une chambre derrière celle qui existait. Celui-ci consentit à se mettre à l'ouvrage, quoiqu'en gémissant des hautes prétentions de son gendre, qui fit le nouvel appartement une fois plus étendu que l'ancien, et pratiqua dans le mur une ouverture pour servir de fenêtre.

Un an s'était écoulé, et Dan, qui avait l'espoir d'être bientôt père, était allé acquitter la rente qu'ils avaient été assez heureux pour amasser, lorsque le père Glenny s'arrêta à la cabane dans une de ses visites de charité. Les femmes s'empressèrent de le recevoir, et le prièrent d'attendre leurs maris qui allaient bientôt rentrer. Le prêtre, plus sérieux qu'à l'ordinaire, les assura qu'il n'était point pressé, leur fit compliment de l'amélioration de leur demeure, et les questionna sur leur position actuelle. Il écouta avec plaisir les joyeux récits de Dora, puis il lui demanda si Dan avait eu soin de faire régulariser son bail?

« Je crois pouvoir vous dire, mon père, qu'il est à présent dans la poche de mon mari, répondit Dora; car Dan est allé chez le régisseur pour terminer cette affaire. »

Pendant qu'elle parlait ainsi, Sullivan se précipita dans la chaumière en s'écriant : « Dieu ait pitié de nous! Quel nouveau malheur peut donc nous menacer? Voici Dan qui descend la montagne en se démenant comme un insensé; je l'ai vu montrer le poing à l'agent, eux qui ont toujours été si bien ensemble! »

La jeune femme demanda en tremblant au père Glenny de lui faire connaître tout ce qu'elle avait à craindre. Le prêtre lui apprit alors que M. Tracey avait écrit à son agent pour lui donner l'ordre de ne louer aucune petite portion de terrain, car son intention était de réunir toutes les fermes en une seule, bien convaincu que la subdivision infinie des terres nuisait à ses intérêts, et produisait en même tems une grande misère dans le pays. Qu'en conséquence le zélé Flanagan avait examiné quels étaient les tenanciers qu'il pouvait évincer de leurs baux, et que malheureusement la négligence de Dan à faire régulariser son titre le mettait au nombre des fermiers évincés.

Sullivan, qui était resté sur la porte de la cabane pendant cette explication, y rentra pour annoncer que Dan approchait. Le prêtre alla au-devant du malheureux jeune homme, dont le front irrité s'abaissa devant le doux et sérieux regard du père Glenny. Dora profita de cet instant de calme pour demander à son mari en quoi leur situation était plus terrible qu'au moment de leur mariage, et pourquoi il ne pourrait point, comme l'an dernier, se procurer une nouvelle demeure? Dan lui répondit avec impatience, qu'il n'y avait plus de demeure pour eux dans la vallée; et oubliant la présence du prêtre, il appela la malédiction du ciel sur Tracey et sur toute sa famille jusqu'à la dernière génération.

« Paix, mon fils, dit le père Glenny, c'est blasphémer que de maudire des créatures, instrumens de la volonté de Dieu; d'autant plus que M. Tracey n'est ni protestant ni étranger, mais membre de la véritable église et descendant des chefs du pays, dont il n'a été chassé lui-même que par les persécutions contre les catholiques. »

Le prêtre demanda ensuite s'ils n'avaient point quelques économies pour passer les premiers momens. Dora s'em-

pressa de parler de la rente, qu'elle supposait que Dan n'avait point payée; mais la fermeté qu'elle avait montrée jusque-là l'abandonna, quand elle apprit de son mari que ce n'était qu'après avoir reçu l'argent que Flanagan avait déchiré le bail au lieu de le signer, comme il avait eu l'air de s'y disposer.

« Alors il ne nous reste rien! dit-elle en fondant en larmes.

— Rien, répondit Dan d'un air farouche, et nous sommes désormais des mendians! »

Le père Glenny leur adressa à tous des paroles de consolation, donna quelques pièces de monnaie à Dora, et se retira en les engageant à aller tous le lendemain à la messe, après laquelle il s'entretiendrait avec eux sur ce qu'ils avaient à faire. Dan resta sur le seuil de la porte jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue, tandis que Dora pleurait en cachant sa tête sur les genoux de sa mère; mais elle tressaillit bientôt en entendant son mari s'écrier : « Levez-vous, femme, et soyez prête à partir à la fin du jour! »

A la question qu'ils lui adressèrent tous à-la-fois sur ce qu'il comptait faire, Dan ne répondit qu'en donnant des ordres d'un ton si impératif que personne n'osa désobéir. Il fit prendre une pioche à Sullivan, et se mit avec lui à ravager le champ de pommes-de-terre. Il ordonna à Dora de remplir les sacs et les paniers à tourbe de tout ce qu'ils possédaient; puis, aussitôt que l'obscurité s'épaissit, il s'empara d'un cheval qui paissait dans le voisinage, le chargea des paniers, et dit à la tremblante Dora d'y monter. La pauvre femme joignait les mains en s'écriant : « Dan! où voulez-vous nous conduire au milieu de la nuit? » Mais pour toute réponse, son mari la plaça sur le cheval.

« Ma mère! ma mère! vous ne la laisserez pas seule ici ? » Ces cris changèrent les résolutions de Dan; et après quelques

instans de réflexion, il fit descendre sa femme de cheval, et après lui avoir donné l'ordre d'attendre son retour, il plaça sa vieille mère entre les paniers; mais Dora était trop inquiète pour attendre. Elle les suivit à quelques pas de distance pour savoir où on conduirait sa mère. C'était une entreprise presque impraticable : faire à pied quatre à cinq milles à travers un terrain marécageux, et par le tems qu'il faisait!... Des bouffées de vent humide glaçaient ses membres à travers ses minces vêtemens; des torrens de pluie la frappaient au visage, et l'aveuglaient, et des fondrières l'arrêtaient à chaque pas. Elle eût infailliblement perdu la trace de ceux qu'elle suivait, si eux-mêmes n'avaient été obligés de s'arrêter plusieurs fois pour résister aux efforts de l'orage. Heureusement pour elle, un éclair vint trahir sa présence. « Comment! vous ici, Dora? » lui dit son mari irrité. Mais elle ne répondit rien de peur d'augmenter sa colère, et prit timidement son bras qu'elle ne quitta plus jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur le haut de la montagne. Ainsi s'accomplit cette pénible émigration, qui devait avoir de si déplorables résultats.

Dan conduisit sa famille harassée dans une cabane dont le toit était à moitié enlevé; misérable hutte, placée sur le revers de la montagne du côté de l'Océan, et qui était invisible pour ceux qui venaient de la vallée. Il monta ensuite à cheval en disant aux deux femmes qu'il reviendrait bientôt avec Sullivan. En effet ils arrivèrent tous deux au bout de trois heures, avec un second cheval chargé de tout ce qu'ils avaient pu arracher à la cabane de la vallée, pour rendre leur nouvelle habitation plus supportable; mais, au grand chagrin de Dora, son mari repartit encore sans indiquer l'heure de son retour. Aussi, vous l'eussiez vue tantôt gravir la crête des rochers pour épier le retour de son mari, tantôt courir vers la hutte à pas pré-

cipités pour consoler sa pauvre mère, qui se plaignait d'une manière déchirante. Tant d'amour, tant de dévoûment étaient bien dignes d'un meilleur sort!... Enfin, vers le matin elle aperçut un grand feu dans la direction de leur ancienne demeure; elle appela son père, qui jeta son chapeau en l'air en criant : « Bravo! bravo! Dan est vraiment le garçon qu'il faut pour Flanagan. La cabane brûle, mon bijou, et la provision de tourbe aussi; cette vue réchauffe mon cœur, malgré la distance.

— Mais Dan, où est Dan, mon père? demandait Dora.

— Il est, je gage, auprès du fossé, mon enfant, où il coupe la gorge au porc et le jette dans le marais, ainsi que la vache que nous avons tuée hier soir; puis, quand tout sera fini, il viendra nous joindre par quelque chemin dérobé. »

Tout cela arriva exactement comme Sullivan l'avait dit, et ce procédé trouva tant d'admirateurs, que, pendant les trois nuits suivantes, des feux étincelèrent çà-et-là dans toute l'étendue de la vallée. Lorsque le jour paraissait on découvrait étendus dans les champs et sur les chemins, des porcs tués et traînés dans la boue par lambeaux, des chevaux ayant les jarrets coupés, des vaches à moitié brûlées.

Flanagan était au désespoir : il envoyait de toutes parts des exprès pour obtenir des troupes, il convoquait les tenanciers fidèles, et il eût voulu que toute la contrée prît les armes contre les insurgés. Mais, vains efforts, inutiles démarches; l'autorité n'envoya que tardivement des troupes, et l'égoïsme des voisins resta sourd à ses plaintes. L'incendie était allumé, il ne devait s'éteindre que lorsque tous les matériaux capables de l'entretenir auraient été consumés. Pendant quinze jours, les propriétés de M. Tracey devinrent le théâtre de scènes épouvantables :

toutes les récoltes sur pied furent arrachées, les digues renversées, et les bâtimens incendiés. La famille Rosso, malgré son influence, ses bons procédés, ne put calmer l'exaspération des paysans, aveuglés par leur désespoir; ils ne cédèrent à aucune instance, et cependant, même au milieu de leur égarement, elle leur tendait une main charitable. Reposons-nous un instant au milieu de cette excellente famille.

« Votre intention, mon père, est-elle de défendre à nos fermiers de recevoir les malheureux sans asile, demanda le plus jeune des fils de M. Rosso, au retour d'une de ses excursions dans la vallée.

— Certainement non, répondit M. Rosso.

— Je le pensais bien ainsi, mon père; mais Flanagan a chassé devant moi quelques-uns de ces malheureux d'une grange appartenant à M. Tracey, et il leur a déclaré qu'ils ne seraient reçus ni par vous, ni par vos fermiers.

— Les pauvres en savent plus que lui là-dessus, mon fils; ils voient que j'en recueille autant qu'il m'est possible d'en soulager; et je voudrais pouvoir les loger tous, car tout ce que j'apprends me nâvre le cœur.

— Que vont donc devenir ceux de ces malheureux qui ne trouveront pas d'asile?

— Les uns se rendront dans les villes, où la misère et les maladies les décimeront bientôt; d'autres parcourront le pays en mendiant. Les plus courageux, ceux qui ont l'esprit trop fier pour tendre la main, deviendront *white-boys* (1) et mourront les armes à la main ou sur le gibet, et tout cela par la conduite irréfléchie des propriétaires, qui, après avoir laissé une liberté illimitée à leurs agens pour sous-louer leurs terres, adoptent tout-à-coup un

(1) Blancs garçons. Nom d'une association de bandits irlandais.

autre système, sans pourvoir à l'existence de ceux qu'ils ont attirés dans la contrée.

— Ne pensez-vous pas, mon père, demanda Henri, que l'établissement de la taxe des pauvres remédierait à une partie de ces maux?

— Non, mon fils; je suis convaincu que la charité légale ne servirait qu'à augmenter le mal dont nous gémissons. Nous savons tous que le bien-être des classes inférieures dépend surtout de leurs habitudes et de leur caractère; c'est donc à les réformer que nous devons nous attacher. Il est une éducation qui marche sans cesse et avance plus vite que celle que l'on reçoit dans les écoles; c'est celle des événemens. Je voudrais donc des institutions qui encourageassent l'industrie au lieu de l'arrêter, et qui assurassent une récompense au travail, plutôt que d'offrir un prix à l'imprévoyance et à la paresse.

— La charité légale, dit Alexandre, détruit dans l'esprit du pauvre tout principe de vertu domestique. Nos paysans regardent comme sacrés les devoirs de parenté et de voisinage; donnez-nous la loi des pauvres, et, en Irlande comme en Angleterre, les vieillards seront livrés aux soins indifférens des étrangers; les enfans seront élevés loin de leurs parens, et les liens si doux de la famille seront à jamais rompus.

— Mais, demanda Henri, qu'ont produit ces liens dont vous parlez, et pourquoi voyons-nous tant de misère; jusqu'à présent ils ont cependant subsisté dans toute leur force?

— Ils ont été frappés d'impuissance par la force des mauvaises institutions, mon fils; ils vivent et agissent, mais ils sont privés de leur récompense par l'injustice des lois et l'impolitique de notre gouvernement. Les enfans honorent leurs parens, les pauvres ont compassion de leurs

semblables ; mais tant que le travail et l'industrie seront enchaînés par d'iniques restrictions, les secours qu'ils peuvent se prêter sont bien insuffisans contre l'indigence commune.

— Qu'y a-t-il donc à faire, mon père, reprit Henri ; car vous ne voulez pas, sans doute, que les choses restent comme elles sont ?

— Sans doute, mon fils, je voudrais que l'on fît beaucoup, et surtout sans perdre de tems ; car nous répondons de la vie des malheureux qui nous entourent. Voici quelles sont mes idées à cet égard. Le peuple irlandais est poussé naturellement vers les expéditions lointaines, et vous savez combien d'émigrans déjà ont bravé des dangers et des fatigues inouies pour s'établir en Amérique, livrés à leurs propres forces et sans aucun secours. Que les propriétaires s'entendent, et une partie des difficultés disparaîtra par la prévoyance et le conseil d'hommes éclairés et en état de diriger une émigration plus compacte, et par-là même plus avantageuse. Les cultivateurs qui resteront dans le pays, délivrés des charges que la trop grande concurrence fait peser sur eux, traitant directement avec les propriétaires, arriveront à une aisance impossible aujourd'hui, et emploieront facilement les travailleurs qui n'auraient pas par eux-mêmes des terres à cultiver (1). »

Malgré les mesures actives qu'avait prises M. Flanagan pour la répression des incendiaires, Sullivan et Mahony ne furent pas immédiatement poursuivis ; ils avaient quitté la hutte de la montagne le lendemain même du jour où ils y étaient arrivés : depuis ce tems, deux ou trois visites de

(1) Note du Tr. Dans le 22e Numéro de la 2e série de la *Revue Britannique*, on trouvera un article très-remarquable sur les moyens à employer pour diminuer la plaie du paupérisme en Irlande.

nuit et une autre à l'aube du jour indiquaient assez que leur retraite n'était point éloignée. Dans chacune de ces courses, Sullivan avait apporté du whiskey pour sa femme, qui déclinait sensiblement ; et ces dons firent croire à Dora que son père s'était associé à une distillerie clandestine, car elle ne put jamais obtenir de lui une réponse positive sur ses occupations ni sur le lieu qu'il habitait.

Dan était tout aussi mystérieux que son beau-père ; sa tendresse pour sa femme, qui avait paru renaître dans toute sa force depuis leur retraite, n'était accompagnée d'aucune marque de confiance. Il arrivait et repartait sans dire où il avait été, ni combien de tems il serait absent ; mais toutes les fois qu'il retournait près des exilées de la chaumière, il leur prouvait, par les objets qu'il leur apportait, qu'il s'intéressait vivement à leur sort : tantôt c'était un manteau pour remplacer celui de Dora qui tombait en lambeaux ; tantôt une provision de thé et de sucre pour la vieille mère ; puis une pièce de toile pour les langes de l'enfant qui devait bientôt voir le jour. Dan attendait de vifs remercîmens pour ce dernier présent, car il savait que sa femme s'affligeait du dénûment où elle se trouverait pour recevoir son nouveau-né ; mais Dora regardant son mari avec une angoisse inexprimable, lui dit en fondant en larmes : « Oh ! Dan, vous ne voulez point condamner votre enfant avant sa naissance ! Cette toile n'est point gagnée, elle ne peut vous appartenir, et je jure que mon enfant ne sera pas souillé par un objet dérobé. — Ma femme, lorsqu'il y a un terme à la justice, il y en a un aussi aux devoirs ; quand il n'est plus permis de gagner ce dont on a besoin, on est autorisé à le prendre partout où on le trouve. Au reste les soldats peuvent venir quand ils voudront, on est prêt à leur répondre. »

Dan ne put parvenir à faire partager son insouciance à

sa femme ; elle devenait plus pensive à mesure qu'il était plus indifférent au danger qui le menaçait. Une mélancolie profonde s'empara d'elle. Tantôt s'asseyant sur une pointe escarpée du roc, elle passait son tems à écouter le bruit des vagues ; tantôt s'enfonçant dans une caverne qui s'ouvrait au-dessous de sa cabane, elle y restait des journées entières en attendant le retour de son mari. Ainsi s'écoulait l'existence de Dora : consoler sa pauvre mère et pleurer en secret sur ses propres infortunes!...

Au milieu d'une de ces nuits de décembre, dont la profonde obscurité s'étend comme un noir manteau et enveloppe la terre, un navire vint échouer presque au pied du rocher contre lequel était adossée la cabane de Dora. Comment cela arriva-t-il ? ceux qui étaient à bord l'ignoraient absolument ; ils croyaient connaître la côte et les feux vacillans d'une espèce de phare au sud-ouest, les rassuraient en partie ; mais le brouillard était si épais qu'ils auraient dû s'étonner de l'apercevoir encore. Le vent poussait le bâtiment à la côte ; et il était trop tard pour changer de direction, quand on reconnut qu'il donnait au milieu des brisans ; il toucha, et, avec le premier cri poussé par l'équipage, le phare trompeur s'évanouit (1).

Le premier homme qui atteignit le rivage chercha à découvrir quelque habitation : une faible lueur qui sortait de la cabane de Dora, l'attira vers ce côté. Bronchant, grimpant, tombant et toujours criant, il poursuivait son chemin en ligne directe vers la lumière qu'il craignait à chaque instant de voir disparaître comme le fanal, quand tout-à-coup un grand nombre de voix ré-

(1) Note du Tr. On sait que les paysans irlandais emploient fréquemment ce stratagème pour attirer dans des écueils les navires battus par l'orage.

pondirent à ses cris; des lumières errantes parurent sur la montagne; des hommes semblèrent sortir de terre aux côtés du marin étonné, et lui dirent qu'il prenait une mauvaise route pour trouver du secours, car il n'y avait que des femmes sur la montagne. Le naufragé ne leur répondit qu'en maudissant leur apparition tardive et l'artifice par lequel il soupçonnait avec trop de raison que le navire avait été attiré sur ce dangereux rivage.

Un aigre sifflet réunit aussitôt toutes les lumières qui se dirigèrent vers la plage; deux hommes s'emparèrent du marin, et le firent descendre rapidement la montagne sans lui permettre de se rapprocher du vaisseau naufragé comme il l'aurait voulu. On le fit ensuite entrer dans la caverne située au-dessous de la hutte de Dora, où cinq de ses compagnons vinrent le joindre, escortés comme lui par des hommes qui portaient, par-dessus leurs habits, des espèces de blouses serrées autour des reins par des cordes de foin qui retenaient en même tems des pistolets et un poignard (1). Ces malheureux, mouillés jusqu'aux os, glacés, épuisés de fatigue et accablés d'inquiétude, restèrent dans cet état toute la nuit, sans que ceux qui les gardaient parussent être touchés de leur situation. Pendant ce tems, l'œuvre de destruction avançait rapidement; tout ce que contenait le navire fut emporté, et la coque fut ensuite submergée.

Tant qu'il ne s'était agi que de dépouiller des receveurs, d'effrayer des agens, de battre des collecteurs, Dan avait rempli sa mission avec joie; mais il ne pouvait se résoudre à attirer des étrangers dans un piége pour les dévaliser. Aussi, demanda-t-il avec instance d'être dispensé de cette expédition, mais il n'était plus libre; on

(1) Tel est l'uniforme des *white-boys*.

lui rappela son serment, et, en signe d'obéissance, on lui commanda de cacher dans sa cabane un ballot, appartenant aux naufragés. Il obéit avec chagrin, craignant d'aborder ainsi Dora, après la plus longue absence qu'il eût encore faite depuis qu'elle était sur la montagne. D'ailleurs elle ne l'avait jamais vu dans le costume des *white-boys*, et jamais il ne lui avait avoué qu'il faisait partie de cette association redoutée.

C'est ainsi que tourmenté par ces pénibles réflexions, Dan approcha de la cabane. D'abord il déposa son ballot près de la porte, puis, avant de l'ouvrir, il voulut regarder à travers les interstices des planches, pour savoir ce qui se passait à l'intérieur. Un spectacle effrayant s'offrit à ses yeux. Il crut un instant que c'était le résultat d'une hallucination de son cerveau malade; mais, hélas! c'était la vérité tout entière. Dans l'intérieur de la cabane, Dora était occupée à envelopper le corps de sa mère, étendu sur le sol de la hutte; ses mouvemens étaient rapides et convulsifs. Agenouillée près du cadavre, elle essayait, en rapprochant les membres, de les couvrir entièrement d'un morceau de toile beaucoup trop court pour cet usage. Puis, selon les mœurs irlandaises, elle fit entendre le cri perçant des funérailles, avec une véhémence qui ramena quelque apparence de vie sur son visage décoloré; et après avoir écouté un instant, elle dit avec impatience : « J'ai poussé le cri de mort : personne ne vient; le père Glenny m'a oubliée depuis long-tems; mon propre père nous a abandonnés; et Dan, je ne sais ce qui lui est arrivé, mais je ne croyais pas qu'il pût m'oublier si long-tems!...

— Vous oublier! Dora, s'écria Dan en se précipitant dans ses bras, ai-je donc gardé mon serment si long-tems quand vous étiez dans la cabane de votre père, pour vous oublier maintenant que vous n'avez plus que moi? »

Et Dora le regardait avec stupeur.... « Vous avez donc apporté un linceul? lui dit-elle, après quelques instans d'un morne silence; j'en avais bien besoin; mais où sont les chandelles? et je n'ai point de bière pour y déposer le corps!...

— Dois-je avertir les voisins pour la veillée? » demanda Dan, qui pensa que le meilleur moyen de calmer son esprit était de l'aider à remplir les devoirs funèbres, la première de toutes les obligations sociales en Irlande.

Elle fit un signe de consentement, et il retourna au rivage, d'où il rapporta une planche, des chandelles et de l'eau-de-vie pour ceux qui veilleraient; il avertit aussi son capitaine et ses compagnons de la perte qu'il venait de faire, et leur dit que tout serait prêt pour leur réception dans la cabane quand ils entendraient le cri funèbre.

A son retour, Dan fut encore plus frappé de la pâleur et de l'air hagard de sa femme, sans pouvoir s'en rendre compte. « Emportez le lit, lui dit-elle en montrant le tas de paille sur lequel sa mère était morte, et mettez-y le feu pendant que je ferai les autres apprêts. »

Dan souleva un paquet qui était sur la paille, et le laissa retomber en entendant le faible cri d'un enfant. Tout se dévoila à l'instant à son esprit... Il releva l'enfant et le plaça sur le sein de Dora sans prononcer une parole. « Oh! mon fils, dit-elle, je l'ai oublié comme j'ai oublié de prier pour ma mère; j'espère cependant qu'il n'a pas eu faim trop long-tems; tenez-le pendant que j'ôterai mon manteau, qui me brûle comme s'il était en feu. » Et elle jeta l'enfant avec négligence dans les bras de son époux.

« Ah! Dora, s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, est-ce ainsi que je devais recevoir de vous notre premier né? »

Elle le regarda d'un air égaré, puis elle mit le feu à la paille et poussa le cri d'appel avec une force indicible.

Les *white-boys* arrivèrent aussitôt, et la singularité de leurs vêtemens attira l'attention de Dora; elle examina ceux de Dan, et lui dit : « Ainsi vous vous êtes enrôlé, Dan? ils peuvent maintenant faire de vous ce qu'ils voudront; ils vous conduiront dans les marais et sur les rochers; ils vous exposeront aux balles, et, ce qui est plus affreux que les rochers, les précipices et les soldats, ils vous pousseront devant le juge qui vous refusera miséricorde, et alors.....

— Pour l'amour du ciel, taisez-vous, Dora, lui disait Dan, en lui prenant les mains, et lui faisant de tendres caresses. »

Le capitaine profita de ce moment d'épanchemens pour faire emporter le corps; il ordonna ensuite aux *boys* de célébrer les funérailles sur le rivage, et d'aller chercher une des femmes de la troupe pour soigner Dora, qui poussait des cris déchirans. Grâce aux soins attentifs et prolongés de la femme qu'on lui amena, la jeune mère se rétablit, mais elle ne redevint jamais la jolie et heureuse Dora d'autrefois. Une mélancolie profonde s'empara de son esprit; aucun signe de gaîté ne parut plus sur sa figure amaigrie; toutes les circonstances relatives à la mort de sa mère et à la naissance de son enfant, s'étaient effacées de son souvenir. Elle présumait seulement que les secours qu'elle avait reçus de sa mère dans ses douleurs, avaient achevé d'épuiser ses forces déjà si abattues, et avaient amené le fatal résultat.

Cependant les recherches contre les *white-boys* devenaient tous les jours plus actives. Les marins naufragés conduits à quelque distance du lieu de leur désastre avaient raconté dans leur route toute les circonstances du crime dont ils étaient victimes, et les villes de Ballina et de Killala retentirent bientôt des détails exagérés du forfait qui avait

été commis sur la côte. Le premier propriétaire qui déclara avec énergie la guerre aux *white-boys*, fut un magistrat dont ils coupèrent l'avenue, orgueil et ornement de son manoir. Il les avait encore admirés la veille ces arbres magnifiques ; son premier regard fut pour eux le matin, et le soir il les vit abattus sur le sol comme autant de monumens d'une grandeur passée. Poussé par la colère, il monte à cheval, suivi d'un groom, et courut chez ses collègues pour les engager à prendre des mesures actives contre les malfaiteurs.

Mais le départ de M. Connar, ses démarches, tout fut rapporté au capitaine des *white-boys*, assez à tems pour qu'il se tînt sur ses gardes. Des soldats marchèrent dans plusieurs directions ; mais partout ils trouvèrent les bandits disposés à les recevoir, et Dora, bien malgré elle, eut un rôle à remplir dans ces préparatifs hostiles. Elle était la seule qui sût écrire, et Dan fut chargé de lui dicter une lettre pour intimider le commandant de la force armée. Voici en quels termes était conçue cette pièce accablante pour la pauvre Dora.

Major Greaves,

« Ne venez pas plus loin que les gros ormes du domaine de Rosso, ou il vous en arrivera malheur. Ce que vous venez nous demander est une bagatelle pour laquelle des gens d'honneur rougiraient d'inquiéter de pauvres gens comme nous, quand même le vaisseau serait encore existant ; d'ailleurs ce vaisseau, dont on parle tant, n'a jamais été qu'un mauvais bateau brûlé et détruit, de sorte que rien ne peut en être représenté, sinon les armes, que nous montrerons à Votre Honneur, d'une autre manière que vous ne vous y attendez, si un seul homme de votre troupe fait un pas au-delà des ormes.

» Il y a des anguilles dans les marais qui vous glisseront de la main quand vous croirez les saisir, et Votre Honneur nous

trouvera, au lieu des anguilles, avec la différence qu'il sera pris au lieu de prendre. Un mot encore de bonne amitié : Qu'un seul ennemi mette le pied dans le marais, et il n'en sortira pas vivant ; ainsi, à moins que Votre Honneur ne soit curieux de choisir un tombeau dans la vallée, nous lui conseillons de ne pas faire un pas au-delà des grands arbres, ou il trouverait ce qu'il ne cherche pas. »

Dan s'étonnait que Dora ne se fût pas refusée à coopérer à cette action ; il la crut un moment assez faible pour s'être laissée éblouir par les éloges donnés à son savoir. Cependant l'obéissance passive de la pauvre femme venait de ce qu'elle connaissait trop bien l'inutilité de ses observations ; et lorsque son mari lui dit adieu en se préparant à partir avec ses camarades, pour remettre la dangereuse missive à sa destination, son désespoir et ses cris montrèrent assez quelles craintes lui inspirait cette audacieuse entreprise. Dan chercha à la calmer en lui représentant que sa sûreté aussi bien que son devoir, l'obligeait à s'éloigner de la cabane ; puis il ajouta tout bas que chaque homme de la troupe avait une cachette sûre dans le marais, et que la sienne et celle de Sullivan étaient dans un buisson de sureau qu'elle voyait de la montagne.

Depuis ce moment, la gelée, le brouillard, la pluie ne pouvaient empêcher la malheureuse Dora d'avoir toute la journée les yeux fixés sur ce qui se passait dans le marais. Il n'existait pas dans les environs du buisson protecteur une touffe de mousse, une broussaille, un jonc qu'elle ne connût aussi bien que si elle les avait plantés elle-même. Le soir, à mesure que le jour déclinait, elle se rapprochait de la cachette, et restait assise auprès du buisson aussi long-tems que son enfant pouvait se passer de ses soins, et elle s'en retournait le cœur soulagé de n'avoir aperçu aucun indice de danger.

Un jour, à travers la brume épaisse d'une matinée de janvier, elle aperçut quelqu'un qui se glissait dans la retraite mystérieuse; Dora y courut aussitôt et trouva son père : « Dan ? où est Dan ? » fut sa première parole.

« Il n'est pas loin d'ici, répondit Sullivan, et viendra, s'il le peut, cette nuit à la cabane, par le chemin de la côte, pour nous instruire de ce qui se sera passé dans la journée. Quant à toi, mon enfant, il ne faut point t'effrayer si les soldats viennent faire une descente chez toi, et je ne te reconnaîtrais plus pour ma fille, si tu ne trouvais le moyen de tromper les coquins, et de nous sauver tous de leurs mains. »

Dora rentra chez elle plus agitée que jamais, en attendant son mari et réfléchissant aux ruses dont elle pourrait se servir, en cas d'interrogatoire, pour éloigner les soldats sans trahir sa conscience par un mensonge. Elle ne pensa pas un moment au danger qui la menaçait personnellement pour avoir écrit la lettre; toute occupée de son mari et de son père, ce qui la regardait était entièrement sorti de sa pensée; mais Dan n'y songeait que trop, et le but de sa visite était de la conduire en lieu de sûreté.

Les méditations de Dora furent bientôt interrompues par l'apparition d'une troupe de soldats sur le chemin qui traversait le marais; ils s'arrêtèrent à l'embranchement de plusieurs routes et se divisèrent en petites bandes pour explorer le pays. La moins considérable prit le chemin qui passait près du buisson de sureau. Dora, dans ce moment, sentit son cœur près de défaillir; mais reprenant son sang-froid, elle se plaça sur la montagne de manière à attirer l'attention des soldats. Ils l'appellèrent, elle leur répondit, et, en attendant leur arrivée, elle paraissait s'amuser, comme un enfant, à regarder les six soldats et l'officier qui les commandait.

« Où demeurez-vous, ma bonne? » dit l'officier; elle montra sa cabane.

« Qui demeure avec vous ?

— Mon enfant ; ma mère y demeurait aussi, mais elle est morte il y a quelques semaines.

— Et votre père ?

— J'avais un père aussi, mais il est sous la terre; puisse la pluie tomber doucement et le soleil briller sur le gazon qui le couvre.

— Ne vous appelez-vous pas Dora Mahony? je sais que votre père vit et qu'il fait partie d'une bande de contrebandiers.

— Il ne m'a jamais rien dit, quand je le voyais, de la nature de ses occupations.

— Où est votre époux ? c'est mal à lui de vous laisser seule ici.

— Il y a long-tems qu'il m'a quittée, je ne sais pas au juste quand; le chagrin m'a rendue presque imbécille. Tout est sorti de ma mémoire excepté mes cris sur la montagne et ma solitude au moment des funérailles de ma mère. »

L'officier l'interrogea ensuite sur le naufrage, et elle se sentit à l'aise, car elle ne savait rien; puis il lui demanda où son mari était allé; elle l'ignorait. « Quand reviendra-t-il, le savez-vous ?

— Je me suis dit bien souvent en voyant lever le soleil, qu'il éclairerait son retour, et le soleil en se couchant me laissait aussi abandonnée qu'il m'avait trouvée.

— Affirmez-vous sous la foi du serment, lui demanda l'officier, que votre mari n'est caché ni dans la cabane ni dans le voisinage ? »

Dora déclara qu'elle craignait beaucoup trop de faire un faux serment, pour jurer que son mari n'était pas dans les environs, quand elle ignorait entièrement où il se trou-

vait; mais elle ajouta qu'elle jurerait tant qu'on voudrait qu'il n'était point dans la cabane, et qu'elle n'avait ni armes ni munitions en dépôt.

L'officier consentit à cette restriction, et Dora prêta le serment avec assurance; puis les soldats entrèrent dans la cabane, tandis qu'elle berçait son enfant dans ses bras, en regardant à la dérobée le chemin de la côte, où elle craignait maintenant d'apercevoir son mari.

Au bout de quelques minutes, les soldats revinrent avec une douzaine de piques, un mousqueton et trois paires de pistolets.

« Vous avez donc apporté ces armes avec vous? s'écria Dora étonnée; car je jure qu'il n'y en avait aucune avant votre arrivée. — Assez, assez, dit l'officier; un faux serment dans une matinée est plus qu'il n'en faut pour vous mettre dans l'embarras. »

Les protestations de la jeune femme et son air d'innocence parurent émouvoir le chef de la troupe, qui lui offrit de la laisser chez elle sur parole, si elle voulait écrire l'engagement de se présenter à la première réquisition du magistrat. Enchantée d'en être quitte à si bon marché, la crédule Dora écrivit ce que l'on voulut; mais à peine l'officier eût-il regardé son écriture, qu'il s'écria : « Saisissez-la; elle est notre prisonnière!

— Prisonnière? répéta Dora tremblante.

— Oui, et sur une charge bien plus grave que la première; car c'est vous qui avez écrit la lettre au major Greaves. »

Accablée par le malheur, et en quelque sorte insouciante aux maux qui ne tombaient que sur elle, Dora ne pensa plus qu'à hâter le départ de la troupe; car elle redoutait à chaque instant de voir paraître son mari. En hésitant et en paraissant embarrassée, lorsque l'officier la questionna sur

le chemin qu'elle regardait si attentivement, elle le décida à reprendre celui qu'il avait déjà suivi le matin, dans la crainte que quelque embûche ne l'attendît sur la côte. La prisonnière, avec son enfant dans les bras, fut prise en croupe par un des cavaliers, et on se mit en route. Son anxiété devint extrême en passant près du buisson de sureau, tant elle craignait que son père ne fît quelque tentative pour la délivrer; mais bien persuadé de l'inutilité de ses efforts, Sullivan prit le parti de ne pas se montrer, afin d'avoir la facilité de prévenir Dan du sort de sa femme, et lui épargner ainsi la douleur de trouver sa maison vide, sans connaître ce qu'étaient devenus ceux qui l'habitaient.

Dora supporta ce fatigant voyage avec courage et presque avec joie, soutenue par la consolante pensée que Dan n'était point venu le matin sur la montagne.

. . . .

Ce fut à-peu-près à cette époque que M. Tracey revint de France avec sa famille, c'est-à-dire aussitôt après le vote du bill de l'émancipation des catholiques d'Irlande. A son arrivée dans ses terres, il fut frappé d'un sentiment d'effroi et de chagrin en voyant l'état auquel était réduite la plus grande partie des habitans de la vallée. En donnant des ordres pour la réunion des petites fermes, il croyait avoir pourvu à tout ce qui était nécessaire à la prospérité du pays; et comme M. Flanagan ne lui avait jamais fait part des plaintes que cette mesure avait excitées, il supposait que tout était bien. Aussi, lorsqu'il entendit le récit des maux et des crimes qui en avaient été la suite; lorsqu'il fut témoin de la guerre acharnée entre les riches et les pauvres; qu'il vit emmener des prisonniers, relever des morts et des blessés, et qu'il sut quelle part immense de tous ces malheurs retombait sur lui, son premier mouvement fut de retourner sur le continent pour se soustraire à ce

déchirant spectacle; mais son ami M. Rosso releva son courage, et l'engagea à prendre un parti plus digne de lui.

Ils cherchèrent ensemble les moyens de remédier aux maux les plus pressans. Rétablir les choses sur l'ancien pied, c'était impraticable. D'un autre côté, ils ne pouvaient fournir à tous ces malheureux les moyens d'émigrer avec avantage; mais il était facile de leur faire gagner l'argent nécessaire pour payer leur traversée en leur donnant à faire quelque travail utile au pays, et qui emploierait beaucoup de bras.

Les deux amis ne furent pas long-tems incertains sur l'ouvrage qui devait être entrepris. A quelques milles du domaine de M. Tracey était situé un village considérable, qui pouvait offrir un débouché précieux aux productions de la vallée; mais un marais intermédiaire, empêchait toute communication, et exhalait pendant l'été des miasmes pestilentiels qui rendaient le pays très-malsain. Une digue de peu d'étendue et une route bien construite auraient changé entièrement la face du pays. M. Tracey se mit à la tête de l'entreprise, à laquelle il intéressa plusieurs propriétaires. Il donna de l'ouvrage à tous ceux qui se présentaient, sans rechercher leurs antécédens, car son but principal était d'arracher le plus d'individus possible au vagabondage et au crime pour les rendre à une vie active et industrieuse. Ce plan réussit à merveille. De semaine en semaine, les vols et les incendies devinrent moins fréquens; la vallée prit une attitude calme, et M. Tracey obtint même la certitude que plusieurs des travailleurs avaient résisté aux promesses et aux menaces des *white-boys* qui voulaient les entrainer dans leurs rangs. Chaque travailleur recevait tous les samedis la somme absolument nécessaire à sa subsistance, et le surplus du prix de ses journées était placé à la caisse des émigrans, qui se grossit

rapidement, et promit de fournir à l'établissement d'un grand nombre de familles en Amérique.

Pendant ce tems, la pauvre Dora gémissait dans sa prison, où elle avait été bien long-tems sans pouvoir se rendre compte des dangers dont elle était menacée. Son enfant, qu'elle voyait dépérir sous ses yeux par le manque d'air pur qu'il avait l'habitude de respirer sur la montagne, absorbait toute son attention; elle passait les nuits et les jours à le tenir dans ses bras, en cherchant à apaiser ses cris, qui lui attiraient les reproches et les injures des misérables entassés dans la prison.

Une nuit, que la chaleur était excessive, et que l'enfant, plus malade, ne put être calmé par les caressses de sa mère, les cris et les invectives de ses compagnons d'infortune, privés de sommeil par les gémissemens du pauvre petit, devinrent si violens, que Dora se décida à se séparer de son enfant. L'embarras était de savoir à qui le confier, car elle ignorait entièrement ce qu'étaient devenus son père et son époux. Elle pensa au père Glenny, et demanda avec instance qu'on le prévînt de son désir de le voir. Le vénérable vieillard ne se fit pas attendre, mais frappé du changement qui s'était opéré en elle, il resta long-tems sans pouvoir lui parler. Les larmes de Dora exprimèrent seules d'abord toute l'amertume dont son cœur était rempli; puis enfin elle demanda au prêtre de se charger de son enfant. Le père Glenny lui promit plus qu'elle n'avait osé espérer; il se chargea de le remettre entre les mains de Sullivan, dont la retraite lui avait été révélée sous le secret de la confession.

Après l'avoir tranquillisée sur le sort de son fils, le père Glenny voulut parler à Dora de sa propre position et des moyens de défense qu'elle pouvait faire valoir; mais il la trouva à cet égard d'une apathie qu'il ne put vaincre.

Elle était persuadée que tous les efforts que l'on tenterait en sa faveur seraient inutiles; aussi remercia-t-elle le père Glenny de ses bontés, en le priant d'emmener de suite son enfant dont les cris lui faisaient perdre l'esprit. A peine eurent-ils disparu qu'elle tomba affaissée sur son lit, où depuis long-tems elle n'avait pu trouver le repos. Un sommeil de quarante-huit heures, que vinrent interrompre les gardes chargés de la conduire devant le tribunal, rendit enfin la prisonnière au sentiment de son danger et de son abandon.

Jamais l'expression d'une douleur plus profonde n'avait paru sur la figure d'un accusé; jamais sentence n'avait été écoutée avec autant de calme et de résignation. Dora eut tout ce que la loi et les hommes peuvent accorder : un bon conseil, un juri impartial, des juges compatissans; mais sa culpabilité était si évidente, elle fit si peu elle-même pour seconder le désir qu'on avait de la trouver innocente, que la condamnation à la déportation perpétuelle fut prononcée à l'unanimité.

La chasse que les soldats avaient donnée aux *white-boys,* le jour même de l'arrestation de Dora, avait empêché Dan de se rendre à la cabane et de revoir Sullivan, qui avait cherché une autre retraite. Aussi, n'apprit-il le sort de sa femme que peu de jours avant le jugement qui la lui enlevait pour toujours. Aussitôt qu'il connut la sentence, il jura de la délivrer, mais ses compagnons, dont le nombre diminuait tous les jours par les arrestations et les défections, trouvèrent l'entreprise au-dessus de leurs forces. D'ailleurs les précautions prises par les magistrats auraient déjoué le plan le mieux conçu. Un petit vaisseau jeta l'ancre dans une crique fort rapprochée de la ville, et les condamnés y furent conduits sans que personne eût été averti de leur prochain départ. Le père Glenny, dont la

charité ne s'était jamais ralentie, se trouva seul sur les lieux pour donner la bénédiction aux malheureux qui allaient abandonner ainsi la terre natale. Dora n'eut pas l'air de le reconnaître, tant elle était anéantie par la douleur; le nom seul de son enfant s'échappa de sa bouche au moment où elle montait dans la chaloupe.

En retournant chez lui, le prêtre rencontra M. Tracey, qui allait inspecter les travaux. Il lui parla du spectacle qui venait d'oppresser son cœur, et renouvela le chagrin qu'avait déjà éprouvé le gentilhomme irlandais en apprenant le jugement de Dora. En passant le long de la côte, ils aperçurent dans un endroit écarté un vieillard qui berçait un enfant dans ses bras : « C'est Sullivan, dit le père Glenny, et l'enfant de la pauvre Dora; j'espère que vous n'abuserez pas du hasard qui nous le fait rencontrer pour le livrer à la justice?

— Non, pour le monde entier! répondit M. Tracey; je crains même de l'effrayer, et je n'ose m'en approcher. »

Comme il disait ces mots, un vaisseau sortit de derrière un rocher qui cachait la vue de la pleine mer; c'était celui des condamnés. Dora était sur le pont; Sullivan la vit. Deux cris perçans et spontanés se firent entendre en même tems. Les deux promeneurs s'éloignèrent pour ne pas gêner la douleur du vieillard; mais s'étant retournés pour voir encore le vaisseau, ils aperçurent près de Sullivan un homme qui paraissait livré au plus violent désespoir. « Voilà Dan! s'écria le père Glenny; permettez, monsieur, que j'essaie de donner quelques consolations à ces deux infortunés. » Il s'approcha; mais à peine Dan l'eut-il vu, qu'il s'élança dans les rochers, et disparut à ses yeux.

« Vous ne verrez plus Dan désormais, dit Sullivan au

prêtre, qui lui demandait ce qu'était devenu son gendre ; quoique malheureusement vous puissiez entendre encore souvent parler de lui. Quand il se montrera, ce sera au milieu des ténèbres et de l'effroi qu'il inspirera ; puissent ceux qui l'ont rendu fou répondre sur leur tête des œuvres de sa folie ! »

Le père Glenny fit quelques questions, auxquelles le vieillard ne répondit que par ces mots : « Je suis maintenant seul sur la terre ; et sans ce pauvre enfant, je n'aurais plus aucune communication avec les hommes : c'est la figure d'un démon qui nous est apparue tout-à-l'heure. Dieu nous garde long-tems d'une semblable vue ! »

La prédiction de Sullivan se réalisa. Les victimes des violences de Dan purent seules, à dater de ce jour, affirmer qu'il existait ; et celui qui avait été l'orgueil et l'amour de la vallée, en devint le fléau.

(*Illustrations of Economy.*)

Voyages.

SOUVENIRS DE L'ILE DE VAN-DIEMEN.

La relation publiée sous le titre modeste que nous venons de transcrire perdrait une partie de son intérêt si elle n'était précédée de quelques observations sur l'importance d'une colonie dont la fondation toute récente et les progrès surprenans occupent vivement l'attention des hommes d'état de la Grande-Bretagne.

La terre de Van-Diemen fut découverte le 24 novembre 1642 par le célèbre commodore Abel Tasman, envoyé par Anthony Van-Diemen, gouverneur de la Compagnie des Indes à Batavia. Il donna ce nom d'abord à une terre qu'il signala au sud de la Nouvelle-Hollande, et deux ans après à la pointe nord et nord-ouest la plus saillante de cette île. On crut long-tems que les côtes nord et sud, confondues sous le nom de Van-Diemen, ne formaient qu'un même continent avec les côtes appelées *Nouvelle-Hollande*, et découvertes d'une manière authentique en 1605. Cette erreur se retrouve dans toutes les vieilles cartes. Ce n'est qu'en 1797 qu'on reconnut entre la terre de Diemen, au sud, et la Nouvelle-Hollande, un détroit qui en fait deux îles distinctes. Le chirurgien de l'expédition, Bass, lui donna son nom. L'île de Diemen fait face à la portion de la Nouvelle-Hollande, colonisée par les Anglais, sous le nom de Nouvelle-Galles du Sud, et qui s'étend du midi au nord le long de la côte orientale. Cette côte est la partie du continent australien

qui fut découverte la première; on trouve en effet sur une carte française de 1542, déposée au Musée britannique, un continent appelé *Grand-Java*, placé sous les mêmes degrés que la Nouvelle-Hollande, et dont une partie de la côte orientale, désignée sous le nom de *Côte de Herbiage* ou *des Herbages*, figure l'emplacement actuel de Botany-Bay (*Baie-Botanique*).

La colonisation de l'ile de Van-Diemen, bien plus récente que celle de la Nouvelle-Galles du Sud, est beaucoup moins étendue; ses progrès sont cependant assez rapides pour fixer toute la sollicitude du gouvernement britannique. Dès 1825 elle possédait près de 16,000 colons distribués sur une étendue de 1,236 milles carrés, et groupés en quatre établissemens principaux, savoir : Hobart-Town, chef-lieu, peuplé de 5,000 habitans; Launceston, de 1,500; Georges-Town et Port-Macquarie. Depuis cette époque, elle a reçu un accroissement annuel de population déportée, ou d'émigrans volontaires, car, en 1831, le chiffre des habitans s'élevait à 22,548; aussi a-t-on ajouté quatre nouveaux districts aux anciennes divisions administratives. Les défrichemens se sont étendus de proche en proche; les relations commerciales avec la mère-patrie se sont multipliées, et cette terre mieux connue est devenue aussi intéressante sous le rapport de ses richesses naturelles, que sous celui de l'industrie progressive de ses colons. Les stations intermédiaires entre l'Angleterre et les établissemens australiens favorisent singulièrement cet échange de communications presque journalières, dont la privation ferait de ces derniers un théâtre de misère et de désespoir pour les condamnés, et, pour les émigrans, le plus triste des champs d'asile, au sein même des sites les plus rians. Voici quel était le nombre d'acres cultivés en 1830, et le genre de culture auquel ils étaient consacrés.

Acres de terre en culture dans la terre de Van-Diemen, en 1830.

	Acres.		Acres.
Froment	25,440	Pommes-de-terre	1,850
Orge	5,175	Navets	1,855
Avoine	2,380	Gazon anglais	5,475
Pois	685	Jardins	50
Fèves	20		

Bestiaux qui se trouvaient dans la terre de Van-Diemen, en 1830.

Moutons	665,200	Chevaux	2,805
Bœufs et vaches	115,200	Chèvres	1,090

La laine est le principal article d'exportation de l'île de Van-Diemen. L'accroissement rapide de la quantité produite, et l'amélioration successive de la qualité des toisons, doivent faire de cet article le plus important objet d'exportation de cette colonie. Le tableau officiel des quantités de laine de mouton et d'agneau, importées chaque année, depuis 1821, de la Nouvelle-Galles du Sud et de la terre de Van-Diemen dans la Grande-Bretagne, indiquera quel a été le rapide accroissement de ces produits dans les deux colonies, et surtout à Van-Diemen.

Quantités de laine importées de la Nouvelle-Galles du Sud et de la terre de Van-Diemen pour la Grande-Bretagne.

	Livres.	
1821	175,433	Ici le chiffre est collectif, parce que ces deux colonies étaient, dans ces années, trop peu importantes pour qu'on tînt un compte séparé de leurs exportations respectives.
1822	138,498	
1823	477,261	
1824	382,907	
1825	323,995	
1826	106,302	

	NOUVELLE-GALLES. Livres.	VAN-DIEMEN. Livres.
1827	320,682	192,075
1828	967,814	328,845
1829	913,322	925,320
1830	973,330	993,979
1831	1,134,134	1,359,203

Rien ne prouve mieux l'importance de la possession de la terre de Van-Diemen que la marche accélérée de sa colonisation et l'empressement avec lequel on recherche les établissemens situés dans les contrées fertiles de son territoire. Sa population qui, en 1810, n'était que de 1,256 individus cultivant 559 acres de terre, montait en 1821 à 7,285 ames, qui exploitaient 723,679 acres. En 1823, on estimait la population à 12,000 ames; et la quantité de terre distribuée de 1821 à 1823, a été, suivant M. Evans, le député inspecteur-général, de 132,570 acres. En 1810, on comptait 3,070 têtes de bêtes à laine; en 1821, 170,391; c'est en onze ans une augmentation à-peu-près dans la proportion de 1 à 60; les autres capitaux vivans se sont multipliés dans la même proportion. On peut estimer en outre sa richesse croissante comme colonie commerciale, par la valeur des marchandises importées, valeur qui, en 1816, s'élevait à 17,256 liv. st. (431,400 fr.), et qui, en 1822, s'est élevée à 112,982 liv. st. (2,824,300 fr.). Ainsi, dans l'espace de six années, l'importance commerciale de cette colonie a presque décuplé. Mais c'est surtout durant les cinq dernières années que cette colonie a pris une extension considérable.

Tableau des principaux articles importés de la terre de Van-Diemen dans le Royaume-Uni, durant les cinq dernières années.

	1827.	1829.	1831.
Écorce à tanner.... quintaux.	9,122	3,700	39,264
Huile de baleine......... ton.	179	244	848
Bois de charpente.... cordes.	57	114	1
Nageoires de baleine... quint.	168	450	818
Laine de mouton...... livres.	192,075	925,320	1,359,203

Tableau des exportations du Royaume-Uni pour la terre de Van-Diemen, durant les cinq dernières années.

	1827.	1829.	1831.
	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
Vêtemens, merceries..............	18,068	13,674	36,018
Bière et ale.....................	7,655	6,040	2,540
Objets d'ébénisterie et de tapisserie.	540	315	462
Tissus de Coton..................	11,107	4,934	19,018
Verrerie et poterie..............	3,591	3,549	5,078
Fer, acier et quincaillerie........	8,717	7,378	16.011
Cuirs et marchandises de sellerie...	1,959	1,986	2,660
Objets de lingerie...............	4,099	1,246	3,340
Soieries.........................	940	1,956	5,261
Savon et chandelles..............	3,071	552	929
Papeterie........................	3,067	1,770	2,547
Étoffes de laine.................	6,724	4,248	8,376
Articles divers..................	16,132	8,225	17,124
Totaux.................	85,370	55,873	118,364

La valeur des articles suivans, expédiés des petits ports de la Grande-Bretagne et de ses diverses colonies pour la terre de Van-Diemen, n'a pas été indiquée par les douanes; nous nous contenterons de donner ici les quantités.

Moutons et brebis........	nombre.	652	108	80
Eau-de-vie..............	gallons..	12,894	7,315	2,273
Genièvre................	*dito*...	3,857	4,231	1,679
Rum.....................	*dito*...	79,178	24,441	58,983
Vins....................	*dito*...	53,532	15,198	18,118
Thé.....................	livres...	2,446	860	2,036

Maintenant que nous avons fait connaître à nos lecteurs toute l'importance de la colonie de Van-Diemen, nous allons en parcourir les principaux établissemens, et en décrire les sites pittoresques sur les pas d'un officier anglais préposé à la conduite des déportés. Voici les fragmens les plus curieux de sa relation.

« Après un ouragan qui surprit notre bâtiment au-delà des parages de l'île Maurice, mais qui heureusement, d'après la direction du vent, précipita sa marche vers le but de l'expédition, un point noir à l'horizon, dont la vue consterna de nouveau notre cargaison de condamnés, fut salué par les cris de joie des matelots. Une brise favorable nous en eut bientôt rapprochés. Plus de doute, c'était bien le cap sud-ouest de la terre de Van-Diemen se dressant, dans sa solitaire fierté, à travers les brumes transparentes de l'atmosphère, et bravant les ravages du tems et les assauts perpétuels de la vague qui vient se briser contre les masses granitiques qui forment sa base. Toute la côte méridionale n'offre qu'une suite de roches monstrueuses sillonnées de précipices, et dont l'assemblage confus semble jeté là par les convulsions d'une nature désolée, comme une barrière aux fureurs de la mer du Sud. Que de fois le cœur a dû défaillir aux exilés volontaires qui venaient chercher la fortune sur les confins du globe, lorsqu'à l'aspect de ces monts effroyables leur souvenir se portait sur les verdoyans rivages de la Tamise! J'ignore de quel œil les condamnés qui se tenaient à l'avant sur le pont, contemplaient cette côte terrible qui devait servir de tombeau à la plupart d'entre eux; mais, à coup sûr, ils ont dû y lire ce vers du Dante :

Lasciate ogni speranza voi che intrate.

Quant aux soldats qui les conduisaient, Anglais, Écossais, Irlandais, tous témoignaient la même impatience de débarquer, la même joie de toucher enfin au terme du voyage.

» Dans la nuit, nous tournâmes le cap Tasman à la pointe sud-ouest; et le lendemain la baie dite des Tem-

pètes, à l'embouchure du Derwent, nous offrit le contraste de son nom avec le calme et la limpidité de ses eaux, tandis qu'à l'horizon, le pic de Tasman étalait les dentelures de sa crête gigantesque. A droite, la côte présente le même escarpement jusqu'à la pointe nommée le cap Raoul. En face, s'étend l'île de Bruin, couronnée d'un mélange pittoresque de bois, de rochers et de buissons. Sa côte, presque à pic vers le nord, décrit tout-à coup un arc très-profond, et forme une baie bordée d'une grève sablonneuse, qui offre une rade sûre et un point de débarquement excellent. C'est, m'a-t-on dit, le golfe désigné sous le nom de baie *des Aventures* par le capitaine Cook, qui y trouva un abri commode pour ses vaisseaux.

» La rivière de Derwent, où nous entrâmes, a deux ou trois milles de large vers son embouchure; ses bords, tour-à-tour escarpés, ou formant une pente douce jusqu'au niveau des eaux, sont couverts de forêts. De rares clairières, dont le travail a ranimé la végétation, çà-et-là l'humble toiture d'une chaumière, signalent l'habitation solitaire de quelques pauvres colons. A mesure qu'on avance, les clairières s'élargissent, les défrichemens s'étendent, les constructions se multiplient, plus vastes et plus commodes; d'élégantes chaloupes amarrées sur la rive annoncent le voisinage des habitations. On les voit bientôt en effet se dessiner le long de la colline déboisée qui borde le fleuve. A l'extrémité de cette colline, son cours est dominé par une redoute gazonnée, qui paraît formidable au premier coup-d'œil, mais dont les embrasures, garnies de simples affuts, attendent encore des canons. Après qu'on a doublé cette pacifique batterie, la rive gauche se replie, et forme un golfe magnifique, au fond duquel s'élève Hobart-Town, capitale de la terre de Van-Diemen, au pied d'une mon-

tagne dont l'aride sommet se perd dans les nues (1). C'est le mont Wellington, nom que lui donna, en d'autres tems, l'orgueil britannique. La forêt vierge, dont ses vastes flancs sont couverts, borde au loin l'horizon, et ses impénétrables massifs annoncent que, dans leurs profondeurs sans limites, l'industrie humaine n'a rien conquis encore sur la nature. La baie d'Hobart-Town a trois milles de large, et forme la rade la plus sûre qu'il y ait au monde pour les bâtimens de toutes les dimensions. A notre arrivée, il y avait cinq ou six trois-mâts appartenant à divers états de l'Europe, sans compter plusieurs barques construites sur ce port ou dans la Nouvelle-Galles du Sud, employées soit au cabotage entre les deux établissemens, soit au commerce avec la Nouvelle-Zélande (2), qui acquiert de jour en jour plus d'importance. Plusieurs canots élégamment pavoisés, et qui parcouraient l'intérieur du bassin, donnaient à cette rade un aspect pittoresque. Nous prîmes terre sur le quai, bordé de grands bâtimens en brique, dont l'un est l'hôtel du gouverneur, ayant à sa droite la taverne du *Commerce*. Les autres maisons appartiennent à des baleiniers dont l'industrie est très-productive dans ces parages.

» Perpendiculairement au quai, débouche la rue Macquarie, la plus belle d'Hobart-Town. Elle est fort large, très-peuplée, et réunit la plupart des établissemens publics, et par conséquent les édifices les plus importans de la ville. Le premier est la Trésorerie, d'une structure élégante et solide, en pierre de taille; en face, s'étend la place du

(1) La magnifique baie d'Hobart-Town, qui offre le port le plus sûr de toute l'Océanie, a été découverte par d'Entrecasteaux.

(2) Dans notre dernier Num., p. 187, nous avons donné un aperçu du mouvement industriel et commercial dans les Terres Australes.

Marché, flanquée de maisons particulières. On voit, dans le fond, le petit pont conduisant à une rue inachevée, et une partie des hautes murailles qui bordent les cours et le jardin de l'hôpital colonial. En remontant la rue Macquarie, on arrive aux magasins du Commissariat, et de cette hauteur on entrevoit sur la gauche les jardins de l'hôtel du gouverneur, dont la façade borde le quai. Ces jardins sont semés de massifs distribués avec beaucoup de goût. Les autres édifices de cette rue sont : la Cour de Justice, la Prison, la Banque, et l'église de Saint-David. Elle est d'ailleurs bordée de maisons d'habitation et d'agrément, entourées de jardins où la culture a groupé avec succès les arbres fruitiers et les arbustes odorans dont la nature a enrichi ces contrées. Un nouveau débarqué, à l'aspect de ce quartier, se croirait dans une de nos petites villes aux abords si pittoresques et si rians ; mais, quelques pas plus loin, des masses d'arbres brûlés sur pied, des troncs gisans sur le sol, déposent de l'enfance de la colonie. Après avoir laissé sur la droite l'hôtel de la famille Macquarie, et tourné à gauche, on se trouve sur la place d'armes, en face des barraques où les condamnés sont reçus à leur arrivée. C'est là que nous fîmes halte, et que nous pûmes jouir à notre aise de la vue d'Hobart-Town et de ses environs.

» La ville offre, dans son ensemble, l'aspect d'un parallélogramme, dont les longs côtés s'étendent, sur un plan légérement incliné, de la rivière au pied de la montagne. La rue Macquarie, qui suit cette direction, est coupée à angles droits par les rues de Liverpool, Élisabeth et autres, qui sont coupées à leur tour parallélement à la rue Macquarie, de manière à représenter un damier dont les compartimens sont agréablement variés par le contraste sans confusion d'édifices imposans et de modestes chaumières.

» Un peintre pourrait seul reproduire par la magie de ses pinceaux le vaste et imposant paysage d'Hobart-Town. En voici l'esquisse : aux portes de la ville, une montagne de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, d'où part une chaîne de collines qui court le long du Derwent. Entre ces montagnes et le fleuve, un plateau cultivé et semé de fermes et d'habitations; sur la rive opposée, une langue de terre en culture appelée la pointe des Kangarous, resserrée entre deux chaînes de montagnes, les unes plongeant à pic dans le fleuve, les autres formant de sombres vallées, des gorges profondes couvertes de forêts impénétrables, dont le vert, uniformément noirâtre, contraste avec les teintes plus délicates et plus variées de la ligne du nord. Les barraques, établies sur un mamelon qui touche aux portes de la ville, n'ont qu'un seul étage, et sont couvertes en bois. Le logement qui me fut destiné se composait de deux chambres, d'une cuisine et d'un cabinet pour mon domestique; une couchette, une table et quelques chaises, voilà tout leur ameublement.

» Le climat de Van-Diemen est sujet à de brusques variations. Les journées sont très-chaudes à cette époque de l'année (novembre); mais la brise de mer, qui s'élève constamment de dix à onze heures du matin et dure tout le reste du jour, rend cette chaleur tolérable. Les nuits et les matinées sont toujours très-fraîches. Les vents font souvent de soudaines irruptions du haut des montagnes, et bruissent dans les forêts avec l'éclat du tonnerre. J'ai vu une de ces bourrasques renverser la mâture d'une chaloupe. Il est dangereux de mettre à la voile par un vent de terre, qui trop souvent succède tout-à-coup au calme le plus profond. Celui qui souffle du nord-ouest est le plus incommode : il brûle et écorche comme le siroco de la Méditerranée; sa durée excède rarement vingt-quatre

heures. Bien que la crête du Wellington soit couverte de neige pendant six mois de l'année, il en tombe fort peu dans les régions inférieures, et les traces en sont bientôt effacées.

» Quant à la salubrité du climat, il suffit, pour s'en faire une idée, de savoir que les divers détachemens qui, durant trois mois, ont, dans les halliers et les montagnes, fait la chasse aux indigènes, n'ont eu que deux ou trois malades, bien qu'ils eussent passé toutes les nuits au bivouac, sans autre abri qu'une couverture ou une natte d'écorce. Au reste, cette expédition a échoué, et ce sera, je crois, la dernière de ce genre. Leur principal obstacle est dans la nature du sol, coupé de montagnes escarpées et de ravins profonds, couvert de forêts gigantesques et de taillis épais, étroitement liés par des réseaux de lianes d'un tissu si serré, qu'en certains endroits le bois est impénétrable, et qu'ailleurs on n'en peut forcer le passage qu'avec des efforts inouis. Sur ce terrain, il est impossible de marcher en ligne, ou de former la chaîne de manière à empêcher les naturels de s'échapper ou de rester cachés. Chaque arbre, chaque buisson leur offre un abri, et leurs habitudes sauvages leur donnent tout l'avantage sur nos troupes. Leur nudité même les favorise; car la couleur bistre de leur peau ressemble tellement à celle d'un tronc d'arbre calciné, qu'il est presque impossible de distinguer l'un de l'autre. Ce qui rend cette méprise plus fréquente, c'est que très-souvent le feu prend à des masses de bois, ou qu'on est obligé de les incendier pour les éclaircir.

» On raconte, à ce sujet, qu'une bande de ces indigènes se trouvant traquée de trop près pour gagner une retraite sûre, s'avisa d'un singulier stratagème pour dépister l'ennemi. Chacun d'eux prit une attitude différente : les uns la tête en bas et les pieds en l'air, comme nos saltimban-

ques, d'autres debout, et tous imitant, par le jeu de leurs bras et la pose de leurs corps, la configuration d'un tronc brûlé et de ses rameaux. Beaucoup de colons s'y méprirent complétement, et d'autres ne s'aperçurent de leur illusion qu'en marchant droit sur eux. Un nommé Robertson ayant fait la capture de quelques-uns de ces nègres, apprit leur langue et les conduisit à Hobart-Town, où il les exposa à la curiosité publique. J'allai les voir avec un de mes camarades. Ce groupe se composait de trois hommes et de trois femmes. Je les trouvai assis à terre autour d'un pot de petite bière qu'ils faisaient circuler avec délices, tandis que deux méchantes pipes chargées de tabac passaient tour-à-tour des lèvres des hommes sur celles de leurs compagnes aussi aguerries à cet exercice que les femmes des matelots d'Amsterdam ou de Hambourg.

» Sous les accoutremens inusités dont on les avait chargés, ces nègres avaient un air plus dégagé que nos *clowns*. Une de leurs femmes, qui me parut n'avoir pas plus de dix-huit ans, et d'une physionomie très-douce, étalait sa parure avec autant de grâce et de dignité que nos ladies. Leur langue a je ne sais quelle mollesse qu'elle doit au fréquent usage des voyelles. Ils parlaient beaucoup en notre présence, et, à en juger par leurs éclats de rire, ils avaient l'air de se divertir à nos dépens. Après avoir épuisé leur pot de bière, les hommes se mirent à danser, tandis que les femmes entonnaient un refrain monotone. Ils commencèrent par décrire un cercle à pas lents, puis au trot; ensuite, faisant face à l'intérieur du cercle, ils se mirent à sauter tout autour ; et à un signal donné, frappant la terre de la main droite, ils firent, avec ce seul point d'appui, des bonds de quatre pieds. Cet exercice fut répété jusqu'à extinction de force. Nous leurs fîmes apporter de la bière,

et nous les laissâmes au moment où ils se passaient gaîment le bidon.

» Les noirs de Van-Diemen ont l'angle facial du même degré que ceux d'Afrique, des yeux petits et enfoncés, le poil laineux, et la peau d'un bistre foncé. Ils lancent avec beaucoup d'adresse des javelots de douze pieds de long et d'un pouce de diamètre, et atteignent presque toujours le point qu'ils ont visé. Ils craignent beaucoup nos soldats, qu'ils considèrent comme une race distincte des autres colons. En les voyant charger leurs fusils et porter la main à la giberne pour prendre la cartouche, ils croyaient que ces bipèdes d'un nouveau genre avaient du feu au derrière comme le ver-luisant.

La société de Van-Diemen se borne à-peu-près aux employés du gouvernement, et spécialement à cinq ou six familles qui se réunissent de loin en loin. J'ai assisté à deux ou trois de leurs fêtes. Comme dans nos *routs*, on y entasse le plus de monde possible, jusqu'à suffocation exclusivement. Si une dame fixe votre attention, on vous la présente, en se bornant à décliner son nom. Mais la musique a retenti, les quadrilles se forment, et dans un houra général où l'on se mêle et l'on se coudoie avec une risible gravité, vous avez toutes les peines du monde à vous dégager sans laisser vos épaulettes ou un pan de votre habit sur le champ de bataille. Au dessous de cette classe de danseurs officiels, la population se compose presque entièrement de condamnés : ceux-ci restent religieusement fidèles à leurs habitudes de filouterie et d'ivrognerie; et comme c'est parmi eux que les fonctionnaires prennent en général leurs domestiques, l'office de porte-clés, ordinairement réservé aux jeunes ladies, n'est pas une sinécure.

» Ce serait une bien grande erreur de croire que tous les

déportés s'amendent, ce n'est que la plus petite partie qui revient à de meilleurs sentimens; les autres mènent une vie dissipée et criminelle; ils sont tout, excepté ce qu'ils devraient être, dans cette terre d'abondance, c'est-à-dire heureux et vertueux. Souvent il leur arrive de se mettre à la tête des bandes d'indigènes pour apporter le fer et le feu dans les demeures des paisibles colons; quelquefois, se trouvant assez forts par eux-mêmes, ils ravagent les plantations de leurs frères, et immolent ceux qui veulent s'opposer à leur brigandage. Le trait suivant, qui m'a été raconté durant mon séjour à Hobart-Town, donnera une idée de leur férocité. Ce sont les révélations faites, quelques heures avant de mourir, par Édouad Brougton, qui fut exécuté pour crime de désertion avec un autre scélérat du nom de Macavoy, qui joue aussi un rôle dans cette sanglante histoire.

» Le parti de déserteurs auquel appartenait ce Brougton, et qui s'échappa du port de Macquarie, se composait d'abord de cinq personnes; savoir : Richard Hutchinson, appelé communément Haut et Bas Dieu, homme de haute taille, autrefois possesseur de deux riches troupeaux, l'un de moutons, l'autre de bœufs, dans la plaine de Berkhut, entre la Clyde et le Shannon, près de Cluny-Park, domaine du capitaine Clark; un vieillard du nom de Coventry, âgé de soixante ans environ; Patrick Fagan, enfant de dix-huit ans, d'une dépravation précoce et profonde; et deux malfaiteurs, Brougton et Macavoy. Ces cinq personnages occupaient une habitation en dehors de l'établissement principal, sous la garde d'un constable. Ce constable avait toujours témoigné à Brougton beaucoup de complaisance, et ne lui refusait rien de ce qu'il pouvait décemment accorder; néanmoins, au jour du départ, celui-ci s'unit à ses quatre compagnons pour le dévaliser

complétement. Ils ne lui laissèrent pas même un morceau de pain, et ce malheureux, après la fuite de ses prisonniers, attendit ainsi plus de trois jours avant d'obtenir quelques secours du principal établissement. Déjà Brougton avait à plusieurs reprises essayé de lui donner la mort par surprise, sans avoir été d'ailleurs provoqué par aucun mauvais traitement, comme il l'a déclaré lui-même, mais jaloux de frapper en lui un instrument de cette autorité qui l'avait à peine rétribué selon ses œuvres en le proscrivant.

» Il semble que ces cinq misérables, engagés dans un péril commun, auraient dû travailler de concert au succès de l'entreprise. Il n'en fut rien. La guerre éclata entre eux aussitôt que leurs provisions furent épuisées. Sans s'être communiqué leurs intentions, ils savaient tous qu'aucun d'eux ne se ferait scrupule de tuer ses compagnons plutôt que de mourir de faim. Aussi, de quels regards ils s'observaient; comme ils se disputaient la possession d'une hache, seule arme qu'ils possédassent, et que jusqu'alors ils avaient portée tour-à-tour. Elle était restée aux mains de Brougton, qui veillait chaque nuit auprès de son trésor. De concert avec celui-ci, Macavoy, Coventry et Fagan désignèrent Hutchinson comme première victime; ils tirèrent au sort pour savoir quel serait l'exécuteur de la sentence. Ce fut Brougton, qui se mit aussitôt à l'œuvre, et d'un coup sépara la tête du tronc. Ils dépecèrent aussitôt le corps dont ils se partagèrent les morceaux, à l'exception des mains, des pieds, de la tête et des intestins. Chacun d'eux vécut sur sa provision. Après quelques jours de sécurité et d'abondance, se voyant au bout de leurs vivres, l'alarme les saisit de nouveau; chacun d'eux croyait voir ses trois compagnons prêts à s'élancer sur lui pour le mettre en pièces. Pas un n'osait fermer les yeux, dans la crainte de

ne plus les rouvrir. Cependant Brougton et Fagan conclurent entre eux une sorte de traité d'assurance, qui leur permit de prendre quelque repos : alternativement l'un veillait sur le sommeil de l'autre. Cette alliance rendait fort critique la position de Coventry et de Macavoy. Mais laissons Brougton raconter lui-même le dénoûment de cet horrible drame.

» Après Hutchinson, ce fut le tour du vieux Coventry; une nuit qu'il était occupé à faire du bois dans la forêt, Macavoy, Fagan et moi nous tombâmes d'accord à ses dépens. Mes deux compagnons voulaient que le sort décidât encore entre nous; je refusai; car j'avais déjà tué mon homme, et c'était bien le moins qu'ils fissent à leur tour la même besogne. Fagan prit l'affaire sur lui; armé de sa hache, il s'avança contre le vieillard, qui demandait merci, et lui assena un coup sur la tête entre les deux yeux. Comme il n'était pas mort, nous l'achevâmes Macavoy et moi, et le dépeçâmes ensuite. Nous mangeâmes de grand appétit et sans ménager les morceaux, comme si nous avions été sûrs d'avoir le lendemain du bœuf à notre fantaisie. Pendant le jour je portais la hache sur l'épaule, et la nuit je la plaçais sous mon chef; oubliant que mes compagnons avaient des couteaux et des rasoirs, je me croyais en sûreté et dormais en conséquence. La chair de Coventry durait encore, lorsqu'une nuit Macavoy se leva tout-à-coup, l'air hagard, et s'approchant de moi, vint me proposer d'aller tendre des piéges dans la forêt pour essayer de prendre quelque kangarou. Fagan, qui nous avait entendus, resta près du feu. A peine avions-nous fait trois cents pas, que Macavoy voulut s'asseoir. Quoique j'eusse la hache sur mon épaule, je craignais que mon compagnon, plus vigoureux que moi, n'essayât de me tuer. Cependant je m'assis, ayant soin de tenir la hache hors de la

portée de Macavoy. Je me méprenais sur ses intentions. Quand nous fûmes assis : « Nous devrions bien, me dit-il, tuer ce Fagan, qui pourra nous dénoncer un jour. » Je combattis vivement cette idée, et répondis du dévoûment de Fagan, auquel j'aurais confié ma vie sans hésiter. Après un assez long débat, nous revînmes à notre feu. Fagan, étendu nonchalamment à terre, se chauffait. « Eh bien! dit-il, en levant les yeux sur nous, avez-vous dressé quelques piéges? — Ce ne sont pas les piéges qui manquent ici, répliquai-je, ni même le gibier. » Je m'assis à la droite de Fagan, Macavoy se plaça à la mienne. Je voulais faire part à mon jeune compagnon de ce qui s'était passé; mais le voisinage de Macavoy me forçait d'être discret. Bientôt assoupi par la chaleur du feu, je m'étendis sur le sol. Je m'endormais à peine, quand tout-à-coup je fus réveillé par un cri d'effroi. Je me lève, et je vois Fagan, la tête fendue et rejetant des flots de sang. Macavoy pressait de son genou la poitrine du jeune homme et tenait la hache levée sur sa tête. « Misérable! m'écriai-je, qu'as-tu fait? — Nous voici sauvés tous deux! » et à ces mots il assena un second coup à sa victime. Fagan poussa un gémissement étouffé et expira. Je n'avais pas à récriminer; j'aidai donc Macavoy à dépouiller le cadavre de Fagan et à le faire rôtir. A tout événement nous fîmes rôtir le corps entier; nous y trouvions le double avantage de le rendre plus léger et plus facile à cacher. Après quelques jours de marche, nous nous trouvâmes dans le voisinage de Macquis. Deux jours auparavant, nous avions entendu le bruit d'une meute poursuivant un kangarou; c'étaient des chiens sauvages. Nous prîmes le kangarou, qui nous débarrassa des restes de Fagan. C'est ainsi que nous arrivâmes aux marais de Macquis, seuls dépositaires des secrets de notre voyage. »

« J'ai transcrit cet épouvantable récit pour prouver combien il importe, dans la colonisation des déportés, de bien classer les degrés de liberté qu'on veut leur accorder, suivant la gravité de la peine encourue, les vices de leur éducation, la perversité de leurs penchans, et combien il se faut montrer sévère pour corriger les uns, intraitable pour contenir les autres.

» Je n'ai poussé mes excursions aux environs d'Hobart-Town que jusqu'à l'endroit appelé *Austin's Ferry* (le Port-Augustin), à douze milles plus haut sur le Derwent. Munis de provisions suffisantes pour un voyage analogue à celui qu'on ferait de la Tour de Londres à Woolwich, nous nous jetâmes dans une barque dont la poupe symbolique représentait deux mains unies : c'était la gabare *l'Union*, appartenant au régiment. La brise enfla nos voiles, et nous poussa loin du port et hors de la pointe Macquarie, dans le courant du Derwent (1).

» A deux milles d'Hobart-Town, le fleuve n'a qu'un mille de large. A droite, ses bords sont rocailleux, escarpés et couverts de bois; à gauche, la côte forme un plan incliné, semé de buissons, d'arbustes gommeux, de poiriers, etc. Plus loin elle décrit un arc, au milieu duquel on aperçoit les jardins du gouvernement, peuplés d'une riche variété de végétaux et d'arbres fruitiers, coupés d'allées parfaitement entretenues, et semés de jolies fabriques : c'est là qu'il faut admirer le triomphe de l'art sur la nature. Aux portes de ces jardins, elle se montre dans sa ma-

(1) C'est dans le voisinage de ce fleuve que M. Sharland a découvert une vaste plaine de plusieurs millions d'acres d'étendue et qui promet d'être très-fertile. La végétation y est magnifique ; et comme cette plaine est sillonnée par un grand nombre de cours d'eau, on a tout lieu de croire qu'elle pourra recevoir diverses espèces de culture.

jesté sauvage, hérissée de rochers et de bois, dont le pied de l'homme n'a jamais sondé la ténébreuse horreur.

» Plus loin, toujours sur la rive gauche, la ville neuve se dessine au fond d'une baie, qui offre un abri aux bâtimens; la place est bien nommée, car les constructions y sont clair semées et toutes récentes. Le gouvernement y a établi une ferme-modèle. Sur ce point, le terrain se déboise sensiblement; et à la vue d'une jolie maison appartenant à M. Aorne, et entourée de prairies, on se croirait en Angleterre. A un mille au-dessus, sur la rive opposée, nous débarquâmes au fond d'une petite crique, et après avoir amarré, nous songeâmes à préparer notre dîner. Nous trouvâmes un excellent combustible dans l'écorce de l'arbre à gomme, qui brûle aussi bien que la térébenthine. Cet arbre, comme tous ceux du pays, renouvelle annuellement son écorce, et conserve son feuillage toute l'année. Allumer un bon feu, faire rôtir quelques tranches de bœuf, procéder gaîment à un modeste repas et remettre à la voile, fut pour nous l'affaire de quelques minutes. Une heure après nous entrâmes dans un golfe magnifique, aussi vaste que celui d'Hobart-Town. A droite, une grande étendue de terre récemment défrichée, des champs de blé touchant à leur maturité, et l'aspect d'une ferme considérable avec tous ses bâtimens d'exploitation, nous fit penser qu'on avait songé dans l'origine à établir en cet endroit le chef-lieu d'une colonie.

» Au-dessus de cette baie, le fleuve se rétrécit encore. Ses bords s'élèvent et se recouvrent de bois, au point de masquer complétement le paysage, jusqu'à un mille du Port-Augustin. Tout-à-coup il s'élargit et laisse voir des sites magnifiques. Au lieu des collines blanchâtres qui bordent la Tamise, vous apercevez une série de monta-

gnes et de vallées qui se succèdent comme les vagues dans une tempête ; sur leurs flancs bruissent par intervalles les flots d'une sombre verdure , et leurs crêtes jaillissent du sein de cette masse de forêts tourmentées par les vents. Nous touchâmes enfin au Port-Augustin, et nous n'y restâmes que le tems nécessaire pour y prendre une cargaison de moutons et repartir. »

(*United Service Journal.*)

JOURNAL D'UN MÉDECIN (1).

N° XI.

LA CONSOMPTION.

Pour toute ame religieuse et qui cherche à se rendre compte à elle-même des événemens de ce monde et des desseins de Dieu, il y a dans les annales médicales un fait qui se reproduit sans cesse et qui est un éternel sujet d'étonnement, c'est la consomption. Elle n'attaque pas le vice ; elle ne punit pas les excès. Ce qu'elle aime à frapper, c'est la jeunesse, c'est la beauté, c'est la vertu. Vous êtes sûrs que l'être marqué de sa fatale empreinte n'a rien de vulgaire ; ce sont des intelligences développées prématurément ; ce sont les personnes les plus généreuses, les meilleures, les plus sensibles, que le fléau moissonne, je ne dis pas de préférence, mais avec une constante et insatiable cruauté. Je me suis souvent arrêté devant les victimes de ce monstre, et mille questions pleines de tristesse, accusations amères contre la Providence et ses desseins, se pressaient dans mon esprit.

Ange destructeur, me demandais-je, pourquoi ne choisis-tu pas pour victime la décrépitude ou le vice ? par quelle subtilité infernale as-tu bravé jusqu'ici toute l'habileté de la science, toute l'expérience des âges? Pourquoi les êtres que Dieu a créés avec le plus d'amour et doués des facultés les plus brillantes sont-ils ceux que la faulx

(1) Voyez les articles précédens dans les Numéros 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 15 et 24 de la seconde série et dans le 2e de la troisième.

destructrice renverse sans pitié? Quand tu te révèles à l'observation, il est toujours trop tard ; ta proie est certaine et le coup mortel est frappé.

Que de familles j'ai vues, dans le cours de ma pratique, désolées par ce fléau, privées de toute consolation, de toute espérance, et adressant à Dieu les mêmes questions douloureuses que je viens de reproduire! Il serait facile de fonder sur les suites naturelles de cette maladie un roman tragique, dont le talent de l'écrivain pourrait augmenter l'intérêt; tel n'est pas mon but. Je rapporterai simplement et en peu de mots un des cas de consomption que j'ai eu l'occasion d'observer; et, dans la foule de ces exemples, je choisirai précisément celui qui présente le moins d'associations bizarres et de circonstances romanesques. Je désire que l'on ne m'accuse pas d'exagération en lisant le récit suivant. Le souvenir d'une créature angélique, enlevée au monde dans sa première fleur, est resté gravé dans mon esprit en caractères douloureux, et rien n'est plus éloigné de ma pensée que le désir de produire de l'effet et de combiner un drame à l'usage des oisifs.

A dix ans, la petite miss Herbert était orpheline; son père et sa mère, qui moururent, d'une mort prématurée, à peu de distance l'un de l'autre, la confièrent aux soins d'un vieux baronnet, oncle de l'enfant, et dont le caractère généreux et tendre semblait offrir plus d'une garantie pour le bonheur de la jeune fille. Une première affection trompée avait laissé dans l'ame de l'oncle une trace douloureuse et ineffaçable. Il avait promis de ne se remarier jamais. Sa fortune, délabrée par l'imprudence et la dissipation de son père, n'aurait pas suffi pour soutenir le rang qu'il occupait et le titre qu'il portait, si l'influence d'un parent ne lui avait procuré une place fort lucrative dans les Indes Orientales. On sait que telle est la

ressource ordinaire des gentilshommes ruinés; et que, grâce aux singuliers arrangemens politiques de la Grande-Bretagne, la plus belle contrée du globe, l'Indostan n'est aujourd'hui qu'un hôpital général à l'usage des fortunes invalides des Trois-Royaumes.

Cette mesure nécessaire contrariait sous un seul rapport l'oncle, devenu le père de miss Herbert. Il s'était attaché à elle avec cette vivacité, cette puissance des ames qui n'ont pas dilapidé, si je puis le dire, le trésor de leur affection. Tout son bonheur, toutes ses espérances se concentraient sur la petite orpheline; c'était à-la-fois une affection de choix et de devoir, de dévoûment et de tendresse. La laisser seule en Angleterre, exposée à tous les événemens de la vie et loin de son unique protecteur, cette pensée l'affligeait; mais il craignait aussi le climat de l'Inde et son influence dévorante, si funeste aux Occidentaux et aux organisations délicates. Ce dilemme l'embarrassait singulièrement. D'un autre côté, il redoutait encore davantage l'éducation des pensionnats et la surveillance vague et inattentive avec laquelle on élève les jeunes filles en Angleterre; aussi finit-il par se décider à emmener avec lui la jeune fille; et, peu de tems après avoir atteint sa douzième année, Élisa, tel était son nom, se trouvait à Calcutta: fleur délicate et fragile, exposée aux rayons d'un soleil ardent et aux influences d'un climat dangereux.

Ce n'était pas la beauté, la régularité des formes et des traits qui distinguaient spécialement Élisa; à cet âge où je la vis, elle pouvait servir de type à la délicatesse enfantine. Rien de plus exquis ni de plus frêle que cette délicieuse petite créature qu'un souffle paraissait pouvoir emporter et qui touchait à peine le sol. Devant elle, on eût craint de parler trop haut, de faire un geste trop violent, de froisser cette existence presque sylphidique et aérienne.

Chez miss Herbert, tous les sentimens comme tous les traits semblaient appartenir à un ordre de création moins grossière et moins terrestre que la nôtre; c'était le tissu d'une peau beaucoup plus fine; c'étaient des nuances de teintes transparentes comme la porcelaine peinte; c'étaient des cheveux plus déliés que la soie; de longs cils plus fins encore, et formant comme un voile sur des yeux bleus d'une inexprimable douceur. Vous n'eussiez jamais associé à l'image de miss Herbert rien de passionné, d'ardent ni d'énergique; tout en elle était délicat jusqu'au raffinement; et, si elle eût vécu, sans doute les scènes orageuses du monde l'eussent brisée comme ces fragiles esquifs lancés sur une mer aux flots turbulens. Son caractère était d'accord avec sa physionomie et son être extérieur. Il y avait de la malice, de la douceur, de la grâce, de la rêverie chez la jeune fille. Elle aimait la solitude et semblait fuir avec bonheur l'éclat, le bruit et le mouvement; mais cette mélancolie elle-même était modérée : ce goût pour la retraite était gracieux et délicat comme toutes ses émotions. Son esprit facile, son heureuse organisation lui donnèrent de bonne heure des talens remarquables. La lecture des œuvres d'imagination était son goût le plus décidé. Il était difficile de rien concevoir de plus pur, de plus séduisant et de plus piquant à-la-fois que miss Herbert.

Sa mère était morte à vingt ans d'une affection pulmonaire, et son père, six mois après, était tombé victime du typhus. Miss Herbert avait hérité de la faiblesse de constitution à laquelle ses parens avaient succombé; aussi les soins les plus empressés l'entouraient dès sa naissance, et peut-être sa faiblesse naturelle ne fit-elle que s'accroître encore par l'effet de ce zèle et de ces soins exagérés.

Le sentiment de la convenance l'emportait dans l'esprit

d'Élisa sur toutes les autres pensées, et je ne sais comment un romancier aurait pu modeler sur elle l'héroïne de ces compositions sentimentales où tout se trouve, excepté la vérité. L'exagération de toute espèce lui semblait mensonge et lui était odieuse. C'était une netteté de pensées, une finesse de tact, une justesse d'aperçu et une sagacité de perception qui ne se démentait jamais. Dans les arts, toute jeune qu'elle fût, elle aimait surtout la vérité; dans les livres, l'observation et la grâce; dans le monde, la sincérité. Hélas! comment aurait-elle fait pour vivre au milieu de l'atmosphère de fausseté et de déception dont la vie nous entoure à chaque instant. Un seul trait de son caractère suffira pour le faire juger. Elle était tout enfant, lorsque son oncle la conduisit chez une vieille baronne anglaise habituée au monde et à cette emphase brillante de langage qui passe pour de la grâce et du bon ton. Toute charmée de la jeune enfant qu'on lui présentait, elle se confondit en éloges, en flatteries, en exclamations qui déplurent à la petite fille.

« Je ne veux pas, dit-elle à son oncle en revenant de chez elle, je ne veux pas revoir cette dame, qui me prend pour un ange et qui m'appelle follement sa petite déesse; c'est une menteuse, mon oncle, et je ne veux pas la revoir. »

Je ne sais si tous mes lecteurs sont frappés comme moi de la finesse de tact et de l'amour du vrai qui se révélait par ce peu de mots échappés à une si jeune enfant; c'était chose délicieuse de voir cette simplicité naïve, cette ame sincère et cet esprit sagace, conserver leur candide et gracieuse pureté au milieu de toutes les recherches du luxe et des preuves de tendresse aveugle que l'on prodiguait à Élisa.

L'oncle, qui vivait retiré, et dont une mélancolie assez

douce, mêlée à quelques sentimens misanthropiques, formait le caractère, voyait avec bonheur, mais avec crainte, la jeune fille grandir; et plus ses qualités rares, en se développant, augmentaient son affection pour miss Herbert, plus sa crainte de la perdre augmentait. Cette anxiété était le seul chagrin que la jeune fille donnât à sir Charles Herbert.

« Ah! me disait-il, je ressemble à ce matelot des *Mille et Une Nuits* qui avait placé tous ses trésors sur une petite barque fragile; cette pauvre enfant, cette créature si faible, emporte toute mon ame, absorbe toute ma pensée; si je la perdais, voyez-vous, docteur, mon avenir ferait naufrage, tout s'évanouirait, pour moi. Que fais-je au monde? je n'ai point de lien, point d'affection, point d'espérance: elle, elle seule. Et, vous le voyez, elle est trop belle, trop bonne pour ce monde; le ciel nous l'a prêtée pour quelque tems, mais ne nous l'a pas donnée; et tous les soirs, quand je vais la voir endormie, il me semble qu'au-dessus de sa jolie tête voltigent des messagers célestes qui la réclament d'avance et qui vont bientôt me l'enlever. Les sentimens que me fait éprouver cette enfant sont bizarres, mon cher docteur; il me semble que c'est une vision qui va m'échapper, et qu'à peine ai-je le droit de réclamer, de demander au ciel son plus long séjour parmi nous. Je vis dans l'appréhension continuelle de ce moment fatal, que rien ne m'annonce cependant, et qui, je le crois du moins, décidera ma mort quand il arrivera. »

La tendresse de l'oncle pour sa nièce, jointe à la crainte de la perdre, s'accroissait de jour en jour, et bientôt ce fut une idolâtrie. Après avoir passé un an à Calcutta, son inquiétude sur la santé et la vie de sa nièce devint si vive et si poignante, qu'il aima mieux renoncer à sa place et à

la pension considérable qui lui était assurée, que d'ajouter une seule chance à celles qui lui semblaient menacer son bonheur et l'existence d'Élisa. En effet, pour les phthisiques, la route de l'Inde est la route du tombeau, et dans ce pays, où l'air que l'on respire dévore, les moindres germes de ce mal héréditaire éclosent et se développent avec une rapidité effrayante. Malheureusement l'état de sa fortune s'opposait à son retour en Angleterre, et quatre années s'écoulèrent encore avant que les créanciers paternels, meute affamée et persévérante, eussent levé les hypothèques dont les biens de sir Charles étaient grevés. En vain il sollicita auprès du gouvernement anglais une place moins importante qui le ramenât dans sa patrie : il ne put l'obtenir. La contrariété qu'il éprouva altéra grièvement sa santé et le rendit incapable d'exercer les fonctions qui lui avaient été confiées; il allait retourner en Angleterre pauvre et malade, quand la générosité bizarre d'un *nabab* (1) releva sa fortune et ses espérances.

C'était l'ami intime de sir Charles Herbert; ce dernier lui avait confié tous ses chagrins, ses craintes sur la santé de sa nièce, et son vif désir de retourner en Angleterre et d'y occuper une situation honorable et rétribuée. Malgré toute son influence auprès des hommes puissans, le nabab, livré à sa vie sensuelle et voluptueuse, n'avait pas tenté une seule démarche pour son ami. Il n'avait pas d'enfant ni de femme. Son testament, ouvert après sa mort, léguait toute sa fortune, l'une des plus belles de l'Inde, à sir Charles Herbert et à sa nièce, par indivis tant qu'ils existeraient tous deux, et reversible sur l'un ou l'autre des survivans. A peine cette heureuse nouvelle fut-elle connue de sir Charles, à peine se trouva-t-il en possession de la fortune

(1) Sobriquet donné aux Anglais qui s'enrichissent aux Indes.

du nabab, qui était nette et liquidée, qu'il fit voile pour l'Angleterre.

Déjà, pendant son séjour dans l'Inde, ses alarmes avaient été éveillées par diverses circonstances. Il avait consulté l'un des praticiens les plus célèbres de Calcutta, le docteur Charney. Il lui avait confié tous les détails relatifs à la naissance de la jeune fille et aux craintes qu'elle lui inspirait. Il lui avait fait remarquer la teinte pourpre qui tachait ses joues blanches et l'excessive délicatesse qui la distinguait. Le docteur, par son ordre, était souvent venu dîner chez lui et s'asseoir auprès de miss Herbert, qu'il devait observer attentivement. Soit légèreté, soit inexpérience, soit peut-être que ce mal affreux se voilât encore sous des replis que l'œil de la science ne pouvait soulever, le docteur, pendant le cours de ses observations, ne découvrit aucun symptôme de phthisie. La joie rentrait dans l'ame de sir Charles quand son médecin lui apprenait que nulle tendance à la consomption ne se manifestait chez la jeune fille, et qu'en la ramenant en Angleterre, on pouvait lui promettre une longue vie.

Mais Élisa se demanda quel était cet homme qui, étranger à la famille, en devenait tout-à-coup le commensal; qui fixait sur elle un si long et si pénétrant regard; qui suivait tous ses mouvemens, écoutait toutes ses paroles; tâtait son pouls en riant, et la questionnait avec un intérêt si étrange sur son sommeil et sa santé. Élisa était douée d'une grande finesse, et la tromper eût été difficile. La maladresse du docteur Charney acheva de l'éclairer; il interrogea sa femme-de-chambre, qui redit à la jeune personne les questions du docteur. Dès-lors elle se crut attaquée d'une maladie dangereuse et placée sous la surveillance secrète d'un médecin chargé de compter tous ses pas et d'épier tous ses mouvemens. Un sentiment

de gêne, de crainte et d'anxiété naquit chez elle. A l'aspect de cet espion médical dont on lui cachait la destination et le titre, elle éprouvait un effroi involontaire; son irritabilité nerveuse s'accrut douloureusement, et le résultat de cette précaution funeste fut d'agiter et d'inquiéter la jeune fille que l'on voulait conserver et sauver. En vain l'oncle accumula mensonges sur mensonges pour éloigner de l'esprit de sa nièce cette fatale idée. Il avait épuisé toute sa diplomatie pour lui faire croire que des rapports d'affaires et des spéculations mercantiles attiraient le docteur chez lui, lorsqu'un matin il vit Élisa toute pâle entrer dans son cabinet. Après avoir embrassé sir Charles, elle lui dit d'une voix émue :

« Mais, mon cher oncle, apprenez-moi, je vous prie, si j'ai quelque chose à craindre, et si je suis menacée de phthisie. »

La soudaineté imprévue de cette question frappa sir Charles de stupeur, et il balbutia long-tems sans rien pouvoir répondre; puis, après être revenu à lui-même :

« Mais non, s'écria-t-il fort embarrassé, cela ne signifie rien..... vous êtes une enfant..... mais, en vérité, c'est très-ridicule..... quelle sottise!..... quelle folie!..... »

Ses protestations furent si énergiques et si véhémentes, son étonnement fut si mal dissimulé, son trouble fut si évident, que la pauvre Élisa, en donnant à son oncle le baiser d'adieu et souriant avant de le quitter, resta persuadée qu'elle avait deviné juste, que son mal était incurable, et qu'il fallait se résigner à une mort prématurée. Après son retour en Angleterre, elle-même me donna ces détails, et je n'hésite pas à penser que cette erreur funeste influa beaucoup sur les progrès de la maladie et sur la rapidité de son développement. En général, les médecins n'étudient pas assez la partie morale de leur art;

ils ne savent pas assez combien l'imagination a de pouvoir sur nous ; ils ne savent pas à quel point le corps est sous la dépendance de l'esprit.

Depuis cette époque elle changea ; sa vie avait été légère, brillante et gaie comme le rayon du soleil qui se joue dans l'espace ; mais cette élasticité, cette rapidité de sensations, qui avaient fait le charme de tous ceux qui la connaissaient, s'évanouirent. Souvent elle resta seule dans sa chambre, versant des larmes, et préoccupée de cette pensée unique que les germes de la mort se trouvaient chez elle et la minaient secrétement. De son côté, sir Charles, mécontent de l'effet produit par sa malencontreuse surveillance, devint irritable, inquiet et grondeur. Élisa s'arma de courage et affecta, auprès de son oncle, une gaîté qu'elle était loin de ressentir. Toute la paix de cette maison, naguère si heureuse, était troublée ; une gêne et une dissimulation de tous les momens détruisirent le bonheur calme dont elle avait joui. Rien ne put bannir de l'esprit d'Élisa l'impression qu'elle avait reçue, et que les soins inquiets de son oncle venaient encore augmenter. Une quinte de toux, le refus d'un aliment, une légère pâleur, suffisaient pour donner aux craintes de sir Charles Herbert une intensité pénible, dont le contre-coup agissait sur sa nièce. Le propre de cette maladie est d'inquiéter long-tems et d'ajouter à la douleur que cause la perte d'un objet aimé, la longue et cruelle attente du coup qui doit le frapper sous nos yeux. Dans cette famille, cette crainte et cette douleur commencèrent avant même que les symptômes de la consomption se fussent déclarés. Quoi de plus affreux, je vous le demande, que de surveiller le progrès de la mort chez un vivant, et de ne l'observer que pour savoir si sa sentence de mort est portée !

Telle était la situation intérieure de cette famille, lors-

que miss Herbert, à dix-huit ans, revit l'Angleterre. Le voyage long et monotone, comme il est toujours, avait cependant donné une impulsion heureuse à toute son existence. La nouveauté des scènes, la brise maritime, qui ne manque jamais de communiquer une vigueur nouvelle, mais quelquefois momentanée, à tous ceux qui se livrent à son influence, tout semblait concourir à raffermir la santé de la jeune personne; les espérances de l'oncle renaquirent plus vives que jamais, à son arrivée à Plimouth. Quand il la vit s'appuyer sur le bord du navire, l'œil rayonnant, la figure calme, fraîche et riante, il crut que tout était fini, que toutes ses craintes seraient trompées, et que le salut d'Élisa était assuré. Une voiture les attendait sur le rivage; elle franchit rapidement, d'un pas bondissant et léger, l'espace qui la séparait de sa voiture. Quand ils s'y furent assis ensemble, le vieillard, dans sa joie, ne put s'empêcher de l'embrasser, et de lui dire :

« Mon enfant, te voilà en Angleterre; que Dieu t'y fasse vivre heureuse! Long-tems, je l'avoue, tu m'as inspiré des craintes; mais maintenant que tu respires l'air de la patrie, je ne sais pourquoi j'ai la conscience et la certitude de ton bonheur et de ta vie. » Sir Charles pleurait en parlant ainsi. Le célèbre docteur Baillie, qui vivait encore, et qu'il se hâta de consulter ne trouva dans la situation de miss Herbert aucun sujet de crainte. « C'était, disait-il, une jeune fille délicate, dont sans doute l'excès des travaux et des plaisirs pourrait, si elle s'y livrait jamais, altérer la constitution; mais à laquelle on devait promettre une longue existence, si elle était bien dirigée, si elle habitait la campagne, et pourvu qu'elle se mariât de bonne heure. »

Sir Charles Herbert, complétement rassuré, suivit à

la lettre les indications du docteur. Il acheta, à peu de distance de Londres, un château de style semi-gothique, et dont les tourelles élégantes s'élançaient du sein d'une mer de verdure. Ce fut le sanctuaire où le vieillard, idolâtre de sa nièce, prépara pour elle une existence à-la-fois simple et charmante. Comme il ne vivait que pour miss Herbert, c'était une de ces passions uniques, dont la force a quelque chose de merveilleux, et dont l'isolement augmente la force. Souvent il s'asseyait près de la fenêtre de la bibliothèque, les yeux fixés sur la vaste pelouse de verdure qui s'étendait en face du péristile gothique. Cette scène sans drame était touchante par le sentiment intime qui s'y cachait; la jeune fille, chaque jour plus belle et qui gardait sa délicatesse enfantine en se rapprochant de l'adolescence, était là, se jouant au milieu de la riche verdure; le chien de la famille, l'ami intime de la maison, était près d'elle, se couchant à ses pieds, s'élançant ou s'arrêtant à sa voix : et l'oncle, qui n'avait plus au monde aucun lien, qui avait consacré à sa nièce tout ce qui lui restait de sensibilité et d'espérance, passait des jours entiers à suivre de l'œil les mouvemens de la jeune fille.

Elle avait dix-huit ans; sa beauté, son intelligence, se développaient à-la-fois. Chercherai-je à communiquer à mes lecteurs les idées et les sentimens que cette jeune fille fit alors naître chez moi? La plupart des hommes, observateurs inattentifs, ajouteront peu de foi à mes paroles, et croiront que je revêts de couleurs idéales un être créé par ma seule imagination. Aux yeux de ceux qui examinent plus curieusement les détails et les variétés de la vie, mon récit restera encore au-dessous de la vraisemblance : ils savent avec quelle précocité ardente les facultés de l'esprit se déploient chez les êtres que la phthisie prédestine à une mort prématurée.

Oui, j'ai entendu Élisa Herbert jeter dans une conversation rapide plus d'idées élevées, plus de pensées saisissantes et neuves qu'on n'en trouve dans les œuvres de beaucoup d'auteurs à la mode; et si je reproduisais ici les observations naïves de la jeune fille sur le Tasse et sur Mozart, sur les émotions que donnent la peinture et la musique, on ne manquerait pas d'attribuer à je ne sais quel charlatanisme d'écrivain et de conteur, la beauté, l'énergie et la justesse de ces remarques. Par un phénomène que les philosophes expliqueront s'ils le peuvent, il semble que cette maladie, en arrachant d'avance ses victimes à toutes les pensées terrestres, en éteignant dans leur sein la flamme de la vie, attise celle de l'intelligence et de l'ame.

Bientôt un sentiment plus vif que tous ceux qui avaient jusque-là occupé miss Herbert, s'empara de son cœur. Le jeune capitaine Fitz Williams lui offrit ses hommages, et, encouragé par sir Charles, digne d'ailleurs d'apprécier le mérite de la jeune fille, il reçut l'aveu de l'amour qu'il avait inspiré, amour qu'il partageait. Le sentiment du bonheur parut augmenter la force physique d'Élisa : on voyait chaque jour les deux fiancés parcourir à cheval les belles campagnes du comté de Kent; la mort avait oublié sa proie. Rassuré sur l'état de sa nièce, l'oncle partit pour l'Irlande, où quelques affaires d'intérêt l'appelaient. A son retour, il ne s'aperçut d'aucun changement chez la jeune fille; mais trois jours après, comme il était assis dans son cabinet, et occupé à répondre à quelques lettres, il vit entrer la femme de confiance qu'il avait laissée auprès d'Élisa; sa démarche et ses manières ambarrassées l'étonnèrent.

« Élisa serait-elle malade? s'écria-t-il, en déposant ses lunettes sur le bureau.

—Non, monsieur, non, certes, répondit la femme de confiance, tout alarmée de l'agitation du vieillard. »

Puis, avec mille détours, et au milieu des précautions oratoires les plus multipliées, elle détailla les symptômes alarmans qui s'étaient déclarés pendant l'absence de l'oncle : une toux légère, des insomnies fréquentes, une transpiration froide, des accès de fièvre tous les soirs, enfin « une rougeur pourprée sur la pommette des joues. »

L'oncle avait écouté le discours amphibologique de la femme de confiance avec assez de patience et d'attention ; mais à ces derniers mots, frappant le bureau de ses lunettes qu'il brisa, et se levant tout-à-coup :

« La phthisie ! c'est la phthisie ! cette tache rouge, c'est la mort ! Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? pourquoi ne m'avoir pas écrit en Irlande? je ne vous le pardonnerai jamais, madame. »

Il sonna son domestique, et l'envoya aussitôt à la recherche du docteur Baillie ; mais ce dernier était malade ; et sir Charles Herbert, fort mécontent d'ailleurs, eut recours à mes services, faute de trouver mieux.

Ce fut alors que je me trouvai introduit dans cette famille, et que j'admirai la capricieuse et bizarre énergie des affections de choix, de celles qui n'ont pour règle que leur propre fantaisie, et non pas un devoir imposé. Jamais père ne témoigna une inquiétude plus tendre pour sa fille ; jamais mari ne sembla vivre plus entièrement de la vie unique d'une jeune et belle épouse. A ce seul mot de consomption, le pauvre oncle frissonnait de terreur. Dieu sait quelles précautions il m'ordonna de prendre ! avec quel zèle il me recommanda de ne pas laisser miss Herbert soupçonner le danger qu'elle courait ! Dieu sait avec quel tremblement, quelle anxiété, quelle agitation, il m'introduisit auprès d'elle ! C'était un soir du mois de septembre ;

on prenait le thé dans un petit salon; les rayons mélancoliques d'une soirée d'automne traversaient le feuillage sculpté de la croisée gothique, et tombaient sur une jeune fille délicate, vêtue de mousseline blanche, extrêmement belle. C'était miss Herbert.

A peine mes yeux l'eurent-ils aperçue que je pressentis tout ce qu'elle avait à craindre. Rien de plus alarmant pour un médecin que la blancheur de ce teint contrastant avec le carmin vif qui colorait la pommette des deux joues, et le lustre singulier de deux yeux noirs qui étincelaient sous un front pâle. On ne pouvait s'y méprendre; le matin même j'avais fermé les yeux d'une jeune fille que cette cruelle maladie avait enlevée à sa famille désolée. Je reconnaissais trop bien cette tache sanglante dont elle stigmatise ses victimes. Elle me salua en silence, et se rassit. Puis ses yeux se reportèrent sur son oncle, dont l'air décontenancé révélait toutes les terreurs.

Cette visite nous fut pénible à tous : à la jeune fille, qui savait bien que sa vie était en danger; à sir Charles, qui essayait en vain de dissimuler son trouble; et à la femme de confiance, qui depuis long-tems vivait dans l'intimité de la famille, et qui aimait beaucoup Élisa. Pendant près d'un quart d'heure, nous fûmes embarrassés de notre contenance. Enfin, apercevant un piano, j'adressai à la jeune fille quelques complimens sur son talent pour la musique; elle sourit en m'entendant parler ainsi, et son sourire était mêlé de dédain; elle avait l'air de dire : « Vous jouez un rôle, et je m'en aperçois. » J'osai continuer à parler du même sujet, et je la priai de jouer une sonate de Beethoven, qu'elle exécuta avec beaucoup de goût et de talent. L'oncle se retira, et me laissa seul avec Élisa et la femme de confiance. Mon examen et mes observations ne firent que me confirmer dans l'opinion que j'avais déjà

formée : ce pouls rapide et irrégulier, cette respiration embarrassée et ardente, trahissaient déjà les progrès de l'ange funèbre qui frappait de ses ailes de mort le front pâle de la victime. Elle ne savait pas que toutes les réponses qu'elle me donnait signaient la sentence fatale. Pendant que d'un air d'indifférence et de nonchalance je m'efforçais de la rassurer, la conviction de sa perte infaillible s'affermissait dans mon esprit. Elle m'écoutait avec une crédulité apparente qui me faisait mal.

« Adieu, lui dis-je en la quittant; avec cette figure-là on a rarement besoin de médecin.

— Merci, merci, me dit-elle en plaçant sa main dans la mienne. Vous êtes bien bon de dissiper mes craintes; je vous en prie, allez chez mon oncle, et calmez-le, car il est très-inquiet. »

J'avais pensé que miss Herbert s'était laissé décevoir par mes paroles; mais il n'en était rien. A peine eus-je quitté la chambre, elle se retira, comme je l'ai appris depuis, dans un petit oratoire écarté, où elle pleura longtems. Elle m'avait deviné.

Mon devoir, envers sir Charles Herbert, était de lui dire la vérité, la cruelle verité tout entière. Je le trouvai debout dans son cabinet, tenant à la main son chapeau et ses gants, et prêt à me suivre jusqu'à la porte du parc.

« D'après tout ce que je viens de voir et d'entendre, lui dis-je, le devoir pénible de ma profession m'oblige de vous avertir que les premiers symptômes de la consomption pulmonaire se sont déclarés chez votre nièce. Sans doute, des soins médicaux, le changement de climat, peuvent éloigner le danger et retarder le jour funeste; mais, je le dis avec douleur et regret, la main de Dieu peut seule la sauver.

— Dieu miséricordieux! s'écria sir Charles, qui s'appuya pendant quelques minutes, sans parler, sans remuer, sur la grille du parc.

— Mais j'ai oublié de vous dire, s'écria-t-il tout-à-coup et comme par un souvenir subit, j'ai oublié de vous dire qu'Élisa a retrouvé son appétit. N'est-ce pas un symptôme heureux? dites, docteur; répondez! répondez-moi! »

Ma réponse fut cruelle, et produisit sur lui l'impression la plus profonde. Je lui dis que tous les poitrinaires, attaqués mortellement, retrouvaient leur appétit peu de tems avant la mort.

Alors ce malheureux homme, dont toute l'existence s'était transportée pour ainsi dire dans celle de sa nièce, se livra sans réserve à un désespoir affreux.

« Il faut donc que cet ange meure! s'écriait-il, il le faut! Quoi! docteur, ma fortune entière ne la rachèterait pas? Venez chez moi, logez-y, disposez de tout, mais sauvez-la, rendez-la-moi. Si c'est en Italie, si c'est en France qu'il faut la conduire, je suis prêt : car, voyez-vous, c'est ma vie que sa vie, et quand elle ne sera plus, que ferai-je au monde?...

— Calmez-vous, repris-je, surtout en sa présence: vous hâteriez sa mort.

— Ah! docteur, c'est une ironie, une ironie bien amère! Comment voulez-vous que je la regarde? elle ne vit plus, elle est déjà sous le linceul! »

Le lendemain j'eus une nouvelle entrevue avec miss Herbert, entrevue à-la-fois plus intéressante et plus pénible que la première. La pauvre enfant analysa ce qu'elle ressentait avec une sagacité remarquable. C'était, disait-elle, un vide intérieur, la vie qui semblait lui manquer et la fuir, un malaise sourd et secret, un besoin continuel

de se soulager par une expectoration fréquente, à laquelle, hélas! le sang venait se mêler. Enfin, c'était la phthisie tout entière.

« Combien de tems croyez-vous que j'aie à vivre encore? me demanda-t-elle d'une voix très-faible?

— Au nom du ciel, lui dis-je, jamais de pareilles questions! elles sont insensées, elles sont inutiles!

— Souffrirai-je beaucoup?

— Non, je ne le pense pas, quant à présent, ajoutai-je en appuyant sur ces derniers mots, et un climat plus doux peut encore vous être très-utile. »

Le corps faible de la jeune fille tremblait à ces paroles, et sa tête, qui s'agitait, semblait me dire qu'elle ne croyait plus à mes promesses.

« Pauvre oncle! s'écriait-elle; pauvre Williams! »

Elle tomba évanouie entre les bras de ses domestiques. Sir Charles, doué d'un tempérament irritable et auquel les contrariétés de la vie n'avaient jamais appris la patience, entra tout-à-coup, et sa douleur se manifesta par des accès de colère. Homme bien élevé et de manières élégantes, on l'entendit proférer les malédictions les plus horribles. On le vit charger de coups ses laquais, et sacrifier tout ce qui l'entourait à cette irritation violente par laquelle il était dominé. Quand je lui représentais l'inutilité et la folie de sa conduite, c'était sur moi que tombaient ses injures, sur la médecine et les médecins qu'il déversait ses anathèmes.

« Est-ce que vous croyez que je plaisante, docteur? et vous-même, riez-vous, ou prétendez-vous m'insulter? Quoi! elle meurt pied-à-pied, par lambeaux, sous mes yeux, et vous voulez que je sois tranquille? Non, je suis fou! je suis fou de douleur! Damnation sur les ames froides et sur les hommes sans cœur! »

Bientôt j'eus deux malades à soigner au lieu d'un, et je craignis que la folie ne s'emparât du vieillard. C'était un de ces esprits ardens et mélancoliques qui ne reçoivent qu'une idée à-la-fois, et qui s'y livrent sans réserve. Les efforts qu'il fit pour concentrer et dissimuler les émotions violentes auxquelles il était en proie lui donnèrent une fièvre interne qui le retint au lit pendant longtems.

Lorsque le docteur Baillie, qui a fait des affections phthisiques une étude particulière, eut échappé à la maladie dangereuse qui avait menacé sa vie, j'allai le consulter, et je le conduisis auprès de miss Herbert. Nous la trouvâmes sur son lit, à demi déshabillée, la main droite étendue sur ses yeux fermés, et tenant de la main gauche un petit ruban noir auquel était suspendu un médaillon qui renfermait une mèche de cheveux du capitaine. Elle se souleva lentement à notre aspect, et donna son bras au docteur Baillie. Ce dernier resta quelque tems en silence, et sortit de la chambre, après avoir adressé à la jeune fille quelques paroles consolatrices dont le sens ne m'était que trop bien connu. L'oncle fit un geste véhément quand il nous aperçut, et se levant de la chaise longue sur laquelle il était couché, il se tint debout devant la cheminée, sans oser nous adresser un mot. L'expression de ses yeux hagards était effrayante.

« Sir Charles, lui dit mon confrère, les prédictions du docteur *** se réaliseront, je crois; l'automne qui s'avance, et l'insalubrité du climat anglais pendant cette saison, menacent les jours de la malade. De toutes les variétés de la phthisie, la plus redoutable pourrait l'atteindre et l'enlever si elle ne changeait de température. Allez en Italie avec elle; c'est le seul moyen possible de détourner le coup qui la menace. »

En effet, trois semaines après, toute la famille était à Naples . . . .

. . . .

Peu de jours avant ce départ, je venais de rentrer chez moi très-fatigué et j'allais me coucher, quand le tintement prolongé de la sonnette de nuit se fit entendre, et un domestique en livrée, conduit par mon valet-de-chambre, précéda d'une ou deux secondes à peine l'entrée d'un jeune homme qui se précipita dans ma chambre à coucher. Il était en habit de voyage; sa figure était pâle, son œil terne et cave, sa voix émue et sombre. C'était le capitaine Fitz-Williams, qui avait passé quelques semaines en Écosse, chez un de ses parens, et qui avait appris tout-à-coup la situation de miss Herbert. Je ne négligeai aucune des ressources auxquelles les médecins ont recours pour le calmer et lui rendre l'espoir.

Je ne puis dire combien j'avais l'ame touchée.

« Allons, dit-il, je vois ce qu'il en est; elle et moi nous sommes condamnés. Pourquoi ai-je vu miss Herbert? pourquoi l'ai-je entendue jamais? »

Ces gens qui se disent philosophes et qui couvrent ainsi d'un beau titre leur existence imparfaite; les hommes blasés dont le monde regorge et qui ne conçoivent de peines ou de jouissances que la privation ou la liberté illimitée de leurs plaisirs sensuels; ceux-là même n'eussent pas osé prêcher au pauvre capitaine leur théorie d'égoïsme; ils eussent été saisis d'angoisses en se tenant près du lit douloureux qui la renfermait. Ce n'est pas une maladie comme une autre, c'est la mort elle-même debout auprès de la victime, et, comme ce personnage du Dante envahissant sa proie par degrés; c'est surtout la certitude et le progrès lent du fléau qui rendent sa présence plus hideuse que celle de toutes les maladies auxquelles on a,

si ce n'est l'espoir, du moins la possibilité vague d'arracher la victime qu'elles menacent.

Le capitaine quitta le service, suivit, en Italie, sa fiancée, et y resta avec elle jusqu'au mois de juillet. Le délicieux climat de Naples sembla ranimer quelque tems, dans le sein de la jeune fille, le feu de la vie, et, trompés par cet espoir fugitif que la phthisie fait toujours briller à un horizon lointain, l'oncle et Fitz-Williams crurent pendant quelque tems qu'ils pourraient la conserver. Ainsi qu'il arrive, leur affection devenait plus vive et plus forte à mesure que l'objet de cette affection approchait du terme fatal. Enfin, Élisa manifesta le désir de retourner en Angleterre; elle ne voulait pas, disait-elle, mourir ailleurs que dans son pays, être ensevelie ailleurs que près de sa mère.

Je la revis alors, ce n'était plus la même personne; cette fleur délicate que j'avais vu s'épanouir était là devant moi, brisée, froissée, abattue; vous eussiez dit un de ces beaux lis qui, le soir, se balancent sur leur tige flexible, et qui, le matin, quand l'orage a secoué leurs corolles et déchiré leurs feuilles, gisent tristement sur la terre. Dans le même salon où je l'avais aperçue pour la première fois, elle était assise, ou plutôt couchée, sur une ottomane en face de la grande fenêtre gothique dont j'ai déjà parlé. Lorsque j'entrai, les personnes qui étaient présentes m'avertirent par un geste significatif que miss Herbert était endormie; j'effleurai à peine le parquet, de peur de troubler son repos, et je m'arrêtai enfin devant la jeune fille. Ah! combien sa maigreur et sa pâleur faisaient peine à voir! c'était une ombre. On l'avait enveloppée d'un grand schall des Indes pour la descendre plus facilement de sa chambre à coucher; sa simple robe de mousseline blanche brillait sur le fond noir et les palmes rouges du cachemire.

Ses pieds amaigris et ses petites jambes déliées disparaissaient sous le satin et la soie, qui n'en dessinaient plus les formes; chaque jour lui avait enlevé quelques débris de l'ancien embonpoint qui caractérise la santé. Il était difficile de croire que cette jeune fille vivait; qu'il y avait encore du sang et des muscles sous cette peau transparente; vous l'eussiez prise pour le symbole du sommeil d'un Ange, pour une délicate sculpture du ciseau de Canova. De longues manchettes noires, dans lesquelles ses petits bras flottaient, rendaient plus brillante encore la blancheur de sa peau. Sa taille, serrée par un ruban bleu-de-ciel, semblait appartenir à une jeune fille de dix ans plutôt qu'à une personne de l'âge d'Élisa. Aucun mouvement : on eût placé une feuille de rose sur les lèvres de la malade, que cette feuille n'aurait pas frémi. Les chairs, en se retirant, avaient laissé à découvert la symétrie et la régularité naturelle de ses traits délicats : c'était presque un squelette; mais un reste de beauté exquise rayonnait encore sur ce demi cadavre. Oh! c'était une chose affreuse à voir! Et le vieil oncle, dont la tête était nue, dont le front déjà blanchi avait perdu tous ses cheveux depuis l'époque où sa nièce avait été condamnée, essuyait avec un mouchoir de batiste, qu'il promenait sur la figure d'Élisa, les gouttes de sueur froide qui coulaient de ses tempes creusées et de son front jauni.

Cependant elle leva les yeux, tourna la tête, et, me voyant assis auprès d'elle, me tendit sa main en souriant tristement.

« Suis-je bien changée, docteur? » me dit-elle d'une voix si faible, que je saisissais à peine les paroles qu'elle prononçait.

— Je vois avec chagrin, lui répondis-je, que vous êtes faible et amaigrie.

— Et mon pauvre oncle, s'écria-t-elle, n'est-il pas bien changé aussi ? »

Puis elle étendit de son côté son petit bras blanc, qu'elle semblait avoir peine à supporter ; elle ne put atteindre jusqu'à lui : le vieillard se leva et couvrit de baisers le front de sa nièce.

« O ménagez-moi, ménagez-moi, dit-elle, votre tendresse me tue. »

Alors elle se leva, et, retrouvant toute sa force dans une émotion subite, elle quitta la chambre en fondant en larmes.

Tous ces détails, dont la monotonie, je le crains du moins, fatiguera le lecteur, composent le fond de cette tragédie domestique, sujet banal de conversations indifférentes, et qui se nomme *une maladie*. Déja le pouls ne battait plus ; déjà les artères semblaient paralysées ; déjà le froid de la mort était entré dans ses veines si jeunes. Eh bien ! le vieillard espérait encore. Un peu plus d'éclat dans le regard, un peu plus de fraîcheur dans le teint, suffisaient pour ranimer cette foi aveugle dans l'avenir, que les parens ne veulent jamais perdre et qu'il était impossible de détruire.

Je me rappelle surtout une soirée qui m'intéressa si vivement et si tristement que je ne peux résister au désir d'en retracer le souvenir dans ces pages. On sait quel est le caractère spécial de la musique de Mozart, et surtout de sa musique sacrée. C'est quelque chose d'intellectuel qui ne s'adresse point aux sens, mais à l'ame, et qui fait vibrer les cordes les plus intimes et les plus délicates de nos sentimens religieux ; quelque chose de solennel, de tendre, de profond, de sublime. Personne n'exécutait cette musique avec un sentiment plus juste et plus exquis qu'Élisa ; en effet, ces accords suaves, mais non volup-

tueux, semblaient être en harmonie avec l'ame de la jeune fille, et correspondre avec ses penchans.

« Allons, lui dit son oncle, Élisa, mon enfant, jouenous cette belle messe de Mozart que tu répétais hier au soir. Docteur, vous le voulez bien, n'est-ce pas? c'est le seul plaisir qui me soit resté. »

En effet, Élisa se mit au piano. Jamais je n'ai apprécié le génie de Mozart plus complétement que ce soir-là. Comme ses douces et solennelles mélodies tombaient sur mon cœur, caressaient mon oreille, et faisaient jaillir les larmes de mes yeux! comme ce sentiment douloureux et céleste que Mozart a imprimé à tous ses œuvres religieux se faisait profondément et vivement sentir! comme cette belle et grandiose harmonie devenait sublime sous les doigts de l'ange mourant que je contemplais avec douleur! Je pleurai, je l'avoue, et miss Herbert s'en aperçut.

« C'est une musique déchirante, n'est-ce pas, docteur? me dit-elle.»

L'oncle, dominé par son émotion, fut obligé de se retirer.

« Quand on me déposera dans le tombeau, dit Élisa, je voudrais que cette musique fût exécutée sur l'orgue... Il l'aimait aussi... lui! »

Elle soupira, et de l'extrémité opposée de la chambre, un autre soupir profond s'éleva comme un écho; c'était sir Charles, qui venait de rentrer, et qui, la figure couverte de son mouchoir, essayait en vain de réprimer son émotion. . . . .

. . . .

A quoi bon prolonger le douloureux récit de cette agonie! Chaque jour la maigreur d'Élisa et sa pâleur révélèrent un nouveau progrès du mal qui la dévorait. Le capitaine Fitz-Williams, qu'une fièvre cérébrale avait retenu

à Milan, revint trop tard, hélas! et ne retrouva plus que le débris inanimé de celle qu'il aimait. J'avais assisté au dernier moment de la jeune fille, dont l'imagination s'était exaltée, dont l'esprit s'était animé d'une flamme poétique pendant le délire de la fièvre qui s'empara d'elle. Morte, elle entraîna dans la tombe et le vieillard et le jeune homme. Puisse le souvenir que je lui consacre ici exciter quelques sympathies! puisse ce triste drame sans situations et sans mouvemens, cette peinture fidèle de scènes qui, dans la vie réelle, se sont si souvent reproduites, et ont brisé tant de cœurs affectueux, ne pas rebuter le lecteur!

(*Blackwood's Magazine.*)

Miscellanées.

LES CHASSEURS

ET

LES PROPRIÉTAIRES DE CHASSES.

Le gibier est-il une propriété réelle ? Oui, répondra le propriétaire qui élève du gibier et qui sait tout ce qu'il lui coûte. Non certes, vous diront au contraire les braconniers de profession et le gentilhomme qui fait ce métier par fantaisie, braconnier amateur. En général on est tenté de croire que l'animal des bois et l'oiseau des forêts appartiennent à tout le monde. Pourquoi le propriétaire du sol prétendrait-il seul au droit de tuer ce pigeon ou ce faisan, que certes il n'a pas créés? De ce qu'un lièvre habite mes domaines et élève sa petite famille sous l'abri protecteur de mes genets, s'ensuit-il qu'il devienne non-seulement mon vassal et mon esclave, mais ma *chose*, et que vous méritiez une punition sévère si vous le tuez dans la plaine qui m'appartient?

Les lois anciennes de l'Angleterre, toutes aristocratiques et féodales, l'avaient jugé ainsi; leur rigueur contre les braconniers allait jusqu'à l'atrocité. Non-seulement elles frappaient des punitions les plus sévères tout homme convaincu d'avoir tué ou pris le gibier d'autrui, mais le châtiment devenait plus rigoureux encore si le gibier avait été vendu au marché par le coupable. La prison, le car-

can, l'exposition publique, les solitudes de Botany-Bay, menaçaient quiconque osait enfreindre ces décrets barbares. L'âge qui vit naître cette jurisprudence draconienne en explique la sévérité exagérée. Plaisir royal, la chasse avait droit à une protection spéciale; et l'homme de roture qui s'y livrait commettait le plus grand des crimes sociaux. Ne croyez pas qu'on voulût punir seulement un attentat à la propriété. Non; mais on châtiait l'audace de l'homme du peuple qui empiétait sur le domaine des *esbattemens* féodaux.

Il y a peu d'années, ces lois sévères et sans rapport avec nos mœurs, ont été abrogées. On les a remplacées par une autre jurisprudence qui, au lieu de punir le braconnier, le protége; qui, au lieu de conserver au propriétaire son gibier, le lui enlève. Naguère on voyait de pauvres malheureux traînés devant tous les tribunaux de l'Angleterre, subir des punitions cruelles sans rapport avec leurs délits. Aujourd'hui, sur cinquante braconniers que le juge-de-paix examine et dont le délit est évident, il n'en est aucun qu'il puisse condamner aux termes de la loi.

La loi émanait autrefois de l'aristocratie; aujourd'hui c'est la démocratie qui l'a dictée. Entre ces deux extrêmes, un bon législateur ne pourrait-il trouver le moyen terme, celui de la modération et de l'équité? Sous ce rapport, la propriété n'est plus protégée en Angleterre; les dépenses faites pour élever le gibier sont perdues. Comme c'est toujours au moyen de lacets et de piéges que les braconniers accomplissent leur vol; comme le gibier pris de cette manière se conserve beaucoup plus longtems que le gibier frappé d'un coup de feu; le gibier volé a l'avantage sur le marché. Une prime est donc accordée aux braconniers, qui se trouvent dans une position beaucoup plus avantageuse que le propriétaire, à moins que

ce dernier ne consente à devenir braconnier lui-même. Les races se détruisent, les dépenses faites pour les élever, non-seulement cessent d'être productives, mais ne servent qu'à encourager les délinquans.

Déjà les braconniers se réunissent en grandes troupes, envahissent les domaines des propriétaires ruraux, et résistent à main armée aux gardes-chasse qui ne sont ni en force ni en nombre. Les gardes-chasse, devenus inutiles, reçoivent leur congé. L'année dernière, six cents gardes-chasse ont été privés de leurs places, et l'état de braconnier, le seul qui fût en harmonie avec leurs habitudes, leur dernière ressource, est devenu leur asile.

Telle est la singulière situation de l'Angleterre, sous un point de vue dont peu de personnes s'occupent, et qui plus tard doit avoir d'étranges résultats. Les propriétaires se fatigueront d'entretenir et de conserver à grands frais une richesse que la loi permet au premier venu de dilapider; les plantations, consacrées exclusivement à la chasse, seront abandonnées ou détruites, et la terre, rendue fertile par les couches végétales qui l'auront améliorée, sera convertie en terrain de culture. Cherchons encore les conséquences plus lointaines de la législation nouvelle; la destruction des forêts entraînera la disette du bois, et les gens riches, privés du seul amusement qui les attire dans leurs domaines, au lieu de vivre sur leurs terres, les feront administrer par des fermiers et des intendans. Voyez combien l'Irlande et la France ont souffert par suite de ce système. Le paupérisme irlandais, devenu proverbial, n'a pas d'autres sources; et, parmi les causes efficientes et immédiates de la révolution française, il faut compter et placer en première ligne l'existence des grands seigneurs à la cour, loin de leurs châteaux qui se délabraient, loin de leurs terres peuplées de paysans affamés.

Que l'on ne dise pas que la grande chasse, la chasse au sanglier et au renard, se soutiendra. Le renard ne vit que de gibier, et le gibier une fois détruit, il disparaîtra lui-même ; la grande chasse doit s'évanouir avec lui.

Cet enchaînement de causes et d'effets peut sembler étrange aux personnes frivoles, qui ignorent combien une circonstance presque inaperçue et un détail en apparence méprisable, peuvent avoir de ramifications éloignées et d'influences secrètes. Quant à la prospérité future du pays, l'excessive indulgence des lois sur le braconnage compromet plusieurs intérêts, ainsi que nous l'avons prouvé. Mais cette question se représente encore en théorie : le gibier est-il une propriété ?

Je permets au cockney de Londres ou au badaud de Paris de résoudre négativement cette question. S'il connaît le gibier et s'il l'apprécie, c'est sur sa table, lorsque le cuisinier vient de l'apprêter selon la règle. Son érudition sait distinguer la chair du faisan de celle du dinde, et la saveur de la perdrix de celle du pigeon ; mais voilà tout. Quelle est la vie de ces animaux ? comment les élève-t-on ? quels sont leurs caprices et leur mode d'existence ? exigent-ils des dépenses et des soins, ou suffit-il de les parquer et de leur offrir un abri ? La plupart des habitans des villes et ceux qui regardent le gibier comme n'étant pas une propriété réelle, ne sauraient répondre à une seule de ces questions.

Apprenons-leur donc, puisqu'ils l'ignorent, qu'il n'est aucune propriété qui mérite ce titre mieux que le gibier. Le chien, que vous avez élevé et nourri, vous appartient assurément, et il a sa valeur. Le gibier coûte mille fois davantage ; pour s'en procurer, il faut planter des arbres sur de grandes étendues de terrain, ce qui exige de grandes mises de fonds, et ne donne de profit certain qu'à vos

descendans. Un propriétaire qui convertit en plantation une centaine d'acres de terre, perd par ce seul fait une centaine de livres sterling par année, pendant fort longtems, et plus de la moitié de cette somme lorsque l'émondage et les buissons lui rapportent un faible profit.

Le faisan, le lapin, la perdrix, coûtent beaucoup à élever. Si le faisan ne trouve pas sur vos terres une nourriture abondante, il vous quittera et se placera sous la protection de quelque propriétaire plus habile, qui lui donnera les espèces de grains qu'il préfère. Le faisan n'est après tout qu'une espèce de poule ou de coq à demi apprivoisé, qui perche sur un arbre au lieu de vivre dans un poulailler. Pendant les mois d'hiver, le faisan occasione une dépense très-considérable.

Si le lapin et le lièvre ne vivent pas de grains achetés par le propriétaire, ils se nourrissent d'une manière encore plus coûteuse pour lui, et font un dégât qu'il est obligé de payer. J'ai vu un propriétaire perdre le produit tout entier de dix-neuf acres de terrain dévastés par ces animaux. En donnant la même somme d'argent, il aurait acheté assez de lièvres et de lapins pour nourrir sa famille pendant dix années. En général, personne ne paie plus cher le gibier que celui qui l'élève ; si vous achetez au marché la tête de faisan trois schellings et six pences, celle que vous abattrez d'un coup de fusil, sur vos domaines, vous coûtera en définitive plus d'une guinée.

Quant au pigeon, on peut le considérer comme la propriété générale et indivise de tous les possesseurs de terrain; les pigeons volent d'un domaine à l'autre, se nourrissent de tout ce qu'ils trouvent et ne choisissent aucune résidence fixe ; mais ils n'en sont pas moins la propriété du maître qui les nourrit. Joignez à ces frais l'entretien fort dispendieux des gardes-chasse et des gardes-cham-

pêtres, celui des chiens et les droits payés pour le gouvernement : vous verrez à quelles dépenses entraîne le désir d'avoir du gibier sur ses terres. Ses ennemis naturels, les oiseaux de proie de diverses espèces, le hibou, l'orfraie, la corneille, le geai, la pie, le corbeau, le chat sauvage, la belette, la fouine, le blaireau, le détruiraient en peu de tems, si le garde-chasse ne leur faisait une guerre continue et fort coûteuse.

Difficile à élever, il l'est également à conserver et à protéger. Le braconnage, qui n'est après tout qu'un délit secondaire, un vol sans effraction et sans abus de confiance, est en outre encouragé par tous ceux qui, sans être propriétaires, veulent se procurer du gibier et le placer sur leur table. Tel honnête négociant retiré démoralisera tout une paroisse en offrant une prime au paysan qui lui apportera le plus beau chevreuil. Depuis que les nouvelles lois ont été rendues par le Parlement, cette prime est devenue beaucoup plus forte et cet encouragement plus considérable. Autrefois, pour adopter la profession de braconnier, il fallait avoir déjà été repris de justice, frappé de banqueroute, ou flétri de quelque manière. C'était un métier dangereux : on sortait la nuit, dans les plus mauvaises saisons; on aventurait un certain capital transformé en armes à feu, en piéges, etc.; enfin on s'exposait à des châtimens très-graves, et infligés sans pitié, sans scrupule, avec toute la rigueur de la loi.

Malgré ces obstacles et ces périls, le braconnage est devenu un art; mille ingénieuses inventions se sont successivement perfectionnées; aujourd'hui que le vol du gibier échappe à toutes les punitions, et que le braconnier, armé, enrégimenté, rompu à sa profession, maître de tous les secrets et de toute la tactique de son art, envahit les propriétés, non plus isolément, mais par bandes, cette situa-

tion offre assurément quelque chose de sérieux. Le lecteur ne trouvera pas ici, sans intérêt, le détail des principales recettes employées par les braconniers anglais.

Le faisan, qui se vend très-cher, et que, dans quelques années, on ne pourra se procurer à moins de deux ou trois guinées la pièce, est pour le braconnier l'objet d'une recherche attentive et assidue. Il le prend de différentes manières, mais surtout au moyen de lacets ou nœuds coulans ingénieusement disposés ; c'est ce qui s'appelle, en terme d'argot, *hingling*. Comme le faisan vole peu et qu'il aime à raser le sol en courant comme la poule, le sentier qu'il parcourt ordinairement offre une trace facile à reconnaître ; le braconnier s'en assure, et suspend à des fils de fer placés de distance en distance des nœuds coulans qui se trouvent à quatre pouces environ du sol. Lorsque le faisan court, son cou s'engage dans un de ces nœuds coulans qui l'étrangle à mesure qu'il avance ; le braconnier revient le soir et ramasse toutes ses victimes. Mais voici une méthode plus ingénieuse encore et qui se pratique tous les jours avec beaucoup de succès.

Le faisan mâle est aussi guerrier de sa nature que le coq ; il se bat à outrance et ne cède jamais qu'au dernier soupir. Quand le braconnier s'est assuré des *remises* (1) où le gibier se retire la nuit, il choisit un emplacement libre qui puisse servir d'arène à un combat. Puis il choisit un bon coq de bataille qu'il arme d'éperons d'acier et qu'il jette ainsi armé dans le cirque. Le braconnier se cache, le coq guerrier chante et appelle son ennemi au combat ; aussitôt le faisan lui répond et vient lui disputer la place ; quelles que soient sa valeur et sa force, il succombe en peu d'instans. Les éperons dont la nature l'a doué, sont

(1) *Cover.*

des armes trop inégales pour lutter avec avantage contre les lames aiguës de son adversaire. Le pauvre faisan une fois égorgé, le coq chante sa victoire, et un second faisan se présente dans la lice ; il tombe à son tour. Quelquefois huit ou neuf faisans périssent ainsi dans un seul jour.

On prend encore les faisans la nuit en brûlant du soufre au-dessous des branches sur lesquelles ils perchent et s'endorment. Vous les apercevez, au milieu de l'obscurité la plus profonde, comme de petites boules noires qui se détachent sur le fond du ciel. Quand la nuit est sombre et orageuse, on peut en tuer à coups de fusil, sans que les faisans, leurs voisins, étourdis par le bruit du vent et des orages, s'enfuient effrayés par les premières détonnations. Mais les braconniers les plus experts se munissent d'un fusil à vent, qui ne coûte guère aujourd'hui que trois ou quatre livres sterling (75 ou 100 fr.) ; au moyen de cette arme, on détruit aisément une couvée de faisans en peu d'heures et sans bruit. Ordinairement le braconnier porte son fusil à vent comme une canne, et garde la pompe et le reste de l'appareil dans sa poche.

Les perdrix sont en butte à une poursuite non moins acharnée. Un vol de perdrix est souvent pris d'un seul coup de filet. Deux ou trois jours avant le mois de septembre, les champs se trouvent couverts de filets ; ce qui reste de la population des perdrix tombe ensuite sous le plomb des braconniers. Qu'un garde-chasse réveillé en sursaut se précipite sur leurs pas, le maraudeur s'enfuit avec une vitesse et une adresse que l'habitude lui rend faciles.

Le braconnier méprise et dédaigne ordinairement le lapin, qu'il ramasse toutefois lorsque cet animal est tombé dans le piége destiné pour le lièvre. On prend le lièvre de mille façons ; souvent, au risque d'être découvert, on le

vise à coups de fusil. Une espèce particulière de chien (*les lurehere*) est accoutumée à leur courir sus, et les manque rarement. On les tue d'un coup de pierre, lorsqu'ils sont assis, les yeux à demi fermés. La méthode la plus commune et la plus productive est celle de prendre *les lièvres à la porte* (*gate-ing*). Dès que le soir vient, le braconnier place son filet à la barrière du champ, et envoie son *lurehere* en reconnaissance. Il est bon d'apprendre au lecteur ce que c'est que le *lurehere*. C'était d'abord une espèce de chien de demi-sang, produit de l'alliance du chien-couchant et du lévrier. Maintenant, les qualités qui appartenaient autrefois, et spécialement aux *lureheres*, sont l'apanage de presque toutes les bonnes races de chiens. On trouve partout dans nos provinces des *lureheres* assez habiles et assez actifs pour faire la chasse pour eux-mêmes, et sans que l'homme les conduise. J'ai eu deux chiens, un épagneul et un lévrier, qui, toutes les fois qu'il faisait beau tems, se mettaient ensemble en route. L'un faisait lever le gibier, l'autre le prenait et le tuait. Un faisan, harcelé par le lévrier, s'élança un jour pour échapper à son ennemi; d'un seul bond l'épagneul le saisit en l'air, le prit au vol, dans toute l'acception du terme, et le rapporta au logis. Ce sont précisément ces *lureheres*, devenus aujourd'hui si communs qui balaient tout un champ, et forcent les lièvres fugitifs à venir s'entasser dans le filet qui les attend.

On voit combien il est devenu facile de dévaliser la propriété de l'homme qui a élevé du gibier pour ses menus plaisirs. Nos lois actuelles ajoutent encore à cette facilité. Muni d'un permis de chasse, vous pénétrez dans le domaine que vous choisissez, vous le dépeuplez à loisir, et pour ce premier méfait, la loi ordonne que vous serez seulement admonesté. Ce n'est qu'à la seconde offense que

vous êtes passible d'un châtiment. On a prétendu fort ridiculement que le chasseur pouvait se tromper et empiéter sur la propriété d'autrui. Mais en Angleterre surtout, les propriétés sont si soigneusement encloses; les barrières et les haies sont si multipliées, qu'il est impossible de ne jamais confondre un domaine privé avec un terrain vague ou avec la grande route. Le chien dont le braconnier s'est servi sur le terrain d'un autre, ne devrait plus lui appartenir. La plupart de ces animaux coûtent cinq ou six guinées au commencement de la saison, et les gentils-hommes voleurs qui font ce métier, y regarderaient de plus près.

Le parlement, cèdant à un sentiment d'humanité, a déclaré que les chausse-trappes étaient illégales ainsi que les pistolets à ressorts, placés dans les piéges. On a cessé d'employer ces moyens, et qu'est-il arrivé? C'est que les braconniers, devenus plus hardis, ont été fréquemment en coalition avec les gardes-chasses, et pour épargner les blessures dont quelques jambes étaient victimes, on a encouragé des combats véritables, et des meurtres sanglans. Ainsi se trompe toujours la fausse humanité qui en cherchant à corriger un mal, produit des maux beaucoup plus grands.

Les fusils à ressorts eux-mêmes placés dans un piége, effraient peu le vieux braconnier. Dès qu'il sait ou qu'il suppose qu'on a placé dans tel endroit sur son passage un fusil à ressorts, il ne s'alarme pas; il marche le bout de son fusil en avant, en ayant soin de le tenir dans une position oblique, à trois ou quatre pouces de terre. Quand le canon du fusil vient à froisser le fil d'archal qui est attaché à la détente, le bruit que ce mouvement cause avertit le braconnier, qui s'agenouille, suit avec la main le fil d'archal jusqu'à la détente, et se trouve maître du fusil. Tantôt, il enlève l'amorce, ou ôte la charge; tantôt il s'em-

pare de l'arme elle-même, ou la tourne de manière à ce que les balles aillent frapper le garde-chasse quand il s'approchera

Les chausse-trappes qui, dit-on, sont une arme perfide et cachée, et que l'humanité réprouve, sont les seuls instrumens que le braconnier redoute. Ne croyez pas qu'il s'aventure jamais dans un domaine semé de chausse-trappes, ou s'il y met le pied, son inquiétude, son anxiété sont telles, qu'il est incapable de chasser, et se hâte de fuir la, gibecière vide. Si, par un moyen quel qu'il soit, on peut prévenir un délit, et par conséquent le soustraire au châtiment qui le menace, ce moyen, quelque barbare qu'il puisse sembler, est réellement philantropique.

Telles sont nos observations sur la situation actuelle de la chasse en Angleterre; il exerce plus d'influence qu'on ne pense sur le peuple des campagnes, qu'il habitue à prendre les armes, à s'en servir avec adresse, et à braver la loi. Rien de ce que font les législateurs n'est inutile ou oiseux; leur moindre décret fait vibrer toute la machine sociale.

(*Metropolitan.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Travaux architectoniques des chenilles. — L'homme tire vanité de son adresse, et se vante de consacrer à son usage toutes les substances de la nature : les chenilles en font autant que lui. Une espèce de chenille s'insinue dans la graine du saule, qui s'entoure, comme on ne l'ignore pas, d'un duvet cotonneux ; sous cette enveloppe, elle semble protégée par un manchon. Si le vent détache la graine et la fait flotter sur le ruisseau voisin, la chenille vogue sans danger dans la coque légère qui lui sert d'asile. On ne se doute guère que les *Teignes*, effroi des ménagères, ennemies redoutables de nos étoffes, soient de très-habiles tailleurs. Si nous observons les procédés et la vie de la *Tinea pellionea*, de la *Tinea vestianella*, de la *Tinea destructrix*, nous les verrons couper le drap, la peau ou la fourrure sur lesquelles ces insectes se trouvent ; détacher de petits fragmens qu'ils recousent ensuite à la pièce d'étoffe sur laquelle ils travaillent ; élargir leur cage, lorsque la nécessité l'exige ; la fermer, la réparer et enfin l'ouvrir, au moment où le ver, devenu mouche, veut prendre la fuite. Les *Tineidæ* vont plus loin encore. Elles enlèvent délicatement l'épiderme qui borde une feuille, la roulent autour de leurs corps, l'assujétissent au moyen de leur soie, et, protégées par cette tente mobile, elles se promènent sur l'arbre qui est leur univers.

Le procédé d'une autre chenille est plus compliqué.

Elle découpe un petit morceau de feuille, qui se détache et reste suspendue en l'air comme un drapeau, puis, avec ce fragment, elle fabrique un petit cornet qu'elle accroche à la partie intacte de la feuille. La *Tortrix chlorana* s'empare des feuilles minces, aigues, flexibles de l'osier, les entoure de filamens glutineux, compose ainsi une colonne cannelée très-exacte et très-gracieuse et s'enferme dans ce pavillon. La *Notodonta zigzag,* insecte dont les anneaux bizarres ressemblent aux corselets vides et aux brassards d'un vieux trophée, attire à elle plusieurs feuilles qu'elle arrange fort adroitement pour s'y loger. Toutes ces précautions de la chenille, insecte sans défense, ont pour but de protéger le nid contre les mouches et les oiseaux qui le convoitent. En dépit de ce travail, il arrive souvent que les déprédateurs dévorent les œufs de la chenille. J'ai vu une grosse mouche percer et ouvrir, avec sa tarière, la cellule ronde formée par une chenille, déposer ses œufs dans le cocon même, puis s'envoler. Le rameau que je détachai soigneusement fut placé sous un vase : quand les œufs de la mouche usurpatrice vinrent à éclore, les petits dévorèrent tout ce qui les entourait, essayèrent leurs ailes et prirent l'essor.

Les nids dont nous venons de parler sont adhérens à l'arbre; d'autres sont faits de feuillages que l'insecte détache. L'*Hydrocampa potamogeton,* observée par Réaumur, coupe un fragment ovale du potamogeton qu'elle habite; ce fragment qu'elle rattache au revers d'une feuille de la plante aquatique, devient la cellule de l'insecte; cellule qui n'est jamais inondée, quoiqu'elle se trouve au-dessous du niveau de l'eau. En étudiant les insectes et leur architecture, vous trouverez des tentes aériennes, des berceaux aquatiques, des huttes érigées avec les brins du houx et du genêt; des chaumières de mousse; œuvres de

la *Bryophila perla*, de l'*Acronycta euphrasiæ*, de la *Pontia rapæ*, petites chenilles qui n'ont pour s'aider dans leur vie passagère et faible, ni doigts, ni antennes, ni mandibules puissantes, ni ailes, ni queue.

Dans l'ordre des *trichoptères*, les insectes moulent sur leur propre corps, une coquille oblongue, composée de feuilles, qu'ils arrangent comme le couvreur ses tuiles, ou de joncs, dont ils forment un étui, ou de crustacés qu'ils amassent autour d'eux, ou enfin de fragmens de plantes aquatiques agglutinés. Vous voyez quelquefois une chenille s'avancer couverte de toutes ces coquilles, la plupart habitées; et dont les propriétaires sont traînés par la chenille, captifs involontaires. Ailleurs, une tente destinée à voguer sur l'eau, ayant trop de pesanteur par elle-même, est balancée et soutenue par deux pailles creuses qui lui servent de scaphandre et l'empêchent d'être submergée. La grosse chenille, nommée *Cossus ligniperda*, creuse les arbres, y établit une longue galerie, se fait un nid pour l'hiver et mêle artistement la soie qui lui appartient en propre, avec les sciures du bois. L'*Ægeria asyliformis* s'introduit dans le tronc des peupliers et les perfore, en ayant soin de ne pas enlever l'écorce; vous ne croiriez jamais qu'un insecte est logé sous l'écorce intacte dont l'arbre est couvert. Cependant des populations de chenilles habitent les cavités qu'elles ont pratiquées dans le tronc. Quand on débite le bois du pin, qui est resté abattu, mais couvert de son écorce, on y trouve de nombreuses ramifications vermiculées, qui souvent empêchent d'employer le bois ainsi perforé. C'est l'œuvre du *Callidium violaceum*, dont la larve déposée par sa mère sous l'écorce de l'arbre, s'y fraie mille sentiers tortueux. On aurait peine à croire qu'un si petit insecte pût détruire un arbre dix mille fois plus gros que lui; rien de plus vrai cependant. La bouche du *Callidium*

est garnie de deux sections coniques, divisées longitudinalement, et qui, appliquant l'une sur l'autre leur surface plane, broient le bois comme entre deux meules de moulin ; mais pour la régularité, l'adresse, la propreté du travail, aucune chenille n'égale la *Pyralis strigulalis*. Elle s'est établie sur un rameau de chêne, près de la naissance d'une petite branche : de là, elle étend son corps et va chercher sur l'écorce la plus voisine des fragmens longitudinaux, qu'elle pose comme des écailles, les uns sur les autres, et qu'elle cimente solidement ; l'espace couvert de ces écailles ressemble à une paire d'ailes repliées ; ce travail achevé, l'ouvrière rapproche d'abord les deux côtés les plus larges de cette pyramide arrondie par la base, puis la partie centrale et enfin la pointe. Si le but de l'insecte, en formant cet édifice, est d'échapper à tous les yeux, il ne pouvait trouver de cachette plus mystérieuse. Le nid, composé des mêmes matériaux que l'arbre, est absolument de la même couleur, et rien ne peut trahir la présence de l'animal qui s'y tapit.

C'est dans le même but qu'un grand nombre de chenilles s'ensevelissent sous la terre. Il est presque impossible de découvrir, par exemple, la larve de l'*Acherontia atropos*. Quand on parvient à découvrir ces retraites si soigneusement cachées, on s'étonne de l'adresse qui a présidé à leur structure. Elles se composent non-seulement d'une boite tapissée de soie ; mais d'un couvercle dont la charnière est faite avec cette soie. C'est ainsi que sont bâties les cellules de la *Cucullia scrophularia* et de l'*Hepialus humuli*, véritables chenilles maçonnes. L'*Ephemera* crible de ses trous ovoïdes la terre amollie des rivages qu'elle fréquente ; dans ce séjour que l'eau remplit, elle échappe aisément aux poissons qui la poursuivent.

On a essayé d'employer la soie du *Catocala sponsa*

et celle du *Saturnia pavonia*; mais ces tentatives ont eu peu de succès. La *Saturnia pavonia*, le paon des insectes, si remarquable par l'éclat et la beauté, bâtit son cocon en forme de flacon, mais avec un goulot extrêmement pointu, et composé de fils de soie agglutinés et pointus comme des aiguilles : précaution ingénieuse contre les déprédateurs. Au-dessous de ce toit aigu, se trouve un dôme ou une coupole ronde, seconde égide dont le ver à soie protège sa faiblesse. Comme les fils de soie qui composent cette pointe sont élastiques, et qu'ils peuvent s'entrouvrir; quand la chrysalide s'est transformée, elle n'a pas de peine à se frayer un passage entre ces barbes pointues qui n'offrent d'obstacles qu'aux ennemis de l'extérieur. A peine l'insecte est-il sorti, l'élasticité de ces pointes les referme aussitôt, et le cocon se trouve dans le même état qu'auparavant. Les cocons de la *Tortrix chloraria* et de la *Pyralis strigulalis* se font remarquer par la même élasticité d'une manière fort singulière; ces cocons se referment comme une tabatière à ressort, sans que l'on puisse apercevoir la moindre ouverture. La *Dasychira pudibonda* mêle à la soie qu'elle file les longs poils dont son corps est couvert. L'*Arctia villica*, qui reste peu de tems à l'état de chrysalide, n'a pas besoin d'un cocon très-solide; aussi se contente-t-elle de tresser fort légèrement quelques mailles de soie, tissu gracieux mais sans consistance. L'*Hypera rumicis*, très-petit insecte, bâtit sur une plante aquatique son petit globule soyeux. L'*Ophica vinlæ* mêle du bois et du sable à sa construction, qu'elle cimente très-fortement.

Plusieurs de ces insectes, à moins d'être renfermés dans un étroit espace, ne peuvent ou ne veulent pas filer leur toile. Le *Clisiocampa neustria* sécrète une liqueur jaunâtre et à-peu-près semblable à la fleur de soufre; elle mêle

cette substance à son tissu. L'*Eriogaster lanestris* ne fait entrer la soie dans le cocon que d'une manière très-secondaire : il s'entoure d'une espèce de plâtre grisâtre, qui forme autour de lui un œuf assez solide : quelques fils de soie, jetés çà-et-là, soutiennent l'édifice. Ce cocon, dont la dureté polie exclut l'air extérieur, est presque toujours percé de deux trous à travers lesquels la chenille respire. Beaucoup de chenilles, la *Vanessa urticæ*, par exemple, et la *Vacca jo*, se réunissent en colonies, et, jetant leurs filets sur plusieurs feuilles groupées, elle se créent ainsi des habitations communes. Pendant certaines années, toutes les haies sont couvertes de ces tribus, parmi lesquelles on distingue spécialement l'*Yponomenta padella* et la *Clisiocampa neustria*.

Les chenilles qui vivent en communauté, bâtissent des cloisons et des chambres comme les fourmis et les abeilles; la soie de ces cloisons et le toit de l'édifice, ont beaucoup plus de solidité que la soie des cocons formés par le ver-à-soie. La pulpe des feuilles, subissant dans l'estomac des insectes cette transformation, produit la soie forte, adhérente, qui appartient à ces espèces, et entre autres à la *Porhesia chrysorrhæa*. D'autres insectes de la même espèce et d'une variété différente, choisissent une petite feuille, la contournent, s'y logent, et suspendent à un rameau cette feuille détachée. Hardy, dans ses voyages au Mexique, parle d'une chenille papetière, dont la soie gommeuse acquiert tant de solidité et de consistance, que les petits sacs de soie où les insectes s'emprisonnent, résistent comme le carton à la main qui veut les déchirer : toutes les cimes de chêne en sont couvertes, dit-il, et vous diriez des grappes de raisin gigantesques, agitées par le vent. Tous les nids de ces chenilles qui vivent soumises à des lois communes, ont des ouvertures régulières qui li-

vrent passage aux insectes : quand la nuit tombe, quand la pluie contraint les chenilles à chercher un refuge dans leurs habitations, elles les regagnent sans jamais se tromper de route, à quelque distance qu'elles se trouvent de leur domicile. On ne peut être surpris de ce fait d'ailleurs bizarre, quand on réfléchit que ces chenilles laissent après elles, en se traînant sur la terre, une longue trace de soie, un long tapis sur lequel leurs camarades s'avancent à leur suite. Aussi, lorsque ces insectes sortent de leurs nids ou qu'ils y rentrent, est-ce un spectacle singulier de voir cette longue et solennelle procession.

Sciences Médicales.

Ossification musculaire. — Un médecin prussien, le docteur Hasse, vient de signaler à l'attention des praticiens un fait curieux qui se présente dans la région pectorale et dans le tendon du muscle deltoïde du côté gauche, chez un certain nombre de conscrits de l'armée prussienne. Cette lésion organique, connue sous le nom d'*os de l'exercice*, se reproduit assez fréquemment. Sur six cents conscrits, dont la moitié étaient au service depuis un an, et l'autre depuis six mois seulement, le docteur Hasse a observé dix-huit cas bien caractérisés. Les constitutions faibles ne paraissent pas plus sujettes que les autres à cette altération musculaire. Voici quel est le début et la marche de la maladie. Après quelques jours d'exercice, une petite rougeur, qui ne tarde pas à se développer en une tumeur douloureuse, se déclare sur la partie de l'épaule gauche éprouvée par le frottement du fusil. Si on la néglige, le muscle se couvre bientôt d'une foule d'autres tumeurs ou d'espèces de glandes, qui prennent peu de tems après la

solidité et la consistance d'un cartilage. Six semaines, ou même un mois après la première invasion du mal, les tumeurs dégénèrent en une masse solide et osseuse, dont la dimension est en raison du frottement de l'arme sur la peau. C'est alors que l'opération devient nécessaire. Les fragmens osseux que l'on extrait par incision, ont ordinairement de trois à cinq pouces de longueur sur deux de largeur. Le poids est d'une once environ, et leur surface irrégulière présente plusieurs degrés d'ossification. Sur quelques-uns de ces corps l'œil suit facilement le passage du sang et de la fibre musculaire à l'état de matière tendineuse, d'un côté, et de l'autre, de cartilage semé de parties véritablement osseuses, dont le tissu cellulaire est d'une parfaite régularité.

Sciences Chimiques.

Emploi du deutochloride de mercure, pour prévenir la pourriture sèche qui attaque les bois de charpente. — Les ravages causés par la pourriture sèche (*dry-rot*), maladie qui s'attaque aux bois les mieux choisis et les plus solides, qui les ronge et les dévore en secret, et parvient à les détruire en si peu de tems, ont fixé l'attention d'un grand nombre de chimistes, de médecins, de physiciens, qui tous ont proposé des remèdes différens, et assigné des causes diverses à cette maladie du bois, véritable gangrène contre laquelle l'art n'avait jusqu'ici découvert aucun topique satisfaisant. Selon les uns, la végétation des *fungus*, nés d'un reste d'humidité indestructible; selon d'autres, la seule putréfaction des sucs végétaux renfermés dans les plus profondes fibres de l'arbre, occasionaient cette maladie. A entendre ceux-ci, la source du mal résidait dans

l'*aubier,* plus riche en sucs végétaux que les autres couches ligneuses ; d'autres prétendaient au contraire que la corruption se cachait dans le cœur même du bois. Les systèmes de guérison n'étaient pas moins variés que les théories hasardées sur les causes premières de la maladie.

Bonaparte pensait que la coupe du bois ne devait avoir lieu que pendant les trois mois d'hiver, à l'époque où les forces végétales sont paralysées et endormies. Quelques naturalistes veulent que l'on enlève au bois sa première enveloppe, sa couche extérieure, dépositaire d'une fermentation active. Tour-à-tour on a essayé de prévenir le mal par la dessiccation, par l'immersion dans l'eau courante ou dans l'eau salée, par un enduit de substances oléagineuses : faux remèdes, palliatifs inutiles, auxquels la *pourriture sèche,* véritable peste, contagion incurable, a toujours résisté.

Dans la plupart de nos chantiers, les constructeurs ont adopté le procédé de la dessiccation par l'air atmosphérique, mais sans obtenir beaucoup de succès. Presque toujours la surface extérieure du bois est restée saine, pendant que la corruption s'emparant du cœur même, dévorait à loisir les parties centrales du bois. Ainsi, sous une apparence de vigueur et de force, un navire cachait souvent sa destruction commencée. Dans le cœur de chêne le plus solide, la fermentation secrète des sucs végétaux qui s'y trouvaient comprimés, faisait naître un véritable ulcère. Peu-à-peu le mal gagnait du terrain ; il s'étendait chaque jour, et finissait par atteindre toute la périphérie de l'arbre.

Détruire cette puissance, anéantir cette fermentation, tel était le problême à résoudre. En vain a-t-on essayé d'y parvenir par l'immersion du bois dans l'eau commune. Cette force vitale dont le développement cause la *pourri-*

ture sèche ou humide, a bravé tous les essais et leur a survécu. Quant à l'immersion dans l'eau salée, non-seulement elle expose le vaisseau à tomber en cendres, anéanti par la pourriture humide, mais elle rouille et ronge les ferremens, et compromet la santé de l'équipage.

Il y a quelques années, le célèbre sir *Humphrey Davy* chercha les moyens de conserver les insectes desséchés, sans qu'ils se moisissent et se réduisissent en poussière. Il raisonna d'après cet axiome irrécusable que : « C'est précisément le principe de vie qui devient l'instrument et le mobile de la désorganisation. » Au moyen du sublimé-corrosif, il parvint à détruire l'*albumen*, dernier principe vital qui subsiste dans les corps, après la mort même. Cette expérience une fois faite, il crut qu'il ne serait pas impossible de l'appliquer à la conservation des bois, et devina que le seul moyen de prévenir la *pourriture sèche*, était d'anéantir totalement les derniers fermens de végétation contenus dans le bois employé pour la charpente. Il jeta pour ainsi-dire au vent cette conjecture, qui ne fut recueillie par personne, et l'on ne songea plus à extirper le dernier élément de la vitalité des arbres, c'est-à-dire à les protéger et à les conserver contre la moisissure et la pourriture sèche, au moyen du *deutochloride de mercure*. Le procédé de sir *Davy*, véritable découverte, ne fut expérimenté par personne. C'est tout récemment que M. *Kyan*, distillateur de Londres, lequel, dit-on, n'avait jamais entendu parler de la découverte de sir *Humphrey*, s'avisa de son côté du même moyen proposé par le savant, et tenta, au moyen du *deutochloride de mercure*, plusieurs expériences qui réussirent complétement.

Dans les chantiers de Woolwich se trouve ce qu'on appelle le *Puits des Fungus*; c'est un caveau très-hu-

mide, où le gaz acide carbonique se développe avec une rapidité extrême : là, le bois tombe en pourriture peu de tems après qu'on l'y a déposé. Ce caveau est d'une très-grande ressource, non pour la conservation des bois, mais pour le repos des ministres. Depuis environ dix ans une foule de gens, qui prétendent guérir la *pourriture sèche*, encombrent les cartons du gouvernement de leurs traités et de leurs théories, sur les moyens de conserver les bois de charpente. Dès que l'un d'eux paraît, on le renvoie au *Puits des Fungus*. C'est une admirable invention, une pierre de touche efficace, qui ne tarde pas à réduire au silence tous les bâtisseurs de systèmes. Dans ce réceptacle commun, on jette les poutres vernissées, enduites, desséchées, selon la recette de chaque docteur. Au bout de très-peu de tems, tous ces échantillons si bien médicamentés moisissent et tombent en poussière. Nous avons nous-mêmes visité ce caveau délétère. Quand la trappe fut ouverte, une bougie que nous abaissâmes s'éteignit à six pouces au-dessous de sa surface. La combustion ne put s'opérer qu'une demi-heure après l'ouverture de la trappe.

M. *Kyan* et son deutochloride de mercure furent nécessairement soumis à l'épreuve du *Caveau des Fungus*. Des morceaux de bois de toutes les dimensions et de toute espèce (chêne, ormeau, sapin, frêne, etc.), préparés avec la solution de deutochloride de mercure, d'après le procédé de M. *Kyan*, ont été plongés dans le fatal abîme et livrés à l'action de ce gaz acide-carbonique, qui est pour le bois ce que l'acide prussique est pour l'homme. Après cinq années de séjour au milieu de tous ces bois vermoulus, ils n'offrirent pas le plus léger symptôme de putréfaction ou de décomposition. Des pièces de toile, des mor-

ceaux de calicot imprégnés de la même substance et jetés dans le trou fatal, résistèrent comme le bois à l'influence de ce caveau empoisonné.

Tout semble donc prouver que cette grande découverte est enfin accomplie, et que la conservation du bois de charpente pourra s'opérer facilement. Plusieurs questions restaient cependant à résoudre : l'action du tems et celle de l'atmosphère ne parviendront-elles pas à neutraliser la force du *deutochloride de mercure ?* Combien de tems cette vertu sera-t-elle efficace? Le sublimé-corrosif, qui est essentiellement un poison, ne se dégagera-t-il pas des fibres du bois qui le renferment, et se mêlant à l'air environnant, n'affectera-t-il pas d'une manière désastreuse la santé de l'équipage ?

On a fait différentes expériences chimiques destinées à résoudre ces problèmes; et, jusqu'à ce moment, les résultats ont été satisfaisans. M. *Kyan* a reconnu que le sublimé-corrosif, en se mêlant aux sucs végétaux qui proviennent de l'albumen, forme une troisième combinaison mixte, un *tertium quid,* tenant à-la-fois de l'une et de l'autre substances, mais qui n'a pas la dangereuse énergie du sublimé-corrosif. Des morceaux de toile et de calicot, trempés dans le deutochloride de mercure, ont été lavés ensuite dans l'eau; cette eau n'était point empoisonnée, et M. *Kyan* est resté convaincu que nulle vapeur délétère ne peut se développer du sein des substances préparées ainsi.

Nous l'avons dit, cette découverte est immense. La *pourriture sèche* désole notre marine, et cause des ravages dont l'étendue devient chaque jour plus effrayante. La marine anglaise comptait en janvier 1833 cinq cent soixante-quatorze vaisseaux armés. Il faut annuellement, pour mettre ces vaisseaux en état de tenir la mer, cent vingt-cinq millions de charges de bois. Aujourd'hui le

bois employé à la construction des navires ne dure pas plus de sept ou huit années terme moyen. Que la découverte de M. *Kyan* soit réelle et applicable, que cette panacée contre la pourriture sèche ne soit pas illusoire, il en résultera une économie de cinquante mille charges de bois par an. Citons un seul exemple qui frappera plus vivement l'imagination du lecteur, que tous les calculs possibles. *Le Benbow* fut construit en 1813; la pourriture sèche l'attaqua. Il fallut le réparer en 1818, à Portsmouth; et sans avoir jamais été en mer, il avait déjà coûté quarante cinq mille liv. st. (1,125,000 fr.) de réparations.

La pourriture sèche attaque aussi la charpente des édifices, spécialement de ceux que l'on ne chauffe pas habituellement. On a été forcé de démolir, il y a peu de tems, le palais de Kew et le rendez-vous de chasse du parc de Windsor, édifices de construction récente, et que cette maladie avait attaqués. Le dommage qu'elle cause dans tous les pays humides est incalculable, et nous pensons que si la découverte de M. Kyan peut vaincre les différentes épreuves auxquelles on la soumet encore, le palais et la chaumière en ressentiront également le bienfait.

Statistique.

De l'Instruction publique en Écosse, en Irlande et en Belgique. — Dans la 23e livraison de la 2e série (mai 1832), nous avons donné des rapprochemens très-curieux sur la situation de l'instruction publique en France, en Angleterre et aux États-Unis; dans le dernier Numéro, M. Saulnier a indiqué les obstacles qui empêchaient que l'instruction primaire prît, en France, un grand développement, et les moyens qu'on devait employer pour la rendre plus générale. Nous allons, dans cet article, résumer

quelques faits très-intéressans, relatifs à l'état actuel de l'instruction en Écosse, en Irlande et en Belgique.

Le gouvernement britannique ne s'occupe pas plus de l'instruction élémentaire, en Irlande et en Écosse, que dans les autres parties des Trois-Royaumes. Cependant, quoique livrées à leurs propres ressources, les paroisses de ces deux contrées font tous les ans de nouveaux efforts pour rendre l'instruction primaire accessible à toutes les classes. Les Irlandais ont, beaucoup plus que les Anglais, le goût de l'instruction. Les pauvres, à quelque classe qu'ils appartiennent, et quelle que soit leur religion, la recherchent pour leurs enfans. Mais les livres et les écoles ont été long-tems si rares dans ce pays, que des milliers d'enfans n'ont reçu d'autre enseignement que celui que leur donnaient des maîtres auxquels conviendrait fort bien le nom de péripatéticiens; en effet, c'est dans les cimetières qu'ils instruisaient leurs élèves. Ceux-ci n'avaient d'autre alphabet que les lettres des épitaphes; ils se servaient d'un morceau de craie au lieu de plume, et les pierres des tombeaux étaient leurs seuls cahiers de devoirs. C'est en Irlande aussi qu'on a vu plusieurs fois des hommes enseigner à lire à d'autres hommes, sous la seule condition que chacun d'eux en instruirait à son tour dix autres. De sorte que, sans la coopération du gouvernement, l'instruction s'est répandue dans plusieurs des districts les plus sauvages de cette malheureuse contrée. Voici quel était, en 1831, le nombre des écoles et des élèves qui les fréquentaient.

	ÉCOLES.	ÉCOLIERS.
Province de Ulster	3,897	148,764
Leinster	3,985	164,480
Munster	3,718	198,088
Connaught	2,032	78,461
TOTAL	13,632	587,693

En Écosse, des écoles ont été fondées, il y a plusieurs siècles; mais le gouvernement ne se mêle nullement de leur administration. Établies dans l'intérêt de la religion et de la réforme autant que dans celui de l'enseignement, elles ont conservé le caractère religieux qui leur fut d'abord imprimé.

Il serait difficile de donner une juste idée du zèle dont les pauvres y sont animés pour procurer à leurs enfans les avantages d'une bonne instruction primaire. C'est aux yeux de tous un devoir si essentiel, que des hommes fort obscurs et même vicieux, auraient honte et se feraient de vifs reproches de le négliger. Si l'on en excepte quelques coins reculés des montagnes, on trouverait difficilement, dans ce pays, quelqu'un qui ne sût pas lire et signer son nom. Dans la classe moyenne, il est rare qu'on ne reçoive pas une éducation classique; et on voit souvent des pauvres s'imposer des sacrifices, ou même se priver du nécessaire pour faire instruire leurs fils. Le chiffre des étudians qui fréquentaient les quatre universités d'Écosse, en 1832, corroborera ce que nous avançons.

DÉSIGNATION des universités.	ÉTUDIANS qui les fréquentaient.
St.-Andrews	180
Glasgow	609
Aberdeen	218
Édinbourg	2,020
TOTAL	3,027

Les instituteurs des écoles de paroisse forment, en Écosse, une classe d'hommes considérés, et qui méritent de l'être. Ils sont presque tous, de même que les membres du clergé de ce pays, sortis des plus humbles rangs de la société. Leur traitement était, en 1803, de 16 à 22 l. sterl.

par an (400 à 500 fr). Depuis, il a été porté de 20 à 35 liv. sterl. (500 à 762 fr). Ils ont en sus la jouissance d'une petite maison à laquelle est annexé un jardin d'environ un quart d'acre d'étendue; et les parens aisés leur paient en outre une redevance de 1 schelling 6 p. à 5 schel. par trimestre, suivant le degré d'enseignement qu'ils font donner à leurs enfans. En 1831, on comptait 1350 écoles de dimanche, fréquentées par 66,116 écoliers. Les documens nous manquent pour indiquer le chiffre des écoliers qui fréquentaient les écoles ordinaires.

Depuis la révolution de septembre 1830, l'instruction publique a fait peu de progrès en Belgique. Voici, d'après M. Vandermaelen, le nombre d'écoles qui existaient au 1er février 1832, et le nombre d'écoliers qui les fréquentaient.

		GARÇONS.	FILLES.
Écoles communales.	2,805.......	131,479	95,209
Écoles privées.....	2,582.......	67,055	61,679
	5,387.......	198,534	156,888
Total général.........		355,422	

Des Duels en Angleterre. — « Le duel, coutume violente léguée aux tems modernes par le moyen-âge, est trop bien enraciné dans nos habitudes pour qu'on puisse espérer de le voir bientôt disparaître sous l'influence des mœurs plus douces que la civilisation nous a faites. Dailleurs, si l'on met hors de cause les duélistes de profession, dont la lâche insolence se joue cruellement de la vie des hommes, il faut avouer que le duel est souvent le seul recours d'un homme d'honneur dans un certain nombre de circonstances graves; et, si l'on veut être juste, on

doit aussi rapporter à la crainte salutaire qu'il inspire, l'exquise politesse qui règne entre les gens du monde. Le duel, dans son principe et dans ses résultats généraux, n'est donc ni aussi odieux ni aussi funeste que le suppose une molle philantropie. S'il venait à disparaître complétement, on ne tarderait pas à le regretter, car on verrait à la révolution qui s'opérerait subitement dans le langage et les procédés sociaux, qu'un utile épouvantail aurait cessé de tenir en respect l'impertinence, la fatuité, et surtout la calomnie. » Ainsi, persuadé qu'une révolution ne peut pas s'opérer, et que cette coutume barbare est essentiellement utile, un officier anglais, souvent appelé comme second dans ces sortes d'affaires, et souvent consulté par les parties intéressées en raison de ses lumières acquises, a cru devoir rédiger un Formulaire du Duéliste que l'*United Service Journal* s'est empressé de publier. Nous livrons à nos lecteurs un résumé de ces singulières instructions, rédigées avec la précision d'une consigne, en formant le vœu sincère de les voir tomber en désuétude comme celles qui, en d'autres tems, réglaient les combats appelés *Jugemens de Dieu*.

« Quand un défi a été lancé et accepté, les deux adversaires choisissent un second. Ce choix une fois fait, l'affaire passe aux mains des seconds, et l'offenseur et l'offensé n'ont plus rien à débattre que sur le terrain.

» Les seconds fixent l'heure et le lieu de la rencontre, qui ne peuvent être changés du moment que les champions en ont reçu avis. Ce premier point une fois convenu, les seconds doivent se procurer chacun une paire de pistolets, et s'assurer du concours d'un chirurgien.

» Arrivés sur le terrain, ils ont à fixer la place de chaque adversaire, de manière que les accidens du sol, le vent et

le soleil, ne soient pas favorables à l'un des adversaires aux dépens de l'autre. Ils mesurent une ligne de douze pas, dont ils marquent avec précision les points extrêmes. Après avoir chargé les pistolets en présence l'un de l'autre, les témoins se séparent pour remettre chacun un pistolet au champion qu'ils représentent. Les adversaires se placent main droite contre main droite. Cela fait, les seconds vont se réunir sur le côté, à une distance égale des deux champions, sur un point qui serait le sommet d'un triangle isocèle, dont les deux autres angles aboutiraient aux combattans. L'un des seconds, après avoir jeté un coup-d'œil sur les adversaires, crie à haute voix : *garde à vous !* A ce signal, ceux-ci relèvent leur arme en répondant : *présent !* Le même second crie : *feu !* Si l'un des deux adversaires n'a pas déchargé son pistolet au mot de feu ! les seconds ont le droit de crier : *arrête !* et celui qui fera feu après ce cri, est responsable en justice des suites de l'événement.

» Quand l'offenseur, c'est-à-dire celui dont la conduite a provoqué le défi, ne répond pas au feu ou tire en l'air, ce fait est considéré comme un désaveu de l'offense, et le second de l'offensé doit se tenir pour satisfait, à moins que le défi n'ait été provoqué par un soufflet ou quelque autre voie de fait.

» Si aucune des parties n'est tuée ou assez grièvement blessée pour qu'il soit impossible de continuer, on doit demander au second de celui qui a envoyé le cartel s'il est satisfait ; sur une réponse affirmative, l'affaire cesse : dans le cas contraire, on demande au témoin de l'offenseur si celui-ci, après avoir essuyé le feu de l'offensé, voudra bien reconnaitre l'injure dont on demande réparation, dans des termes qui rendent inutile une lutte ultérieure. Si

l'intervention des témoins est infructueuse, le combat recommence avec les mêmes circonstances, seulement c'est l'autre témoin qui donne les signaux.

» S'il y a un soufflet de donné, ce qu'on suppose difficilement entre officiers, le second de l'offenseur peut consentir à ce que sa partie reçoive le feu de l'offensé autant de fois que le témoin de celui-ci le jugera convenable; si mieux n'aime l'offenseur reconnaître son tort, et donner une réparation écrite.

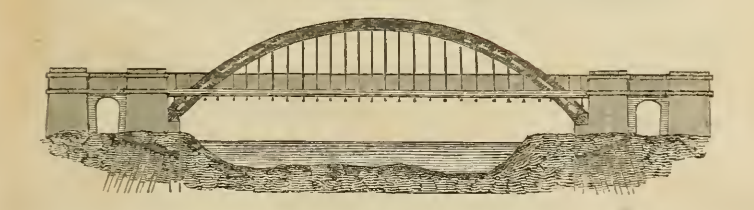
» L'action civile, en cas de sinistre, est abandonnée au libre arbitre des parties intéressées. Mais, dans tous les cas, si l'un des deux adversaires a succombé, les témoins doivent dresser un procès-verbal des circonstances de l'événement. Ce procès-verbal, fait double entre les témoins, reste dans les mains de chacun d'eux comme garantie de la vérité, et pour servir à la défense et à l'accusation en cas de poursuites. »

Industrie.

Nouveau système de Ponts suspendus. — Dans le premier Numéro de la troisième Série de la *Revue Britannique*, nous avons donné de curieux et utiles détails sur les différentes manières de construire des ponts suspendus; mais nous ne connaissions pas alors les procédés employés par M. Georges Leather, ingénieur civil à Leeds; aussi, nous empressons-nous de compléter notre premier article par la notice suivante.

Au lieu de chaînes de suspension, M. Leather jette sur le fleuve, d'une culée à l'autre, deux grands arcs en fer fondu et battu, auxquels il attache les barres de fer destinées à supporter le tablier du pont. Chacun de ces arcs

est fondu en six pièces différentes, qui sont réunies ensuite au moyen de mortaises et d'écrous. Leurs extrémités sont scellées dans le massif des deux culées, et se trouvent en outre supportées par deux talons. Ces arcs ne sont pas placés, comme les chaînes de suspension, aux deux côtés extrêmes de la voie du pont. Le trottoir destiné aux piétons est en dehors de l'arc ; l'espace seul consacré au passage des voitures se trouve compris entre les deux arcs. Ce nouveau système de construction plaît par son originalité, et étonne au premier aspect ; d'ailleurs, comme il n'offre pas autant d'oscillations que le pont en chaînes, sa solidité et sa durée sont aussi beaucoup plus grandes. M. Leather a déjà construit deux ponts suspendus de ce genre, qui, par les épreuves qu'ils ont subies depuis qu'ils sont livrés à la circulation, répondent parfaitement à son attente. Pour donner à nos lecteurs une idée plus exacte de l'ensemble de cette construction, nous reproduisons ici le plan du plus grand de ces deux ponts, qui a été jeté sur l'*Aire*, près de Leeds.



Voici les principales proportions de ce pont.

	Pieds anglais.
Espace compris entre les deux culées, ou corde des arcs de suspension.	152
Longueur des deux culées bâties sur pilotis et percées chacune d'un arceau, 44 pieds l'une, ci.	88
Longueur totale du pont.	240

	Pieds anglais.
Largeur de la chaussée destinée au passage des voitures...	24
Dito de chaque trottoir, 7 pieds, ci.	14
Largeur totale du tablier du pont..	38
Élévation des arcs de suspension au-dessus du tablier du pont....................................	22 1/2

La construction du premier de ces deux ponts, qui a été jeté sur le canal de Liverpool, quoique l'ouverture des arcs ait 112 pieds, a coûté 4,800 liv. st. (120,000 fr.); quant à celui dont nous venons de donner la description, il n'a coûté que 4,200 liv. st. (105,000 fr.).

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

Pag.

DE LA CENTRALISATION administrative en France........ 5

2. L'IRLANDE avant l'Émancipation (*Illustrations of Economy.*)................................. 262

MORALE. — De l'influence exercée par Walter Scott sur la richesse, la moralité et le bonheur de la société actuelle. (*Tait's Magazine.*)...................... 69

INDUSTRIE. — Des routes et des voitures publiques de la Grande-Bretagne. (*Quarterly Review.*)........... 189

LITTÉRATURE. — 1. Du Journalisme en Angleterre, et de ses ressorts secrets. (*Metropolitan.*)............... 125

2. De la Littérature marchande en Angleterre. (*Monthly Review.*).................................. 227

PUISSANCES INTELLECTUELLES DE NOTRE AGE. — William Hazlitt. (*New Monthly Magazine.*)............. 245

ARTISTES CÉLÈBRES DE NOTRE AGE. — Fuseli, Martin, Liverseege, etc. (*Athenæum.*)...................... 84

VOYAGES. — 1. Souvenirs de l'île de Van-Diemen. (*United Service Journal.*)........................... 302

2. Aspect de la nature dans le Bas-Canada. (*Tait's Edinburg Magazine.*)............................ 100

STATISTIQUE politique et financière de tous les états de l'Europe.................................... 113

Pag.

JOURNAL D'UN MÉDECIN. — La Consomption. (*Blackwood's Magazine.*) 322

TABLEAU DE MOEURS. — Georges Lindsay. (*New Monthly Magazine.*) 143

MISCELLANÉES. — Les Chasseurs et les Propriétaires de Chasses. (*Metropolitan.*) 347

NOUVELLES des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, etc..... 161 et 358

Formation du soufre à Solfatara, près de Naples, 161. — Voracité de quelques insectes, 164. — Instinct des canards sauvages durant l'hiver, 167. — De l'aliénation mentale en Angleterre et en Italie, 169. — Monument littéraire découvert à Bénarès, 170. — Voyage dans le Caboul, 172. — Produits des mines d'or des Etats-Unis, 182. — Parallèle de Georges Canning et d'Huskisson, 183. — Mouvement industriel de l'Australie, 187. — Travaux architectoniques des chenilles, 358. — Ossification musculaire, 364. — Emploi du deutochloride de mercure, pour prévenir la pourriture sèche qui attaque les bois de charpente, 365. — De l'instruction publique en Écosse, en Irlande et en Belgique, 370. — Des duels en Angleterre, 373. — Nouveau système de ponts suspendus, 376.

FIN DE LA TABLE.

